SERMONS
DE
M. MASSILLON.

MYSTERES.

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVEQUE
DE CLERMONT,
CI-DEVANT PRETRE DE L'ORATOIRE,
L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

MYSTERES.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La *VEUVE ESTIENNE* & *FILS*, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS

AU LECTEUR.

NOus n'avons rien de particulier à dire ſur les Sermons qui compoſent ce Volume. L'on y retrouvera le P. Maſſillon toujours ſemblable à lui-même, malgré la différence des ſujets qu'il entreprend de traiter; l'on y admirera ſurtout cette fécondité de génie qui ne s'épuiſe jamais, & qui paroiſſant avoir tout dit ſur une matiere, ſait la repréſenter ſous une forme nouvelle, toujours également intéreſſante. L'inſtruction *ſur les œuvres de miſéricorde*, & le petit Diſcours *ſur le renouvellement de la ferveur des premiers Chrétiens*, n'ont été placés à la ſuite des Myſteres, que parce que nous n'avions point d'autre place plus convenable à leur donner. D'ailleurs nous étions bien-

aiſes de groſſir un peu ce Volume, qui, réduit aux huit Diſcours *ſur les Myſteres*, n'eût point eu aſſez de proportion avec les autres.

SERMONS

Contenus dans ce Volume.

POUR la Fête de la Purification de la Sainte Vierge, *Sur la soumission à la volonté de Dieu*, Page 1

Pour le même Jour, *Sur les dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu par une nouvelle vie*, 49

Pour la Fête de l'Incarnation, 87

Sermon sur la Passion de Notre Seigneur Jesus-Christ, 121

Sermon sur la Résurrection de Notre Seigneur Jesus-Christ, 175

Pour le Jour de la Pentecôte, *Sur les caracteres de l'Esprit de Jesus-Christ, & de l'esprit du monde*, 214

Pour la Fête de l'Assomption, *Sur les consolations & la gloire de la mort de la sainte Vierge*, 243

Pour la Fête de la Visitation de la sainte Vierge, 283

Discours sur les œuvres de miséricorde, prononcé dans une Assemblée de Charité : *Dans quel esprit il faut les pratiquer*, 314

Discours prononcé dans la cérémonie de l'Absoute, *Pour rappeller le souvenir de la ferveur des premiers Chrétiens*, 345

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Sermons ſur les Myſteres, & les Panégyriques, prêchés par feu M MASSILLON, Evêque de Clermont.* Les ſujets de morale ne ſont pas les ſeuls où ce grand homme a excellé; ſes Diſcours ſur les Myſteres, & ſes Panégyriques, ne ſont pas moins capables d'inſtruire, d'édifier & de plaire, que les premiers qui ont enlevé les ſuffrages du Public avec un ſuccès auſſi intéreſſant pour la Religion, qu'il eſt honorable à la mémoire de leur illuſtre Auteur. A Paris, ce 16 Février 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

Le Privilege eſt à la fin du Volume de l'Avent.

SERMON

SERMON

POUR LA FETE

DE

LA PURIFICATION

DE LA STE. VIERGE.

Sur la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

Poſtquam impleti ſunt dies purgationis Mariæ, ſecundùm legem Moyſi, tulerunt Jeſum in Jeruſalem, ut ſiſterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie étant accompli, ſelon la loi de Moyſe, ils porterent l'Enfant à Jéruſalem pour le préſenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

LA ſoumiſſion à la volonté de Dieu eſt la grande vertu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, dans le myſtere que l'Egliſe propoſe à la piété des Fideles. Quoique toute la vie de cette

Myſteres. A

Vierge ſainte ait été une conformité continuelle aux ordres du Ciel, un acquieſcement univerſel aux vues & aux deſſeins de Dieu ſur elle ; il ſemble cependant que c'eſt cette diſpoſition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de ſon Fils au Temple ; & que c'eſt dans ce Myſtere, que le ſacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ſes lumieres eſt plus entier & plus héroïque : & c'eſt cette vertu principale qne nous allons vous propoſer pour modele.

En effet, ſans elle la vertu n'eſt plus qu'une humeur, ou une recherche continuelle de nous-mêmes : ſans elle les illuſions de notre eſprit deviennent notre ſeule loi ; les inconſtances de notre cœur, notre ſeule regle ; la bizarrerie de nos deſirs, notre ſeul frein, & l'unique reſſort de notre conduite ; nous devenons en un mot, notre divinité nous-mêmes.

C'eſt la conformité à la volonté de Dieu, qui fait tout le prix de nos ſacrifices ; qui donne du mérite à nos ſouffrances ; qui ſanctifie nos joies ; qui ôte à nos afflictions leurs amertumes, à nos proſpérités leur veniñ ; qui fixe nos irréſolutions ; qui calme nos craintes ; qui ſoutient nos découragemens ; qui regle nos eſpérances : qui fait la ſureté de notre zele, la conſolation de nos dégoûts ; en un mot, qui aſſure toutes nos vertus, & qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'eſt elle qui inſpire les bons conſeils ;

qui nous répond du succès de nos entreprises ; qui nous rend maîtres des événemens ; qui sanctifie tous les états ; qui régle tous les devoirs ; qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des Empires, la majesté des Souverains, la fidélité des Sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique ; & qui fait que chacun à sa place, ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui, & ne pense qu'à remplir & sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est elle, SIRE (*a*), qui fait régner les Rois avec piété & avec justice ; & qui corrige en eux, & l'orgueil des prospérités, & l'amertume des disgraces, en leur faisant adorer dans la volonté du souverain dispensateur des événemens, la source commune d'où ils partent.

D'où vient donc, mes Freres, que cette soumission si nécessaire & si consolante, est si rare parmi les Fideles ? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avoit point d'Être souverain au-dessus de nous, qui en fût le modérateur, comme si le hazard étoit le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées ?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'hui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une ma-

(*a*) *Louis XIV.*

tiere ſi importante. Comme par les ſuites de votre rang, de vos places & de votre naiſſance, vous tenez la plupart aux plus grands événemens qui ſe paſſent ici-bas ; ſouffrez que je vous apprenne à les ramener à leur ſource, & à reconnoître un Dieu dans l'univers, ſeul diſpenſateur des bons & des mauvais ſuccès.

Premiérement, quelles ſont les ſources ſecrettes de notre révolte contre la volonté de Dieu ? Secondement, quels ſont les avantages qui accompagnent la ſoumiſſion à ſa volonté ſainte ?

C'eſt-à-dire, d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut ? d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur & de conſolation à ne vouloir que ce que Dieu veut ? Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE

LEs principales ſources de notre révolte contre la volonté de Dieu, ſont : premiérement, une vaine raiſon qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de ſes propres lumieres ; qui veut approfondir ce qu'elle devroit adorer, & qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fonds d'amour propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes ; que nous nous regardons comme ſi nous étions ſeuls dans l'univers, & que tout fût fait pour nous ; de ſorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan

de nos vues & de nos passions, nous révolte.

Troisiémement enfin, une fausse vertu qui sous prétexte de chercher Dieu ne se cherche qu'elle-même, & substitue toujours les desirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous, aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du Ciel.

Premiérement, une vaine raison : que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvoit-elle pas opposer à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le Temple ? que de raisonnemens spécieux ? rien d'impur n'avoit souillé son enfantement ; elle étoit même devenue plus pure en devenant mere : qu'étoit-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avoit pas contractée, & racheter par une vile offrande, celui qui venoit racheter tous les hommes de la servitude du démon & du péché ? Cependant elle obéit ; & sacrifiant ses lumieres aux raisons éternelles & toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir, & à la créature à obéir & à se soumettre.

Cependant, mes Freres, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures nous osons sans cesse appeller le Seigneur en jugement avec nous ; nous voulons être sages contre

Dieu même; & soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, ou de ses desseins éternels sur nos destinées particulieres, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison; & nous opposons toujours nos foibles raisonnemens aux abymes profonds de sa sagesse & de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh! qu'entendons nous tous les jours dans le monde, que des réflexions insensées sur les voies de Dieu? on lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils & des profondeurs de sa Providence: pourquoi il laisse tant d'infideles sur la terre? pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés? pourquoi il a rendu le salut si difficile? pourquoi il a fait les hommes si foibles? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des choses que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événemens si funestes à la Foi & à la gloire de son Eglise? que sai-je? des questions éternelles, où l'on voit l homme se jouer de Dieu: le vil esclave vouloir faire rendre compte au Maître souverain, le vase de boue demander à l'ouvrier souverain, pourquoi il l'a fait ainsi? le ver de terre rampant dans cet exil, où un abyme immense le sépare de son Dieu, oser lever le yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe; donner des conseils au Seigneur; fournir à sa sagesse de nouvelles

vues ; condamner l'economie de la Religion ; s'en former un plan ſpécieux & plus plauſible ; oſer réformer ce grand ouvrage, qui eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ; & lui ſubſtituer les chimeres de ſon propre eſprit, & un ouvrage de confuſion & de ténebres.

Et certes, mes Freres, ſi les Princes eux-mêmes dans la conduite des affaires publiques, & dans les reſſorts infinis qui font mouvoir tout le corps des Etats & des Empires, ont des ſecrets que nous ne ſaurions approfondir ; voulons-nous que Dieu dans ſes voies éternelles ſur le ſalut & les deſtinées de tous les hommes n'en ait point pour ſes créatures ? ſi le gouvernement d'un Etat ſeul demande des conſeils cachés, & des meſures inconnues, qui ſouvent nous révoltent parce que nous n'en voyons pas les raiſons & les utilités ſecrettes : quoi ! nous voulons que le gouvernement de l'univers ; que la conduite univerſelle de tous les hommes & de tous les ſiecles, depuis la naiſſance du monde juſqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains ſecrets, & des obſcurités dont les raiſons éternelles échappent à nos foibles lumieres ? S'il y a des myſteres dans le conſeil des Souverains, ſelon l'expreſſion des Livres ſaints, n'y en auroit-il point dans les conſeils de Dieu ? & s'il faut, dit l'Ecriture, reſpecter le ſecret des Rois dans la conduite de leurs peuples, & ne pas faire de vains raiſonnemens ſur des dé-

marches dont nous ignorons toujours les motifs ; le secret du Roi des Rois dans la dispensation des choses humaines seroit-il moins respectable ; & serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels, dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul, & dont nous ne connoissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même ?

Adorons les secrets de Dieu, mes Freres. Si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin & si admirable, pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connoissons point, l'est aussi ? s'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentiroit-il lorsqu'il se cache ? si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse, & de lumiere ; pourquoi l'économie de la Religion, que nous ne saurions voir, & qui est le chef d'œuvre de tous ses desseins, seroit-il un ouvrage de confusion & de ténebres ? & s'il a réglé avec tant de poids & de mesure les choses visibles, qui doivent périr, comment auroit-il laissé dans le désordre les choses invisibles, qui dureront autant que lui-même ?

J'ai dit encore, soit qu'il s'agisse de ses desseins éternels sur nos destinées particulieres : car non-seulement nous condamnons sa conduite dans ses voies éternelles sur tous les hommes, mais encore sa conduite à notre égard. Nous

nous en prenons à sa Providence de nous avoir placés en certaines situations, où notre foiblesse trouve des écueils inévitables : nous le blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impose : nous nous plaignons que la Cour, que les armes, que les emplois où notre rang & notre naissance nous attachent, nous éloignent du salut, & nous le rendent comme impossible : il nous semple que nous nous serions sauvés dans une vie privée & loin des grandes tentations : nous réformons le plan éternel de sa Providence à notre égard ; & nous nous formons une destinée plus sûre à notre gré, que celle que sa sagesse adorable nous a formée.

Nous ne pensons pas que Dieu proportionne les graces aux états ; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous ; que la plupart des dangers & des occasions, dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. Nous ne pensons pas que la même foiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de la Cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même ; que nous portons par-tout avec nous la source de nos crimes & de nos malheurs ; & qu'ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors & de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Nous ne pensons

pas que tous les états ont leurs dangers ; que les saints, dans quelque situation qu'ils aient été, à la Cour ou dans les déserts, ne se sont assuré le salut que par des violences inouies ; que c'est une erreur de croire qu'il y ait quelque situation sur la terre, où le salut ne coûte pas de grands efforts ; que notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être, que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent ; que l'amour-propre nous donne sans cesse le change ; & que pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre situation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin, nous ne pensons pas que si les périls sont plus grands dans l'élévation où nous sommes nés, les biens que nous pouvons y faire sont aussi plus étendus & plus considérables ; que s'il y a plus d'occasions de chûte, il y a aussi plus d'occasions de mérite & de vertu ; que les objets séduisans & les grands spectacles qui nous environnent, sont bien moins des pieges que des instructions ; que la Cour, où notre destinée nous attache, nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser & nous en déprendre ; que ses dégoûts arment le cœur contre ses périls ; que ses amertumes détrompent de ses plaisirs ; que ses inconstances & ses révolutions refroidissent sur ses espérances ; que le vuide &

l'ennui de ſes amuſemens, nous rappelle comme de lui-même à une vie plus ſérieuſe & plus ſolide ; que la perfidie & la fauſſeté de ſes amitiés, nous fait chercher en Dieu ſeul un ami éternel & fidele : en un mot, que nous trouvons le remede dans le mal même ; & que la ſageſſe de Dieu a pourvu avec une diſpenſation ſi admirable au ſalut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compenſations, & fourniſſent, pour ainſi dire, les ſuretés ; & que les mêmes objets qui font la plaie, ont pour nous des retours qui la guériſſent.

O mon Dieu ! vous êtes un Juge ſi patient & ſi miſéricordieux de nos œuvres, & nous ſommes les cenſeurs ſéveres & éternels des vôtres ! nous vous appellons ſans ceſſe en jugement, & vous ſuſpendez le nôtre ! nous vous demandons tous les jours compte de vos deſſeins adorables, & vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions & de nos démarches ! O mon Dieu ! que deviendroit l'homme, ſi vous preniez à ſon égard les mêmes diſpoſitions qu'il a pour vous ; ſi vous vous faiſiez un plaiſir de le trouver coupable, comme il ſemble s'en faire un de vous condamner ; & ſi vous examiniez ſes fautes avec cet œil de ſévérité avec lequel il examine vos merveilles ? Premiere ſource de notre révolte contre la volonté de Dieu ; une vaine raiſon.

La ſeconde, c'eſt l'amour exceſſif & dé-

réglé de nous-mêmes ; & c'eſt ici le ſecond ſacrifice de ſoumiſſion à la volonté de Dieu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne conſulter que les ſentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour ſe ſouſtraire à la volonté du Dieu de ſes peres. Les intérêts de ſa maternité divine ; le prodige de ſon enfantement ; la honte même de ſa pauvreté, & de la médiocrité de ſon offrande ; tout ſembloit révolter ſon cœur contre la ſoumiſſion que Dieu demandoit d'elle ; mais elle n'écoute point la voix du ſang & de la chair, perſuadée que le premier ſacrifice que Dieu demande de nous, c'eſt le ſacrifice de nous-mêmes ; & que ce qui nous coûte le plus à offrir, eſt d'ordinaire la ſeule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes Freres, d'où vient en ſecond lieu ce fonds de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-même, car c'eſt le vice des Grands ſur-tout ; que nous faiſons ſervir tout ce qui nous environne à nous ſeuls, comme ſi tout étoit fait pour nous ; que nous ne comptons tout ce qui ſe paſſe dans le monde que par rapport à nous : en un mot, que nous vivons comme ſi nous étions ſeuls dans l'univers, & que l'univers entier ne fût fait que pour nous ſeuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous ſeuls ; qu'il entrât dans le plan de notre amour propre ; qu'il n'agît que pour nous ſeuls :

qu'il rapportât tout à nous seuls ; qu'il ne disposât des choses d'ici bas, que par rapport à nous seuls ; & qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers, & le Dieu de toutes les Créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions & de nos caprices. Ainsi, mes Freres, nous qui malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls desirs ; que tous les événemens s'accommodassent à nos vues ; que le soleil ne se levât & ne se couchât que pour nous seuls ; enfin, nous voudrions être la fin de toutes les voies & de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies & de tous nos projets sur la terre.

Et de-là, premiérement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité ; & nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes, de tous les événemens qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets & de nos espérances, nous aigrit & nos révolte ; le plus léger contretemps nous accable : nous nous plaignons de Dieu ; nous croyons qu'il a tort à notre égard & qu'il nous maltraite : nous, mes Freres, qui dans l'élévation & l'abondance où nous sommes nés ne souffrons presque rien ; nous, dont les peines lé-

geres ſont compenſées par tant d'endroits capables de contenter l'amour propre ; nous, qui ne connoiſſons pas, comme dit le Prophete, les travaux & les amertumes qui affligent le reſte des hommes, & dont les momens les plus triſtes ſeroient des momens de félicité pour mille malheureux. Ah ! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'eſt que Dieu ne mêle pas aſſez d'amertume à tous les plaiſirs qui nous environnent ; c'eſt qu'il permette que nous ſoyons trop heureux ſur la terre ; c'eſt qu'il nous laiſſe jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu deſquels nous ſommes nés, & qu'il ne daigne pas nous viſiter quelquefois par des afflictions dans ſa grande miſéricorde. Il faut que Dieu ſoit bien irrité contre nous, lorſque tout favoriſe nos paſſions ; que nos plaiſirs ne trouvent point d'obſtacle : que tout rit à nos penchans ; & que les deſirs ſeuls de notre amour propre, ſemblent décider de tout ce qui nous regarde. Qu'il eſt terrible alors à notre égard, mes Freres ! il nous traite comme des victimes qu'on engraiſſe & qu'on orne de fleurs, parce qu'on va bientôt les conduire ſur le bucher, & qu'on les deſtine au ſacrifice.

De-là, ſecondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos deſirs, nous ne ſommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places : nous trouvons toujours qu'il man-

que quelque chose à l'avidité de notre amour propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement de ce que la Providence nous offre. Ce qui nous manque nous inquiéte plus, que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait: *Notre orgueil monte toujours*, comme dit le Prophete: semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue, de nouveaux pays & des espaces immenses, qui raniment nos prétentions: plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos desirs quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres: notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît: la destinée que Dieu nous fait, n'est jamais celle que nous nous faisons à nous mêmes: nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; & pour nous dégoûter d'un bien que nous avons

Pf. 73. 23.

long-tems desiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde.

De-là, troisiémement, comme notre amour propre s'est emparé de tout l'univers, & que nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage; les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité, & qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenoient, & qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit & nous blesse : nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos Freres; leur prospérité nous inquiete; leur fortune fait notre malheur; leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie; les applaudissemens qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient; nous tournons contre nous tout ce qui leur est favorable : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; & peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nos freres.

De-là enfin, comme nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues & à nos lumieres dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation & sa censure. Nous voudrions que les places & les dignités fussent dispensées à notre

gré ; que nos vues & nos conseils réglaſſent la fortune publique ; que les faveurs ne tombaſſent que ſur ceux à qui notre ſuffrage les avoit déjà deſtinées ; que les événemens publics ne fuſſent conduits que par les meſures que nous aurions nous-mêmes choiſies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, nous ne trouvons perſonne digne des places qu'il occupe ; nous ne reſpectons pas aſſez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde viſible, ni ſa volonté ſainte dans la volonté ou le caprice même des Souverains, qui n'ont en main la puiſſance & l'autorité, que pour être les premiers Miniſtres de ſa Providence. Nous ne ſaurions vouloir ce que Dieu veut ; nous trouvons de l'injuſtice, de l'humeur, de l'imprudence dans la diſpenſation des places & des faveurs ; il ſe peut faire que les hommes aient tort, & faſſent des choix injuſtes ; mais Dieu a toujours raiſon, & il ſe ſert de leurs mépriſes, pour accomplir les deſſeins éternels de ſa providence ſur les peuples & ſur les empires.

Que le monde eſt grand, mes Freres ! qu'il eſt magnifique ! que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux d'ordre, de ſageſſe, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu inviſible, ſouverain modérateur de l'univers, qui diſpoſe de tout depuis une extrêmité juſqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec meſure ; ſans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes ; par la volon-

té de qui tout se fait, qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens ; qui donne au monde des Princes & des Souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples ; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse sur ses Elus & sur son Eglise ; qui donne aux Rois des Ministres sages ou corrompus, des Amans ou des Mardochées, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de ses serviteurs ; qui dispense les bons ou les méchans succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui regle le cours des passions humaines; & qui par des ménagemens inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes !

Que le monde, mes Freres, considéré dans ce point de vue, & avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie, & de magnificence ! que c'est un spectacle digne de la Foi ! Mais si vous en séparez Dieu ; mais si vous le regardez tout seul ; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement ; si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, & qui donne le mouvement à tout : ah ! ce n'est plus qu'un cahos, un théatre de confusion & de trouble ; où nul n'est à sa place : où l'impie jouit de la récompense

de la vertu ; où le Juſte a ſouvent pour partage, l'abjection & les peines du vice ; où les paſſions ſont les ſeules loix conſultées : où les hommes ne ſont liés entr'eux, que par les intérêts mêmes qui les diviſent ; où le hazard ſemble décider des plus grands événemens ; où les bons ſuccès ſont rarement la preuve & la récompenſe de la bonne cauſe ; où l'ambition & la témérité s'élevent aux premieres places, que le mérite craint, ou qu'on refuſe au mérite : enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, ſans en comprendre le ſecret & l'uſage.

Voilà le monde ſéparé de Dieu ; & voilà comme nous le regardons. Nous n'y voyons pas une ſageſſe ſouveraine qui ſe joue pour ainſi dire, dans l'univers, en renverſant les Etats & les Empires, & en élevant d'autres ſur leurs ruines ; en changeant ſans ceſſe les noms & les fortunes des hommes, & laiſſant les choſes d'ici-bas dans une inconſtance & une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui ſeul, qui ne paſſe point, & qui ſeul eſt toujours le même.

Il eſt vrai que ſouvent nous réſiſtons à Dieu, ſous prétexte de le chercher. Derniere ſource de notre révolte contre la volonté de Dieu : une fauſſe vertu ; & dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, ſi elle n'eût conſulté que ſon

zele pour la gloire de ſon Fils, les intérêts de ſa naiſſance divine, & les obſtacles que ſa purification ſembloit mettre au fruit de ſon Miniſtere, en confirmant l'incrédulité de ſon peuple, & le faiſant paſſer pour le ſimple Fils de Marie & de Joſeph; ſi elle n'eût conſulté que ces frayeurs nées de ſa piété même, Marie devoit, ce ſemble, ſe ſouſtraire à la loi commune; & ne pas venir dans le Temple donner à ſon Fils un caractere de ſouillure & de péché, qui le confondoit avec les autres enfans de Juda. Mais elle ſe défie d'un zele qui n'eſt pas dans l'ordre de Dieu: elle ne veut le ſalut des hommes, & la gloire de ſon Fils, qu'autant que Dieu le veut lui-même; & rien ne lui paroît sûr, même dans la vertu, que de ſe conformer à ſa volonté ſainte.

Oui, mes freres, rien n'eſt bon pour nous que ce que Dieu veut; toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à ſa volonté ſainte, eſt une fauſſe vertu; eſt bien moins un culte de Dieu, qu'une recherche ſecrette & dangereuſe de nous-mêmes. C'eſt par-là cependant que la piété manque preſque toujours: nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que ſa main même nous a frayées; & nous faiſons conſiſter la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous ſuivre & nous écouter nous-mêmes.

Premiérement, les devoirs de notre état ne nous plaiſent jamais: nous leur ſubſti-

tuons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Eſt-on engagé dans le lien ſacré du mariage ? on prieroit avec goût ; on courroit avec plaiſir à toutes les œuvres de miſéricorde ; on paſſeroit les jours entiers, ſans s'ennuyer, dans la retraite & à des lectures ſaintes ; on aimeroit à ſoulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'eſt la ſoumiſſion, la complaiſance, la douceur mutuelle ; cette déférence qui unit les cœurs, & ſi recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes ; cette condeſcendance qui rapproche les humeurs, & qui lie les eſprits ; cette patience qui déſarme la férocité, & qui ſe concilie l'eſtime & la tendreſſe ; ces ſoins & ces attentions domeſtiques, qui établiſſent l'ordre dans les familles, conſervent la paix, préviennent les déréglemens & le ſcandale des diſſenſions, & font que Dieu habite au milieu d'une race fidele. On aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous ; ce qu'il veut, on ne l'aime point ; & ſouvent la piété de la femme fidele, qui devroit être la ſource de la paix, de la douceur, de la conſolation d'une maiſon ſainte & ramener le mari infidele, l'éloigne & l'aigrit, faute d'égards & de complaiſance, devient la ſource des antipathies & des diviſions, & fait craindre la vertu, dont la paix eſt le fruit, comme ſi elle étoit le ſignal infaillible des aigreurs & des troubles dans les familles.

Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur, & de nos infidélités dans le service de Dieu : nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété auſquelles nous nous trouvons inhabiles : nous ne saurions comprendre que se soumettre à Dieu, & faire un usage saint de l'état où il nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde ; qu'en ce point tout est renfermé ; que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes ; que ce n'est pas à nous à nous choisir notre voie ; & que ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est toute la perfection de la Foi, & toute la sûreté du Fidele.

Troisiémement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous nous sommes à charge à nous-mêmes : les infidélités où nous nous surprenons tous les jours, nous jettent dans des inquiétudes d'amour propre, & nous dégoûtent de la vertu : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher ; vivre contens de nous-mêmes ; nous applaudir en secret de notre vertu, & jouir du témoignage flatteur de notre conscience : nos fautes nous inquietent, & nous rallentissent dans les voies de Dieu, parce-qu'elles troublent cette paix toute humaine ; qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercheroit au-dedans de nous une vaine complaisance : nous ne saurions regar-

der nos fautes dans l'ordre de Dieu, & en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte & tremblement; & nous voudrions l'opérer avec une sécurité entiere : Dieu veut nous conduire par la Foi, & nous voudrions aller à lui par la lumiere : Dieu veut que nous vivions toujours incertains, si nous sommes dignes d'amour ou de haine; & après quelques foibles démarches de pénitence & de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous : Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui; & nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au-dedans de nous : Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains; & nous voudrions le tenir dans les nôtres : en un mot, Dieu veut que notre salut dépende de lui; & nous voudrions qu'il dépendît uniquement de nous-mêmes.

Quatriémement, si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zele, suscitent des contradictions à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux : nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions; de découvrir leurs vices; de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien & de toute justice. Sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes; & loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur

cœur, & laiſſer entre ſes mains les intérêts de ſon Egliſe, qu'il ſaura bien protéger malgré la malice & la puiſſance des hommes, nous nous perſuadons que le titre de protecteurs de la piété, nous autoriſe à violer les regles de la piété même.

Enfin, les déréglemens de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres avec qui nous avons à vivre, nous ſont inſupportables. Nous nous faiſons une fauſſe vertu de les cenſurer, de les décrier, de les aigrir : nous nous plaignons de notre deſtinée, qui nous unit par des liens de devoir & de ſociété, avec des perſonnes qui vivent comme des payens, & ſans aucun ſentiment de religion & de piété ; il nous paroîtroit bien plus doux de vivre avec des ames fideles qui penſeroient comme nous ; & par nos aigreurs & l'amertume de notre ſociété, nous leur rendons la piété auſſi odieuſe que nous-mêmes. Nos cenſures leur rendant nos exemples inutiles, ils ſe figurent la vertu faite comme nous ſommes ; c'eſt-à-dire, dure, fâcheuſe, impitoyable, pleine de fiel & de préſomption ; & loin de les attirer en les ſupportant, nous les éloignons en les mépriſant, & paroiſſant plutôt triompher de leurs vices, que compatir avec douceur & avec religion à leurs foibleſſes.

La conformité à la volonté de Dieu, mes Freres, nous rend, ſi l'on peut parler ainſi, le pécheurs reſpectables : elle nous fait rentrer dans les deſſeins de ſa ſageſſe ſur

eux,

eux, laquelle fait les rendre utiles au salut de ses Elus, & les mener souvent à la pénitence & au salut, par la voie même de leurs déréglemens. Ainsi la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même; les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, & qu'ils sont utiles aux desseins de sa Providence; attend pour eux les momens de la grace, adore les vues éternelles de celui qui a marqué des bornes aux passions des hommes, comme à l'impétuosité des flots de la mer. Vouloir ce que Dieu veut ou permet à l'égard des autres, comme à l'égard de nous-mêmes, est inséparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger; mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainsi, mes Freres, rien n'inspire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes, que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïssables en eux-mêmes, dès qu'ils sont pécheurs; mais dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour & de notre respect. Ils servent à son ouvrage; ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour: nous devons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience; les reprendre s'ils nous sont soumis, mais les souffrir avec charité; souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude; & ne pas faire

consister notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le desir sincere de leur pénitence.

Telles sont les trois sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, & les trois sacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple ; mais après vous avoir marqué les obstacles qui s'opposent en nous à notre soumission à Dieu, il faut vous exposer les avantages & les consolations qui nous facilitent la soumission à sa volonté sainte.

II. PARTIE

TRois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs & toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir ; les agitations infinies sur le présent, & les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiete par ses craintes & par ses espérances : le présent nous agite par ses embarras & par ses contre-temps : enfin, le passé même nous tourmente, en rendant comme présens, par un fâcheux souvenir, des maux que le temps devroit avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes, qui ne vivent pas de la Foi & dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or, la soumission seule à la volonté de Dieu, nous fait attendre l'avenir sans inquiétude ; nous fait voir le présent avec tranquillité ; rappeller le passé avec fruit ; & dans toutes ces situations, nous fait trouver en Dieu & dans une conformité continuelle à ses ordres, la paix & la con-

ſolation, que le pécheur ne ſauroit jamais trouver dans ſes paſſions & dans lui-même.

Je dis premiérement, que cette ſoumiſſion nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir ſans inquiétude. Car, mes Freres, quelles allarmes la prédiction du vieillard Siméon ſur la deſtinée future de ſon Fls, ne devoit-elle pas jetter dans ſon ame ſainte? On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ſes entrailles maternelles; que cet Enfant ſera expoſé, comme un but, aux traits des méchans & à la contradiction de ſon peuple; & qu'il eſt établi pour la perte, comme pour le ſalut de pluſieurs: quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devoient alors troubler la paix de ſon cœur! Cependant elle jette, comme le Prophete, toutes ſes penſées & toutes ſes frayeurs dans le ſein de Dieu: elle ne voit l'avenir que dans l'ordre ſage & immuable de ſes volontés éternelles: elle adore par avance les deſſeins du Pere céleſte ſur cet Enfant: elle s'y ſoumet, ſans vouloir les approfondir & les connoître; & s'en remettant à Dieu ſeul de tout ce qui la regarde, ſa tranquillité eſt parfaite, parce que ſa ſoumiſſion eſt entiere.

Oui, mes Freres, les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine; & les hommes ne ſont malheureux, que parce qu'ils ne ſavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis; ils vont

chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisoit pas à leurs inquiétudes : ils se forment des chimeres pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas assez de chagrins réels : ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas sa malice : ils n'ont plus de lumieres que les autres, que pour se former plus d'inquiétudes : ils ne voient plus loin que pour voir plutôt leurs malheurs : ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets & plus timides : ils ne sont plus prévoyans que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudens & les insensés. A ces traits, vous vous reconnoissez, mes Freres ; car qu'est-ce que la vie de la Cour ? qu'une agitation éternelle sur l'avenir ; qu'une révolution fatiguante de craintes, de précautions, d'espérances. De craintes ; tous les événemens nous offrent presque de nouvelles terreurs ; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrace : la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée : un air moins gracieux du maître nous fait déjà entrevoir notre oubli & notre ruine. De précautions ; nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront. Enfin, d'espérances ; un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le

repos & toutes les douceurs du préſent : la félicité n'eſt jamais que dans l'idée, qui ſe la promet ; les aſſujettiſſemens & les peines ſont dans le cœur, qui les ſent & qui les dévore.

Mais une ame ſoumiſe à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces ſoucis, qui agitent les enfans du ſiecle. Elle ſait que l'avenir eſt arrêté dans les conſeils éternels de la Providence ; que nos inquiétudes & nos ſoucis, ne pouvant changer la couleur même d'un ſeul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raiſon, l'ordre de ſes volontés immuables ; qu'on ne riſque rien en ſe confiant à lui ſur tout ce qui doit arriver ; qu'il eſt même conſolant de ſavoir qu'un Dieu daigne ſe mêler de ce qui nous regarde ; encore plus conſolant de lire dans les Livres ſaints, qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui ſeul ; & qu'enfin, il ſe charge de l'avenir, & ne nous commande que de ſanctifier par la Foi l'uſage du préſent.

Ce n'eſt pas que la Religion autoriſe la pareſſe ou l'imprudence ; & que pour être ſoumis à Dieu ſur l'avenir, il faille tellement s'en rapporter à lui, qu'on abandonne tout ſoin, & qu'on mépriſe toute prévoyance. Le Fidele ſe confie en Dieu ; mais il ne le tente pas : il travaille comme ſi tout dépendoit de lui ; il eſt tranquille ſur l'événement, parce que tout dépend de Dieu : il ſait que la raiſon doit fournir les précautions & les meſures ; mais il ſait en

core mieux que la Foi attend le succès de Dieu seul : il est prudent dans le choix des moyens ; mais il est simple & soumis dans l'attente des événemens : en un mot, la prudence est commune au Fidele & au mondain ; la paix & la tranquillité n'est que pour le Fidele.

Et quand je dis commune, mes Freres, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun : car d'ailleurs, quelle différence entre les caracteres d'une prudence chrétienne & soumise à Dieu, & les caracteres d'une prudence toute humaine ! c'est l'Apôtre S. Jacques qui nous les marque.

Premiérement, la prudence du Fidele, dit cet Apôtre, est chaste & innocente : *Primùm quidem pudica :* il ne connoît de mesures légitimes, que celles que la conscience permet & que la Religion approuve : le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins ; & toute prudence incompatible avec le salut, lui paroît la derniere des folies. Celle du pécheur au contraire, est corrompue & criminelle ; il trahit sa conscience pour arriver à ses fins : il ne compte pour rien les crimes, ou les démarches obliques, qui lui répondent du succès : il cherche à réussir aux dépens même de son ame ; & tout ce qui peut lui être utile, lui paroît bien tôt innocent.

Ep. Jac. 3. 17.

Secondement, la prudence du Fidele est tranquille & amie de la paix : *Deinde*

quidem pacifica : ſes meſures ſont toujours paiſibles, parce qu'elles ſont toujours ſoumiſes à la volonté de Dieu : il ne ſouhaite le ſuccès qu'autant que Dieu même le ſouhaite ; & dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu qui les demande de lui, qu'à ſe ſatisfaire lui-même. Celle du pécheur au contraire, eſt toujours agitée, parce qu'elle n'eſt jamais ſoumiſe : il attache ſon bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au ſuccès de ſes meſures : il attend la paix de l'événement, & non de ſa ſoumiſſion ; & ſa prudence eſt elle-même la ſource de ſes chagrins & de ſes inquiétudes.

Troiſiémement, la prudence du Fidele eſt modeſte : *Modeſta* : il s'interdit les projets ambitieux ; il n'a que des vues conformes à ſon état ; il ſait mettre des bornes à ſes deſirs : il penſe moins à s'élever, qu'à ſe rendre utile ; & ſa modération eſt le tréſor, d'où il tire la ſource de la paix, & la ſûreté de ſon innocence. Celle du pécheur eſt inſatiable : il prend toujours de nouvelles meſures, parce qu'il forme toujours de nouveaux projets : ſa cupidité ne connoît point de bornes : tout ce qui le flatte, lui convient : les poſtes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraye : les périls qui l'élevent ceſſent d'être des périls ; le mauvais ſuccès de ſes meſures eſt l'unique danger qu'il craint ; & il ne compte pour rien d'expoſer ſon ſalut, pourvu qu'il aſſure ſa fortune.

Quatriémement, la prudence du Fidele eſt humble & docile : *Suadibilis* : il ſe défie toujours de ſes propres lumieres : il compte plus ſur le ſecours du Ciel, que ſur toutes les meſures de la prudence humaine ; & en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu ſeul. Celle du pécheur au contraire, eſt pleine d'orgueil : il ne compte que ſur l'habileté de ſes meſures : il ſe confie en ſa propre ſageſſe : il n'attend le ſuccès que de ſes ſoins, & agit tout ſeul, comme s'il n'y avoit point de Dieu qui ſe mêlât des choſes humaines.

Cinquiémement, la prudence du Fidele n'eſt point ſoupçonneuſe : *Non judicans* : il ne cherche point ſa ſûreté dans la défiance continuelle de ſes freres : il croit difficilement le mal ; & aime encore mieux tomber dans leurs pieges, que juger témérairement leurs intentions & leurs penſées. La prudence du pécheur ne trouve ſa ſûreté que dans ſes ſoupçons & dans ſes défiances. Comme ſon cœur eſt corrompu, tout lui paroît corruption & duplicité dans les autres : il regarde tous les hommes comme ſes ennemis : il ſoupçonne le mal, où il ne le voit pas : il ſe perſuade que pour juger ſûrement, il faut toujours juger mal de ſes freres ; & toute ſa prudence ſe réduit à ſuppoſer dans tous les hommes, tout ce dont il eſt capable lui-même.

Sixiémement, la prudence du Fidele n'eſt point diſſimulée : *ſine ſimulatione* : il

ne met point son habileté dans ses artifices. Comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser ; & toute son adresse est dans sa candeur & dans sa sincérité. Celle du pécheur au contraire n'est qu'une duplicité éternelle : ses levres démentent toujours son cœur : son visage est toujours la contradiction de ses sentimens : il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux : toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse & de mauvaise foi ; & sa prudence est toujours pénible, parce qu'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du Fidele est pleine de miséricorde & des fruits de bonnes œuvres : *Plena misericordiâ, & fructibus bonis* : il joint aux moyens humains, les pratiques de la vertu & les secours de la priere : il assure le succès de ses mesures, par l'abondance de ses largesses & par les mérites de la miséricorde ; & trouve dans les devoirs de la Religion, les principales ressources & le seul appui de sa fortune. Le pécheur au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation ; il fuit les maximes de la Religion comme incommodes à sa fortune ; & s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser, & y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il desire.

Aussi, continue l'Apôtre de qui j'ai tiré tous ces caracteres, la prudence du Fidele est une semence & une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justitiæ* *Ibid. v. 18.*

titiæ in pace seminatur, facientibus pacem. Mais la prudence du siecle qui ne vient point du Ciel, mais de la corruption du pécheur & du fonds de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de desirs, de chagrins; & comme elle est l'ouvrage de ses passions, elle ne sauroit être plus tranquille que ses passions mêmes: *Non est ista sapientia desursum descendens à Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica.* Jac. 3. 15.

La seconde source des inquiétudes humaines, sont les événemens présens, & ce qui se passe tous les jours à nos yeux. Rien n'arrive presque jamais selon nos desirs: ce que nous aimons, nous échappe; ce que nous souhaitons, nous fuit; ce que nous craignons, nous arrive. Nous ne sommes jamais heureux de tout point: si la fortune nous rit, la santé nous abandonne; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque; si la faveur du maître nous éleve; l'envie du courtisan nous flétrit & nous dégrade; si l'envie nous épargne, & que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige: enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur; & ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs; & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possede.

Mais une ame fidele trouve, comme au-

jourd'hui Marie, dans une soumission entiere aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente. Tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle; la bassesse de son Fils, & la grandeur future qu'on lui annonce; le glaive qui doit percer son cœur, & toutes les nations qui doivent pourtant l'appeller heureuse; l'abjection qui l'environne, & les grands événemens qui l'attendent: mais la volonté de Dieu est le seul dénouement de ses doutes, & la grande consolation de ses peines.

Oui, mes Freres, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est premiérement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à qui tout est aisé; maître des événemens; qui d'un seul regard peut finir nos peines; auprès de qui tout trouve des ressources; qui n'a qu'à dire, & tout est fait. Ah! les hommes auxquels nous nous livrons, ne sauroient nous tirer des embarras & des périls où ils nous engagent. On voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs, & avec ces appuis de chair & de sang, en qui ils mettoient une vaine confiance: semblables, dit le Prophete, à ceux qui vont chercher un foible soutien contre la muraille de boue déjà panchée & prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés, & ensevelis sous ses ruines: *Tanquam parieti inclinato, & maceriæ de-* Ps. 61. 3.

pulsæ. Il eſt mille ſituations où les hommes, avec toute leur puiſſance, ne peuvent rien pour nous : ils ne ſauroient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entiere que celle dont ils jouiſſent ; & comme ils ne ſont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils faſſent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande conſolation d'une ame ſoumiſe à Dieu, c'eſt de ſe pouvoir dire à elle même : Dieu eſt aſſez puiſſant pour me ſoutenir : je ne riſque rien à le laiſſer faire ; il a des reſſources pour tous mes beſoins : ce qui paroît déſeſpéré aux hommes, eſt facile à ſa puiſſance : il veut qu'on eſpere contre l'eſpérance même ; & plus les ſecours humains paroiſſent inutiles, plus il vient à notre ſecours, pour nous accoutumer à attendre tout de lui, & à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'eſt à la volonté d'un Dieu ſage que nous nous ſoumettons ; qui a ſes raiſons éternelles dans les événemens qu'il nous ménage ; qui voit les différentes utilités des ſituations où il nous place ; qui ne fait rien au hazard, & qui connoît les événemens avant même de prendre des meſures. Hélas ! nous pouvons nous inquiéter ſur les ſituations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parce que nous ne nous connoiſſons pas aſſez pour décider ſur ce qui nous convient, & que d'ordi-

naire dans nos choix, nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux de notre ame ; mais ce qui console l'ame fidele soumise à Dieu, c'est la sagesse de celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'ame fidele, dans les situations où il me place ; & quoiqu'elles me soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes & adorables : je ne dois pas mesurer ses vues incompréhensibles sur mes lumieres foibles & bornées. Je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me mene ; mais puisque c'est sa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher sans rien craindre : il mene souvent à la terre de promesse, par les circuits pénibles & arides du désert, & nous cache presque toujours ses voies, pour nous laisser tout le mérite de la soumission & de la confiance.

Enfin, non-seulement parce que c'est à la volonté d'un Dieu puissant & sage, que nous nous soumettons ; mais encore d'un Dieu bon, tendre & miséricordieux, qui nous aime, qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire, en faisant semblant de nous favoriser : nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles ; & ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vue : tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous : nos intérêts

éternels seuls reglent ses démarches à notre égard : s'il nous frappe, c'est pour nous sauver : s'il nous humilie, il ne se propose que notre salut : s'il nous éleve, c'est notre salut encore qui le fait agir : enfin, en quelque situation qu'il nous place, c'est toujours un Pere qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précede & qui nous montre les voies. Hélas ! mes Freres ! nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts & notre fortune sont entre les mains d'un ami fidele depuis long-temps éprouvé, & sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes : nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une ame fidele qui a mis son sort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage : il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté & de miséricorde pour sa créature ; un pere qui ne se propose que le salut de son enfant ; un ami tendre & fidele, & qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes Freres ! en est-il ici-bas même de plus desirable pour la créature ? & quand la Religion n'auroit que ce seul avantage, le parti

du Juſte & du Fidele, ne ſeroit-il pas le plus heureux & le plus ſenſé, que l'homme pût choiſir ſur la terre?

Enfin, les regrets ſur le paſſé forment la derniere ſource des inquiétudes humaines. Nous ne rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoiſonnent le ſouvenir : nos pertes paſſées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles ſur les meſures qui auroient pu nous les épargner : nous nous reprochons ſans ceſſe d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune : nous nous rediſons éternellement qu'une telle précaution priſe nous eût épargné bien des larmes & des chagrins : nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences : nous nous repréſentons après coup les moyens de les éviter très-faciles, comme pour ſentir plus vivement le déſagrément d'y être tombés ; & loin d'y voir la ſageſſe & la volonté de Dieu, qui ont tout conduit, & qui ſeules devroient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos mépriſes, qui augmentent nos regrets, & qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'eſt encore ici que la ſoumiſſion de Marie eſt pour nous un modele. Elle ne voit que Dieu ſeul dans tous les événemens de ſa vie paſſée, dans l'ambaſſade de l'Ange, dans le prodige de ſon enfantement, dans la foi des Paſteurs, dans l'adoration des Mages : elle compare, dit

l'Evangile, & conserve dans son cœur toutes ses merveilles, & toute la conduite passée de Dieu sur elle : l'attente & le langage prophétique de la veuve Anne & du juste Siméon, lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand
Luc. 1. 29. pour elle & pour cet enfant : *Conferens in corde suo* : elle n'y voit rien d'humain ; tout y est de Dieu ; & ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit au Temple, & à se soumettre au sacrifice & à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Voilà, mes Freres, la grande science de la Foi : le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les ménagemens & les volontés adorables du Seigneur, sur les destinées des hommes. Nous devrions rappeller sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la Cour sur-tout, où nous vivons, & qui est comme le théatre des révolutions humaines ; tant de changemens soudains ; des morts si terribles, & si peu attendues ; des accidens si funestes ; les prospérités ou les malheurs de l'Etat ; l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premieres places : que sai-je ? tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chûte ou l'aggrandissement des familles : nous ne devrions, dis-je, le rappeller que pour y

voir la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, & qui éleve ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, & nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-temps, & qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, & ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Nous rappellons la décadence de ceux que nous avions vu à la tête de tout & les arbitres de la fortune publique; & ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vu fondre & s'éclipser en un instant, & nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition, par les obstacles qu'avoit toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui en un clin d'œil l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part; tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux. Un nouveau monde s'éleve insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant: une nouvelle Cour reparoît à la place de celle que nos premieres années ont vue: de nouveaux personnages sont montés sur le théatre: de nouvelles scenes occupent tous les jours l'univers: nous nous trouvons presque seuls & étrangers au milieu du

monde, parmi des hommes que nous avons vu naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant; & au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul, qui ne passe point, paroît si grand: où Dieu seul, qui changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paroît si digne de nos hommages; nous ne le voyons pas: nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui: nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains: nous rappellons même par l'imagination ce qui nous en est échappé: nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus: nos premieres années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs & injustes: nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel: il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu; nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées; c'est à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper & de nous instruire: nous n'y voyons que les révolutions humaines; nous ne remontons pas plus haut, & nous vivons comme si le hazard conduisoit l'univers, & qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Ah! mes Freres! les Patriarches, dont

la vie étoit si longue sur la terre, n'avoient point d'autre occupation, que de méditer, dans les grands événemens qui avoient rempli leur longue carriere, les merveilles du Seigneur, & l'ordre de ses volontés adorables. Ils repassoient sur les différentes voies par où sa sagesse les avoit conduits : ils y admiroient les ménagemens ineffables de sa providence : c'étoit là le livre où ils étudioient sans cesse les grandeurs de Dieu & ses miséricordes envers les créatures : c'étoit la plus douce consolation de leur pélerinage. Ils voyoient Dieu par-tout : l'invisible étoit comme visible pour eux dans tous les accidens divers & merveilleux, qui avoient partagé leur vie : ils ne voyoient que Dieu dans l'univers ; & ne comptoient pour rien les hommes, dont sa sagesse se servoit pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes Freres, la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes : ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des Villes, qui subjuguent des Empires, qui détrônent les Souverains, qui s'élevent eux-mêmes à la suprême puissance : Dieu n'y paroît nulle part ; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des Livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout ; Dieu seul qui fait régner les Rois, qui les place sur le trône, ou qui les en dégrade ; Dieu seul qui combat les ennemis, qui ren-

verſé les Villes, qui diſpoſe des Etats & des Empires, qui donne la paix, ou qui ſuſcite les guerres : Dieu ſeul paroît dans cette hiſtoire divine ; il en eſt, ſi je l'oſe dire, le ſeul héros ; les Rois & les Conquérans n'y paroiſſent que comme les Miniſtres de ſes volontés ſaintes ; enfin, ces Livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu, qui ſe cache dans les autres événemens rapportés dans nos hiſtoires, paroît à découvert dans ceux-ci ; & c'eſt dans ce Livre ſeul, que l'eſprit de Dieu a laiſſé à la terre, que nous devons apprendre à lire les hiſtoires que les hommes nous ont laiſſées ; à ſuppléer par la foi ce que l'eſprit humain a omis ; & à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'hiſtoire des deſſeins & des volontés du Seigneur ſur les hommes.

Telles ſont les inſtructions que trouve une ame fidele dans le ſouvenir du paſſé. Auſſi une des plus grandes conſolations des Saints dans le ciel, ſera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie paſſée : l'énigme ſera alors dévoilée ; ils verront comment tout ici-bas ſe rapportoit à leur ſalut ; avec quelle bonté & quelle ſageſſe adorable, Dieu faiſoit tout ſervir à la ſanctification des ſiens ; c'eſt-à-dire, tout ce qui ſe paſſoit ſur la terre ; toute l'hiſtoire de leur ſiecle ; la piété ou le déréglement des Princes ; le gain ou la perte des ba-

tailles ; le bonheur ou l'infortune publique : ils veront comment tout cela, par des rapports secrets & merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devoit contribuer à la consommation des Elus ; & comment, jusqu'à leurs chûtes mêmes, tout devoit être utile à leur salut.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs, sera de voir, que dans le temps même qu'ils croyoient vivre sans joug, & sans Dieu dans ce monde, ils étoient entre les mains de sa sagesse, qui se servoit de leurs égaremens mêmes pour l'accomplissement de ses desseins éternels ; qu'en croyant vivre pour eux seuls, ils n'étoient entre les mains de Dieu, que des instrumens utiles à la sanctification des Justes ; qu'ainsi leurs actions les plus éclatantes étoient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes ; que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers, & qui flattoient si fort leur vanité, n'avoient aucun rapport avec eux ; qu'ils n'ont vécu que pour les Elus ; & qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événemens dont ils ont été les principaux acteurs, & qui rendront leur nom célebre dans les histoires ; en un mot, qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers ; mais que c'étoit Dieu qui se glorifioit par eux, & qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes : semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre, & fait sentir aux hommes la grandeur & la puissance de Dieu ;

mais qui n'eſt lui-même qu'un vain ſon, & ne laiſſe après lui que l'infection de la matiere dont il étoit le ſeul ouvrage.

Et c'eſt cette réflexion, mes Freres, qui devroit rappeller tous les hommes à une ſoumiſſion continuelle aux volontés du Seigneur. Car enfin, qu'ils ſe ſoumettent ou non à ſa volonté ſainte, il eſt certain qu'ils agiſſent toujours ſous la main de Dieu; qu'ils ne font que ce que permet le ſouverain Diſpenſateur; qu'ils ne viennent à bout de leurs deſſeins, qu'autant que le trouve à propos ſa ſageſſe adorable; qu'ils ne peuvent ſe ſouſtraire aux ordres de ſa puiſſance; & qu'en ſe révoltant contre lui, ils ne changent pas les événemens, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le Fidele dans ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu. Non, mes Freres, tournez-vous de tous les côtés; il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe; que cette conſolation ſolide; ſe ſoumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut: c'eſt là le grand ſecret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la Foi, & la grande ſcience du fidele. Hors de-là, mes Freres, qu'eſt-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuſe & agitée, où nous ſommes ſans ceſſe à la merci des flots, & où chaque inſtant change notre ſituation, & nous donne de nouvelles allarmes? Que ſont les hommes eux-mêmes, que les triſtes jouets de leurs paſſions inſenſées, & de la vicif-

ſitude éternelle des événemens ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choſes préſentes, ils ſont avec elles dans un mouvement perpétuel : ſemblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de conſiſtance aſſurée. Chaque moment eſt pour eux une ſituation nouvelle ; ils flottent au gré de l'inconſtance des choſes humaines ; voulant ſans ceſſe ſe fixer dans les créatures, & ſans ceſſe obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & ſans ceſſe forcés de recommencer leur courſe ; laſſés de leurs agitations, & cependant toujours emportés par le tourbillon : ils n'ont rien qui les fixe, qui les conſole, qui les paye de leurs peines, qui leur adouciſſe le chagrin des événemens ; ni le monde qui le cauſe, ni leur conſcience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils ſe révoltent. Ils boivent juſqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verſer d'un vaſe dans une autre vaſe, dit le Prophete ; ſe conſoler d'une paſſion par une paſſion nouvelle ; d'une perte par un nouvel attachement ; d'une diſgrace par de nouvelles eſpérances : l'amertume les ſuit par-tout : ils changent de ſituation, mais ils ne changent pas de ſupplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fex ejus non eſt exinanita.* *Pſ. 74.*

Grand Dieu ! pourquoi mon ame ne vous ſeroit-elle donc pas ſoumiſe ? *Nonne Deo ſubjecta erit anima mea ?* Etes-vous *Pſ. 61. 1.*

donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains? que puis-je craindre, grand Dieu! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde? ah! tandis que j'ai voulu être moi-même l'arbitre de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets; les événemens n'ont jamais répondu à mes souhaits & à mes mesures; je n'ai réussi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras & de nouveaux chagrins: en voulant chercher des sûretés, je me creusois des précipices: ce que je regardois comme mon appui, se tournoit ensuite contre moi-même: vous vous plaisiez, grand Dieu! à renverser l'édifice à mesure que je l'élevois: vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison, & que si votre main adorable ne la soutient & ne l'éleve, il ne se prépare que de tristes ruines! qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu! de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que sous vos ordres! que d'inquiétudes je me serois épargné, si j'avois été fidele à ce devoir! ma destinée auroit été semblable; mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes; & j'aurois trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte, la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur; & ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre, que l'accomplissement de vos volontés éternelles.

Ainsi soit-il.

SECOND

SECOND

SERMON

POUR LA FETE

DE

LA PURIFICATION

DE LA STE. VIERGE.

SUR les dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu par une nouvelle vie.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moyse, ils porterent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

CE n'est pas seulement pour satisfaire à la loi qui consacroit au Seigneur tous les enfans premiers nés, que Jesus-

Christ paroît aujourd'hui dans le Temple ; c'est aussi pour en accomplir la figure : il ne vient pas seulement se soumettre à une ordonnance qui n'avoit pas été faite pour lui ; il vient encore développer les mysteres d'une cérémonie qui ne se rapportoit qu'à lui.

Pourquoi en effet, mes Freres, le Seigneur avoit-il ordonné que les premiers-nés des hommes & des animaux lui fussent offerts, comme pour racheter par cette offrande la vie & la servitude de tous les autres ? Pourquoi ces prémices des fruits de la terre, que la loi de Moyse lui avoit réservés ? N'est-il pas également maître de tous nos biens ? & le sacrifice du soir lui est-il moins dû que celui du matin ? Pourquoi ces figures ? c'est parce que Jesus-Christ le premier-né d'entre ses freres, devoit s'offrir un jour pour les délivrer tous de la condamnation d'Adam : c'est encore parce que Jesus-Christ, ce fruit sublime de la terre, comme l'appelle un Prophete, devoit être présenté dans le Temple ; par cette oblation sanctifier toute la nature, & rendre à l'homme le droit d'user des biens qu'elle produit, dont un abus injuste l'avoit privé.

Ce n'étoient donc là que les ombres de l'avenir : voilà pourquoi les Prophetes ne cessoient de nous annoncer, que l'éclat de l'ancien Temple céderoit à la majesté du nouveau. Ce ne sont plus en effet des nuées de gloire qui descendent du ciel pour cou-

vrir le sanctuaire : elles y enfantent aujourd'hui le Juste : ce n'est plus l'Ange du Seigneur, qui du fond du propitiatoire annonce ses volontés au peuple ; c'est le Seigneur du Temple lui même, qui vient en personne instruire les hommes des vérités éternelles du salut : ce ne sont plus des Princes & des conquérans profanes, qui attirés par la majesté & par la réputation de ce lieu saint, viennent y adorer le Dieu des armées, & charger ses autels d'offrandes magnifiques ; c'est le Prince de la paix, le Roi immortel des siecles, le conquérant de Juda, revêtu des dépouilles des nations, qui vient les offrir toutes à son Pere, comme le trophée de sa victoire : ce n'est plus la fumée des encensemens, qui monte avec majesté vers le trône céleste ; ce sont les prieres & les supplications du Christ, toujours exaucé à cause de son excellence ; ce n'est plus le sang de mille victimes qui coule sur l'autel ; c'est l'oblation sanglante du Rédempteur d'Israël qui s'y accomplit par avance : enfin, ce n'est plus un premier-né offert par la Synagogue & racheté en même temps, comme incapable de la purifier de ses souillures ; c'est l'Eglise elle-même, figurée dans Marie, qui va offrir son chef, son premier né, les prémices de ceux qui dorment dans le sein d'Abraham, pour être par cette oblation sainte rendue sans tache & sans ride, & préparée à jamais au Seigneur, comme une Vierge pure, & seule

digne d'entrer avec lui dans le ſanctuaire éternel.

Or, comme c'eſt ici la premiere marque publique de culte que Jeſus-Chriſt donne à ſon Pere, ſans doute il veut nous y apprendre les diſpoſitions dans leſquelles il faut entrer pour ſe conſacrer à lui par une vie toute nouvelle. Recueillons donc les circonſtances principales de ce myſtere, & nous y trouverons une eſprit de ſacrifice dans Jeſus-Chriſt qui s'offre à ſon Pere, & un eſprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or, voilà les deux diſpoſitions qui rendent la converſion ſincere & durable, & l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu : un eſprit de ſacrifice qui ne réſerve rien en s'offrant ; un eſprit de fidélité qui ne ſe dément plus ſur rien en le ſervant. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE

LE premier hommage que l'ame ſainte de Jeſus Chriſt entrant dans le monde, rendit à la juſtice & à la grandeur de ſon Pere, fut une oblation d'elle-même, dit l'Apôtre ; & le ſein de Marie devint comme le premier temple, où cet holocauſte pur fut d'abord immolé. Mais il manquoit à ce ſacrifice inviſible l'appareil des cérémonies ſenſibles : il falloit que la victime parût ſur l'autel ; que le prix qui l'avoit rachetée, fût porté dans le temple ; qu'elle fût livrée entre les mains du Pontife de la loi ; que les Juſtes & les ſaintes femmes ſe trouvaſſent à ce nouveau Calvaire ; que

Marie elle-même fût présente au sacrifice ; que le glaive de douleur qui devoit percer son cœur y brillât par avance : en un mot, que tout y retracât aux yeux de son Pere les circonstances de la Croix, & l'histoire anticipée de ce grand sacrifice.

Il semble en effet, mes Freres, que son heure n'étant pas encore venue, Jesus-Christ ne paroît aujourd'hui dans le temple que pour se hâter d'y aller tracer en attendant, les préludes & les ressemblances de son immolation sanglante ; & que comme avant son union à notre chair, il prenoit plaisir, dit Tertullien, à se manifester aux Patriarches sous une forme sensible, pour satisfaire, ce semble, l'impatience de son amour, par ces essais & ces symboles d'incarnation ; de même avant d'expirer sur la croix, il se plait à donner à son Pere des représentations anticipées de ce grand sacrifice, comme pour contenter par avance le desir qui le presse d'être baptisé de ce baptême de sang, & de le glorifier par sa mort.

Mais quoique ce ne soit ici qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard ; premiere condition que nous proposerons pour modele, la réalité de l'offrande. Les autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains du Pontife, on les présentoit au temple, plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur : ce n'étoit là qu'une offrande simulée & apparente ; des victimes de parade qui ne mouroient jamais à l'autel ; &

qui remplacées à l'instant par un vil animal, ne retenoient pour elles que les dehors & tout l'appareil du sacrifice.

Mais, Jesus-Christ entrant aujourd'hui dans le temple, livré entre les mains du Pontife, & placé sur l'autel; me voici, dit-il à son Pere : les hosties de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, & la loi de mort que vous avez prononcée contre moi, est le desir le plus ardent de mon cœur. Dès-lors il accepte & souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Pere : déjà se présentent à lui tous les travaux futurs de son ministere; les humiliations de sa vie cachee à Nazareth; les courses pénibles de sa vie publique; l'inutilité de ses prodiges & de sa doctrine; les calomnies des Prêtres & des Pharisiens; tout le détail d'un supplice infame : déjà il voit dans le Temple le lieu d'où sera tiré le prix de sa mort; déjà il démêle dans la foule des Prêtres qui environnent l'autel, les peres de ceux qui seront assis un jour pour le juger comme un criminel : déjà porté dans les rues de Jérusalem entre les bras de Marie, il entend ce Peuple séditieux demander sa mort avec des cris affreux : déjà il voit le chemin fatal, où ses traces sanglantes seront empreintes, & par où chargé de la croix, & couvert d'épines, il montera sur le Calvaire; & quoiqu'il ne soit pas encore livré à ses ennemis, son amour commence le sacrifice que leur fureur consommera sur la croix.

Premiere inſtruction ; Dieu devroit ſans doute exiger de nous le ſacrifice de notre vie, puiſque tout pécheur eſt indigne de vivre, & que nous devenons enfans de mort, dès que nous devenons enfans de péché ; mais ſa clémence a remplacé cette peine ; & le ſacrifice continuel de la vie des ſens, eſt devenu la loi de mort impoſée à tout Fidele. C'eſt cette loi que nous avons tous acceptée ſur les Fonts ſacrés, lorſqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le Temple : c'eſt cette hoſtie qu'on nous a ordonné d'immoler à notre place, pour être déchargés de la malédiction commune, & acquérir le droit d'être aſſociés au peuple de Dieu : c'eſt là ce martyre de la Foi, que nous avons tous voué ; ce martyre, dit ſaint Cyprien, qui n'attend pas des tyrans & des ſupplices ; & qui trouve dans la tranquillité du culte, par les violences continuelles faites aux paſſions, une paix plus amere même & plus douloureuſe que le trouble de ſes perſécutions & de ſes ſouffrances ; c'eſt là le grand témoignage que nous devons tous rendre à la Foi chrétienne, en confeſſant la vérité de ſes promeſſes, par le ſacrifice continuel que nous leur faiſons de nos ſens & de nos paſſions ; & c'eſt en ce ſens que tout Chrétien eſt le témoin, c'eſt-à-dire, le martyr de Jeſus Chriſt : *Eritis mihi teſtes.* *Act. 1. 8.*

Voilà, mes Freres, la vie chrétienne ; une vie de renoncement & de ſacrifice : cependant ſe conſacrer à Dieu, pour la

plupart des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le ſervir, c'eſt ſimplement étaler des dehors plus religieux; ſe faire des liaiſons plus ſaintes; ne plus fuir le commerce des gens de bien; aller quelquefois loin du monde reſpirer l'air de la retraite; ne pas rougir des œuvres publiques de miſéricorde; ſe choiſir un guide ſacré, & ne plus vivre dans un oubli entier des Sacremens. Mais ſi vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins ſenſuel, ni moins ſenſible, ni moins jaloux, ni moins vain; vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Iſraël; c'eſt-à-dire, vous vous mettez entre les mains du Pontife, vous paroiſſez aux pieds de l'autel; mais vous ne devenez pas le partage du Seigneur; vous n'offrez à votre place qu'un vil animal, que des œuvres extérieures, que des apparences de la piété; vous ſuppoſez que Dieu ſe contente de cet échange, & qu'il acceptera au lieu de votre cœur & de vous-même, une offrande étrangere.

Cependant la plupart des converſions, à la Cour ſur-tout, ſont de ce caractere, & ſubſiſtent encore avec toutes les paſſions moins marquées à la vérité, mais toujours auſſi réelles. On s'eſt donné au Seigneur; mais les ſoins les plus vifs & les plus périlleux de la fortune ne ſont point rallentis; mais les envies, les animoſités, les concurrences, les liaiſons humaines ne nous trouvent pas plus inſenſibles; mais

l'eſtime, l'amitié des Grands, les diſtinctions publiques, les applaudiſſemens des hommes, la faveur du maître ſur tout, n'a rien perdu de ſon prix dans notre cœur, & eſt peut-être entrée pour beaucoup dans le plan de notre nouvelle vie. On s'eſt donné au Seigneur : mais on fait de la piété une vie douce & tranquille, exempte ſeulement des ſoucis & des inquiétudes des grandes paſſions : une ſimple indifférence pour les agitations des plaiſirs, où il entre plus d'indolence que de vertu ; une vie renfermée dans un certain cercle d'occupations, innocentes à la vérité, mais aiſées & paiſibles, une vie d'ailleurs toute naturelle, ſouvent oiſeuſe, où l'on ne refuſe aux ſens que les excès groſſiers, & où ſouvent plus de ſéparation du tumulte & des grands plaiſirs, ne fait que laiſſer plus de loiſir aux attentions & aux délicateſſes du corps & de la ſanté. On s'eſt donné au Seigneur : mais quoiqu'on ſoit revenu des déſordres d'un engagement criminel, on n'en a pas encore rompu le lien fatal ; on cultive encore les triſtes reſtes d'une paſſion qu'on croit éteinte, parce qu'on en a fini les emportemens ; on aime encore à voir ces objets, ces lieux où l'on a tant de fois péri : ſemblables à Rachel, on ne rend plus à ſes idoles des honneurs publiques ; mais on ne peut ſe réſoudre à s'en ſéparer, ni à les perdre de vue. En un mot, on s'eſt donné au Seigneur : mais tout ce qui plaiſoit, plaît encore ; on

n'a point fait de sacrifice : on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, de changer les dehors, de dépouiller un extérieur lascif & profane ; mais on n'a pas touché au reste : on n'a pas coupé la victime, comme la loi l'ordonnoit ; & le glaive de la Foi n'y a fait aucune séparation douloureuse : *Detractâque pelle hostiæ, artus in frustra concides.* Levit. 1. 6.

Cependant comme on persévere dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les Justes, peu s'en faut qu'on ne se croie Juste comme eux : ce n'est pas ici une hypocrisie ; on est dans l'erreur de bonne foi. Au commencement & dans les premiers temps de la conversion, plus frappés alors du souvenir encore récent de nos désordres, & des réparations de pénitence dont ils nous rendoient redevables à la justice divine, nous sentions que nous n'avions encore rien fait pour Dieu ; nous ne prenions qu'avec une sorte de confusion le nom de serviteurs de Jesus-Christ ; & tandis que le monde trop prompt souvent à donner aux plus légeres démarches de changement, le nom de vertu & de sainteté ; tandis, dis-je, qu'il nous méconnoissoit, nous ne nous méconnoissions pas encore nous-mêmes. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec cet état ; les dehors de la justice nous ont caché notre véritable misere ; les louanges des

hommes sur notre prétendue vertu, nous ont persuadé qu'elle étoit véritable, & que le Seigneur n'en demandoit pas davantage de nous : à force de nous regarder avec les yeux d'autrui, nous avons réussi à nous prendre pour ce que nous ne sommes pas ; & sans avoir jamais fait à Dieu aucun sacrifice réel & douloureux de nos sens, de nos penchans, de nos espérances, de nos incommodités, de nos antipathies, de nos haines secrettes, de notre orgueil, de notre ambition, nous croyons nous être consacrés au Seigneur, avoir rénoncé au monde, & fait le sacrifice que Dieu demandoit de nous.

La piété, mes Freres, n'est donc que le sacrifice de notre cœur : mais ce n'est pas assez que l'offrande en soit réelle, il faut encore qu'elle soit universelle ; seconde condition. Jesus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Pere tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même ; il ne réserve rien, pour nous apprendre, dit ce Pere, que l'intégrité du sacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite : *Offerentes illi utique quod sumus nosmetipsi.* S. Bern.

Or, on veut bien retourner à Dieu & commencer une nouvelle vie ; mais on ne veut pas tout d'un coup faire un divorce universel avec le monde : on se figure que si l'on vouloit tout entreprendre d'abord, on ne feroit rien ; qu'il faut se gagner peu à peu sur certains points avant que d'en venir aux autres ; que dans de foibles com-

mencemens, le Seigneur ne désapprouve pas qu'on accorde encore bien de choses à la foiblesse; qu'il faut s'essayer sur de moindres ennemis, pour attaquer plus heureusement les plus forts; & que David vainquoit les lions & les ours, avant que d'oser attaquer Goliath.

Ainsi on se retranchera sur un jeu outré; mais on ne veut pas encore toucher aux autres plaisirs : on rompra un engagement de crime; mais on ne veut pas d'abord bannir les spectacles, les entretiens dangereux, les liaisons inutiles & suspectes; les soins excessifs de la parure. On se dit à soi-même que chaque chose aura son temps; qu'il faut insensiblement accoutumer le monde & s'accoutumer soi-même : on craint de trop se presser, & l'on donne à sa foiblesse le nom de prudence. Mais dès commencemens si ménagés ne sont jamais heureux & ne vont jamais loin : il n'en est pas de la conversion, comme des ouvrages des hommes : elle n'est point, lorsqu'elle n'est pas entiere; & tout est encore à faire, tandis qu'il en reste encore un seul point : toutes les passions n'en forment qu'une dans l'ame : en vain les attaquez-vous séparément; vous coupez les têtes de l'hydre qui renaissent, & la grace ne connoît point de victoire partagée.

Il est vrai que la piété a ses progrès; qu'elle se perfectionne de jour en jour; & qu'il fallut le travail de quarante années, pour relever & mettre dans sa perfection

les murs & le temple de la sainte Jérusalem, figure de l'ame fidele. Mais le monde, & tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur ; mais tout ce qui est incompatible avec la vie chrétienne, doit cesser tout d'un coup ; & dès que le Seigneur a fait retentir sa voix dans un cœur, la criminelle Jéricho doit tomber toute entiere à ses pieds, & ne plus rien conserver de ce qu'elle étoit, que ses débris & ses ruines.

Et certes, mes Freres, Jesus-Christ pouvoit sans doute, en venant s'offrir aujourd'hui à son Pere aux pieds de l'autel, comme le maître du temple, y laisser briller quelque rayon de sa gloire & de sa puissance, comme lorsqu'il en chassa les profanateurs : mais tout partage blesse son amour. Il est le Pontife éternel d'une nouvelle alliance ; lui seul a droit d'entrer dans le sanctuaire véritable ; & il sacrifie cette auguste qualité, en venant acheter le droit d'entrer dans le temple figuratif : il est le Rédempteur de Sion ; & lui-même est racheté comme une victime vulgaire : c'est le législateur des peuples ; & il vient se soumettre à une loi dont il est lui-même l'accomplissement : enfin, il est le libérateur tant de fois promis ; & il ne refuse pas d'être délivré de la servitude commune par l'offrande d'un vil animal : il fait un sacrifice universel à son Pere de tous les titres dont son Pere même l'a revêtu.

Mais c'est ici sur-tout, où il est rare de

ne pas uſer de reſerve, & de faire au Seigneur un ſacrifice ſincere de toutes ces vaines diſtinctions qui nous élevent aux yeux des hommes. Lors mêmes que déſabuſé du monde, on revient des égaremens des paſſions, on ne revient guere de la vanité, & de l'entêtement du rang & de la naiſſance, & l'on veut que ſes titres entrent, pour ainſi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on conſacre des dons au temple, les marques ſuperbes du nom & des dignités en immortaliſent la mémoire : ſi l'on éleve des aſyles de miſéricorde, ces maiſons deviennent des monumens publics de la grandeur de celle de leurs bienfaiteurs; & les ſignes de la vanité ſont preſque toujours la premiere choſe qui paroît dans les œuvres ſaintes. Telle eſt la foibleſſe des Grands ſur-tout : les hommages obſcurs ne plaiſent pas ; les œuvres de Religion qui nous confondent avec la foule, ne ſont jamais de notre goût : il faut que tout ce que nous faiſons pour le ciel porte le caractere de ce que nous ſommes ſur la terre. On entre dans des œuvres de miſéricorde ; mais on en veut les premiers honneurs : on s'abaiſſe juſques aux miniſteres les plus vils de la charité ; mais on s'abaiſſe avec faſte ; & dans cet abaiſſement même on fait ſentir qu'on eſt grand : on ſe trouve dans des lieux ſecrets, conſacrés aux exercices humilians de la miſéricorde ; mais on s'y fait annoncer par des diſtinctions de vanité, & il ſemble qu'on ne veut pas courir le riſque

de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

On ne connoit plus cette humilité ingénieuse, dont des Saints distingués dans le monde, nous ont laissé tant d'exemples. Quelle joie pour eux lorsque pouvant se dérober aux regards publics, & se dépouiller pour un temps du poids de leur grandeur, ils alloient inconnus, ou soulager leurs freres, ou s'exposer à des outrages, ou honorer le Seigneur dans quelqu'autre œuvre obscure de Religion ! quelle sainte industrie pour trouver ces momens heureux ! c'est alors qu'ils se croyoient véritablement grands : c'étoit dans ces momens d'humiliation, qu'ils se regardoient avec une sainte complaisance, parce qu'ils retrouvoient en eux les traits les plus ressemblans de leur divin Maître, dépouillé aujourd'hui de tous ses titres devant la grandeur de son Pere, & confondu par une cérémonie honteuse avec les autres enfans d'Israël : c'est alors que se trouvant comme soulagés du fardeau de leur élévation, ils marchoient avec plus d'ardeur & de légéreté dans les voies de la justice : c'est alors enfin, que le Seigneur se communiquoit à eux plus abondamment, & qu'ils goûtoient des douceurs que le cœur humain ne peut comprendre. Ainsi dès que Moyse s'est dépouillé du titre fastueux de fils de la fille de Pharaon, & est venu dans le désert, comme un homme obscur & inconnu, garder les troupeaux de Jéthro : c'est alors que le

Seigneur se montre à lui dans le buisson & verse dans son ame des consolations ineffables, qui le dédommagent avec usure de toute la pompe de l'Egypte, qu'il vient de sacrifier à l'opprobre de Jesus-Christ.

Mais non-seulement Jesus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Pere toute la gloire de ses titres: afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice, il lui en fait un même de son innocence. Il paroît dans le temple comme un pécheur; il y est racheté comme un esclave & un enfant de colere; il prend sur lui toute la honte du péché dont il est exempt: & dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence & de probité que nous avons perdue.

Vous craignez qu'en restituant des biens mal acquis, vous n'informiez le public de vos injustices secrettes. Mais vous vous trompez, si vous avez cru jusqu'ici votre réputation là-dessus hors d'atteinte: depuis long-temps on dit tout haut dans le monde, que ces équipages pompeux, ces édifices superbes, cette opulence domestique est le bien de la veuve & de l'orphelin; que vous avez élevé votre fortune sur la misere publique; & qu'une prospérité si prompte n'a pu être innocente: le monde lui-même est blessé de vos profusions, & ne vous regarde plus qu'avec une sorte d'indignation & de mépris; & loin que des démarches publiques de repentir missent

votre réputation en danger, il ne vous reſte plus que cette voie pour recouvrer celle que vous avez perdue. Vous dites que ſi vous rompez bruſquement ce commerce, l'éclat fera penſer qu'il n'étoit pas innocent. Mais depuis long-temps le public murmure ſur ces aſſiduités que vous croyez ignorées : c'eſt un ſcandale, & vous vous flattez que c'eſt un ſecret : les gens de bien en gémiſſent ; le monde, loin d'y donner des interprétations favorables, va peut-être encore au-delà de la vérité ; car ſes erreurs ſur ce point ſont toujours plutôt des erreurs de malignité que de bonté ; & une rupture ſoudaine n'eſt plus pour vous un éclat à craindre, mais une démarche auſſi néceſſaire à votre honneur qu'à votre ſalut : vous reſſemblez à Saül, qui exigeoit de Samuel des ménagemens & des honneurs publics qui conſervaſſent ſa gloire & ſa réputation dans l'eſprit du peuple ; lui, dont les infidélités avoient déjà ſi fort éclaté dans tout Iſrael : mais d'ailleurs, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, il ne faut plus craindre les démarches les plus humiliantes, que le ſalut rend indiſpenſables.

Enfin, mes Freres, l'offrande de Jeſus-Chriſt eſt une offrande toute volontaire ; derniere condition. C'eſt un hommage de ſurcroît, pour ainſi dire, qui ne trouve pas ſes motifs dans l'obligation de la loi, mais dans le ſeul amour de celui qui l'offre ; & l'ouvrage du ſalut des hommes,

dont ſon Pere l'avoit chargé, pouvoit être conſommé, ſans qu'il ajoûtât aux opprobres & aux travaux futurs de ſon miniſtere la honte de cette premiere démarche.

Mais il vouloit accomplir toute juſtice, & nous apprendre qu'un ame, qui revénue des égaremens du monde ſe conſacre à Dieu, ne peut d'abord ſe refuſer à elle-même de ſaints excès; ne s'aviſe pas de compter avec ſon Seigneur, pour ſavoir au juſte ce qu'elle lui doit; ne trouve rien de trop pour ſa douleur, & pour la vivacité de ſon repentir; & loin que la tiédeur de ſon zele attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle ſe fait un devoir de tout ce qu'un zele ſaint lui inſpire.

Or, mes Freres, où ſont les ames de ce caractere? Lorſque touché de la grace, on veut revenir à Dieu; le premier ſoin eſt de chercher, de toutes les maximes de le ſervir, la plus douce & la moins dure à l'amour propre; loin d'embraſſer des rigueurs de ſurcroît, on étudie d'abord juſqu'où on peut pouſſer la condeſcendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuſes; on ſe fait d'abord un plan de vertu, où le monde entre preſque autant que l'Evangile: loin de ſe propoſer les plus gens de bien pour modeles, on déclare d'abord qu'on ne veut pas pouſſer les choſes à l'extrêmité comme eux; qu'on ne veut pas donner dans le ridicule de la ſingularité, & dans les travers d'une piété

outrée : loin de chercher dans leurs exemples ce qu'on doit imiter, on y cherche ce qu'on doit fuir ; & l'on veut être à Dieu en commençant à condamner ceux qui le servent. Ainſi on ne donne à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuſer ; & l'on traite avec lui, non comme avec un pere irrité qu'on veut appaiſer, mais comme un ennemi, envers qui on ne ſe relâche qu'à regret de ce qu'on eſt forcé de lui accorder.

Oui, mes Freres, qu'on aime peu ſon Dieu, quand on peut ſe preſcrire à ſoi-même la meſure de l'aimer ! qu'on eſt peu touché de ſes crimes, quand on peut d'abord chercher des adouciſſemens à ſa pénitence ! que la converſion eſt ſuſpecte, lorſque l'on commence par y mettre des bornes ! & que le cœur eſt peu changé, lorſqu'il a encore le loiſir de ſupputer les premieres démarches de ſon changement ! Les commencemens de la pénitence ne ſauroient être ſi languiſſans & ſi ménagés ; le cœur alors ne pouvant preſque porter les premieres impreſſions du Dieu qui le remplit, ne cherche qu'à ſoulager ſa douleur : les larmes ne coulent jamais avec aſſez d'abondance ; la componction n'eſt jamais aſſez vive. Quelles inquiétudes ſur l'état déplorable où il a vécu, la grace n'opere-t-elle pas dans l'ame d'un véritable pénitent ! quelle ſainte indignation fait-il paroître contre les diſſolutions de ſes premieres mœurs, & le ſcandale de ſa vie paſſée ! quelles raiſons n'a-t-il pas à nous oppoſer,

lorſque nous voulons modérer l'excès de ſon zele, & conſoler l'amertume de ſa douleur ! quelle crainte de ne pas trouver auprès de Dieu toute l'indulgence que nous lui promettons ! quel deſir de réparer le temps perdu dans les erreurs du ſiecle, de mettre à profit ce qui lui reſte de vie, & de ne plus perdre de vue le bienfait ineſtimable qui vient de l'appeller à la connoiſſance & à l'amour de la vérité ! quelle ſainte jalouſie envers ceux de ſes freres qui ont eu le bonheur de ſe donner à Dieu avant lui ! & qu'il lui paroît triſte d'avoir aimé ſi tard celui qui ſeul eſt digne de notre amour ! quel zele à venger ſur ſa chair les iniquités dont elle s'étoit ſouillée, & à faire ſervir à la juſtice les membres qui avoient ſervi au péché !

Voilà, mes Freres, les converſions que la ſuite ne voit jamais ſe relâcher, ni ſe démentir. Mais ce jeune homme de l'Evangile, qui appellé par Jeſus-Chriſt, commence par diſputer s'il eſt obligé de renoncer à tout pour le ſuivre ; mais cet autre, qui, en ſe donnant à lui, veut encore ſe réſerver le droit d'aller rendre les derniers devoirs à ſon pere ; mais toutes ces converſions mitigées & imparfaites ; mais tous ces ſacrifices où l'on commence par mêler du miel contre l'ordonnance de la Loi, le Seigneur les rejette ; & pour être dignes de ſes regards, il faut que la réalité de l'immolation en ſanctifie l'offrande ; que l'intégrité la perfectionne ; & enfin, que la

ferveur & la surabondance de zele la consomme, & la fasse monter en odeur de suavité jusqu'au trône de la majesté sainte: telle est la Loi du sacrifice: *hæc est Læx Sacrificii.* Mais si le défaut de ces conditions rend la plupart des conversions peu sinceres, le défaut de fidélité les rend aussi peu durables; & c'est sur quoi l'exemple de Marie va nous instruire. *Levit.* 6. 14.

II. PARTIE

LEs infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches du salut que Dieu demande de nous, ont leur source, ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvéniens aux desseins de la grace sur notre ame, ou dans un orgueil & une complaisance secrette, qui trouve dans les dons même de l'Esprit saint, l'écueil de la vertu; ou enfin, dans un découragement dangereux, qui, à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, & fait de sa foiblesse la mesure de ses devoirs.

Or, la fidélité de Marie dans ce mystere nous fournit de grandes regles, pour éviter ces trois écueils: docile, elle ne raisonne pas; humble, elle ne s'éleve pas: généreuse, elle ne se décourage pas. Suivez, s'il vous plaît cet ordre; & m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas: car, que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même, pour se dispenser de la Loi commune de

la Purification ? Quand les raiſons tirées de ſa propre gloire, n'auroient pas été capables de la toucher, pouvoit-elle être indifférente à la gloire de ſon Fils ? En ſe confondant avec les autres meres, par ſa ſoumiſſion à une cérémonie honteuſe, ne ſembloit-elle pas le confondre auſſi avec les autres enfans d'Iſraël ? & pouvoit-elle ſe dégrader publiquement de l'honneur de ſa divine maternité, ſans dérober à ſon Fils la gloire de ſon éternelle origine, & préparer de loin des preuves à l'incrédulité, & aux blaſphêmes de ſes ennemis ?

Mais elle avoit appris dans ſa retraite de Nazareth que l'œil de la grace eſt ſimple ; que trop de raiſon, quand il s'agit des voies de Dieu, eſt un excès de lumiere, qui éblouit, & qui égare ; que la vie de la Foi laiſſe toujours des ténebres & des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juſte le mérite de ſa docilité ; & qu'il y a un œil de ſcandale qu'il faut arracher, & jetter loin de ſoi de peur de regarder trop avant dans les voies où la grace nous appelle. Elle ſe ſoumet avec ſimplicité, & adore dans l'ordre de Dieu les deſſeins éternels d'une démarche qui ſemble n'offrir à la raiſon que des inconvéniens inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux même qu'on regarde comme juſtes, & qui vivent dans la pratique de la vertu ! Oui, mes Freres, nous prenons preſque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour

nous dispenser de sa Loi sainte ; & nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété. Ainsi, on se retrancheroit sur bien des choses que la Loi de Dieu demande de nous ; mais on ne veut pas rendre la piété odieuse, par des singularités auxquelles le monde ne manqueroit pas de donner du ridicule : on feroit certaines démarches qui restent à faire, pour n'avoir plus rien à se reprocher ; mais les inconvéniens qu'on en craint paroissent plus dangereux, que le mal même qu'on est obligé de se permettre : on seroit moins sensible à une injure ; mais on est revêtu d'un caractere sacré, dont on est obligé de venger l'honneur : on souffriroit la calomnie sans se plaindre ; mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéressée, & si l'on ne démasque l'imposteur, la crédulité publique sera séduite, & une entreprise de miséricorde renversée : on garderoit contre cet Ecrivain les regles de la charité, & de la politesse même Chrétienne ; mais le zele de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juste modération ; & contre l'erreur, il ne faut pas simplement adoucir & changer sa voix, comme autrefois l'Apôtre en écrivant contre les abus d'une Eglise fidele, mais sonner de la trompette comme les Prêtres de la Loi contre Jéricho. Ainsi, la Religion elle-même sert souvent d'asyle & d'appui à des passions injustes.

Mais laissons à Dieu, mes Freres, le soin de venger sa gloire : défendons la vé-

rité avec les armes de la charité : combattons l'erreur avec cet esprit de douceur & de modestie, seul capable de ramener ceux qui errent : découvrons le mal sans aigrir le malade ; & n'ajoutons pas au scandale des doctrines perverses, celui des emportemens qui les combattent. N'intéressons pas la gloire de Dieu à nos transgressions : accomplissons la Loi, qui est claire. Que les inconvéniens douteux que nous croyons appercevoir de loin, ne nous retardent plus : c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir ; & puisque ces raisons ne l'ont pas encore obligé de changer sa Loi, elles ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

D'ailleurs, vous qui paroissez si sensible aux intérêts de la gloire de Dieu, & qui peut-être confondez ce sentiment de la Foi avec une vivacité toute humaine sur votre gloire propre ; savez-vous où le Seigneur la trouve, sa gloire ? Vous croyez que c'est dans le succès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confusion & dans le décri d'un ennemi de la vertu : vous vous trompez. C'est souvent dans la patience d'un Juste persécuté ; c'est dans le silence d'une ame fidele que l'on calomnie : ces actes pénibles & secrets de la Foi ont quelque chose de plus grand à ses yeux, & de plus digne de sa gloire, que les honneurs le plus pompeux rendus à la vertu ; & peut-être que ceux de Israélites devenus fideles & fervens dans la captivité, l'honoroient

l'honoroient davantage le long des fleuves de Babylone, par les gémiſſemens ſecrets, par les deſirs ſaints & ardens, par les triſtes Cantiques qu'ils faiſoient monter ſans ceſſe vers le Trône du Dieu de leurs Peres, par la patience avec laquelle ils ſupportoient les rigueurs de leur ſervitude & le joug des incirconcis, que n'auroit pu faire la ruine entiere des ennemis d'Iſraël, la gloire de Jéruſalem rebâtie, & la magnificence de ſon Temple & de ſes Sacrifices. Ce n'eſt pas toujours en attirant des honneurs à la vertu; c'eſt le plus ſouvent, en exerçant le Juſte par des opprobres, que le Seigneur ſait ſe glorifier lui-même.

Une autre inſtruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'eſt qu'élevée au degré le plus ſublime de la grace, unie à Dieu par les dons les plus excellens de l'Eſprit ſaint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus ſublimes, plus ſpirituelles, & plus parfaites. Car cet écueil eſt à craindre pour la piété: ſouvent on croit avoir une dévotion plus éclairée, & de meilleur goût, en laiſſant au peuple ſimple & groſſier, ou aux ames moins inſtruites, tout ce qui ne paroît établi que pour le culte extérieur, & les pratiques les plus communes de la Religion, que la piété publique a autoriſées, & dont la ſimplicité ſemble les deſtiner à la multitude ignorante: on néglige ces ſecours innocens, comme ſi une Foi plus éclairée pou-

voit s'en passer : on croit en donnant moins aux sens & à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout : on se relâche sur mille usages saints & sensibles, qui répandoient au commencement de notre pénitence, une onction secrette dans nos cœurs, & soutenoient la fidélité de notre piété naissante : on se persuade qu'il y a une voie plus excellente ; & cependant, depuis qu'on est infidele à ces usages, on est tombé dans le relâchement & la sécheresse ; on ne sent plus ces consolations saintes, qui étoient la récompense & le soutien de la vertu ; en négligeant ces œuvres si peu utiles, on a peu-à-peu négligé les plus essentielles ; & l'on est devenu tout charnel depuis qu'on n'a plus voulu se conduire que selon l'esprit.

Ainsi, mes Freres, tout aide à la véritable piété ; tout réveille sa foi, tout perfectionne son amour, tout console son espérance : rien n'est imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur ; & les pratiques les plus simples lui paroissent aussi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des Séraphins, dès qu'elles en ont l'amour & le zele. La perfection de la vertu ne consiste pas dans la sublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi, qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne se croit plus avancé, que parce qu'on vacque à des fonctions plus relevées, à des lectures plus spirituelles,

à des méthodes plus parfaites. Mais si vous portez à ces méthodes sublimes les défauts des foibles & des imparfaits, vous êtes, comme les Apôtres, monté sur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur; mais vous y conservez encore, comme eux, un goût de chair & de sang, & pensez encore à vous bâtir sur la terre un Tabernacle & une Cité permanente.

En second lieu, humble, Marie ne s'éleve pas. Car, mes Freres, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut sur toute la suite du ministere de son Fils, elle qui en avoit développé les merveilles d'une maniere si sublime dans son divin Cantique; & que l'élévation de ses lumieres ne repondit à celle de sa grace & de sa dignité? Cependant elle veut bien recevoir les avis du juste Siméon; elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint Vieillard sur les suites de sa destinée & de celle de son Fils: elle paroît apprendre ce qu'une plénitude d'esprit & de grace lui avoit déjà appris: elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle, & tout ce que l'Ange lui avoit révélé dans sa retraite de Nazareth; & comme si le cantique du Vieillard Siméon lui eût découvert sur cet enfant, des mysteres qu'elle eût jusques-là ignorés, elle écoutoit ses paroles, dit l'Evangile, avec une admiration de respect & de surprise: *Erat Pater ejus & Mater* Luc. 2. 33.

mirantes super his quæ dicebantur de illo.

Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage & modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons, & à manifester ceux des autres. Souvent enflés de quelques foibles lumieres, qu'on croit avoir puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connoissance, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assez éclairé pour se conduire : tout paroît au-dessous de ce qu'on croit être soi-même : il faut des Pauls descendus du Ciel ; encore ne parlent-ils pas assez la sagesse des parfaits : la simplicité, l'onction, la plénitude de l'Esprit de Dieu ne paroissent plus que des talens destinés à sauver les ames vulgaires : on veut pour soi un certain goût, des lumieres rares, des dons éclatans, & quelque chose de plus que la science de Saints ; & la vanité paroît jusques dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne.

Souvent encore on conserve dans un ministere saint, comme ces Fideles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse : tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables : que Jesus-Christ en soit plus glorifié, si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos Freres : nous n'avons

de zele que pour les miniſteres éclatans; nous laiſſons aux autres les plus utiles aux Peuples; nous fuyons en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces ſoins obſcurs & pénibles, qui ne font que préparer les voies en ſecret, & qui laiſſent aux autres la gloire publique du ſuccès, & tout l'honneur de l'ouvrage: peu ſemblables à David, qui ſe contenta d'avoir amaſſé avec des ſoins incroyables, tous les matériaux du Temple, & laiſſa à ſon fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé, & tout l'honneur de cet ouvrage célebre. Cependant, tout eſt à craindre lorſque l'orgueil & la vaine complaiſance ſe mélent avec les talens, & les dons extérieurs de l'Eſprit ſaint: c'eſt une rouille qui les infecte, & qui en anéantit le fruit & l'uſage: vous arroſez, & le Seigneur ne donne pas l'accroiſſement; vous travaillez, & vous ſemez du vent: Dieu ne bénit pas un inſtrument qui n'agit pas ſous ſa main; & vous devenez coupable, & des dons que vous avez reçus, & des fruits que le Seigneur avoit attachés à l'uſage ſaint que vous en deviez faire.

Enfin, généreuſe, Marie ne ſe décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ſon ame; que cet enfant qu'elle vient offrir, ſera expoſé comme un but aux traits de la contradiction & de la calomnie; on ne préſente à ſon eſprit que des images triſtes & effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs, dont la penſée ſeule fait frémir ſa tendreſſe:

cependant à des préſages ſi funeſtes, elle offre une foi généreuſe & ſoumiſe. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité & le courage; elle voit déjà la montagne ſainte, le bucher fatal dreſſé, & le véritable Iſaac prêt à être immolé, ſans que ſon amour arrête le bras qui va frapper. Elle entre dans les diſpoſitions divines de ſon Fils, uniſſant ſa ſoumiſſion à la ſienne; elle tire de lui toute ſa force; & comme ils offrent la même hoſtie, ce n'eſt, pour ainſi dire, que la même obéiſſance qui en conſomme & en ſanctifie l'oblation.

Or, c'eſt ici où l'exemple de Marie eſt peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens, l'amour charnel & déréglé des enfans; & l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premieres eſpérances de ces talens qui font réuſſir dans le monde; s'il paroît plus propre que les autres à ſoutenir la gloire de ſon nom & l'eſtime publique, on le ſépare pour la terre; on le regarde comme conſacré & deſtiné au ſiecle par ſa naiſſance; le Seigneur n'a plus de droit ſur lui. En vain mille traits d'une vocation ſainte paroiſſent déjà ſur ſa perſonne; en vain mille deſirs de ſéparation & de retraite, que la grace opere déjà dans ſon ame, laiſſent comprendre les deſſeins de Dieu ſur lui; en vain, comme Moyſe, préférant l'opprobre de Jeſus-

Christ aux richesses de l'Egypte, se dérobe-t-il, peut-être même pour s'enfuir au désert : on résiste à l'ordre de Dieu ; on regarde les plus saints mouvemens de la grace comme des légéretés de l'enfance ; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, & on lui offre celle du siecle : on ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable ; mais sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre ; on exige qu'il connoisse le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé : on veut laisser mûrir la raison, & on laisse flétrir l'innocence & fortifier les passions : on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution ; & on le met dans des occasions qui corrompent son ame : & comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoye si souvent sur une terre inondée d'iniquités, cette chaste colombe, pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste, & ne revient plus dans le saint asyle où le Seigneur l'avoit appellée.

Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne, mais je blâme les vains prétextes de la chair & du sang. Et en effet, lorsque vous trouvez les mêmes desirs de retraite dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talens, se trouvent moins propres au monde, & à séconder la vanité de vos projets ; êtes-vous si difficiles & si circonspects ?

prenez-vous tant de mesures, pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse ? mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses ? Ah ! loin de vous défier de leur âge & de leur enfance, vous en abusez : loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, vous le leur inspirez : loin de leur faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre grande attention est de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur présenter avec neutralité le siecle & la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire : vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins : sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux, devant lesquels vous craignez qu'il ne paroisse trop aimable : vous ne les traînez pas comme des victimes infortunées à l'autel, mais peut-être vous leur rendez la retraite un asyle souhaitable, par les sévérités & les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établissement de votre famille. Vous êtes heureux ; mais vos enfans le sont-ils ? & pouvez-vous appeller un bonheur pour vous, leur infortune, & l'inhumanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition ?

Mais de plus, la honte de vos familles

devient auſſi le partage du Seigneur. Ainſi les vaſes de rebut, que vous n'avez pas trouvés dignes d'être placés dans votre maiſon, vous les choiſiſſez pour être les vaſes d'honneur du Temple du Dieu vivant ! ainſi ces pierres inutiles, que vous rejettez, comme incapables d'entrer dans l'edifice profane de votre fortune, vous les réſervez pour être les pierres de l'angle, & les colonnes de la Maiſon du Seigneur ! Eh quoi ! mes Freres, l'art des arts, le gouvernement des ames demande-t-il moins de talens, que les occupations frivoles & les inutilités de la terre ? Quoi ! l'interprétation des myſteres de la Foi, la défenſe de la vérité & de la doctrine, l'inſtruction des peuples, la diſpenſation des graces de l'Egliſe ; des devoirs ſi ſublimes, ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, & à des eſprits vulgaires & médiocres ? Quoi ! la force, pour réſiſter à l'erreur ; la lumiere & l'élévation, pour la découvrir & la confondre ; le zele, pour combattre le monde, avec ſes abus & ſes maximes ; la ſainteté, pour les corriger ; la plénitude de l'eſprit de Dieu, pour le toucher ; l'éloquence ſainte, pour le convaincre ; l'intrépidité, pour ne pas le ménager ; la grandeur d'ame, pour être au deſſus de ſes menaces & de ſes promeſſes ; ſont ce-là des miniſteres vulgaires & rampans ? & faut-il, pour des fonctions ſi élevées, être nés moins heureuſement, que pour les amuſemens du monde, & les

agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations !

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares & sublimes ; vous voulez que nos mœurs soient irrépréhensibles, & que nous brillons par la sainteté de notre vie, comme des astres, au milieu des ténebres & de la corruption générale du monde : vous voulez que nous éclaircissions vos doutes, que nous redressions vos égaremens, que nous soutenions votre foiblesse, que nous consolions vos afflictions : vous voulez que nous soyons les dépositaires de la doctrine & de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi, & à humilier toute hauteur qui s'éleve contre la science de Dieu. Mais c'est vous-mêmes, mes Freres, qui nous avez donnés à l'Eglise ; c'est de vos mains que le Seigneur nous a reçus ; & si vous ne présentez au Temple, que ce que vous avez de pire & de plus défectueux, comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent sur la terre ?

Vous faites après cela vous-mêmes, mes Freres, du déréglement ou de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire & le plus agréable de vos dérisions & de vos censures : mais n'est-ce pas l'ouvrage de votre orgueil & de vos intérêts sordides, que vous trouvez si digne de risée ? ne sont-ce pas les mains de votre cupidité, qui ont placé sur

l'autel ces idoles mépriſables que vous inſultez ? S'il n'y avoit point dans l'Egliſe de parens avares, ambitieux, injuſtes, y verroit-on beaucoup de miniſtres mondains, ſcandaleux, ignorans ? ſi le Seigneur ſe choiſiſſoit lui-même ſes victimes, ſeroient elles ſi indignes de lui ? & les aſyles ſaints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foibleſſe & de murmures ? Eh ! pleurez plutôt ſur des déſordres, dont vous êtes les ſeuls auteurs, & que la juſtice de Dieu vous imputera un jour : couvrez plutôt du voile du ſilence, des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Egliſe : tournez contre vous mêmes vos propres cenſures : que les ſcandales du Sanctuaire vous rappellent uniquement l'injuſtice de vos deſtinations ſur vos enfans : nos égaremens ſont toujours ou la peine, ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs, que pourroit-il vous arriver de plus heureux, que de conſacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureuſement né dans vos familles ? de fournir à l'Egliſe des Miniſtres éclairés, des ouvriers puiſſans en œuvre & en parole ; qui ramenent les pécheurs, qui conſolent les Juſtes, qui fortifient les foibles, qui ſoient établis, comme aujourd'hui Jeſus-Chriſt, pour le ſalut de pluſieurs, pour être la gloire de leur peuple, la lumiere des nations, la conſolation de l'Egliſe, le ſoutien de leurs freres ? & quand même le Seigneur vous demanderoit, comme autrefois à Abraham,

& aujourd'hui à Marie, le seul héritier des promesses, le seul successeur de vos titres & de votre nom, ne seroit-ce pas une grace nouvelle dont il vous favoriseroit ? Le monde l'auroit infecté ; & le Seigneur le mettra à couvert dans le secret de son Tabernacle ; vous eussiez été peut-être le pere infortuné d'une postérité maudite ; & vous aurez la consolation d'y voir un Elu, que Jesus-Christ vous rendra dans le ciel. Peut-être même consacré au Seigneur, & revêtu d'un caractere de dignité dans l'Eglise, recevra-t-il vos derniers soupirs sur la terre ; sera-t-il l'Ange tutelaire de votre mort ; vous fortifiera-t-il dans cette derniere heure par les paroles de la Foi, & les derniers remedes des mourans : peut-être baisserez-vous sous sa main sacrée, devenue l'instrument de votre réconciliation, votre tête déjà défaillante ; & comme le vieillard Jacob mourant, assisté de son fils Joseph élevé en dignité dans l'Egypte, vous aurez la consolation, comme lui, d'adorer le bâton de sa puissance pastorale, & la marque sacrée de son autorité : *Adoravit fastigium virgæ ejus.* Hébr. 11. 21. Eh ! que vous sert d'avoir sur la terre des successeurs de votre nom, lorsqu'une fois vous dormirez dans la poussiere du tombeau ? Il n'y a pour nous, dit saint Ambroise, de véritable postérité, que celle qui nous suivra dans le Ciel : ceux de notre race, que la justice de Dieu aura séparés de ses Saints, & attachés aux flammes éternelles, seront pour nous

comme s'ils n'avoient jamais été, dit l'Esprit de Dieu *Nati sunt quasi non nati*; & nous ne devons compter parmi nos neveux, que ceux qui nous seront unis dans la sainte Jérusalem, par les liens immortels de la charité. *Illa enim vera posteritas, quæ non in terris, sed in cælo est.* *Eccli. 44. 9.* *S. Amb. de interp. c. 3.*

Voilà les consolations temporelles, dont Dieu récompenseroit ici-bas même votre sacrifice : au lieu que ces vocations ménagées de loin, insinuées, inspirées, commandées ; ces sacrifices forcés de la cupidité, portent d'ordinaire, ici-bas même, la calamité & la désolation dans les familles, en éteignent le nom, font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité, voient périr la gloire & la descendance des maisons dans les débauches d'un emporté, auquel on avoit sacrifié tous ses freres, & font une source de chagrins amers, & de confusions éclatantes. On voit ses enfans, que la chair & le sang avoient placés sur l'autel, deshonorer leur ministere, devenir l'opprobre de l'Eglise ; que sai je ? tomper quelquefois dans l'abyme, secouer le joug & perdre la foi, après avoir perdu la pudeur & l'innocence. Et si les intérêts de l'Eglise & de votre salut sont trop foibles pour vous inspirer de l'horreur d'un abus si déplorable & si barbare, du moins que vos propres interêts, & le soin de votre gloire & de celle de votre nom, vous arrêtent ; & sous un Prince sur-tout si religieux sur le choix des sujets qu'il place

dans le Sanctuaire ; ſi peu touché du nom, des titres, de la naiſſance, des ſervices rendus à l'Etat, & de tous les autres genres de mérite, ſi celui de la doctrine, des talens & de la piété ne les aſſortit ; & qui eſt ſi attentif à ne pas donner à l'Egliſe des Miniſtres qu'elle rejette, & qui ne ſe ſont pas donnés eux-mêmes.

Telles ſont les inſtructions que la Foi découvre dans ce myſtere. Conſacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jeſus-Chriſt, mais conſacrons-nous ſans réſerve ; ces offrandes défectueuſes, ces converſions imparfaites, forment quelquefois un état plus dangereux que le crime même. Répondons avec fidélité, comme Marie, aux deſſeins de Dieu ſur nous ; ſoutenons-nous, comme elle, dans la voie où la grace nous a fait entrer ; ne traverſons jamais par des cupidités injuſtes, cachées ſous des prétextes ſaints, les vues de la Providence ſur nos deſtinées. Vivons ſous la main de Dieu ; & joignons au ſacrifice de notre cœur, cette fidélité qui le renouvelle ſans ceſſe, qui l'étend à tout ce que Dieu demande de nous, & qui conſerve juſqu'à la fin le tréſor de la juſtice, pour en trouver la conſommation dans le Ciel.

Ainſi ſoit il.

SERMON

POUR LA FETE

DE L'INCARNATION.

Loquimur Dei ſapientiam in myſterio, quæ abſcondita eſt, quam nemo Principum hujus ſæculi cognovit.

Nous annonçons la ſageſſe de Dieu cachée dans ſon myſtere, que nul des Princes de ce monde n'a connue. 1. Cor. 2. 7. 8.

SI les voies de Dieu ſont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme, & ſi dans ſes deſſeins, la ſageſſe éternelle ſe plaît toujours à confondre les vains préjugés de la ſageſſe humaine, c'eſt principalement dans le Myſtere que l'Egliſe honore en ce jour. Oui, mes Freres, un Dieu qui deſcend de ſa gloire pour nous y élever; qui ſe charge de nos infirmités & de nos ſouffrances, pour nous en ſoulager; qui s'unit à l'homme, pour réconcilier l'homme à Dieu; a été dans tous les temps un ſcandale, ou une folie, à la prudence de la

chair ; & encore aujourd'hui, la sagesse de Dieu dans ce Mystere, est tout-à-fait inconnue au siecle : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo Principum hujus sæculi cognovit.*

En effet, le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les sens : le monde ne compte de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaisirs & dans l'abondance : le monde croit avoir seul la raison en partage, & rappelle toujours au jugement de ses propres lumieres, les œuvres du Seigneur.

C'est sur ces trois erreurs que rouloit toute la sagesse des hommes, avant qu'il plût au Très-Haut de les visiter dans sa miséricorde. Les Juifs ne soupiroient qu'après la gloire & la grandeur temporelle d'un Messie charnel, qui devoit subjuguer tous les Empires, & rendre toutes les Nations tributaires de Jérusalem : les Philosophes n'attendoient le remede de leurs maux, que des vains efforts d'une raison malade : les Princes, les puissans & le peuple, cherchoient dans les plaisirs des sens, ce que l'Auteur de la nature n'y a point mis, & la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel est encore, après l'accomplissement du grand Mystere de piété, l'état déplorable du monde.

Mon dessein donc aujourd'hui, est de montrer comment la sagesse de Dieu, cachée dans ce mystere, confond ces trois erreurs principales, qui forment propre-

ment toute la sageſſe humaine. Premiérement, le Verbe s'y anéantit ; & cet anéantiſſement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation ſans injuſtice. Secondement, le Verbe s'y charge de nos douleurs & de nos ſouffrances ; & ce miniſtere nous découvre que l'homme ne peut plus aimer les plaiſirs ſans crime. Enfin, le Verbe s'y unit à notre chair ; & en nous propoſant cette union incompréhenſible, comme l'objet de notre culte & la ſeule reſſource de nos maux, il nous laiſſe comprendre que l'homme ne peut plus compter ſur ſa raiſon ſans témérité. Un Dieu anéanti rend les humiliations honorables : un Dieu chargé de nos douleurs rend les ſouffrances aimables : un Dieu uni à l'homme fait taire la raiſon, & rend la Foi même raiſonnable. Développons ces trois vérités : elles renferment toute la doctrine du grand Myſtere de piété. *Ave, Maria.*

I. PARTIE

L'Orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuſe de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conſervé au-dedans de lui ces premieres impreſſions de ſon origine. Trouvant ſans ceſſe dans ſon cœur, je ne ſais quels ſentimens ſecrets de ſa propre excellence, que ſa chûte n'a point effacés, il ſe prêta d'abord à des penchans ſi doux : il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré ; & ne rencontrant rien ici-bas qui

put satisfaire la grandeur d'une ame, laquelle n'avoit été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus de nuées, & se plaça à côté du Très-haut. De-là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit à l'homme même, & l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vu naître, & qui étoient venus tant de siecles après lui.

Cependant l'homme, depuis le péché, n'est plus qu'un vil esclave: tout ce qui l'éleve, le tire de sa situation naturelle, puisque l'honneur n'est dû qu'à l'innocence, & que l'abjection doit être le partage du vice; & s'il lui reste encore quelque espoir de recouvrer sa premiere grandeur, ce ne peut être que dans l'humble aveu de sa bassesse.

Mais comment persuader au monde une vérité si nouvelle, démentie par la doctrine de toutes les Sectes, par les préjugés de toutes les Nations, & par les sentimens les plus vifs du cœur humain? les Justes, dans ces temps reculés, qui précéderent l'avénement du Libérateur, en avoient, je l'avoue, laissé de grands exemples aux hommes. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! s'écrioit un saint Roi, que vous daigniez vous abaisser jusqu'à lui, & le visiter? avez-vous oublié que je suis devant vous comme une bête sans raison, & que le néant est le seul appui sur lequel toutes mes forces se soutiennent?

Mais ce n'étoient-là que des instructions, & il falloit à l'homme des remedes : des modeles étoient insuffisans. Car outre que les hommes ne pouvoient pas inspirer l'amour d'une vertu, dont ils étoient eux-mêmes touchés ; un coupable qui s'humilie, peut à la vérité faire haïr ses crimes, mais il ne fait pas aimer ses humiliations : l'orgueil humain avoit donc besoin d'un exemple, qui fût en même temps son remede ; il falloit l'instruire & le guérir tout à la fois. Et voilà, mes Freres, le grand Mystere que la sagesse de Dieu, après l'attente de tant de siecles, les vœux de tant de Justes, les oracles de tant de Prophetes, opere aujourd'hui à Nazareth dans le sein de Marie.

Or, souffrez que pour tirer de ce Mystere adorable les instructions importantes que la sagesse divine y a cachées, je vous fasse remarquer quels sont les principaux caracteres de l'orgueil humain, & l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu, dans son union avec notre nature.

Le premier caractere de l'orgueil est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes ; & que pour nous étourdir sur le sentiment intérieur & humiliant de notre misere, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous ; dans les biens, les titres, les dignités, la réputation, l'éclat de la naissance ; une gloire dont la

ſource ne devoit être que dans nous-mêmes.

Or, mes Freres, les circonſtances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette premiere erreur. En effet, ne ſembloit il pas qu'un Myſtere, dont les figures mêmes avoient été ſi pompeuſes, les préparatifs ſi auguſtes, les promeſſes ſi magnifiques, les ombres, pour ainſi dire, ſi brillantes, auroit dû s'accomplir dans la plénitude des temps, avec encore plus d'éclat qu'il n'avoit été promis; & que puiſque des ſignes ſi illuſtres avoient annoncé depuis tant de ſiecles aux hommes, que le Tres-Haut devoit les viſiter, ſa venue auroit dû être accompagnée de tant de gloire & de majeſté, qu'on n'eût pu le méconnoître?

Cependant rien de plus obſcur aux yeux des ſens, que ce qui ſe paſſe aujourd'hui à Nazareth. La ſainte Fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, & dans le ſein de qui s'opere le ſecret ineffable de l'abaiſſement d'un Dieu, n'a rien qui la diſtingue dans ſa Tribu, que ſa pudeur & ſon innocence. L'éclat du ſang qu'elle tire de David, eſt obſcurci par la baſſeſſe de ſa fortune: ſon obſcurité a preſque fait oublier ſon origine. Les Cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois ſur le Mont Sinaï, pour frayer une route de lumiere au Dieu qui deſcend ſur la terre: les Anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes ſon avénement au bruit des

éclairs & des trompettes : les montagnes ne retentiſſent pas : des nuées de gloire ne s'abaiſſent pas pour enfanter le Juſte : la maiſon même de Marie ne s'ébranle pas juſqu'aux fondemens, comme un autre Cénacle, pour marquer la ſainte horreur dont elle eſt ſaiſie à la préſence du Dieu qu'elle reçoit. Un ſeul envoyé du Ciel, inviſible à tous les hommes, apparoît à Marie dans le ſilence, ſous la ſimplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant ſa gloire, l'anéantiſſement du Dieu dont il eſt le Miniſtre. Nazareth, la plus mépriſable ville de Juda, & d'où l'opinion publique étoit, qu'il ne pouvoit rien ſortir qui fît honneur à la Judée ; Nazareth, dis-je, où ce Myſtere ſe conſomme, n'en eſt pas plus inſtruite que Jéruſalem. Joſeph lui-même ignore le ſecret de l'Ambaſſade céleſte ; & le réduit, où Marie eſt cachée, eſt le ſeul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres Myſteres, les abaiſſemens du Verbe ſont mêlés d'éclat & de grandeur : ici tout eſt obſcur ; rien ne parle aux ſens, parce qu'ici le deſſein de la Sageſſe divine eſt d'en corriger les erreurs, & de ſubſtituer les nouvelles vues de la Foi, aux anciennes illuſions de la ſageſſe humaine.

En effet, mes Freres, juſques-là les hommes avoient cru que les proſpérités temporelles étoient des faveurs du Ciel ; que la réputation étoit un bien ſolide ; que

les grands talens étoient d'heureux regards d'un Dieu favorable ; que les distinctions du rang & de la naissance avoient un éclat véritable, & n'étoient pas indignes des soins & de l'estime des hommes. Mais dans ce Mystere, la sagesse de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choses : elle étale à nos yeux un monde nouveau tout spirituel ; de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle ; & réformant nos jugemens, elle nous apprend que l'innocence & la vertu sont les seules richesses de l'homme ; que tout le mérite de l'ame fidele est caché dans son cœur ; qu'un seul degré de charité éleve plus haut le Chrétien, que l'empire du monde entier ; que la patience, l'humilité, la douceur, sont les plus grands talens d'un Disciple de Jesus-Christ ; que se vaincre soi-même sous les yeux de Dieu seul, est une gloire plus solide & plus immortelle, que la conquête des Provinces & des Royaumes ; & qu'enfin, la grandeur qui est hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue, & qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint.

Or, mes Freres, n'est-ce pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siecle ? *Dei sapientiam, quam nemo Principum hujus sæculi cognovit.* Où sont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain spectacle de la gloire humaine, & qui réservent toute leur admiration pour les dons de la grace & le mérite de la sainteté ?

Qui s'attire plutôt nos hommages, ou un ambitieux, qui à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires, & remplit l'univers du bruit de son nom & de sa vanité ; ou un Juste environné de sa seule innocence, qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment ; qui sait combattre & vaincre pour le Ciel ? Par où cherchons-nous à nous distinguer nous-mêmes de nos freres ? est-ce par une charité plus vive ; par une foi plus abondante ; par une conscience plus pure ; par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs ? Hélas ! nous nous élevons d'une naissance illustre, comme si la gloire de nos ancêtres nous appartenoit, & qu'elle ne devînt pas un opprobre & une roture pour nous, dès que nous portons un nom vuide de leurs vertus. Nous comptons nos titres & nos exploits militaires, comme des distinctions glorieuses, qui nous élevent au-dessus des autres hommes ; & nous ne voyons pas que le hazard, la faveur, la témérité, les conjonctures ont eu plus de part à ces honneurs que le devoir & la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple ; & nous ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, & qu'elles multiplient nos devoirs, sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumieres & de nos talens ; & nous ignorons que les connois-

ſances les plus vaſtes de l'eſprit humain ſont des lumieres puériles, ſi elles ſe bornent aux choſes préſentes, & nous font perdre de vue les éternelles. Oui, mes Freres, les grandeurs & les diſtinctions de la grace & de la Foi ne touchent perſonne ; ce qui eſt éternel, nous le regardons comme s'il n'étoit pas. Mais qu'importe au Chrétien d'être obſcur ou de briller aux yeux des hommes, puiſqu'il n'eſt réellement que ce qu'il eſt devant Dieu, & que la Foi nous dépouille de tout ce qui eſt hors de nous, & ne voit de nous que nous-mêmes.

Cependant, le ſecond caractere de l'orgueil humain eſt cette foibleſſe qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il eſt caché, & qui ne hait du vice que la confuſion & l'opprobre ; comme ſi le vice & la vertu n'étoient que des opinions, & que l'homme ne pût être grand ou mépriſable que dans l'idée des autres hommes.

Or, l'anéantiſſement du Verbe dans ce Myſtere confond cette vaine attention aux jugemens humains. Et certes le Fils de Dieu ne deſcendoit ſur la terre, que pour glorifier ſon Pere, & reprendre dans le cœur des hommes, les hommages que les créatures lui avoient ravi. Ce deſſein demandoit, ce ſemble, qu'il ſe montrât à eux dans toute ſa gloire, reſplendiſſant comme ſur le Thabor, & qu'il leur parût auſſi glorieux & auſſi digne de leurs hommages,

ges, qu'il se laissa voir alors aux Disciples enchantés de la douceur de ce spectacle. C'est alors qu'il eût tout attiré après lui ; & que Jérusalem incrédule n'eût pas vu ses Citoyens se partager sur la vérité de ses prodiges, & sur la sainteté de sa doctrine & de son ministere.

Néanmoins, ce n'est pas par l'éclat & la majesté qu'il veut triompher de nos cœurs ; c'est par les humiliations & les opprobres ; il cache tout ce qu'il est ; il ne donne pas sa gloire à un autre ; mais il la dérobe, pour ainsi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avoit de grand dans le sein de son Pere, ne l'accompagne aux yeux des sens dans celui de Marie ; sa puissance se change en foiblesse ; sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante & enveloppée ; son immensité paroît renfermée dans les bornes d'un corps mortel ; l'image de la substance du Pere est cachée sous la vile forme d'esclave ; son éternelle origine commence à compter des temps & des momens ; enfin, il paroît anéanti dans tous ses titres.

Aussi, dès qu'il paroîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui disputer la suprême autorité de son Sacerdoce : *Quel est celui-ci*, dira-t-on, *qui vient remettre les péchés ?* La crainte des Puissances de la terre refusera de le reconnoître pour Roi ; & on lui fera payer le tribut comme à un esclave. La prudence de la chair prendra sa sagesse divine pour une folie ; ses proches eux-mê- *Luc.* 7. 49.

mes le regarderont comme un insensé : *Marc.* *Quoniam in furorem versus est.* L'envie le 3. 21. dégradera de sa naissance divine ; & ses Citoyens vont publier qu'il n'est que le Fils de Marie & de Joseph. Enfin, un faux zele lui ravira l'éternité de sa durée ; & il sera presque lapidé, pour avoir osé dire seulement qu'il étoit avant Abraham.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien à l'obscurité apparente de son ministere. Il se manifestera assez à la vérité, pour être connu des Juifs spirituels & fideles ; ses œuvres, sa doctrine, Moyse, les Prophetes, les divines Ecritures rendront témoignage de lui ; & à qui aimera la vérité, il ne sera pas possible de le méconnoître. Mais il ne se manifestera pas assez pour éviter le mépris des Juifs charnels : l'éclat de son ministere sera sensible à un cœur humble & innocent ; l'obscurité de son ministere révoltera l'orgueil & l'incrédulité : il y mêlera assez de ténebres, pour recompenser la Foi de ceux qui croiront, & assez de lumieres pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes Freres, une conduite si surprenante ? Après s'être caché durant tant de siecles, Dieu ne se montre-t-il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux ? Que ne venoit-il dans toute sa gloire, s'il vouloit nous sauver en se découvrant à nous ? Laissons-là les autres raisons de l'obscurité de son ministere, qui

ne ſont pas de notre ſujet : mais celles qui nous regardent ici, c'eſt premiérement, qu'il vouloit nous apprendre à nous, qui ſommes chargés de la diſpenſation de ſon Evangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre miniſtere, ſous prétexte de concilier plus facilement à ſa parole, les ſuffrages des hommes ; à ne pas croire que Dieu ſoit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes ; à ne pas intéreſſer le Seigneur, pour ainſi dire, dans notre propre cauſe, & nous perſuader qu'il a attaché le ſuccès de ſon Evangile, aux applaudiſſemens qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le miniſtre, font ſouvent toute la gloire & tout le ſuccès de ſon miniſtere. Annonçons les vérités que l'Egliſe nous a confiées ; n'y mêlons ni nos opinions, ni nos propres penſées. Plantons, arroſons, & laiſſons au Seigneur l'accroiſſement : ſa parole ne retournera pas à lui vuide, & elle ſera toujours ou la condamnation de l'incrédule, ou la conſolation du Fidele.

Secondement, il vouloit vous apprendre à vous, mes Freres, que les jugemens des hommes ne doivent jamais décider de vos devoirs ; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le ſervice de Dieu, à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous ; que les cenſures & les dériſions ſont toujours la récompenſe de la piété véritable ; qu'il n'eſt pas poſſible de

plaire aux hommes, & d'être Serviteur de Jesus-Christ ; que le zele qui voudroit concilier les suffrages publics à la vertu, n'est qu'un orgueil déguisé, qui cherche à se les concilier à soi-même ; que l'injustice du monde envers les gens de bien fait ici-bas toute leur sûreté ; que l'obscurité est le plus sûr asyle de leur vertu ; que ce n'est pas ici le temps de leur manifestation ; & qu'ils n'auront droit de paroître à découvert, que lorsqu'ils paroîtront avec Jesus-Christ dans sa gloire.

Cependant, si nous y prenons garde, quelque justes que nous soyons d'ailleurs, nous comptons les hommes pour beaucoup : nous ne vivons presque que pour les autres : ce que nous sommes à nos yeux & aux yeux de Dieu, nous intéresse peu ; nous ne paroissons touchés, occupés que de ce que nous sommes aux yeux des hommes ; & moins sensibles au soin de notre perfection, toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui est dans l'esprit des autres. Aussi il ne nous arrive guere de nous demander à nous-mêmes, ce que nous sommes réellement ; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous soyons ; ainsi, toute notre vie est imaginaire & fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil : nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavoue ; nous nous faisons hon-

neur de la mépriſe publique ; & nous ſommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fauſſes vertus, que nous ne ſommes humiliés par la vérité, qui nous fait ſentir nos défauts & nos miſeres véritables.

Auſſi le dernier caractere de l'orgueil eſt cette impoſture de vanité, qui cherche la gloire dans les humiliations même ; & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudiſſemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit deſcendue. Et certes, mes Freres, il n'eſt preſque point d'humilité ſincere : on ne ſe cache, que pour être découvert ; on ne fuit l'éclat, qu'afin que l'éclat nous ſuive ; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré ; on ne ſouffre le mépris, que lorſqu'il nous eſt glorieux d'être mépriſés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes ; & rien n'eſt plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or, voilà l'écueil que les anéantiſſemens du Verbe dans ce myſtere, nous apprennent à éviter. Il ſe revêt de la reſſemblance du péché, mais c'eſt pour en porter toute la honte : il ſe charge de nos iniquités, mais pour en être la victime : il veut paſſer pour un Samaritain & pour un ennemi de la Loi, mais c'eſt pour être puni comme un ſéducteur : enfin, il ſe cache lorſqu'on veut le reconnoître pour Roi,

mais c'eſt pour mourir comme un eſclave. Les outrages les plus honteux vont être la récompenſe de ſes anéantiſſemens : les hommes le méconnoîtront juſqu'à la fin ; & il mourra avec tout le mérite de ſon humilité.

Pour nous, mes Freres, ſi la calomnie nous trouve patiens, c'eſt parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaiſent, que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaiſſions : nous aimons les opprobres paſſagers, & où notre vanité voit des reſſources promptes ; & aux ames les plus fideles, il faut quelqu'autre attrait qui leur adouciſſe le mépris, que le plaiſir d'être mépriſé. On pardonne, mais en faiſant ſentir qu'on eſt l'offenſé, & qu'on ſe relâche de ſon droit ; on fait une avance de réconciliation ; mais on n'eſt pas fâché qu'on ſache que la piété toute ſeule a part à cette démarche ; on dit du bien de ceux qui nous calomnient ; mais c'eſt pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il eſt difficile de ne pas ſe chercher ſoi-même, & encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que plus l'homme ſemble s'oublier, plus l'orgueil eſt attentif à faire enſorte qu'il ſe retrouve.

Rougiſſons de notre foibleſſe, mes Freres ; jettons ſouvent les yeux ſur notre modele : adorons les premieres diſpoſitions de l'Ame ſainte du Verbe incar-

né, dans ses nouveaux anéantissemens : pensons quelquefois que l'orgueil est presque notre seul crime ; & que si nous pouvions une fois nous oublier tout-à-fait nous-mêmes, nous serions exempts de mille taches secrettes, que nous ne connoissons pas, & qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous sans cesse cette alliance monstrueuse de nos miseres avec nos vanités ; cette source de corruption que nous sentons en nous, avec ces desirs de gloire, qui entrent dans toutes nos œuvres ; cette loi de la chair qui nous humilie, avec ces sentimens d'élévation qui nous enflent ; en un mot, ce que nous sommes, avec ce que nous voudrions paroître. Et après être convenus que depuis l'anéantissement d'un Dieu, rien n'est plus injuste pour l'homme que de vouloir s'élever ; écoutez comment depuis qu'un Dieu anéanti s'est chargé de nos douleurs & de nos infirmités, rien n'est plus honteux à l'homme, que de chercher une vie douce & heureuse sur la terre.

L'Homme innocent devoit mener une vie heureuse & tranquille. La terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ses chastes délices : ses sens n'étoient destinés qu'à le porter à la conservation de son être, par des impressions douces & agréables. Toutes les créatures devoient servir à sa félicité, puisque dans le dessein de leur Auteur, elles avoient été toutes rappor- II. PARTIE

tées à son usage ; & sous un Dieu juste, rien ne pouvoit le rendre malheureux, ni troubler ses plaisirs, tandis que rien ne donneroit atteinte à son innocence. Mais l'homme pécheur est né pour souffrir : tout plaisir dans la vie est interdit à un coupable, qui ne mérite pas même de vivre ; la douleur est l'état naturel du désordre ; & c'est une injustice, que les créatures servent au bonheur d'un infortuné qui en a abusé, & qui s'est révolté contre le Souverain à qui elles appartiennent.

Cependant, le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel : malgré sa transgression, il veut vivre heureux ; & la faute qui lui en a fait perdre le droit & l'espérance, n'a pu lui en faire passer le desir : les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime, n'ont pu devenir le choix libre de son amour ; & condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendit aimable, ce qui lui étoit devenu nécessaire, & qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît & aimât à souffrir pour appaiser son Dieu.

Aussi le ministere du Verbe incarné, est un ministere de croix & de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvoit jouir, dit l'Apôtre, & embrasse la croix que la justice de son Pere lui présente :

dès-lors, victime de nos péchés, il baisse son chef sacré sous la verge de la colere divine, & sent les premiers coups de la sévérité dûe à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumiere, qu'on en verra déjà couler des larmes précieuses; ses travaux croîtront avec ses années; la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime, deviendront l'exercice de son amour; il n'annoncera que des croix & des tribulations; il ne promettra son Royaume qu'à la violence; il maudira les plaisirs; il n'appellera heureux que ceux qui souffrent; & de peur que dans la suite des temps, les hommes toujours ingénieux à se flatter, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour propre, il expirera entre les bras de la douleur, & sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or, je dis, que depuis que le Verbe incarné, pour nous montrer la voie du Ciel, & satisfaire pour nous à la Justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste & souffrante; le Chrétien ne peut plus sans crime vivre au gré de ses sens, & se flatter d'arriver au salut par des routes douces & aisées. En effet, depuis que par ce mystere, Jesus-Christ est devenu nouveau Chef d'un Peuple saint, & source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jesus-

Christ : c'est-à-dire, comme faisant une portion de ce corps mystique & divin, qu'il est venu former sur la terre ; car ce corps mystique tout seul, pénétrera les Cieux, dit l'Apôtre, & entrera avec son Chef & son Pontife dans le véritable Sanctuaire. Or mes Freres, qu'est-ce qu'être membre de Jesus-Christ ? c'est être animé de son esprit ; c'est vivre de sa vie ; c'est n'agir que par ses impressions ; c'est ne former au-dedans de soi que ses desirs & ses sentimens : *Hoc sentite in vobis quod & in Christo Jesu.* C'est, en un mot, suivre la destinée du Chef, & lui être conformes ; mourir à tout avec lui, être crucifié avec lui ; ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Philip. 2. 5.

Or, je vous demande, mes Freres, languir toute la vie dans des mœurs indolentes & sensuelles ; se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvû qu'ils n'offrent point de crime ; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine ; par la variété des plaisirs & des spectacles agréables aux sens, & couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même & de l'abondance, est-ce être membre de Jesus-Christ, & animé de son esprit ? Eh ! qu'a de commun l'esprit de Jesus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même, la mollesse des mœurs : qu'à condamner l'obligation des souffrances, comme une invention humaine & une loi

injuſte ; qui réduit toutes les maximes de l'Evangile à n'être ni impie, ni raviſſeur, ni fornicateur, ni adultere ; qui confond la nature avec la grace, & regarde la Croix de Jeſus-Chriſt comme un objet étranger à la foi & à la piété ?

Ah ! ce n'eſt pas ainſi que ces hommes Apoſtoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jeſus-Chriſt à nos Peres, leur en parlerent, mes Freres : *Non ita didiciſtis Chriſtum.* L'eſprit de Jeſus-Chriſt eſt une ſainte avidité de ſouffrances ; une attention continuelle à mortifier l'amour propre, à rompre ſa volonté, à réprimer ſes deſirs, à retrancher à ſes ſens tous les adouciſſemens inutiles : voilà le fonds du Chriſtianiſme & l'ame de la piété. Si vous n'avez pas cet eſprit, vous n'appartenez pas à Jeſus-Chriſt, dit l'Apôtre : en vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques & de ces ſacrileges, qui n'auront point de part à ſon Royaume ; vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui ; vos ſentimens ne ſont pas les ſiens ; vous vivez encore ſous la nature ; vous n'appartenez pas à la grace du Sauveur : vous périrez donc, puiſque c'eſt en lui ſeul, dit l'Apôtre, que le Pere a mis le ſalut de nous tous. *Epheſ.* 4. 20.

On ſe plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante & impraticable, en interdiſant mille plaiſirs que le monde autoriſe. Mais, mes Freres, que vous diſons-nous ? Permettez-vous tous les plaiſirs que Jeſus-Chriſt lui-même ſe fût per-

mis, la Foi ne vous en permet point d'autres : mêlez à la piété tous les adouciſſemens que Jeſus-Chriſt lui-même y eût pu mêler ; l'Evangile ne pouſſe pas plus loin la condeſcendance : ſuivez tous les uſages que Jeſus-Chriſt lui-même eût pu ſuivre ; la Religion n'a point d'autre regle : tout ce qui n'eſt pas expreſſion des mœurs de Jeſus-Chriſt, tout ce qui n'eſt pas impreſſion de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, n'eſt pas toujours, à la vérité, une œuvre qui donne la mort ; mais ne ſauroit être auſſi une œuvre de vie, & eſt du moins toujours une démarche étrangere à ſes membres, de laquelle il leur fera rendre compte.

Voilà, mes Freres, le fondement de toute piété ; l'Evangile du Courtiſan, comme du Solitaire ; du Prince, comme du peuple : voilà la ſource principale des regles des mœurs, & où il faudroit remonter pour trouver le point fixe, qui réſout toutes les difficultés que vous nous propoſez ſans ceſſe pour autoriſer tous les abus de la vie mondaine. C'eſt par votre conformité avec Jeſus-Chriſt, qu'il faut décider ſi votre état eſt chrétien ou profane, innocent ou criminel : toute autre regle eſt fauſſe pour vous, puiſque Jeſus-Chriſt ſeul eſt votre voie : les uſages, les changemens des mœurs & des ſiecles, les opinions des hommes ne changent rien à cette regle, puiſque Jeſus-Chriſt étoit hier, eſt aujourd'hui & ſera toujours le même. Mon Dieu ! que les déciſions du monde ſur les

devoirs seront un jour étrangement renversées ! & qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui rassure ici-bas tant d'ames abusées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorsqu'on les placera à côté de Jesus-Christ crucifié, qu'on y cherchera sa ressemblance, & qu'on le jugera sur ce modele !

Il est vrai que ce qu'il y a ici de consolant pour nous, mes Freres, c'est que Jesus-Christ en nous faisant une loi, par le caractere seul de son ministere, de la violence & du renoncement, nous rend en même-temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable ; mais sans lui, l'homme eût souffert sans consolation & sans mérite : il vient donc adoucir & sanctifier nos souffrances ; & loin de nous inspirer un nouveau joug, il vient rendre doux & léger celui sous lequel nos peres gémissoient depuis tant de siecles.

Premiérement, son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'abject & d'humiliant : il est beau de souffrir après lui ; il est glorieux de marcher sur ses traces. Jesus-Christ a pleuré : les larmes sont donc honorables à ses disciples : Jesus-Christ a souffert la faim & la soif ; les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidele : Jesus-Christ a été humilié, calomnié, mépriſé ; les saintes humiliations des disciples de la Croix sont donc devenues de titres d'honneur ; &

il eſt des ignominies ſouffertes pour la Juſtice, plus glorieuſes même devant le monde, que toute la gloire du monde même.

Secondement, l'onction de ſa grace adoucit ce que la violence & le renoncement avoient d'amer. Je conviens que ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même ; ſe diſputer tout ce qui flatte ; régler par la loi rigoureuſe de l'eſprit, les deſirs les plus innocens de la chair ; être né vain, magnifique, faſtueux, & ſe réduire à une modeſtie ſimple & chrétienne ; aimer la joie, les plaiſirs, les amuſemens de la ſociété & des commerces, & renfermer la vivacité de ces penchans dans le ſilence, dans la priere & dans la retraite ; avoir reçu de la nature un caractere mou, indolent, ennemi de la contrainte, exceſſivement amoureux de ſoi même, & aſſervir une chair qui ſe refuſe au joug, aux devoirs les plus gênans & les plus triſtes : je conviens, dis-je, que cette ſituation eſt pénible ; & que cet état de violence, s'il n'étoit mêlé d'aucun adouciſſement, laſſeroit bientôt la foibleſſe de l'homme.

Mais la ſource des plaiſirs véritables n'eſt pas dans les ſens ; elle eſt dans le cœur : or, c'eſt là que Jeſus-Chriſt porte le remede & la douceur de ſa grace. Tandis qu'au dehors tout paroît triſte, rebutant, douloureux pour l'ame fidele, un Conſolateur inviſible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, & lui dit ſans ceſſe au fond du

cœur, comme autrefois le pere de Samuel disoit à son épouse affligée : Pourquoi vous laisseriez-vous abattre par des maux qui ne sont qu'apparens ? retenez vos soupirs, & essuyez vos larmes : ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque, & ma tendresse pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez ? *Anna, cur fles ? numquid non ego melior tibi sum, quàm decem filii.* 1. *Reg.* 1. 8. En un mot, les plaisirs des sens la laissoient toujours triste, vuide, inquiete ; les rigueurs de la Croix la rendent heureuse ; les pointes de la pénitence qui percent sa chair, portent avec elles leur remede ; & semblable à ce buisson mystérieux, tandis qu'elle ne paroît offrir aux yeux des hommes, que de ronces & des épines, la gloire du Seigneur est cachée au dedans, & avec lui il n'est plus rien qu'elle ne possede. Saintes douceurs des larmes & de la tristesse de la pénitence ! divin secret de la grace, que n'êtes-vous plus connu de l'homme pécheur !

Troisiémement enfin, les promesses de Jesus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile & de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffroit pour la gloire, pour la patrie, pour la fortune, pour l'amitié ; mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme sur-tout qui veut être heureux : les applaudissemens publics pouvoient charmer la douleur dans ces premiers momens, où l'ivresse & la

nouveauté de la gloire & d'un vain héroïsme surprend l'ame, & la tire comme d'elle-même ; mais l'ivresse passée, l'homme sentoit bien son malheur & sa folie : loin des regards publics, tous ces héros de parade, ces martyrs de la vanité, retomboient sur eux-mêmes, & cherchoient d'autres adoucissemens à leurs maux, que ceux de la réputation & de la gloire : ainsi l'homme souffroit alors sans ressource, parce qu'il ne souffroit que pour les hommes.

Mais le fidele qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, qui mortifie ses sens & réprime ses desirs, a un avenir éternel pour lui. Quand même ses peines seroient ici-bas sans consolations, l'espérance seule, qui est cachée dans son sein, les adouciroit : un coup d'œil sur les années éternelles, rend à l'instant la joie & la sérénité à son ame affligée : un Dieu manifesté en chair, est le garant de sa confiance : en Jesus-Christ, ses souffrances trouvent un prix & un mérite digne de Dieu : par Jesus-Christ, elles sont présentées comme un sacrifice de bonne odeur au Pere céleste : avec Jesus-Christ, elles ont déjà reçu en sa personne la gloire & l'immortalité qu'il leur a promise.

Que ces vérités consolantes vous soutiennent, vous, mes Freres, qui êtes entrés depuis long-temps dans les voies de la justice & du salut : ne laissez point rallentir votre foi sous la pésanteur de la Croix que vous avez embrassée : ne vous découragez pas

des rigueurs & de la durée du chemin : ne vous laſſez pas dans ces routes ſaintes. Ah ! les jours de votre pélerinage vont bientôt finir : vous touchez déjà à la couronne immortelle : ces momens rapides de tribulation paſſeront comme un éclair : attendez encore un peu ; le Seigneur ne tardera pas, & il va paroître : vous le voyez aujourd'hui deſcendre dans notre infirmité ; ah ! vous le verrez bientôt venir dans ſa gloire. Qu'eſt-ce que le court eſpace de quelques jours de larmes & de deuil, qui vont auſſi-tôt ſe perdre & s'anéantir dans l'abyme de l'éternité ? mais que dis-je, ſe perdre, ſe changer en une vie nouvelle, en un jour ſerein & éternel, où le larmes ſeront eſſuyées & le deuil conſolé ? Rien ne périt pour le Juſte : vivez donc de la Foi : attendez l'inviſible comme ſi vous le voyiez déjà : penſez que toutes vos violences les plus ſecrettes ſont remarquées par le Témoin fidele que vous avez dans le ciel ; que toutes vos œuvres les plus légeres ſont comptées : que toutes vos peines ſont miſes en dépôt dans les Tabernacles éternels, & que vos ſoupirs fervens ſont conſervés parmi ſes parfums précieux, que les vieillards préſentent autour de l'Autel. Ainſi plus vous avancez vers le terme, plus vous ſentez votre ardeur croître & vos forces ſe renouveller. Quel bonheur de voir dans peu, & comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité diſparoître, & le jour de l'éternité commencer !

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes Freres, qui vivez encore selon la chair : il seroit inutile de vous montrer des biens à venir, que vous ne goûtez pas, que vous ne connoissez pas, que vous ne croyez peut-être pas. Il auroit donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la Foi, & finir en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu dans ce Mystere, confond la raison humaine, & rend la Foi, non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable : mais j'abrége.

III. PARTIE

EN effet, mes Freres, ce n'étoit pas assez que la sagesse de Dieu dans ce Mystere, eût confondu l'orgueil de l'homme, en ne lui faisant trouver son salut que dans les humiliations & l'abaissement : qu'elle eût mis un frein aux desirs déréglés de sa chair, en ne lui laissant pour partage que les croix & les souffrances : il falloit encore pour remédier à toutes ses plaies, qu'elle captivât sa raison, (qui depuis tant de siecles l'avoit fait si tristement égarer dans ses pensées,) en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science, & de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair ; c'est-à-dire, Jesus-Christ la folie de la raison humaine, & de toutes les contradictions la plus incompréhensible, & la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêrer ces desirs insatiables & inutiles, de tout savoir & de

tout comprendre, qui jusques-là avoient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine; cette vaine confiance qui promettoit la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit; cette licence effrénée, qui tous les jours enfantoit de nouveaux monstres, en croyant trouver de nouvelles vérités: le moyen, dis-je, le plus sûr de l'arrêter, étoit la folie de l'Évangile; je veux dire le verbe fait chair, & la sagesse de Dieu inconnue aux puissans & aux sages du siecle dans ce Mystere.

Par-là, vous comprenez d'abord, ô homme! que l'Auteur de votre être ne veut pas vous sauver par la raison, mais par la Foi; qu'il se cache à vous; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'esprit, mais par les mouvemens du cœur; que la vérité qui doit vous délivrer, ne vous est ici bas montrée qu'en énigme, & qu'il faut croire pour comprendre: *Credite & intelligetis.* Ce n'est pas que la Religion ne nous propose que des Mysteres qui nous passent, & qu'elle nous interdise tout usage de la raison: elle a ses lumieres comme ses ténebres, afin que d'une part l'obéissance du fidele soit raisonnable, & que de l'autre, elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connoître; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir: la Religion a assez de preuves pour ne pas laisser une ame fidele sans assurance & sans consolation; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil & l'incrédu-

lité sans réplique. Ainsi la Religion par son côté lumineux, console la raison; & son côté obscur laisse à la Foi tout son mérite.

Cependant tout est plein aujourd'hui de Chrétiens philosophes, & de fideles juges de la Foi. On adoucit tout; on donne un air de raison à tout : en retenant le fonds de la doctrine chrétienne, & de l'espérance en Jesus-Christ, on croit se faire une religion plus saine, en se la faisant plus claire & plus intelligible : tout ce qui tient tant soit peu du prodige & du surprenant, on s'en défie : on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la justice divine a préparées à l'impudique & à l'impie : on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes; & par des idées toutes humaines de sa bonté, réformer ce qu'ils ont, ou d'effrayant, ou d'incompréhensible : on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos peres; & si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature, plutôt que du péché : on demande sans cesse, pourquoi des penchans de plaisirs, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes : on trouve des inconvéniens dans l'histoire vénérable de nos Livres saints : on s'érige en censeur de ces faits éclatans & merveilleux, que des hommes inspirés nous y ont conservés, & que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple : on cher-

che comment il a pu créer un monde qui n'étoit pas ; exterminer toute chair dans les eaux du déluge ; sauver la race des hommes & des animaux dans un seul asyle ; ouvrir & fermer la mer, pour faciliter la fuite à son peuple ; le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux ; le conduire dans une nuée éclatante ; & ordonner même au Soleil de prolonger sa course, pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom : que dirai-je ! on veut trouver dans les forces de la nature, la possibilité de ces prodiges éclatans, où la foi de nos Peres a toujours reconnu le doigt de Dieu ; & l'on change l'histoire de la Religion, & des manifestations du Seigneur aux hommes, en des événemens presque tous naturels, & des monumens trop vantés d'une prudence toute humaine. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré des merveilles en sa faveur, & qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire & de son espérance.

Mais, mes Freres, depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Pere, de vouloir raisonner sur tout ce que la Religion nous propose d'inaccessible à la raison. Il n'est plus rien d'incompréhensible que Jesus-Christ Homme-Dieu n'applanisse, & ne rende croyable : ou renoncez donc à Jesus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre : ou

blaſphêmez avec l'impie qu'il n'eſt plus que le Fils de Marie ou de Joſeph ; ou ſi vous confeſſez avec la piété qu'il eſt le Chriſt Fils du Dieu vivant, ceſſez de trouver des difficultés dans les autres Myſteres de la Foi : un Chrétien ne doit plus raiſonner ſur les voies de Dieu, s'il raiſonne conſéquemment. Ainſi l'Apôtre appelle Jeſus-Chriſt l'Auteur & le Conſommateur de notre Foi : *Auctorem fidei & conſummatorem Jeſum* : il en eſt l'Auteur, parce qu'il nous l'inſpire ; il en eſt le Conſommateur, parce qu'il en eſt, pour ainſi dire, la perfection & le plus haut point ; & qu'après lui, la Foi ne peut rien nous propoſer de plus élevé, & de plus inacceſſible à la raiſon humaine.

Heb. 12. 2.

Méditons donc ſans ceſſe, mes Freres, le myſtere de Jeſus-Chriſt Homme-Dieu : en lui nous trouverons le dénouement de toutes les difficultés, parce qu'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexplicable : il éclaire notre raiſon en achevant de la confondre, & nous conduira à l'intelligence, en nous faiſant ſentir la néceſſité de la Foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la Mere du Verbe incarné. L'envoyé du Ciel lui annonce qu'elle ſera vierge & féconde ; que ce qui naîtra en elle, ſera le Fils du Très-haut, & l'ouvrage unique de l'Eſprit-ſaint : quoi de plus propre à révolter la raiſon toute entiere ? cependant ſans héſiter, ſans examiner, ſans demander de ſigne pour garant

d'un Myſtere ſi incroyable, elle croit & adore la puiſſance & les deſſeins de Dieu ſur elle. Zacharie avoit trouvé dans l'âge & dans la ſtérilité d'Elizabeth, des raiſons ſpécieuſes pour douter de la promeſſe divine ; & malgré les exemples célebres de Sara & de la mere de Samuel, il héſite & ſe défie. Marie au contraire, dans un Myſtere ou tout eſt nouveau & incompréhenſible, où elle ne trouve rien dans l'hiſtoire des merveilles du Seigneur, qui puiſſe la raſſurer par la reſſemblance, ne veut point d'autre garant de ſa foi, que la toute-puiſſance & la vérité de celui qui l'exige. Une Vierge ſimple & innocente, croit ſans héſiter : un Prêtre inſtruit dans la Loi, doute & ſe défie de la promeſſe divine. Les grandes connoiſſances ôtent toujours quelque choſe à la ſimplicité de la Foi ; & par un deſtin inévitable à la recherche des ſciences humaines, inſéparable d'ordinaire de complaiſance & d'orgueil, la ſoumiſſion qui nous rend fideles, ſemble perdre d'un côté, ce que les lumieres qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre ; comme ſi plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foibleſſe de la raiſon, & dans l'incertitude & l'obſcurité de ſes lumieres.

Et certes, mes Freres, que ſervent les vaines réflexions ſur la doctrine ſainte ? Si le ſalut étoit le fruit de la raiſon, vous auriez ſujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre. Mais la juſ-

tice vient de la Foi, & se perfectionne par la Foi : pourquoi craignez-vous donc, comme un écueil, de saintes obscurités, qui sont devenues votre voie & votre remede ?

Vivez donc de la Foi, mes Freres ; commencez par purifier votre cœur ; l'innocence est la source des véritables lumieres : rappellez Jesus-Christ au dedans de vous ; avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine & de la sagesse : établissez-vous dans la charité ; c'est le seul moyen de trouver la vérité : on ne connoît Dieu, que lorsqu'on l'aime. Souvenez vous qu'un cœur corrompu ne sauroit avoir une raison saine & épurée ; que plus vous approcherez de Dieu par la grace, plus vous participerez à ses lumieres ; plus vous avancerez dans la voie de ses commandemens, plus vous croîtrez de clarté en clarté ; plus enfin, vous sentirez s'éclaircir dans votre esprit ces vérités divines, que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenus semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous.

Ainsi soit-il.

SERMON

SERMON
SUR LA PASSION
DE NOTRE SEIGNEUR
JESUS-CHRIST.

Ego in hoc natus sum, & ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.

C'est pour cela que je suis né, & que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Joan. 18. 37.

L'OPPOSITION à la vérité a toujours été le caractere le plus essentiel du monde, & la peine la plus universelle du péché. Depuis que l'homme eût effacé de son cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur, en le formant, y avoit gravée pour l'éclairer & pour le conduire; & qu'il eut substitué à cette lumiere divine, née avec lui, ses passions & ses ténebres; il se forma entre lui & la vérité,

une oppoſition invincible, qui alloit toujours croiſſant à meſure que le monde, tous les jours plus corrompu, s'éloignoit de la pureté de ſa ſource, & que la malice des hommes ſe multiplioit ſur la terre.

Il eſt vrai, mes Freres, qu'au milieu des ténebres qui couvroient la face de l'univers, Dieu faiſoit luire encore de temps en temps ſa vérité & ſa lumiere. De ſiecle en ſiecle paroiſſoient des hommes juſtes ſuſcités d'en haut, pour rendre témoignage à la vérité & empêcher les erreurs & les paſſions de preſcrire contre elle. Depuis le ſang d'Abel juſqu'à Jean-Baptiſte, le Ciel avoit fourni à la terre une tradition non interrompue de Prophetes, de Martyrs, & de témoins de la vérité : les uns avoient rendu témoignage à la vérité par leur ſang comme Abel ; les autres par leur Religion, comme Enos ; quelques-uns par leur innocence, comme Noé ; d'autres par la foi, comme Abraham ; Iſaac par ſon obéiſſance ; Job par ſa patience ; Moyſe par ſes prodiges ; enfin, pour rendre le monde inexcuſable, la vérité eut dans tous les ſiecles des témoins & des défenſeurs, qui s'éleverent contre le monde, & qui conſerverent parmi les hommes le dépôt de la doctrine & de la vérité, que le monde, malgré ſes précautions, n'avoit jamais pu éteindre tout-à-fait ſur la terre.

Cependant cette nuée de témoins, com-

me parle l'Apôtre, qui de siecle en siecle avoit rendu témoignage à la vérité, avoient bien pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité ; mais ils n'avoient pas délivré le monde par elle. La vérité avoit donc besoin d'un plus grand témoignage : il falloit que celui qui est la sagesse & la lumiere du Pere, vînt lui-même nous rendre témoignage de ce qu'il avoit vu ; qu'il confirmât sa doctrine par son sang ; que sa doctrine purgeât la terre des erreurs, qui jusqu'alors l'avoient inondée ; & que Jesus-Christ crucifié fût jusqu'à la fin des siecles, le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde & l'erreur de ses maximes.

Le mystere des douleurs & des ignominies du Sauveur, nous offre donc aujourd'hui deux spectacles biens différens : d'un côté le monde si aveugle, & si opposé à la vérité, qu'après avoir rejetté dans tous les siecles, le témoignage des Justes & des Prophetes, il rejette encore aujourd'hui celui de Jesus-Christ lui-même ; d'un autre côté, Jesus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde ; c'est-à-dire, la mort de Jesus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, & le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur ! jusques ici nous avons offert comme le monde, un cœur rebelle

à la vérité de votre doctrine : nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence & de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministere. Mais aujourd'hui, Seigneur, où vous ne parlez plus que par vos douleurs & par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang ; aujourd'hui où attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez pas qu'une instruction si nouvelle & si touchante, nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre aux pieds de votre croix, des cœurs à la vérité encore pleins de passions & d'attachemens injustes ; mais laissez couler sur nous une seule goutte de ce sang, que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Pere, & nous serons purifiés : jettez sur nous, comme sur ce pécheur heureux, qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, & nous serons sauvés : délivrez-nous par la vérité, dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, & nous passerons de la servitude du monde & du péché à la sainte liberté des enfans de Dieu. C'est ce que nous vous demandons prosternés aux pieds de votre croix : *O Crux, ave.*

I. PARTIE

LE monde n'a jamais aimé la vérité, parce que la vérité a toujours condamné le monde : les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs & de leurs crimes ; & comme cette fauſſe tranquillité ne peut durer, qu'auſſi long-temps qu'ils peuvent réuſſir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumiere qui ouvre leurs yeux à la vérité, les bleſſe & les révolte.

De-là les Juſtes & les Prophetes, que le Seigneur dans ſa miſéricorde, ſuſcita de ſiecle en ſiecle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes, & réprouvés d'un monde dont ils venoient condamner les maximes. Iſaïe, malgré le ſang des Rois dont il étoit iſſu, vit tout Jeruſalem conſpirer ſa perte, & vouloir éteindre dans ſon ſang, la vérité qui ne meurt pas avec les Juſtes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de ſon peuple ; & les chaînes & les priſons devinrent pour lui le prix de la vérité, dont les perſécutions des méchans ſont toujours ici-bas la recompenſe. Elle ne trouva dans Iſraël que des cœurs rebelles à la vérité, & les montagnes les plus inacceſſibles, purent à peine lui ſervir d'aſyle contre les embuches des impies. Enfin, le monde toujours oppoſé à la vérité s'eſt toujours élevé contre ceux qui venoient le troubler dans la poſſeſſion paiſible où il étoit de ſes erreurs & de ſes maximes.

Cependant il eſt vrai que c'eſt par la condamnation & la mort de Jeſus-Chriſt, que le monde donne aujourd'hui la plus grande & la plus éclatante preuve de ſon oppoſition pour la vérité ; c'eſt-à-dire, pour la vérité de ſa doctrine, des Ecritures, de ſes miracles, de ſon innocence, & de ſa royauté ; ſuivons toutes ces circonſtances.

Je dis, premiérement, une oppoſition à la vérité de ſa doctrine ; & c'eſt le reſpect humain qui la forme, cette oppoſition, même dans ſes Diſciples. En vain le Sauveur les avoit préparés au ſcandale de ſa croix, en leur annonçant ſouvent qu'il falloit que le Chriſt ſouffrit, qu'il entrât ainſi dans ſa gloire ; qu'ils ne devoient ſe promettre de part à ſon Royaume, qu'autant qu'ils en auroient à l'amertume de ſon calice ; & que bienheureux ceux qui ſouffrent & qui ſont perſécutés : en vain toute ſa doctrine n'étoit qu'une préparation aux croix & aux ſouffrances. Dès que le monde ſe déclare contre lui ; que les Prêtres s'aſſemblent ; que les Docteurs conſpirent ; que le peuple murmure ; que tout Jéruſalem le rejette, ils chancelent, ils ſont découragés ; & voici juſqu'où le reſpect humain, & la crainte du monde les aveugle ſur la vérité de ſa doctrine.

Dans Judas elle forme un perfide, qui trahit ſon divin Maître, & qui ſe joint à ſes ennemis pour le perdre. Ce Diſciple infortuné, intimidé par le dechaînement des

principaux de Jérusalem contre le Sauveur, ne se contente pas de l'abandonner; il s'adresse aux Princes des Prêtres : il devient le principal ministre de leur jalousie & de leur fureur : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *& je vous le livrerai ?* Matth. 26. 15. Mais que peut vous donner le monde, Disciple infidele, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre, & ce que vous aviez reçu de Jesus-Christ ? Quoi ! la gloire & l'estime des hommes ? mais votre nom étoit écrit dans le Ciel, & il va devenir à jamais l'opprobre & l'horreur de toute la terre : le monde autorise le vice ; mais au fond il n'estime que la vertu. Quoi ! des titres & des honneurs ? mais Jesus-Christ vous avoit établi Pasteur de son troupeau, colomne de son Eglise, Prince d'un nouveau peuple ; & pour remplacer ces titres augustes, le monde va vous dégrader jusqu'aux ministeres les plus vils & les plus infames : qu'on est grand, quand on est à Jesus-Christ ! & qu'on est mépriſable & dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas & de plus lâche, quand on est esclave du monde ! Quoi ! des biens & des richesses ! mais Jesus-Christ vous avoit confié les trésors du Ciel ; il vous avoit donné toute la terre pour votre partage : tout étoit à vous ; & le monde ne vous paye en échange que d'un vil prix qu'il vous fait attendre long-temps, & dont le premier instant de possession vous dégoûte : le monde promet beaucoup, & ne donne

rien ; Jesus-Christ donne toujours au-delà de ce que nous attendons, & ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore ! des plaisirs réels & une félicité durable ? mais Jesus-Christ vous auroit laissé la paix du cœur qui est l'héritage de ses Disciples, & la seule source de vrais plaisirs ; & le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir, & tout le poids de votre crime : le monde mene par les plaisirs aux amertumes des passions ; Jesus-Christ mene par les croix à la paix du cœur, & aux plaisirs tranquilles & solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde ? comme on n'en peut rien espérer, on n'en devroit aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes qui avoit été la premiere source de la perfidie de Judas, devient celle de la défection des autres Disciples. Le Pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avoient suivi généreusement tandis qu'ils l'avoient vu maître de la mort & de la vie, & attirer après lui les Grands & le peuple par l'éclat de ses prodiges : il leur paroissoit beau alors d'être de ce petit nombre de Disciples qu'il avoit choisis ; ils ne rougissoient pas de lui appartenir, & ils s'en faisoient même une gloire devant les hommes. Mais dès qu'il est saisi, lié, mépriſé, ils se cachent ; ils ne le connoissent plus ; sa foiblesse les scandalise ; ses opprobres tant

de fois annoncés les découragent. La vertu applaudie, honorée, favorisée, ne manque jamais de sectateurs ; la vertu méprisée ou persécutée ne trouve plus personne qui ose se faire un honneur de se déclarer tout haut pour elle.

Pierre lui-même, qui loin des dangers, se promettoit tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation. On lui demande s'il n'est pas Disciple de cet homme : *Numquid & tu ex Discipulis es hominis istius ?* c'est-à-dire, s'il n'est pas du petit nombre de ces hommes heureux, à qui le Pere céleste avoit révélé le mystere du Christ ; c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces dépositaires de sa puissance, auxquels il a confié les clefs du Ciel & de l'enfer ; le pouvoir de marcher sur les serpens, & de disposer à leur gré de toute la nature ; c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces fondateurs de son Evangile, qui vont planter la Foi au milieu des ténebres de l'idolatrie, conquérir tout l'univers, renverser tous les autels profanes, confondre toutes les sectes, éclairer toutes les nations, rendre muette toute la science des Philosophes, soumettre les Césars, porter le salut à toute la terre ; & qui doivent à la fin paroître au milieu des airs sur douze trônes de lumiere, pour juger les douze Tribus d'Israël : c'est-à-dire enfin, s'il n'est pas de ces nouveaux ministres de son Sacerdoce, qui vont être les premiers Pasteurs de son Eglise, les Pontifes des *Joan.* 18. 17.

biens véritables, les Melchiſedechs d'un peuple ſaint, les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds deſquels les Princes & les Rois de la terre viendront courber leurs têtes ſuperbes, & mettre leurs ſceptres & leurs couronnes? *Numquid & tu ex Diſcipulis es hominis iſtius* ? Eſt-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire & de magnificence, que vous rougiſſez, foible Diſciple? *Numquid & tu ex Diſcipulis es hominis iſtius* ? Quelle folie de ſe faire une honte devant les hommes du titre de Diſciple de Jeſus-Chriſt! Le monde avec toute ſa gloire a-t-il rien de ſi grand, de ſi haut, de ſi eſtimable, de ſi digne de la raiſon, que la vertu véritable?

Cependant Pierre n'oſe s'avouer Diſciple du Sauveur; une lâche timidité l'aveugle; il déclare qu'il ne connoît point cet homme: *Non novi hominem*: il affecte d'ignorer juſqu'au nom de ſon divin Maître. Lâche Diſciple! Mais c'eſt là ce Jeſus, qui de pêcheur de poiſſons, vous avoit fait devenir pêcheurs d'hommes; & qui pour votre barque & vos filets, vous avoit établi le chef & le principal miniſtre de ſon Egliſe: *Non novi hominem*: il ne le connoît plus. Mais c'eſt là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confeſſé ſi généreuſement, & pour qui vous aviez tant de fois proteſté que vous étiez prêt de mourir: *Non novi hominem*: il ne veut plus le connoître. Mais c'eſt là ce bon Maître qui vous avoit

Matth. 26. 72.

honoré de ſa plus tendre familiarité : qui vous avoit admis à ſes plus ſecrettes faveurs, & toujours préféré à tous les autres Diſciples : il affecte d'en ignorer juſqu'au nom : *Non novi hominem.* Mais c'eſt là ce Seigneur qui vous ſoutenoit ſur les flots ; à qui les vents & la mer obéiſſoient, & que vous aviez vu ſur le Thabor environné de tant de gloire & d'immortalité : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Mais enfin c'eſt là le Chriſt, à qui tous les Prophetes ont rendu témoignage ; cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiſte vous a montré ; que tous les ſacrifices avoient figuré ; que tous vos peres avoient demandé ; que les hommes appelloient, il n'y a qu'un moment, les uns Elie, les autres Jean-Baptiſte, ou quelqu'un d'entre les Prophetes, & que vous aviez reconnu vous-même, pour le Fils & l'Envoyé de Dieu, qui ſeul avoit les paroles de la vie éternelle : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ſes bienfaits, ſes miracles, ſa doctrine. Juſqu'où le reſpect humain n'aveugle-t-il pas un cœur foible & timide ! & quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de ſoi-même à Jeſus-Chriſt ?

Quelle foibleſſe, mes Freres ! craindre les yeux du monde, quand on obéit à Dieu ! ſe glorifier de ſervir les Rois de la terre, & avoir honte dn ſervir celui que les Rois eux-mêmes ſervent, & par qui ſeuls ils ont droit de régner ! avoir eu la

force de vieillir dans le service d'un monde misérable, d'en soutenir les amertumes, les caprices, les assujettissemens, les dégoûts ; & n'avoir pas le courage de consacrer publiquement à Jesus-Christ les restes d'une vie mondaine ; & de remplir à la vue des hommes, la grandeur des devoirs qu'il nous impose, & la noblesse de ses maximes. Quelle foiblesse ! s'être fait honneur de sacrifier au monde & souvent à des maîtres injustes & bizarres, son repos, sa santé, sa conscience ; & n'oser pas même sacrifier du monde à Jesus-Christ, ses discours frivoles & ses vaines censures ! O mon Dieu ! le monde aura-t-il toujours des partisans déclarés de ses illusions puériles? & la sublime sagesse de votre doctrine, ne trouvera-t-elle jamais que des Disciples tremblans & timides ? Foiblesse & timidité dans les Disciples, qui les aveugle sur la vérité de la doctrine de Jesus Christ.

En second lieu, jalousie dans les Prêtres & les Docteurs, qui les aveugle sur la vérité des Ecritures. C'est là que Jesus-Christ les avoit souvent renvoyés, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministere : *Lisez les Ecritures* leur disoit-il souvent ; *ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* Le sceptre de Juda entre les mains d'un étranger ne leur permettoit plus de douter que les temps marqués ne fussent arrivés ; & que celui qui devoit être envoyé, ne dût enfin paroître ;

Joan. 5. 36.

les aveugles éclairés, les boiteux redreſſés, les pauvres évangéliſés, & mille autres traits de ſon miniſtere, leur diſoient aſſez que c'étoit de lui dont Iſaïe & les autres Prophetes avoient parlé, lorſqu'ils avoient annoncé le Chriſt. Mais l'envie qui les aveugle, l'emporte ſur la vérité qui les éclaire : la grande réputation de Jeſus-Chriſt, & ſon zele contre leur hypocriſie, forme en eux un aveuglement de jalouſie, qui ferme leurs yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité : plus la ſainteté de Jeſus-Chriſt éclate, plus leur injuſte paſſion s'aigrit & s'allume ; & en voici toutes les démarches & tous les caracteres.

Premiérement, la mauvaiſe foi : *Que ferons-nous*, diſent-ils ? *car cet homme fait pluſieurs prodiges, & tout le peuple court après lui.* Ils ne peuvent ſe diſſimuler à eux-mêmes la vérité de ſes miracles : *Quia hic homo multa ſigna facit :* ils en conviennent enſemble ; mais c'eſt cela même qui les aigrit & les aveugle : ils ſe ſentent diminuer dans l'eſtime du peuple, à meſure que la réputation de Jeſus-Chriſt s'établit & s'augmente : que ferons-nous, diſent-ils ? *Quid facimus* ? Aveugles, & conducteurs d'aveugles ! ce que vous ferez ? c'eſt de vous écrier avec le peuple : *Que le Seigneur a viſité Iſraël, & qu'un grand Prophete a été ſuſcité parmi vous* : c'eſt de lui dire avec le Scribe inſtruit dans le Royaume des Cieux : *Maître, nous ſavons que vous êtes envoyé de Dieu ; car perſonne ne peut faire les*

Joan. 11. 47.

Luc. 7. 16.

Joan. 3. 2.

œuvres que vous faites, si Dieu n'eſt avec lui. Quid facimus ? ce que vous ferez ? c'eſt de dire avec l'Aveugle né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu*, avec une femme Tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous* ; avec le juſte Siméon : *Nous mourrons en paix maintenant, puiſque nos yeux ont vu le ſalut de Dieu* ; avec les Diſciples : *A qui pourrions-nous aller déſormais, puiſque vous avez les paroles de la vie éternelle* ? Enfin du moins avec les Démons : *Nous ſavons qui vous êtes, ô ſaint de Dieu ! Quid facimus* ? ce que vous ferez ? Ah ! Tyr & Sidon, où il n'a jamais opéré de prodiges, pourroient dire : Que ferons-nous ? & qui nous montrera le ſalut promis à la terre ? Les Nations qui le deſiroient depuis tant de ſiecles auroient eu droit de dire : que ferons-nous ? nous avons attendu la lumiere, & nous voici encore dans les ténebres. Les Rois & les Prophetes, qui avoient tant ſouhaité de le voir, auroient pu s'écrier : Que ferons-nous, puiſqu'il tarde tant de venir ? & qui nous apprendra le jour de ſon arrivée ? mais vous à qui la grace de Dieu notre Sauveur a apparu ; vous dont les yeux ont été aſſez heureux, pour voir ce que tant de Prophetes avoient prédit, ce que tant de Juſtes avoient deſiré, ce que tant de nations avoient attendu, ce que le Ciel avoit promis depuis tant de ſiecles à la terre ; vous à qui le Pere céleſte a montré ſon Fils bien-aimé,

Joan. 9. 38.
Matth. 25. 22.
Luc. 2. 29. 30.
Joan. 6. 69.
Marc. 6. 24.

que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter, & recevoir le salut depuis long-temps promis à vos peres ?

Et voilà le premier caractere d'une injuste jalousie ; la mauvaise foi. On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret : on trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices : la même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, & nous les fait mépriser : on est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience mieux instruire les justifie ; ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait, parce qu'on ne sauroit réussir à se tromper soi-même.

Secondement, la bassesse. Ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jesus-Christ, & ils n'en sauroient trouver : *Et quærebant falsum testimonium contra Jesum, & non invenerunt.* S'ils en eussent cherché de véritable, ah ! tout eût répondu en faveur de l'innocent : le peuple se fût écrié : *Que Dieu n'avoit jamais donné une telle puissance aux hommes.* Tant de morts ressuscités, tant de malades guéris auroient protesté, *Qu'il est la résurrection & la vie.* Tant de pécheresses converties auroient publié qu'on ne peut résister *aux paroles de grace & de salut qui sortent de sa bouche.* Les pierres elles-mêmes du

Matth. 26. 59. 60.

Matth. 9. 8.

Jean. 11. 25.

Luc. 4. 22.

temple auroient crié à leur maniere : *Que le zele de la maiſon de ſon Pere le dévore.* Que de lumiere s'ils avoient voulu voir ! & ſur combien de vérités faut-il s'aveugler, & à combien de baſſeſſes eſt-on réduit à ſe livrer, quand on s'eſt une fois livré à cette paſſion injuſte !

Joan. 2. 27.

Et c'en eſt le ſecond caractere. Les voies que prend la jalouſie pour nuire, ſont toujours ſecrettes, parce qu'elles ſont toujours baſſes & rampantes. On ſe glorifie des autres paſſions : un ambitieux ſe fait honneur de ſes prétentions & de ſes eſpérances : un vindicatif met ſa gloire à faire éclater ſon reſſentiment : un voluptueux ſe vante de ſes excès & de ſes débauches. Mais il y a je ne ſais quoi de bas dans la jalouſie, qui fait qu'on ſe la cache à ſoi-même : c'eſt la paſſion des ames lâches ; c'eſt un aveu ſecret qu'on ſe fait a ſoi-même de ſa propre médiocrité ; c'eſt un aveuglement, qui nous ferme les yeux ſur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus indigne : on eſt capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

Troiſiémement, la dureté. Ces Juges corrompus livrent le Sauveur à l'inſolence & à la fureur de leurs ſerviteurs & de leurs miniſtres ; & la jalouſie toujours cruelle, leur fait voir avec un plaiſir inhumain les opprobres & les crachats dont on le couvre : le ſanctuaire même de la Juſtice, & la majeſté du tribunal ſur lequel

ils ſont aſſis, ne peut ſervir d'aſyle à un innocent, contre les indignités & les outrages. Ah! l'Arche d'Iſraël fut en sûreté dans le temple même de Dagon; & l'Idole elle-même reſpecta, en tombant à ſes pieds, la majeſté & la gloire de celui qui réſidoit en elle; & Jeſus-Chriſt, l'Arche du Nouveau Teſtament, eſt aujourd'hui outragé au milieu même de ſon ſanctuaire & de ſes Miniſtres; & ſi l'on tombe à ſes pieds, en ſe proſternant devant lui, ce ſont des hommages de dériſion, qui inſultent à ſes douleurs & à ſes ignominies.

Qu'il reſte peu de ſentiment d'humanité dans un cœur, lequel après avoir regardé d'un œil d'envie & de triſteſſe, la proſpérité de ſon frere, voit ſes malheurs d'un œil d'allégreſſe & de complaiſance! troiſieme caractere de cette injuſte paſſion; la dureté. Elle endurcit le cœur, & le ferme à tous ſentiments de piété & de tendreſſe: on voit avec une joie ſecrette les malheurs & la décadence de ſes freres: on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation & de réjouiſſance étoit répandu dans la maiſon d'Aman, au ſeul ſpectacle des malheurs & du ſupplice de Mardochée. C'eſt la paſſion d'un mauvais cœur; & c'eſt pourtant ce qui ſe paſſe tous les jours à nos yeux, & la paſſion dominante des Cours: cette paſſion cruelle fait de la ſociété un théatre affreux, où les hommes ne ſavent paroître enſemble

que pour se dévorer & se détruire, & où la décadence des uns fait toujours le triomphe & la victoire des autres. Quel aveuglement pour des Chrétiens, qui doivent se regarder comme freres, & comme héritiers des mêmes biens & des mêmes promesses !

Quatriémement enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre Roi que César, s'écrient-ils : *Nos Regem non habemus nisi Cæsarem.* Eux qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquam* ; qui détestoient le joug des incirconcis ; qui avoient l'avantage d'être le peuple de Dieu, & de n'avoir que le Seigneur pour Roi & pour Pere : eux qui regardoient le sceptre des nations comme une tyrannie, & qui croyoient que tous les Rois & tous les peuples deviendroient tributaires de Jérusalem, ils sacrifient cette gloire, ces avantages qui les distinguoient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui, avec la réputation duquel, une secrette jalousie les rendoit irréconciliables : *Nos Regem non habemus, nisi Cæsarem ;* ils renoncent à la gloire d'être le Royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israël, & aux promesses faites à leurs peres, pourvû que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme ? & faut-il que la ruine du peuple & de la patrie vous tou-

Joan. 19. 15.

Joan. 8. 33.

che moins, que le plaisir affreux de vous satisfaire.

Oui, mes Freres, c'est ici son dernier caractere. On sacrifie tout, la Religion, l'Etat, les intérêts publics, la gloire de la patrie à la bassesse de son ressentiment. Tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses, nous devient odieux : s'ils proposent des avis utiles aux peuples & à l'Etat, nous les rejettons : s'ils en rejettent d'injustes & de précieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le conseil des Princes : divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du Prince & de la patrie devoit réunir : on cherche à se détruire aux dépens des affaires & des nécessités publiques : les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulieres : on oublie tout ce qu'on doit à la Patrie & à soi-même, & il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit & infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des Prêtres met dans leur cœur aux promesses & à la vérité des Ecritures.

En troisieme lieu, l'ingratitude, poussée jusqu'à la fureur, met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses Disciples ; ils l'avoient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à

Jéruſalem, faiſant retentir les airs d'acclamations & de louanges ; & couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au Roi pacifique, qui venoit porter la paix & le ſalut dans Sion : cependant ce même peuple en furie ſe déclare aujourd'hui contre Jeſus-Chriſt, le ſuit comme un ſéditieux, & demande ſa mort à Pilate. Qu'il ſoit crucifié, s'écrient-ils : *Nous ne voulons pas que celui-ci regne ſur nous.* Quelle ingratitude ! ils vouloient l'établir Roi ſur eux dans le déſert, lorſqu'il les raſſaſioit d'une nourriture miraculeuſe ; & au milieu de Jéruſalem, ils ne le connoiſſent plus, & regardent ſon joug comme une indigne ſervitude.

Luc. 19. 14.

C'eſt l'ingratitude, mes Freres, qui forme toutes nos inconſtances dans les voies de Dieu. Touchés quelquefois de ſa grace, & des bienfaits ſinguliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événemens heureux pour notre ſalut, nous avons voulu le faire régner ſur notre cœur ; nous l'avons ſuivi quelque temps ; nous avons été touchés de reconnoiſſance ſur les attentions de préférence & de bonté qu'il avoit eues pour nous. Mais le monde, mais notre foibleſſe, mais des occaſions pas aſſez évitées, ont bientôt effacé ces ſentimens de notre cœur ; nous avons oublié ſes bienfaits & nos promeſſes ; & comme l'ingratitude & l'abus des graces en va toujours tarir la ſource

dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur ; nous nous sommes déclarés sans ménagement contre lui ; nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre ; & pour étouffer les restes de nos anciens sentiments de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes Freres, l'inconstance dans les voies du salut, est le plus grand obstacle que la grace trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes : tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde ; tantôt formant des projets de retraite, & tantôt d'ambition ; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant : rien ne l'arrête ; rien ne le fixe : notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, & lui faire prendre une consistence durable dans le vice ou dans la vertu ; & le premier objet le saisit & l'entraîne : nous vivons dans une variation perpétuelle, sans regle, sans maxime, sans principe ; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment ; & ne prenant que dans les inégalités de l'humeur & de l'imagination les regles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité & de vertu ; c'est que la vertu demande une vie uniforme, & sacrifie constamment à l'ordre & au devoir, les inconst-

tances d'une imagination légere & variable. Nous avons beau nous laſſer de notre propre inconſtance ; nous nous laſſons encore bien plus de l'uniformité de la vertu : une vie toujours la même ; toujours aſſujettie aux mêmes loix ; toujours ſoumiſe aux mêmes regles ; toujours gênée par les mêmes devoirs ; nous décourage & nous rebute. Ah ! s'il ne falloit pour être ſaint, que faire une action héroïque de vertu, un ſacrifice éclatant, une démarche généreuſe, il en coûteroit moins à la démarche des hommes : on trouve en ſoi aſſez de réſolution pour ſe faire une grande violence d'un moment : toutes les forces de l'ame ſemblent ſe réunir alors ; & la courte durée du combat, en adoucit & en ſoulage la douleur. Mais ce qui laſſe dans la vertu, c'eſt qu'un ſacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'eſt qu'une paſſion vaincue, renaît auſſi-tôt, & qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui aſſez de généroſité pour tirer le glaive, & défendre ſon Maître contre les ſacrileges qui l'inſultent ; mais dès que la tentation recommence, il ſe décourage, & ſuccombe : il eſt aiſé d'être en certains momens héroïque & généreux ; ce qui coûte, c'eſt d'être par-tout conſtant & fidele. Aveuglement d'ingratitude & d'inconſtance dans le peuple, qui reſiſte à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatrieme lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui reſiſte à la vérité de ſon innocence.

Le Sauveur du monde eſt traîné devant ce Magiſtrat infidele : tout prouve à Pilate ſon innocence : il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort ; mais on le menace de Céſar : *Non es amicus Cæſaris.* Et voici tous les obſtacles qu'une lâche ambition met dans ſon cœur à la vérité qu'il connoît, & qu'il ne peut ſe cacher à lui-même. *Joan.* 19. 12.

Premiérement, un obſtacle de diſſimulation & de mauvaiſe foi. Ne pouvant s'aveugler ſur l'innocence du Sauveur à laquelle ſon ſilence, ſes réponſes, les accuſations des Juifs, les ſonges mêmes de ſa propre femme, tout enfin rendoit témoignage ; mais d'un autre côté ne voulant pas ſe mettre en danger d'exciter une ſédition dans Jéruſalem, qui auroit pu déplaire à Céſar, & lui attirer ſa diſgrace : il propoſe des expédiens pour ſauver Jeſus-Chriſt ; il veut ſe ſervir de la circonſtance de la Pâque, où c'étoit la coutume d'accorder au peuple la vie d'un criminel ; & par-là il leur fait entendre contre les lumieres de ſa conſcience, que Jeſus de Nazareth a beſoin de grace ; & qu'il eſt digne de mort, ſi les ſuffrages du peuple ne font tomber ſur lui l'indulgence toujours accordée au temps de la Pâque.

Premier obſtacle que l'ambition met dans un cœur ; elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ſoutenir les intérêts de la juſtice & de la vérité. On craint toujours de déplaire ; on veut tou-

jours tout concilier, tout accommoder ; on n'eſt pas capable de droiture, de candeur ; d'une certaine nobleſſe, qui inſpire l'amour de l'équité, & qui ſeule fait les grands hommes, les bons ſujets, les Miniſtres fideles, les Magiſtrats illuſtres, les Héros chrétiens : on met en parallele Jeſus & Barabbas, toujours prêt à ſacrifier l'un ou l'autre, ſelon que le temps ou les occaſions peuvent le demander. Ainſi on ne ſauroit compter ſur un cœur en qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand ; ſans principe, ſans maxime, ſans ſentimens : il prend toutes les formes ; il ſe plie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui ; il dit ſans ceſſe, comme Pilate : *Quem vultis vobis de duobus dimitti* ? Lequel voulez-vous que je délivre ou que je perde ? Prêt à tout également, ſelon que le vent tourne, ou à ſoutenir l'équité, ou à prêter ſa protection à l'injuſtice. On a beau dire que l'ambition eſt la paſſion des grandes ames ; on n'eſt grand que par l'amour de la vérité, & lorſqu'on ne veut plaire que par elle.

Matth. 27. 21.

Secondement, un obſtacle de haine pour la vérité, qui fait qu'elle nous eſt à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas ſur Jeſus-Chriſt, embarraſſe Pilate : *Que ferai-je donc de Jeſus, qu'on appelle le Chriſt*, leur diſoit-il ? Le Sauveur eſt pour lui un embarras ; ſon innocence lui peſe ; il voudroit bien que les Juifs en fiſſent tout ſeuls leur affaire : *Tollite eum vos, & ſecundùm*

Ibid. ℣. 22.

Joan. 18. 31.

cundùm legem veſtram judicate ; la cauſe de l'innocent lui eſt odieuſe.

Second obſtacle que l'ambition met dans un cœur ; elle nous rend la juſtice & la vérité odieuſe. On eſt embarraſſé du bon droit ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, euſſent toujours tort ; on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cauſe ; on cherche les moyens de s'en débarraſſer ; & loin d'embraſſer avec joie l'occaſion de prêter ſon miniſtere à l'innocent ; on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une baſſeſſe.

Troiſiémement, un obſtacle d'hypocriſie, qui fait ſervir la vérité même aux vues de l'ambition. Pilate ayant appris que Jeſus étoit Galiléen le renvoie à Hérode, ſous prétexte que la Galilée obéiſſant à ce Prince, c'étoit à lui à juger de la cauſe de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas le deſir de conſerver la vie à un innocent, qui détermine Pilate à cette démarche ; c'eſt pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avoit perdue : il fait ſervir Jeſus-Chriſt à ſes fins, & le met à profit pour ſa propre utilité.

Troiſieme obſtacle ; un cœur ambitieux eſt d'autant plus éloigné de la vérité, qu'il ſemble faire plus d'oſtentation de l'aimer & de la ſuivre. C'eſt ce vice qui fait toutes les fauſſes vertus ; & ſous un regne ſur-tout, où la vertu eſt devenue la route sûre des faveurs & des graces, on ſe ſert, comme Pilate, de Jeſus-Chriſt pour gagner la

bienveillance du Prince : après avoir tenté toutes les autres voies, c'eſt la derniere reſſource que l'ambition inſpire ; elle emploie tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré, les apparences du zele & de la vertu. Quel malheur, quand on eſt aſſez corrompu pour tourner Jeſus-Chriſt même à ſa propre perte ; pour faire de la vertu la voie des paſſions & l'attrait du vice ; pour employer la Religion à favoriſer les deſirs du ſiecle qu'elle condamne ; pour changer les reſſources mêmes de la piété en des motifs de cupidité, & les armes mêmes de la vérité, en des inſtrumens de duplicité & de menſonge ! Qu'il reſte peu d'eſpérance de ſalut à une ame qui peut abuſer du don de Dieu, & ne faire point d'autre uſage de Jeſus-Chriſt, le Juge & l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs & à la bienveillance du monde même !

Enfin dernier obſtacle ; un obſtacle de fauſſe conſcience, qui fait qu'en ſacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à ſe reprocher. Pilate voyant que ſes délais & ſes tempéramens ne ſervent qu'à aigrir & allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sau-
Luc. 23. veur à leur vengeance : *Tradidit voluntati*
25. *eorum ;* mais en même temps il lave ſes mains : il conſent qu'on le faſſe mourir ; & il déclare qu'il n'eſt pas coupable de la mort
Matth. de ce Juſte : *Innocens ego ſum à ſanguine*
27. 24. *juſti hujus.*

Dernier obſtacle que l'ambition oppoſe

à la vérité ; on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées au devoir & à la regle ; on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'Etat, les bienséances du nom, le devoir des places, en rendant certaines transgressions, comme inévitables, les rendent en même temps innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience & son devoir sont toujours nécessaires, dès-là qu'elles nous sont utiles : elles ont toujours certains côtés, par où elles ne nous offrent que les dehors de la sagesse & de la prudence ; enfin, tout ce qui sert à nos projets est bientôt innocent : *Innocens ego sum.*

Aussi l'ambition, ce vice qui forme tant de haines, de jalousies, de bassesses, d'injustices ; ce vice, qui se glisse jusques dans nos vertus, & dont les plus justes sont à peine exempts ; ce vice, qui infecte toutes les Cours, & qui en est comme l'ame, & le grand ressort qui donne le mouvement à tout : ce vice, dis-je, est celui sur lequel on a le moins de remords, & qu'on ne s'avise jamais de porter aux pieds du Tribunal de la Pénitence. Les succès de l'ambition nous rassurent contre l'injustice de ses voies ; & il suffit d'avoir été heureux, pour se persuader qu'on n'est pas coupable.

J'ai dit en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en risée la Royauté de Jesus-Christ. Il ne peut

ſe diſſimuler à lui-même qu'il ne ſoit uſurpateur du Trône de David, & étranger dans l'héritage de Sion : les frayeurs de ſon Prédéceſſeur, ſur la naiſſance du nouveau Roi des Juifs, que les Mages venoient adorer, n'étoient ni ſi anciennes, ni ſi oubliées, & avoient été même marquées par des traits trop publics & trop ſanglans, pour qu'elles ne fuſſent pas venues juſqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité de ſuperſtition & de crédulité ; & voici ce qu'elle produit en Hérode.

D'abord, un mouvement de curioſité : il ſouhaitoit de voir cet homme, dont la renommée publioit des choſes ſi merveilleuſes : il ſe promettoit d'en être lui-même le témoin, & de voir quelqu'un des prodiges que le Sauveur avoit opérés dans la Judée : *Sperabat ſignum aliquod videre ab eo fieri* : il ne cherche pas des inſtructions ; il ne veut qu'un ſpectacle. Il fait à Jeſus-Chriſt mille queſtions inutiles ſur ſa doctrine & ſur ſon miniſtere : *Interrogabat autem eum multis ſermonibus* ; mais ce n'eſt pas pour connoître la vérité, c'eſt pour en faire des dériſions, & ſe confirmer dans ſon incrédulité. Démarches ordinaires de l'impiété : on voudroit des miracles pour croire : on ne ſe rend point à la voix de tous les ſiecles & de tous les peuples, qui publient les prodiges éclatans, auxquels l'Egliſe doit ſa naiſſance & ſon progrès : on ne veut pas voir que l'Evangile reçu, & ſubſiſtant dans l'Univers, eſt le plus grand

Luc. 23. 2.

Ibid. ℣. 9.

miracle que Dieu ait pu opérer sur la terre : on veut être Chrétien par les sens ; & on ne peut l'être que par la Foi. On souhaite de voir, comme Hérode, des hommes célebres par la singularité de leurs lumieres, & par une réputation publique de zele & de vertu : mais ce n'est pas pour s'instruire ; c'est pour proposer, comme Hérode, des doutes sans fin, & des questions vaines & frivoles : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.* On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune : on cherche à discourir sur la vérité ; mais on ne cherche pas la vérité : on parle toujours de Religion, & on n'en a point : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.*

Ceux qui interrogeoient Jesus-Christ pour s'instruire, se contentoient de lui demander : *Maître, que faut-il faire pour mériter la vie éternelle* ? Ils en venoient d'abord aux devoirs : ils couroient au remede de leurs maux les plus pressés : ils vouloient qu'il leur apprît d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la Loi, & à trouver la voie qui conduit à la vie : *Quid faciendo, vitam æternam possidebo ?* Ils vouloient aller à la vérité par les devoirs, & non pas douter de la vérité, pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci au contraire, ne se proposent dans leurs questions & dans leurs doutes, que de se dire à eux-mêmes, qu'au fond tout est incertain ; qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre ; & avoir l'audace de douter de la *Luc.* 10. 25.

vérité, eſt pour eux une preuve déciſive contre elle. C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que votre Juſtice punit l'orgueil d'une foible raiſon, en la livrant à ſes propres ténebres.

A la curioſité Hérode mêle la dériſion: n'ayant pu même tirer de Jeſus-Chriſt une ſeule parole, il le mépriſe, & toute ſa Cour ſuit ſon exemple: *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu ſuo.* Le ſilence du Sauveur, ſa modeſtie, ſa patience dans les humiliations dont il eſt couvert, ſon humilité qui lui fait cacher ſes talens divins & ſes œuvres admirables devant Hérode; tout cela qui auroit dû être auprès de ce Prince autant de preuves éclatantes de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, ne ſert qu'à le faire paſſer pour un homme d'un eſprit foible, & d'une raiſon égarée: on le revêt d'une robe blanche, comme un inſenſé, & on le renvoie à Pilate: *Et illuſit indutum veſte albâ.*

Luc. 23. 12.

ibid.

Et voilà, mes Freres, comme Jeſus-Chriſt dans ſes ſerviteurs, eſt tous les jours traité dans le monde, & ſur-tout à la Cour des Rois. Si les gens de bien s'y diſpenſent de certains plaiſirs; s'ils ſe taiſent à certains diſcours; s'ils ne ſe conforment pas à certains uſages; s'ils ſe font un ſcrupule de certains abus, que l'exemple commun autoriſe; loin d'admirer en eux la force de la grace, & la grandeur de la Foi, qui peut réſiſter au torrent des plaiſirs & des exemples, on traite leur piété, & la magnanimité de leur vertu, de petiteſſe d'eſprit.

On les regarde comme des hommes oiseux & bornés, qui manquent d'élévation & de courage, & incapables de suivre des routes plus brillantes ; on croit qu'il faut laisser un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talens, n'ont rien de mieux à faire : on s'applaudit de ne pas leur ressembler : on s'estime trop soi-même, pour se croire en état de remplir les devoir sublimes de la Religion : on se croit né pour de plus grandes choses, que pour servir Dieu, que pour sauver son ame, que pour mériter un Royaume immortel, que pour être reçu dans cette Cité éternelle, où tous les Citoyens seront Rois, & où toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité & de la gloire.

Monde profane ! vous mépriserez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ vous condamnera toujours ; sa croix vous paroîtra toujours une folie, parce qu'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé ! vous rejetterez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ vous a rejetté lui-même de son héritage : vous traiterez toujours ses Disciples d'insensés, parce que leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable ! vous livrerez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ vous incommode, & vous embarrasse : vous sacrifierez toujours la conscience & le devoir à des intérêts vils & rampans, parce que vous ne connoissez pas Dieu, & que vous

n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup, & qui ne peut jamais réussir à remplir vos desirs & votre attente. Monde injuste ! vous persécuterez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ n'est venu que pour détruire votre empire : vous soupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ses serviteurs, parce qu'il vous importera toujours de vous persuader que la vertu n'est qu'une feinte, & que les plus gens de bien vous ressemblent. Monde insensé ! vous rougirez toujours de Jesus-Christ, vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une foiblesse, parce que vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La vérité ne vous délivrera jamais, parce que vous la retiendrez toujours dans l'injustice ; & Jesus-Christ trouvera jusqu'à la fin au milieu de vous, comme aujourd'hui à Jérusalem, un aveuglement de respect humain, qui résistera à la vérité de sa doctrine ; un aveuglement de jalousie, qui résistera à la vérité des Ecritures ; un aveuglement de légereté & d'ingratitude, qui résistera à la vérité de ses miracles ; un aveuglement d'ambition, qui résistera à la vérité de son innocence : enfin, un aveuglement d'impiété, qui résistera à la vérité de sa Royauté. C'est ainsi que le monde fait éclater aujourd'hui toute son opposition pour la vérité, en condamnant Jesus-Christ : il faut voir comment Jesus-Christ sur la Croix devient aujour-

d'hui le grand témoin de la vérité, pour condamner le monde par elle.

II. PARTIE

LA mort de Jesus Christ est le grand témoignage de la vérité contre les erreurs & les préjugés des passions humaines; & c'est aujourdhui proprement que le Pere a établi son Fils, comme il est dit dans Isaïe, le témoin de la vérité pour condamner le monde qui la rejette : *Ecce testem populis dedi eum.* *Isaïe*, 55. 4.

Or, nous avons vu que le monde, en rejettant aujourd'hui Jesus-Christ, s'aveugle sur la vérité des Ecritures, qui rendoient témoignage de lui; sur la vérité de sa doctrine, qu'il lui avoit tant de fois annoncée; sur la vérité de ses miracles, dont il avoit été témoin; sur la vérité de son innocence, dont il étoit convaincu; & enfin, sur la vérité de sa Royauté, qu'il avoit auparavant reconnue. Jesus-Christ sur la Croix condamne aujourd'hui le monde, en rendant un grand témoignage à toutes ces vérités; à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort; à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses souffrances; à la vérité de ses miracles, en les renouvellant sur le Calvaire; à la vérité de son innocence, en priant pour ses bourreaux; enfin, à la vérité de sa Royauté, en établissant sa puissance, & conquérant le monde par la Croix. Et c'est ainsi qu'il n'étoit venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité : *Ego in hoc na-* *Joan.* 8. 37.

tus sum, & ad hoc veni, ut testimonium perhibeam veritati.

En premier lieu, à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort. Oui, mes Freres, la mort de Jesus Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Ecritures : c'est elle seule, qui en justifie les Prophéties ; qui en développe les prédictions ; qui en éclaircit les obscurités ; qui en explique les figures : c'est la clef sacrée, qui ouvre les sept sceaux de ce Livre fermé. Sans le dénouement de ce grand sacrifice, les Livres saints sont incompréhensibles ; les ténebres des Propheties deviennent impénétrables ; le détail du culte & des cérémonies de la Loi paroît puérile ; une nuit épaisse est répandue sur ce Livre divin ; mais la mort de Jesus-Christ y répand un nouveau jour ; à la faveur de ce mystere préordonné avant tous les siecles, on voit clair dans toutes ses figures : on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies ; on entre dans le sens de toutes ses Prophéties ; on sent la vérité & la divinité de nos Livres saints. C'est ici cet Agneau occis depuis l'origine du monde ; cet Abel, qui expire sous les coups d'une indigne jalousie ; cet Isaac, obéissant jusqu'à la mort, & prêt à être immolé sur la Montagne sainte ; ce Joseph, livré par ses propres freres, & devenu le Sauveur de l'Egypte ; ce Job, l'homme de douleur, & méritant par sa patience, & par ses afflictions, de rentrer en possession de ses

biens & de sa gloire ; ce David chassé de Jérusalem, montant sur la montagne couvert de honte & d'ignominie, accompagné des anathêmes & des dérisions de son Peuple, qui l'outrage & qui l'insulte ; ce Jonas enseveli durant trois jours dans le sein de l'abyme, & ressuscité pour sauver Ninive. Enfin depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce mystere sanglant, & en tracer de loin dans les Livres saints, les symboles & les figures. L'alliance de Sinaï, confirmée par le sang, nous annonçoit que le sang de Jesus-Christ ratifieroit l'alliance nouvelle, que le Seigneur devoit contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figuroit la corruption des Nations, purifiée par le bois sacré de la Croix. Le Serpent d'airain élevé, & devenu le remede des plaies du Peuple, n'étoit que le symbole de Jesus-Christ élevé en Croix ; & devenu le remede de nos plaies & de nos souillures. Enfin, on trouve que jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jesus-Christ, tout est prédit dans les Livres saints, & dès le commencement annoncé aux hommes ; le fiel dont il devoit être abreuvé ; les crachats dont on le couvre ; les cloux, qui percent ses mains, & ses pieds sacrés ; le sort, qui partage ses vêtemens ; la perfidie du Disciple, qui le livre, & qui décheoit de son Apostolat ; les deux malfaiteurs, au milieu desquels il

expire ; la lance qui ouvre son côté ; ses os, qui ne sont pas brisés, la forte clameur qu'il pousse vers son pere ; de sorte que les Prophéties ne paroissent plus qu'une histoire claire & anticipée des douleurs & des opprobres de la Croix.

C'est ainsi que la mort de Jesus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce Mystere, qui révolte si fort la raison, & qui est la folie du Gentil, & le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre Foi, la certitude de nos Livres saints, & la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît, & mourût, afin que les Ecritures fussent accomplies ; que les Peuples témoins de cet accomplissement, se soumissent à leur autorité ; que ce livre divin se répandît dans toutes les Nations, & qu'il fût jusqu'à la fin des siecles, le garant de notre Foi, le fondement de nos espérances, la regle immuable de notre culte, le rocher mystérieux, où tous les efforts de l'orgueil humain, & toute la violence des superstitions & des Sectes, viennent se briser ; & enfin le monument éternel des miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos Mysteres ! C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison, & vous jouer de la vaine sagesse des hommes en cachant la sagesse & la sublimité de vos voies, sous des apparences viles & insen-

sées, en nous conduisant à la vérité par l'humilité, & révoltant les foibles lumieres d'une vaine raison, pour en éclaircir les ténebres. Premier témoignage que Jesus-Christ rend aujourd'hui à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort.

Il rend en second lieu, un témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres & par ses souffrances. Il nous avoit appris que bienheureux ceux qui souffrent, & que la violence qu'on se fait à soi-même étoit l'unique ressource du salut : toute sa doctrine sembloit se réduire à humilier l'esprit & à mortifier les sens. Or, nul Philosophe jusqu'à lui n'avoit annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations & par les souffrances : c'étoit-là ce secret du Royaume des Cieux, jusques-là inconnu aux enfans du siecle. Il falloit donc que son exemple confirmât la nouveauté de ses préceptes ; qu'il ne ressemblât point à ces faux sages qui l'avoient précédé, lesquels, en prêchant pompeusement le mépris de tout, jouissoient avec plaisir de tout ; & que les humiliations & les douleurs de sa mort, devinssent le grand témoignage de la vérité de sa doctrine.

Je dis les douleurs de sa mort ; & quelles douleurs ! le fiel & l'absynte, dont on l'abreuve ; l'infection des crachats, dont on couvre son visage adorable ; les coups de fouet, qui déchirent son corps sacré ; les soufflets barbares, qui le meurtrissent ; la

couronne d'épines, qui le perce ; la pesanteur de la Croix, qui l'accable ; les cloux, qui l'y attachent ; les efforts inhumains, qui le crucifient. Quelles douleur ! son esprit affligé, par l'horreur de nos crimes ; son cœur contristé, par l'inutilité de ses souffrances ; son amour accablé, par l'ingratitude de son peuple, & par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modele qu'on nous montre aujourd'hui, du haut de la montagne sainte ; & la réponse décisive à tous vains prétextes.

Car, mes Freres, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple ? Quoi ! notre innocence ? une vie réguliere, exempte de certains excès, &, qui semble nous dispenser de cette vie de larmes & de mortification, qui ne paroît destinée qu'à punir les grands crimes ? Mais Jesus-Christ saint, innocent, séparé des pécheurs, ne remplit son ministere, que par les souffrances ; n'opere notre salut, que par la Croix ; ne devient homme, que pour devenir l'homme de douleurs : ne suffit-il pas d'être son disciple, pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces ?

Mais d'ailleurs, votre innocence ? Grand Dieu ! vous nous connoissez : vous avez compté nos pas dès le sein de nos meres : vous avez suivi les routes les plus secrettes de nos passions : vous avez prévu nos chûtes, avant même que nous fussions tombés : nos premieres mœurs & nos dernieres

voies, tout est également présent à vos yeux : *Tu cognovisti omnia, novissima & antiqua;* & vous savez, grand Dieu ! quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré ; & que ce phantôme de vertu qui nous abuse, tombera & s'évanouira devant la lumiere & l'eclat terrible de vos jugemens & de votre justice. *Ps.* 138. 5.

Quoi encore ? notre rang & l'élevation où la Providence nous a fait naître ? Mais Jesus-Christ, le successeur de tant de Rois, le Roi immortel des siecles, a-t-il cherché dans la grandeur de ses titres, des raisons qui le dispensassent de la Croix & de la violence ? Au contraire, il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur; son sceptre, sa pourpre, sa couronne; comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux Grands qu'au peuple, parce qu'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources & les instrumens de leurs souffrances; & que le privilege de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des Fideles.

Quoi encore ? la foiblesse de la santé, & la délicatesse du tempérament ? Mais le corps de Jesus-Christ, formé par l'Esprit saint, & le plus sensible à la douleur qui eût jamais paru sur la terre, est meurtri & brisé pour nous. Mais d'ailleurs, quelle est

cette foibleſſe de tempérament, qui a tant de force pour ſoutenir la fatigue des paſſions, & pour courir dans les voies de l'iniquité ; & qui n'eſt foible & ſans courage, que lorſqu'il faut aller à Dieu, & faire un ſeul pas dans les voies de la juſtice.

Quoi donc ? la bonté de Dieu, qui n'eſt pas un Maître ſi cruel, & qui nous aime trop, pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire ? Mais nous aime-t-il plus qu'il n'a aimé ſon Fils unique, & dans lequel ſeul nous ſommes dignes de ſon amour ? Et cependant, quel calice lui a-t-il ordonné de boire ? par quelles tribulations l'a-t-il fait paſſer ? Si le Juſte eſt traité avec tant de rigueur, reſervera-t-il toute ſon indulgence pour les coupables ?

Quoi enfin ? les rigueurs & les difficultés de la pénitence ? Mais, mes Freres, comparons la violence que la Religion nous impoſe, aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt ; & ſoutenons, ſi nous pouvons, ce parallele. Hélas ! nos violences conſiſtent plutôt à nous priver de quelques plaiſirs, qu'à ſouffrir quelque peine ; à retrancher quelques ſuperfluités, qu'à nous impoſer des privations douloureuſes ; à ne pas tout accorder aux ſens, qu'à les mortifier : & encore ces privations légeres, par combien d'endroits ſont-elles adoucies ? la grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous ſuit, l'élévation qui

nous flatte, la magnificence qui nous éblouit, tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés. Que souffrons-nous, mes Freres ? & si nous ne souffrons pas, que pouvons nous prétendre aux promesses qui ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ? Second témoignage que Jesus-Christ, sur la Croix, rend à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses humiliations & par ses souffrances.

Il rend en troisieme lieu, sur la Croix, témoignage à la vérité de ses miracles, en les renouvellant. Mais ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, & couvrant toute la terre de ténebres, qu'il confirme aujourd'hui sa puissance, & qu'il rend témoignage à la vérité de tous ses miracles : c'est en convertissant un scélérat qui expire à ses côtés : c'est en changeant le cœur du Centenier même, qui préside à son supplice, & le forçant de confesser tout haut sa puissance & sa divinité : c'est en touchant les spectateurs de sa mort, & les obligeant de s'en retourner, frappant leur poitrine, & répandant des larmes de componction & de pénitence : *Et revertebantur percutientes pectora sua.* Voilà le grand miracle de la mort de Jesus-Christ ; la conversion des grands pécheurs ; & remarquez en effet, dans le caractere des pécheurs qu'il convertit sur la Croix, la grandeur de sa puissance dans sa foiblesse. *Luc.* 23. 48.

Le premier eſt un ſcélérat qui expire, lequel juſques-là avoit vécu ſans Dieu dans ce monde, & n'avoit point apporté d'autre diſpoſition à la mort, que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la converſion eſt preſque toujours déſeſpérée; où les marques de repentir qu'on donne, on les donne plutôt à la punition qu'on craint, qu'aux crimes qu'on déteſte; où le pécheur eſt effrayé, mais où le cœur n'eſt preſque jamais changé : dans ce dernier moment où Dieu juſques-là mépriſé, mépriſe à ſon tour, & ſe retire; où la meſure eſt comblée, où les graces de repentir ſont d'ordinaire refuſées : dans ce dernier moment où le pécheur eſt déjà jugé, & où la ſurpriſe de ſa mort eſt d'ordinaire la juſte punition de l'impénitence, & du déſordre de toute ſa vie : dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grace & le ſalut. La premiere aſperſion du ſang de Jeſus-Chriſt, qui coule de la Croix, purifie en un inſtant toutes les ſouillures de ſa vie : il reconnoît la gloire & la divinité de ſon Libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit : après une vie toute de crimes, il reçoit en mourant, de la bouche même de Jeſus-Chriſt, l'aſſurance du pardon; & le dernier moment où il expire, devient le prix de ſon ſalut éternel.

Voilà, mes Freres, le grand miracle de la mort de Jeſus-Chriſt; la converſion

d'un pécheur mourant ; & cependant il n'eſt point de pecheur, qui ne ſe promette le même prodige en ce dernier moment. On croiroit être inſenſé d'attendre que le Soleil s'éclipsât encore ; qu'on vît encore les tombeaux s'ouvrir, les morts reſſuſciter, le voile du Temple ſe déchirer ; que tous les miracles qui s'operent alors, ſe renouvellaſſent encore : quelle folie donc de ſe promettre le miracle de la converſion opéré ſur un pécheur mourant ; prodige plus grand & plus merveilleux, que tous les autres miracles qui ſe paſſent ſur le Calvaire ! Il falloit que ce grand ſacrifice, prédit dans tous les ſiecles & ſi néceſſaire au genre humain, fût marqué par des circonſtances uniques, & juſques-là inouies ; que tout y fût ſingulier ; que tout y rendît témoignage par ſa nouveauté, à la gloire & à la divinité du Fils de l'homme. Mais Jeſus-Chriſt mort une fois, il ne meurt plus, dit l'Apôtre ; les rochers ne ſe briſent plus ; les morts ne reſſuſcitent plus ; toute la terre ne ſe couvre plus de ténebres ; le voile du Temple ne ſe déchire plus ; les pécheurs mourans ne ſe convertiſſent plus ; & les converſions au lit de la mort, n'ont que cet exemple & ce prodige pour elles.

Le ſecond pécheur, dont Jeſus-Chriſt ſur la Croix, opere la converſion, eſt un pécheur incrédule ; un Centenier Gentil, qui juſques-là n'avoit regardé Jeſus-Chriſt qu'avec dériſion, & ſa doctrine comme

une impoſture. Cependant l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les graces, qui rend inutiles tous les ſecours de la Religion, & change en poiſon les remedes mêmes, l'incrédulité devient aujourd'hui le triomphe de Jeſus-Chriſt mourant. Ce Centenier eſt frappé des merveilles de ſa mort : ce n'eſt pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des ſpectateurs, qu'il arrive à la connoiſſance de la vérité; c'eſt en conſidérant Jeſus-Chriſt, ſa puiſſance dans ſes opprobres, ſa douceur envers ſes ennemis, ſa patience & ſa majeſté dans les tourmens, ſon amour pour les hommes, l'innocence de ſes mœurs, la ſainteté & la divinité de ſes maximes : voilà le grand miracle qui le touche. Il comprend que l'impoſteur n'auroit pas eu recours à un moyen ſi triſte & ſi rebutant, pour ſéduire les hommes ; qu'elle auroit flatté, ou leurs paſſions, ou leur orgueil ; qu'elle leur auroit propoſé, comme les autres Philoſophes, une doctrine agréable aux ſens, ou flatteuſe à l'eſprit & à la curioſité : mais qu'il n'y avoit que le Fils de Dieu, qui pût ſe faire des diſciples par la Croix ; attirer les hommes, en ne leur propoſant que des perſécutions & des ſouffrances ; en leur interdiſant tous les plaiſirs, & ne leur promettant ici-bas point d'autre récompenſe de leur attachement à ſa doctrine que les larmes, les croix, & les violences : mais qu'il n'y avoit que le Maître des cœurs qui pût préten-

dre d'attirer tous les hommes par une loi sévere & humiliante, qui les alloit tous révolter, & venir établir un nouveau culte par les voies les plus propres à le renverser & à l'éteindre : *Verè Filius Dei erat iste.* *Matth.* 17. 54.

Enfin, la troisieme sorte de pécheurs, que Jesus-Christ convertit sur la Croix, est une troupe inutile de spectateurs, que la seule curiosité avoit attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animoient les Scribes & les Pharisiens, & n'opposant point d'autre obstacle à la grace, qu'une indifférence coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter, que les passions les plus criminelles ; touchés du spectacle des souffrances du Sauveur, & des graces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé & brisé d'une sainte componction : *Et revertebantur percutientes pectora sua.* *Luc.* 23. 48.

L'oserai-je dire, mes Freres ? dans le caractere de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit & au spectacle des souffrances du Sauveur ? Des pécheurs scandaleux, & chargés de crimes, comme les deux scélérats qu'on attache à la croix à côté de Jesus-Christ, qui ne viennent aujourd'hui sur le Calvaire, & à ce saint spectacle renouvellé dans nos Temples, que comme à un supplice ; qui regardent ces saints jours, ces jours heureux que l'Eglise consacre aux mysteres douloureux

de Jesus-Christ, & où la liberté des plaisirs publics est suspendue, comme un joug odieux qu'une vaine religion leur impose; qui en murmurent, & en comptent tous les momens, comme s'ils étoient sur la croix eux-mêmes : des pécheurs incrédules, & qui n'assistent, comme le Centenier, à ce spectacle de Religion, que pour satisfaire aux devoirs d'une Charge, pour remplir les bienséances de leur rang, pour ne pas manquer à ce que tout le monde lui-même exige d'eux; mais qui en secret, regardent la Croix comme une folie; & insultent peut-être aux souffrances de Jesus-Christ, & à la piété & au deuil public des Fideles : enfin, des pécheurs mondains & oiseux, que la seule curiosité attire au recit de la mort du Sauveur, qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni desir d'une vie plus sainte; qui suivent la multitude, & ne viennent sur le Calvaire, que comme spectateurs, que parce que la foule y court, & que le monde lui-même les y entraîne.

Renouvellez donc aujourd'hui à leur égard, ô mon Sauveur! les miracles du Calvaire : le moment où vous expirez, est le moment des graces & des miséricordes. Il sort de votre côté ouvert, des sources de bénédictions capables de purifier les ames les plus souillées & les plus rebelles. Tout est favorable aux pécheurs aux pieds de votre Croix : vos mains étendues pour les recevoir; votre cœur ouvert & prêt à

leur pardonner ; la ſoif extrême que vous avez de leur ſalut ; la forte clameur que vous pouſſez pour eux vers le Trône de votre Pere. C'eſt aujourd'hui, ô mon Dieu ! le jour de vos miſéricordes. Du haut de ce Bois ſacré, jettez encore quelques-uns de ces regards puiſſans ſur les pécheurs qui vous environnent ; & conſacrez la mémoire de ce grand jour par quelques-unes de ces converſions éclatantes, qui faſſent ſentir la vertu de votre ſang, & la perpétuité de votre ſacrifice ! Troiſieme témoignage que Jeſus-Chriſt, ſur la Croix, rend à la vérité de ſes miracles, en les renouvellant.

Il rend en quatrieme lieu, témoignage à la vérité de ſon innocence & de ſa ſainteté, en priant pour ſes ennemis. En effet, mes Freres, le caractere le moins équivoque de la ſainteté, c'eſt d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le ſalut de ceux qui veulent nous perdre, & de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions & d'opprobres. Or, voilà le grand témoignage que Jeſus-Chriſt rend aujourd'hui à ſon innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient ; il meurt en demandant grace à ſon Pere pour ſes ennemis. Il ne mépriſe pas leur fureur & leurs outrages ; c'eût été ſouffrir en Philoſophe : il ne leur reproche pas ſes bienfaits & leur ingratitude ; c'eût été ſouffrir en homme foible : il ne les menace pas de ſa puiſſance ; c'eût été ſouffrir en homme vain : il ne ſe

console pas par l'espérance de leur punition ; c'eût été souffrir en homme piqué & sensible : il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie ; c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux ; il n'est occupé que de leur salut : il semble oublier, dans ce dernier moment, ses Disciples les plus fideles ; il ne demande rien pour eux à son Pere : il ne pense qu'à ses ennemis ; il ne prie, il ne parle que pour eux. Il ne demande que pour eux des graces à son Pere ; & c'est souffrir en Homme-Dieu : ils le maudissent, & il les bénit : ils demandent sa mort, & il demande leur grace : ils veulent prendre sur eux & sur leurs enfans, le crime de son sang répandu; & il ne veut pas qu'on le leur impute.

Luc. 23. 34. *Pere ! pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.* Souvenez-vous, ô mon Pere ! que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfans ; que par le prix du sacrifice que je vous offre, mes bourreaux deviennent mes cohéritiers & mes freres ; que vous n'êtes plus un Juge armé pour les perdre, mais un Pere toujours prêt à les sauver ; & qu'en m'attachant à la Croix, ils se sont élevés un asyle, qui doit les mettre à couvert de vos foudres & de vos vengeances : *Pater, dimitte illis.* Ne regardez pas les mains qui m'ont percé ; ne regardez que le sang qui coule de mes plaies, pour appaiser votre justice, & effacer le crime de ceux qui

qui m'immolent : *Pater dimitte illis.* Ils ignorent encore que c'eſt vous qui m'avez envoyé : pardonnez à des aveugles, qui croient rendre gloire à votre nom, en me mettant à mort. Ils ne ſavent pas que ce ſang qu'ils répandent, va ſanctifier tout l'univers ; que cette victime qu'ils immolent, eſt le prix du ſalut de tous les hommes ; que cette Croix, où ils m'ont attaché, va devenir la vie & la réſurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le remede des maux du genre humain ; qu'elle va répandre dans toute la terre, la connoiſſance de votre nom, & vous former parmi tous les peuples, des adorateurs en eſprit & en vérité. Pere ſaint ! mais vous, qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma Croix, ne leur imputez pas une faute ſi heureuſe ; & pardonnez-leur le crime de ma mort, en faveur des biens ineſtimables qui vont en revenir à la terre : *Non enim ſciunt quid faciunt.* Ils ne ſavent pas qu'en me faiſant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité ; qu'en effaçant mon nom de la terre des vivans, ils vont l'élever au deſſus des Principautés & des Puiſſances ; qu'en me rejettant, ils vont me faire connoître de tous les peuples ; qu'en refuſant de me faire reconnoître pour Roi, ils vont m'établir Prince du ſiecle à venir, Juge de toutes les Tribus, Seigneur de toutes choſes, & m'aſſurer toute puiſſance dans le ciel & ſur la terre.

Pere saint ! mais vous, qui avez attaché la gloire que vous m'avez promise, à mes opprobres & à mes souffrances, pardonnez à des aveugles qui servent, sans le savoir, à l'exaltation de mon nom, & à l'aggrandissement de mon Royaume : *Non enim sciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas que le crime de ma mort va combler la mesure de leurs peres ; que vont venir des jours sur eux, où l'on appellera heureuses, celles qui n'ont point enfanté ; où Jerusalem va devenir une affreuse solitude ; où son autel sera détruit, son temple abandonné, & devenu une triste mazure ; ses citoyens, errans & fugitifs ; & votre héritage qu'ils ont souillé du sang innocent, livré à une malédiction éternelle. Pere juste ! mais vous qui leur préparez ces jours de visite & de colere, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger : sauvez les restes d'Israël ; épargnez les branches d'une racine sainte ; sauvez un peuple que vous avez choisi ; ne perdez pas pour toujours mes freres selon le sang, les os de mes os, & la chair de ma chair : ne retirez pas votre salut de Juda, d'où le salut est sorti : épargnez les enfans des Saints : rassemblez enfin un jour les dispersions d'Israël : réunissez-les dans les derniers temps au trône dont ils se sont séparés : rappellez-les dans l'enceinte de la véritable Jérusalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail & qu'un Pasteur, & qu'ils vous offrent avec toutes les nations, non des

boucs & des taureaux, mais le renouvellement & les ſignes myſtiques du grand ſacrifice, que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatrieme témoignage que Jeſus-Chriſt, ſur la Croix, rend à la vérité de ſon innocence, en priant pour ſes ennemis.

Enfin, il rend en dernier lieu, témoignage à la vérité de ſa royauté, en conquérant le monde par la Croix. Le monde lui avoit diſputé la réalité & l'éclat de ſa Royauté : il ne l'avoit traité de Roi que par dériſion : toutes les marques de ſa Royauté avoient été de nouveaux opprobres : le ſceptre, un vil roſeau ; la pourpre, une robe d'ignominie ; la couronne, une couronne de douleur ; le trône, un bois infame, & le lit de ſes opprobres & de ſes ſouffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuſes d'une Royauté ſi humiliante, deviennent les ſignes glorieux de ſa puiſſance & de ſon empire. Ce foible roſeau qui lui ſert de ſceptre, va renverſer tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les ſectes, anéantir tous les Empires, frapper les géans de la terre, & détruire toute ſcience qui s'éleve contre la ſcience de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur & de confuſion, va orner les têtes des Céſars plus pompeuſement, que les lauriers & les diadêmes les plus ſuperbes ; & un Roi du premier trône du monde, & du ſang le plus auguſte de l'univers, ira expoſer ſa vie & ſa liberté, pour en rapporter en

triomphe, les débris précieux dans sa patrie ; plus glorieux d'avoir enrichi son Royaume de ce saint & précieux trésor, que s'il avoit conquis un Empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire, aux pieds duquel les Princes & les Souverains viendront courber leurs têtes superbes ; un trône de puissance & d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre ; un trône de grace & de miséricorde, aux pieds duquel tous les peuples trouveront la vie & le salut ; un trône de science & de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, & leur apprendra les vérités de la vie éternelle ; enfin, un trône de sagesse & de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix & dans l'abondance.

La puissance & le regne des Rois de la terre finissent avec eux ; le regne de Jesus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, & ses opprobres sont la premiere source de ses grandeurs & de sa gloire. Pere saint ! votre Fils & véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore : la malice de ses freres, qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur & sa puissance : il est sorti du puits fatal où l'envie l'avoit enseveli ; & tous les peuples de l'Egypte & l'univers entier, reconnoît sa domination & son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit, & ipse dominatur in omni terrâ Ægypti.* Gen. 49. 26.

Mais, mes Freres, tout reconnoît aujourd'hui la souveraineté de Jesus-Christ : sa Croix triomphe du Ciel & de l'Enfer ; de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnoissent ; & nous lui fermerions tout seuls notre cœur, & nous nous obstinerions tout seuls à dire : Nous ne voulons pas que celui-ci regne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos.* Les morts entendent aujourd'hui sa voix, & sortent de leurs tombeaux ; & nous demeurerions encore ensevelis dans l'abyme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de sa Croix : Levez-vous, ô vous ! qui dormez d'un sommeil de mort ; sortez de la profondeur de vos crimes & de vos ténebres ; & ce Jesus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie & la lumiere que vous avez perdue : *Surge, qui dormis, & exurge à mortuis, & illuminabit te Christus.* Les rochers se brisent, & nos cœurs plus insensibles ne sauroient s'amollir ? le voile du Temple se déchire ; & le voile impénétrable, qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, & qui nous empêche depuis si long-temps d'en manifester au Prêtre les souillures secrettes, ne peut s'ouvrir & se déchirer ; & nous tenons encore cachés au-dedans de nous ces mysteres d'a-

Luc. 19. 14.

Ephes. 5. 14.

bomination, qui font de notre cœur le temple des démons, l'asyle des esprits immondes, & un théatre affreux de remords, de confusion & de trouble ? Ne sortirons-nous pas enfin de ce Royaume de ténebres, où nous vivons, pour entrer dans un Royaume de lumiere ? ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusques ici les esclaves misérables d'un monde, qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous ? & refuserons-nous de prendre Jesus Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre Roi & notre Seigneur véritable ? O mon Sauveur ! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction & leur reconnoissance ; & s'ils obstinent encore à périr, malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre sang, pour arriver à la vie éternelle ?

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA RESURRECTION

DE NOTRE SEIGNEUR.

Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré à la mort pour nos péchés, & il est ressuscité pour notre justification. Rom. 4. 25.

C'EST avec raison, mes Freres, que l'Eglise a célébré dès le commencement le grand Mystere que nous honorons, comme le plus heureux de ses jours, & sa solemnité par excellence. C'est aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait, & qu'il a fait plus glorieux pour lui & pour son Eglise, que tous les autres jours. Oui, mes Freres, c'est en ce jour que le scandale est ôté; que tous les mysteres ignominieux

de Jesus-Christ se développent ; que le secret de ses souffrances est éclairci ; que l'obscurité de ses paraboles est comprise, & le sens des Ecritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministere reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les Disciples chancelans se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la Religion sont confondus, que la Foi de tous les siecles est établie, que la vérité de nos Mysteres est prouvée, que l'Eglise sort avec son Libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, & tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. C'est aujourd'hui enfin, que l'immortalité nous est assurée ; les tribulations de la chair adoucies ; les souffrances de notre exil consolées ; & une vie toute spirituelle proposée aux Chrétiens.

Oui, mes Freres, Jesus-Christ étoit mort pour crucifier le vieil homme ; il ressuscite pour former le nouveau : il étoit mort pour délivrer des esclaves ; il ressuscite pour apprendre aux enfans à user saintement de leur liberté : il étoit mort pour payer nos dettes ; il ressuscite pour nous combler de ses graces : il étoit mort pour sauver des coupables ; il ressuscite pour

inſtruire & perfectionner des Juſtes : il étoit mort pour fermer les portes de l'Enfer ; il reſſuſcite pour nous ouvrir celles du Ciel : en un mot, il étoit mort pour nos péchés ; il reſſuſcite pour notre juſtification : *Traditus eſt propter delicta noſtra, & reſurrexit propter juſtificationem noſtram.*

Pourquoi cela, mes Freres ? pour deux raiſons que je vous prie d'écouter avec attention. Premiérement, il reſſuſcite pour notre juſtification ; parce que ſa réſurrection renferme les motifs les plus preſſans que la Religion puiſſe nous fournir, pour perſévérer dans la grace de la juſtification, que nous venons de recevoir dans les Sacremens : c'eſt mon premier point : en ſecond lieu, parce que ſa réſurrection nous propoſe les moyens les plus sûrs d'y perſévérer ; c'eſt le ſecond. La réſurrection de Jeſus-Chriſt nous anime à perſévérer dans la grace reçue ; nous apprend à y perſévérer ; elle eſt le motif & le modele de notre perſévérance. Voilà le ſens des paroles de mon texte : *Traditus eſt propter delicta noſtra, & reſurrexit propter juſtificationem noſtram :* c'eſt là tout le ſujet de ce diſcours.

I. PARTIE

LEs principales ſources de l'inconſtance des hommes dans les voies de Dieu, ſont ou dans un affoibliſſement de la foi, qui commence à s'éteindre, & à jetter une eſpece de nuage ſur les vérités de la doctrine ſainte ; ou dans la tiédeur de l'eſpé-

rance, qui n'ouvre plus le sein de la gloire à leurs yeux, & ne réveille plus en eux le desir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve dans le Mystere de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils; & des motifs très-puissans pour persévérer dans la grace, où la participation aux saints Mysteres a dû vous établir en ces jours solemnels.

En effet, en premier lieu, si l'affoiblissement de la Foi est d'ordinaire la premiere source de nos rechûtes; s'il y a toujours une sorte d'incrédulité qui dévance le crime; s'il faut que l'esprit doute en quelque maniere des vérités que le cœur abandonne; & que la Religion s'affoiblisse dans une ame, où la piété s'éteint; qui peut douter que la résurrection de Jesus-Christ ne soit le grand témoignage de la Foi chrétienne, & que tous les autres Mysteres ne trouvent en celui-ci leur vérité & leur certitude? En effet, si Jesus-Christ n'est pas ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre aux Fideles de Corinthe, notre prédication est inutile, votre foi est vaine, & nous sommes nous-mêmes des imposteurs. Mais par une raison contraire, si Jesus-Christ est ressuscité, notre ministere vient donc du Ciel, votre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles.

Oui, mes Freres, si la vertu du Pere a délivré Jesus-Christ d'entre les morts, Jesus-Christ étoit donc un Envoyé du Ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du

ſalut. Le Dieu véritable & fidele n'auroit pas voulu autoriſer l'impoſture, en la revêtant du caractere de la vérité, & l'honorant d'une grace, dont juſqu'à Jeſus-Chriſt aucun homme mortel n'avoit été favoriſé, puiſqu'il reſſuſcite pour ne plus mourir; prodige que Jeſus-Chriſt lui-même avoit promis à ſes Diſciples & à ſes ennemis, comme le témoignage le plus déciſif de la vérité de ſon miniſtere. Donc, ſa réſurrection une fois établie, tous ſes Myſteres ſont prouvés, dit S. Auguſtin, & la foi des Chrétiens n'a beſoin que de ce ſeul témoignage: *Reſurrexit Chriſtus, abſoluta res eſt.* S. Aug.

Or, comme je parle ici à un peuple fidele, qu'il faut édifier, & non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la réſurrection du Sauveur. Premiérement, les précautions mêmes de ſes ennnemis: ils avoient ſcellé le tombeau; ils l'avoient environné de ſoldats; ils n'avoient rien oublié pour éviter une ſurpriſe. Ils ſe ſouvenoient que ce Jeſus qu'ils ont crucifié, avoit prédit qu'il reſſuſciteroit le troiſieme jour; ils ne paroiſſoient attentifs qu'à empêcher les Diſciples d'enlever le corps de leur divin Maître: des ennemis ſi puiſſans, ſi vigilans, ſi intéreſſés à n'être point ſurpris, n'avoient garde de ſe laiſſer ſurprendre. Secondement, la dépoſition des Soldats: ils leur font publier, que pendant qu'ils dormoient, les Diſciples ſont venus

enlever le corps de leur Maître. Mais si un profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites destinés à veiller sur le sepulchre & à le garder, peuvent-ils tous de concert & en même temps, s'être livrés au sommeil, & à un sommeil si profond & si durable, qu'étant presque assis sur la pierre qui fermoit le tombeau, ils aient donné le temps aux Disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable, sans bruit & sans agitation, n'ait éveillé quelqu'un des Soldats, & déconcerté une entreprise si téméraire & si insensée? De plus, ces Disciples doutent eux-mêmes: ils n'esperent plus l'accomplissement des promesses de Jesus-Christ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes Femmes: des esprits si grossiers & si incrédules, sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Troisiémement, les apparitions du Sauveur. Ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses Disciples; on eût pu se défier de l'illusion; c'est fort souvent: ce n'est pas en passant; l'imagination frappée peut pour un peu de temps, suppléer à la vérité par ses images, & transporter au dehors ses propres songes; c'est pendant quarante jours: ce n'est pas de loin, & au milieu des airs, où le prestige eût été probable; c'est au milieu d'eux, mangeant, buvant avec eux, se laissant voir

de leurs yeux & toucher de leurs mains, & les inſtruiſant, & leur parlant du Royaume de Dieu : ce n'eſt pas à un ſeul ; il eſt des eſprits plus crédules que les autres ; c'eſt à tous en commun, & à pluſieurs en particulier : ce n'eſt pas ſous une figure nouvelle : le changement eût été ſuſpect ; c'eſt avec ſes plaies, & tous les traits auſquels on pouvoit encore le reconnoître. Enfin, le martyre des Apôtres, pour rendre témoignage à la vérité de ce miracle, dont ils avoient été témoins : *Cujus nos omnes teſtes ſumus.* Quel intérêt ont-ils de le publier, ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas reſſuſcité ? Quoi ! ils vont s'expoſer aux plus cruels tourmens pour établir une doctrine qu'ils croient eux-mêmes fauſſe ; ils vont tromper le genre humain, ſans attendre d'autre prix de leur impoſture que les feux, les roues & les gibets ! Une fauſſe perſuaſion, en matiere de Religion ſur-tout, peut pouſſer des eſprits ſimples & crédules à des excès & à des démarches extraordinaires. Mais que des pêcheurs groſſiers, que des hommes ſans lettres, & de la lie du Peuple, entreprennent, de ſang froid, d'aller ſéduire l'univers, & de braver tous les genres de mort les plus affreux, pour publier que leur Maître eſt reſſuſcité, & qu'ils ſoient perſuadés qu'il ne l'eſt pas ; c'eſt une ſorte d'extravagance dont les hommes ne ſont pas capables, & qui deviendroit un plus grand prodige, que tous ceux mêmes que l'incrédulité conteſte à la foi des Chrétiens. *Act.* 2. 32.

D'ailleurs ces Disciples ont abandonné Jesus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardoient encore comme le Libérateur promis à leurs peres, & le Christ Fils du Dieu vivant; & ils le confesserent généreusement sur les échafauts après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse? ils verseront tous leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité? ils se répandront dans tout l'univers, comme des désespérés, pour débiter un fait qu'ils croient fabuleux? & parmi tous ces hommes foibles & timides, aucun d'eux ne se démentira, & ne confessera au milieu des tourmens, sa fureur ni son extravagance? Mais je sens que j'insiste trop long-temps sur une vérité si éclatante, & que votre religion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or voilà, mes Freres, comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme juste: il voit dans ce Mystere toute la Religion assurée; les châtimens dont elle menace, certains; ses promesses, infaillibles; ses préceptes, nécessaires; ses conseils, importans; ses observances, respectables; le plus simple détail de son culte, digne de nos hommages. Dès-là que Jesus-Christ est ressuscité, ah! dès-lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu; rien de plus à craindre que le vice; rien de plus insensé que de négliger le soin de son

ame; rien de plus ſage que de ſacrifier au ſalut. Des-là les dériſions des impies ſur la ſainteté de nos Myſteres, ſont des extragances que j'ai peine à comprendre, & des blaſphêmes dont j'ai horreur; les réflexions des ſages du monde ſur les ſaintes obſcurité de la Foi, des diſcours d'enfant. Dès-là l'Evangile me paroît ma ſeule regle; les exemples de Jeſus-Chriſt, mon modele; les terreurs de la piété, des dons de Dieu; la ſécurité des libertins, une fureur déſeſpérée; en un mot, l'infidélité aux graces reçues, & les rechûtes dans les premiers déſordres, le plus grand des malheurs, & le caractere des réprouvés.

Or, mes Freres, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconſtance du cœur de l'homme, & à l'établir dans une piété ſolide & durable, que ces grandes vérités? Ah! auſſi les Diſciples, témoins de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, ne ſe démentent plus; ils perſéverent tous juſqu'à la fin dans la priere, & dans le miniſtere de la parole ſainte; il ne ſe trouve plus parmi eux de Judas, qui abandonne la vérité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet Apôtre ne retombe plus, & confirme même ſes freres. A peine Thomas a-t-il touchés les cicatrices glorieuſes de ſes plaies, qu'il adore ſon Seigneur & ſon Dieu, & demeure à jamais fidele. Les Diſciples d'Emmaüs ne l'ont pas plutôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils retournent à Jeruſalem ſe réunir aux autres Diſ-

ciples. Ah, mes Freres ! ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jesus-Christ ? ne sommes-nous pas les enfans des Saints, qui le virent & qui l'adorerent sur la montagne de Galilée ? Nous avons vu de leurs yeux, & touché de leurs mains : nous avons même senti, en ces jours heureux, Jesus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grace des Sacremens. Eh ! pourquoi retournerions-nous donc encore en arriere ? pourquoi rentrerions-nous dans nos premieres voies ? Si ce Mystere rend notre foi inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur ? S'il seroit monstreux, après tant de preuves, dit S. Augustin, de ne pas croire ; l'est-il moins de croire, & de vivre comme si l'on ne croyoit pas ? Un Fidele persuadé qu'il ressuscitera pour jouir d'un bonheur éternel, ou pour être livré à des flammes éternelles, peut-il oublier un si grand intérêt, durant le seul instant qu'il paroît sur la terre ? & si les biens fugitifs, qui n'ont rien de réel, & que nous ne goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire, la véritable félicité, des biens sans fin & sans mesure, une éternité de gloire, de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne sauroit-elle nous détromper, & dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le ciel, & un temps qui se précipite & qui va finir demain, pour l'éternité

Second motif que je prends dans ce Myſtere, pour nous animer à conſerver la grace reçue en ces jours ſaints. Non-ſeulement ce Myſtere affermit notre foi, mais encore premiérement, il raſſure notre eſpérance; ſecondement, il la conſole; troiſiémement il la corrige. La réſurrection de Jeſus-Chriſt raſſure notre eſpérance. Nous ſavons, dit l'Apôtre, que nous lui ſerons un jour ſemblables, & que nous ſuivrons la deſtinée de notre Chef; nous ſavons qu'étant le premier né d'entre ſes freres, il ne doit être que les prémices heureuſes de ceux qui dorment pour reſſuſciter; & qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort & de la corruption, que pour ſervir de gage à l'eſpérance de la nature entiere: nous ſavons que ſa réſurrection ſeroit inutile, ſi nous ne devions pas reſſuſciter avec lui; qu'il ſeroit dans le Ciel, ſans Egliſe, ſans ſacerdoce, ſans ſacrifice; & qu'il n'y ſeroit pas notre Pontife éternel, s'il n'offroit pas éternellement ſon corps myſtique à ſon Pere. Ainſi nous ſavons que nos freres, qui nous ont précédés avec le ſigne de la Foi, & qui dorment en Jeſus-Chriſt dans le ſommeil de la paix & de l'unité, n'ont pas péri ſans reſſource; qu'il ont diſparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuſe eſpérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en pouſſiere, la patûre des oiſeaux du ciel, ou des animaux de la terre; mais que celui qui appelle les choſes qui ne

ſont pas, comme celles qui ſont, raſſemblera des quatre vents les portions diſperſées de leur chair; démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ſes Elus; reprendra leurs reſtes précieux que la révolution des temps, & la viciſſitude des choſes a confondus, & qui ſont connus de lui ſeul, & que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce ſouvenir, mes Freres, que de puiſſans motifs pour affermir une ame dans la grace & dans le ſervice de Dieu! Je reſſuſciterai avec cette chair que je vais deshonorer; je la porterai aux yeux de Jeſus-Chriſt & de ſes Anges, encore marquée des taches honteuſes de mes iniquités. Hélas! ſi tout devoit mourir avec moi, je pourrois tout permettre à mes deſirs corrompus: mais l'impie reſſuſcitera comme le Juſte: la trompette fatale éveillera, ſans égard, tous ceux qui repoſeront ſous l'empire de la mort: il faudra reparoître ſur la ſcene à la face de tout l'univers; & voir revivre des œuvres de ténebres, que je croyois enſevelies dans un éternel oubli. Quoi! pendant toute l'éternité, la honte de l'action que je vais commettre, me ſera reprochée? ni les ſiecles, ni les années, ni les tourmens, n'effaceront jamais cette circonſtance honteuſe de ma vie? un plaiſir ſi rapide, qui n'eſt déjà plus lorſque je le goûte, & dont je me diſpute moi-même, en le goûtant, la fauſſe douceur, par des remords & des agita-

tions ſecrettes ; ce moment ſi fugitif ſera écrit dans le Livre des vengeances du Seigneur en caracteres immortels ; ſera ſcellé dans les tréſors de la colere divine, & durera autant que la juſtice de Dieu même ? Grand Dieu ! puiſque mes actions, mes paroles, mes penſées, mes deſirs, doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, ſoutenez ma foibleſſe ; & faites entendre à mon cœur, qu'un Chrétien ne doit plus rien ſe permettre, qui ne ſoit digne de l'éternité !

En ſecond lieu, la réſurrection de Jeſus-Chriſt conſole notre eſpérance. Car, mes Freres, ſi la piété a ſes douceurs, elle a auſſi ſes amertumes ; & les combats éternels, ou qu'il faut ſe livrer à ſoi-même, ou qu'il faut ſoutenir du côté de preſque tous les objets qui nous environnent, en ſont les épines & les violences. La vertu ne ſe conſerve que par des ſacrifices continuels ; & ſi vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu ; les paſſions renaiſſent, ce ſemble, de leur propre défaite : vous croyez avoir réſiſté juſqu'au ſang, & remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on ſe laſſe d'être toujours aux priſes avec ſoi-même, de porter toujours un Royaume diviſé au-dedans de ſoi : on panche naturellement à vivre d'intelligence avec ſon propre cœur, & à jouir tranquillement de ſoi-même ; & voilà la ſource la plus commune de nos rechûtes.

Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient & ne console l'ame fidele, comme l'espérance de la résurection : elle fait que ce corps de péché qui l'appesantit, sera bientôt conforme à la ressemblance de celui de Jesus-Christ glorieux & ressuscité. Ainsi loin de s'abattre sous le poids de sa chair, elle sent que sa délivrance s'approche : plus l'ange de Satan la presse, plus le desir d'être délivrée de ce corps de mort, augmente : plus l'aiguillon du péché se fait sentir, plus elle souhaite sa dissolution & sa réunion avec Jesus-Christ : elle trouve dans sa foiblesse une nouvelle force ; ses tentations portent avec elles leur remede ; & tous les mouvemens qui l'avertissent du fond de sa corruption, la consolent par l'espérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ses miseres.

Dans les tribulations qui arrivent au Juste, du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. Job, sur son fumier, voit tranquillement son corps tomber en pieces : *Je sais*, dit-il, *que mon Redempteur est vivant ; que je ressusciterai de la terre au dernier jour ; que je verrai mon Dieu & mon Sauveur avec cette même chair, dont les vers & la pourriture ont déjà fait un cadavre. Cette douce espérance est cachée dans mon sein.* Et il ne faut que cela, mes Freres, pour consoler toute la rigueur de ses peines : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Nous nous réjouissons dans les tribulations, disoient les

Job. 19. 25. 26.

Ibid. V. 17.

premiers Fideles, parce que nous attendons Jesus-Christ du haut du ciel, qui réformera la bassesse de notre corps, afin de le rendre semblable à la gloire & à la clarté du sien, & que notre espérance est certaine. Dans cette attente, on nous maudit, & nous bénissons : on nous charge de chaînes, & nous sommes libres : on nous foule aux pieds, & nous ne sommes point abattus ; & nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche. Ainsi parloient autrefois, par la bouche de l'Apôtre, des Fideles opprimés, persécutés, proscrits, traînés dans les prisons & sur les échafauds ; il n'étoit plus de tourmens si affreux qui ne leur parussent doux, dans la vue de la bienheureuse espérance.

Aussi, mes Freres, ils croyoient sans cesse voir arriver Jesus-Christ du haut des airs : ils croyoient que chaque jour alloit être le jour tant desiré de son avénement : c'étoit une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on desire avec ardeur ; & les Apôtres avoient besoin de toute leur autorité, pour calmer là-dessus la vive impatience de ces saints Disciples. Jesus-Christ lui-même avoit cru devoir prévenir les pieges qu'on pouvoit tendre un jour sur ce point à la vivacité de leurs empressemens, & à leur crédulité, en les avertissant de n'ajouter pas foi trop facilement à ceux qui viendroient leur annoncer qu'il alloit paroître : *Nolite credere.* De-là au *Matth.* 24. 23.

milieu des tourmens, ils défioient, avec une sainte fierté, la barbarie des tyrans : Vous pouvez bien déchirer nos corps, leur disoient ils, le Spectateur céleste de notre confession nous les rendra plus glorieux & plus éclatans : les plaies cruelles, dont vous defigurez nos membres, se changeront en des rayons de lumiere ; & votre inhumanité augmentera notre gloire. Tel étoit l'esprit de ces siecles heureux : une vaine spiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines consolations à la vertu : on n'avoit pas encore fermé le sein de la gloire aux Fideles, pour les en rendre plus dignes : on n'avoit pas encore fait une perfection monstrueuse d'être indifférent aux promesses de la Foi, pour y arriver plus surement : on auroit en horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir, ou de l'indifférence pour le salut même ; & la bienheureuse espérance étoit alors toute la piété & toute la perfection des Fideles.

En effet, le Juste seroit à plaindre s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jesus-Christ n'est point ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre, & que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si in hac vita tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus ;* telle est la destinée du Chrétien. L'Evangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde ; ses maximes

1. *Cor.* 15. 19.

ſont triſtes, & ne promettent rien de trop agréable ici-bas ; & s'il n'y a plus rien à eſpérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un diſciple de Jeſus-Chriſt. Or, ſur cette vérité inconteſtable, vous n'avez, mon cher Auditeur, qu'à vous décider vous même, pour connoître ſi vous êtes diſciple de Jeſus-Chriſt, ou enfant du ſiecle, & par conſéquent enfant de mort & de perdition : la regle eſt sûre. Sil n'y avoit point de réſurrection à eſpérer, ſeriez-vous à plaindre ? Si vous n'attendiez qu'un anéantiſſement éternel après cette vie, vous faites-vous aſſez de violence en celle-ci, prenez-vous aſſez ſur vous-même, mortifiez-vous aſſez tous vos deſirs, crucifiez-vous aſſez votre chair, ſouffrez-vous aſſez les mépris & les injures, fuyez-vous aſſez les plaiſirs, vivez-vous aſſez ſéparé du monde, veillez-vous aſſez ſur vos ſens, êtes-vous aſſez détaché de la gloire, des biens périſſables, pour dire avec l'Apôtre: *Si nous n'eſpérons en Jeſus-Chriſt que pour cette vie, nous ſommes les plus malheureux de tous les hommes.* Quand la Religion ſeroit un ſonge, qu'y perdriez-vous ? quand tout ce qu'on nous dit de la réſurrection à venir, & des promeſſes de la Foi, ſeroient de fables, ſeriez-vous fort trompé dans vos meſures ? quand tout mourroit avec vous, auriez-vous de grands reproches à vous faire au lit de la mort, ſur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie préſente ; ſur les plaiſirs dont vous *Ibid.*

vous y êtes abſtenu ; ſur les ſacrifices, les violences, les auſtérités, les privations que vous avez ſouffert pour une éternité & une avenir chimérique ? Si l'on venoit vous déclarer que la Foi des Chrétiens eſt une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite ? Ah ! les premiers Fideles avoient droit de dire, que ſi Jeſus-Chriſt n'étoit pas reſſuſcité, tout étoit perdu pour eux. Des infortunés qui ſacrifioient tout à cette eſpérance, qui ſouffroient la faim, la ſoif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens & de la vie pour lui plaire, & dans la ſeule eſpérance d'aller jouir de lui : *Tantùm ut Chriſto fruar ;* des hommes qui n'avoient aucune conſolation ſur la terre ; qui ſe diſputoient les plus légers plaiſirs ; qui regardoient la vie préſente comme un exil, comme une vallée de larmes ; ces hommes pouvoient aſſurer hardiment, que s'il ne devoit point y avoir de réſurrection, rien n'égaloit leur malheur ſur la terre. Mais vous à qui la Foi en Jeſus-Chriſt ne coûte rien ; vous qui ne ſacrifiez à ſes promeſſes, ni plaiſirs, ni goûts, ni ſuperfluités, ni penchans ; vous qui ſous l'Evangile vivez auſſi doucement, auſſi agréablement, auſſi mollement, que ſai-je ? auſſi licencieuſement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infideles, où ſon nom n'eſt point connu ; qu'il ſoit reſſuſcité, ou qu'il ne le ſoit pas, vous n'en

S. Ignat. Mart.

êtes

êtes ni plus ni moins à plaindre ; la fauſſeté ou la vérité de ſes promeſſes, ne change rien à votre deſtinée ; & dès-là vous n'êtes plus Chrétien ; vous n'appartenez plus à Jeſus-Chriſt ; vous n'avez plus de droit à ſon eſpérance.

Et voilà en dernier lieu, comme la réſurrection de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement aſſure & conſole, mais encore corrige notre eſpérance, en nous propoſant les moyens, qui ſeuls nous donnent droit d'eſpérer ; en nous faiſant entendre qu'il n'eſt pas poſſible de chercher ſa félicité ſur la terre, & d'eſpérer en Jeſus-Chriſt, & que le fidele qui ne ſouffre rien ici-bas, ne ſauroit auſſi rien eſpérer pour l'avenir.

Mais ce n'eſt pas par cet endroit ſeul que la réſurrection de Jeſus-Chriſt corrige notre eſpérance. En effet, une des cauſes les plus ordinaires de nos rechûtes après la ſolemnité, eſt de nous perſuader que le retour à la grace eſt facile, & ainſi d'eſpérer contre l'eſpérance. Or, le Myſtere de la réſurrection de Jeſus-Chriſt corrige cette erreur ſi commune & ſi dangereuſe ; car le bienfait de la réſurrection n'a été en lui que le prix du plus douloureux de tous les ſacrifices ; & il n'a mérité ſa délivrance du tombeau, qu'en devenant l'homme de douleurs. Or la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt le modele de la nôtre ; c'eſt-à-dire, que ſi nous retombons, il faudra paſſer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence. Si je retombe,

ô Dieu ! que ce plaisir rapide & frivole va me coûter cher ! quel calice à boire, pour recouvrer la vie & l'innocence que je vais perdre ! Je ne sai déjà que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu, quand on a eu le malheur de s'éloigner de lui ; & ce que les commencemens d'une conversion ont de terrible pour le cœur : est ce qu'après une rechûte, cette entreprise auroit moins de difficulté ? Mais mes mauvais penchans seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes foibles desirs de salut refroidis, le yeux du public même plus redoutables, par les inégalités de ma conduite ; tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant & plus pénible : or, si j'ai eu tant de peine à faire une premiere démarche que tout sembloit faciliter ; comment pourrois-je si fort compter sur une seconde, où tout m'offrira de nouveaux obstacles ? Ainsi s'affermit dans la persévérance une ame fidele.

Mais, d'ailleurs, la grace d'une seconde pénitence vous sera-t-elle accordée ? Seconde raison que nous fournit ce Mystere. Savez vous bien ce que c'est que la grace de la conversion ; cette grace qui nous fait passer de la mort du péché à la vie & à la résurrection de la Justice ? Ecoutez l'Apôtre, qui va vous l'apprendre : La même vertu suréminente de Dieu, dit-il, qui a opéré sur Jesus-Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur

nous ; pour nous retirer des voies des la mort & de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grace ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt vrai que la réſurrection ſpirituelle du pécheur, eſt un ouvrage auſſi grand pour Dieu que la réſurrection corporelle de Jeſus-Chriſt, que le miracle eſt ici égal ; qu'il a beſoin d'une vertu auſſi éclatante pour l'un que pour l'autre ; & que s'il y a quelque différence à faire, c'eſt qu'en reſſuſcitant ſon Fils, il commande à la mort, & il eſt obéi, & la mort qui entend ſa voix ne réſiſte point à ſes ordres ; au lieu qu'en reſſuſcitant le pécheur, il commande à un cœur corrompu, & ce cœur ſe défend ; & ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même après l'avoir entendu, réſiſte à ſes ordres, & repouſſe la main, qui vient le retirer du tombeau, & des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une ſeconde fois une faveur auſſi ſignalée ? pouvez-vous vous flatter qu'il opérera encore une fois pour vous un prodige, qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de ſon Fils ? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups ſi miraculeux de la Puiſſance divine ? De toutes les graces, celle de la converſion, eſt la plus rare ; & vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours ? Que ſavez-vous ſi le Seigneur, après avoir fait une fois éclater ſur vous les merveilles de ſa miſéricorde, en rompant les chaînes de la mort & du péché qui lioient votre ame,

& en vous faisant revivre avec Jesus-Christ ressuscité d'une vie nouvelle, ne manifestera pas à l'avenir en vous la sévérité de sa Justice, en vous livrant pour toujours aux desirs de vos passions insensées ? Nous lisons bien dans les Livres saints que Lazare, que la fille de Jaïre, que le jeune homme de Naïm furent ressuscités ; mais nous ne lisons pas que ce bienfait signalé leur ait été encore accordé. La seconde mort fut pour eux la derniere ; & dans cette image, on veut nous faire comprendre, que le miracle d'une seconde résurrection est rarement accordé au pécheur.

Conservons donc précieusement, mes Freres, un trésor si difficile à recouvrer, si nous avons été assez heureux que de ressusciter avec Jesus-Christ dans la participation des saints Mysteres. Ah ! si vous connoissiez, mes Freres, ce que vous perdez en perdant la grace sanctifiante : si vous saviez que la perte de l'Univers entier n'est rien à son égal : si vous pensiez que c'est le prix du Sang de Jesus-Christ, & le seul fruit des souffrances dont vous venez d'être témoin : si vous faisiez réflexion que c'est la dragme précieuse dont on achete l'éternité : si vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand ; tout ce que les créatures, & le monde entier ne sauroit vous remplacer ; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-même, ce que celui seul que vous offensez

peut vous rendre ; que vous perdez ce que tant de réprouvés ſouhaiteront pendant toute l'éternité, ce qui ſera la félicité de tant de Juſtes dans le Ciel, ce qui eſt refuſé à tant de pécheurs ſur la terre : ſi vous le pouviez comprendre, ſans doute ce ſouvenir vous animeroit à perſévérer dans le ſervice de Dieu, où la grace des Sacremens vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la réſurrection de Jeſus-Chriſt ; il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même myſtere.

II. PARTIE

Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus, dit l'Apôtre : *la mort n'a plus d'empire ſur lui*, parce que ſa Réſurrection renferme un renouvellement entier & parfait ; qu'il n'a plus rien de terreſtre au ſortir du tombeau ; & que *la mort a été abſorbée dans ſa propre victoire*. Or voilà le modele & le moyen de notre perſévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes Freres ; il faut que tout ce qui étoit en vous de terreſtre & de mortel ſoit détruit ; pour ainſi dire, & que vous ſoyez un homme tout renouvellé & tout céleſte. Une paſſion négligée conſerve toutes les autres ; une ſeule plaie flattée attire ſur elle les mauvaiſes humeurs de tout le corps. Ainſi votre attention doit redoubler, votre vigilance croître ; & comme Jeſus-Chriſt n'a compté ſes travaux finis, & ſa victoire aſſurée, que lorſque la mort a été entiére-

Rom. 6. 9.

I. Cor. 15. 54.

ment abſorbée en lui, & qu'elle n'a plus eu ni armes, ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre; tandis qu'il vous reſtera des paſſions à combattre, des deſirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre réſurrection comme imparfaite, & avancer ſans ceſſe dans la reſſemblance de l'homme nouveau.

Cependant, l'erreur commune regarde le temps Paſcal comme un temps de relâchement, de repos, de liberté, & de plaiſirs. Mais je le répéte, ſi vous voulez conſerver la grace de la réſurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement & de ferveur: en voici les raiſons; elles me paroiſſent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'eſt que trop vrai que la plupart des Fideles croient avoir droit de ſe délaſſer, & de donner moins de ſoins à leur ſalut éternel, quand une fois ils ſont arrivés au bout de cette carriere de pénitence; qu'ils ne font conſiſter le privilege de la réſurrection que dans des mœurs plus douces, dans un uſage plus libre des plaiſirs de la table, du jeu, des ſpectacles, & dans la rareté des prieres publiques & des autres devoirs de la Religion. Or, pour faire ſentir d'abord l'illuſion d'une erreur ſi vulgaire, & injurieuſe à la ſainteté de ce temps, il ſuffiroit de vous dire que l'allégreſſe de l'Egliſe en ces jours heureux, n'eſt fondée que ſur la victoire que Jeſus-Chriſt & tous les Fideles avec lui, remportent aujourd'hui ſur le péché; que

votre retour à la grace fait tout le sujet de ses cantiques de joie ; & que si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, & gémit, en secret devant son Epoux : qu'ainsi, elle ne paroît en ce jour triomphante & environnée de gloire, que pour célébrer le triomphe de la grace sur vos cœurs ; & qu'elle vous regarde comme autant de captifs, qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort, & de la puissance des ténebres. En un mot, c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie, ou de sa tristesse. Car d'ailleurs le temps de la vie présente n'est pas le temps de sa joie : étrangere, éloignée de son Epoux, déchirée par les schismes & les contentions, deshonorée par les scandales, affligée par les chûtes de ses enfans, elle gémit sans cesse ; elle soupire après sa délivrance ; & ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, & de vifs empressemens d'être réunie à l'Eglise du Ciel, dont son Epoux est le Pontife visible. Mais laissons-là les raisons qui la regardent elle-seule ; & arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si après des mœurs désordonnées, & une vie toute criminelle, vous avez été assez heureux, pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des Sacremens, & vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace ;

vous ne faites que de naître dans la justice & dans la sainteté : or, dans cet état d'enfance & de foiblesse, comme vous êtes plus aisé à séduire & à ébranler, il vous faut aussi plus de précautions, & plus de secours pour vous soutenir. D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier : vous avez gémi au Tribunal, il est vrai ; vous vous y êtes déclaré pécheur ; vous y avez porté des sentimens vifs de componction, & une détestation sincere de vos crimes : nous y avons essuyé vos larmes, recueilli vos soupirs, & consolé votre douleur, qui nous rempliſſoit nous-mêmes de consolation ; mais sont-ce là les seuls fruits de la pénitence ? une vie entiere de plaisirs & de dissipation seroit-elle effacée par quelques larmes passageres ? & le péché seroit-il expié dès qu'il est remis ? Or, si vous êtes un nouveau Pénitent, eh ! où sont ces transports de zele, cette indignation contre soi-même, cette avidité de souffrance, qui sont toujours les prémices de l'Esprit de Dieu dans un cœur touché ? Vous n'avez pas encore commencé, & vous voulez vous permettre des adoucissemens, que les plus justes, après de longues années de pénitence, n'oseroient encore s'accorder ? Est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carriere ? Il peut arriver quelquefois que sur la fin de la course, on se relâche ; & que la ferveur se rallentisse

après plusieurs années d'austérité : mais du moins les commencemens ont été fervens. Le Roi de Ninive se met sous la cendre, déchire ses vêtemens, afflige sa chair par le jeûne & par le cilice : c'est le caractere de la premiere grace ; les efforts qu'elle inspire d'abord sont héroïques ; & c'est alors que le pécheur nouvellement touché, a besoin de frein, & qu'il faut que la sagesse d'un conducteur modere les saillies, & arrête l'impétuosité du zele, & de l'esprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher Auditeur, si vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit ? si vos premieres démarches commencent par être tiedes & languissantes, comment soutiendrez-vous les secousses, les ennuis, les dégoûts inséparables des suites & de la durée ?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes, que dans un commencement de nouvelle vie. C'est alors que le démon furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer : c'est alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en pieges, qu'il reveille toutes les passions encore à demi vivantes, qu'il répand des dégoûts & des amertumes sur toutes nos demarches, qu'il rassemble tous les obstacles, qu'il grossit les difficultés ; en un mot, qu'il épuise tous ses artifices, pour rentrer dans la maison de

notre ame avec sept esprits impurs encore plus méchans que lui. Or, si les tentations sont d'un côté plus vives, la piété de l'autre est alors plus foible. C'est une étincelle à peine allumée, & qu'il faut entretenir à force de soins & de ménagemens : c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre ; la moindre ardeur des tentations, de faire sécher. En quel temps donc la fidélité & la vigilance furent jamais plus nécessaires ? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer & de n'être point sur vos gardes, dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer ? N'est-ce pas alors que la retraite, la priere, l'éloignement du monde & des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints sont plus que jamais de saison ; & qu'aller exposer un trésor, que vous portez dans un cœur, si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre.

Enfin, je n'ajoute pas que l'Eglise en ce saint temps, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des fideles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zele & d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi & la piété étoient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos Temples ; la parole de l'Evangile plus souvent & en plus de lieux annoncée ; les

prieres de l'Eglise plus longues & plus solemnelles ; tout cet appareil de deuil & de tristesse dont elle étoit couverte ; le souvenir des Mysteres douloureux qu'elle nous rappelloit ; la loi des jeûnes & des abstinences ; les plaisirs publics suspendus ; la liberté des tables modérée ; le crime obligé presque de se cacher, ou du moins de se ménager ; le devoir Pascal, auquel, si vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés, & absolument abandonnés de Dieu, tout le reste se mettoit en état de satisfaire ; tout cela pouvoit servir de soutien à une piété naissante. Mais dans le temps où nous allons entrer, la vertu ne trouve presque plus rien dans les dehors de la Religion, qui l'aide, qui la reveille, qui la défende : toute la beauté de la Fille du Roi est, pour ainsi dire, au dedans. L'Eglise supposant que nous sommes devenus des hommes tout spirituels & celestes par la résurrection, fournit à notre piété moins de secours sensibles ; les jeûnes cessent ; les prieres publiques diminuent ; les chaires chrétiennes se taisent ; les cérémonies du culte sont plus unies & plus simples ; les solemnités finissent ; la révolution des Mysteres s'accomplit ; l'Eglise de la terre ressuscitée est une image de celle du Ciel, où l'amour, l'adoration, l'action de graces & le silence tiennent lieu d'hymnes & de cantiques, & forment toute sa religion & tout son culte.

Or, pour vous, qui êtes encore foible

dans la foi, cette privation de secours sensibles, cette vie intérieure & parfaite à ses dangers. Il est à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul : il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance & de volupté ; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu ; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraye le chemin au crime ; que la rareté des prieres publiques ne vous défaccoutume d'élever votre cœur à Dieu ; que le silence des chaires chrétiennes ne vous endorme sur les vérités du salut ; en un mot, que la sainte liberté de ce temps ne soit pour vous une occasion de rechûte & de libertinage.

Et pour mieux vous développer cette vérité, (car on ne sauroit trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise sur l'ordre & sur la fin de ses solemnités & de ses Mysteres ; puisque c'est là toute la piété de cet exil & de notre pélerinage :) remarquez, je vous prie, mes Freres, que depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa résurrection, & à l'effusion de son Esprit saint que nous attendons, l'Eglise vous a tenu sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, & qu'elle vouloit former à Jesus-Christ ; elle vous a fait croître successivement par la grace de chaque mystere ; elle ne vous a point perdu

de vue, & vous a donné tous ses soins. Mais désormais les mystères de la résurrection, & de l'effusion de l'Esprit saint accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous ; elle suppose que vous êtes des hommes célestes, remplis de tous les dons d'en haut, parvenus à la parfaite ressemblance de Jesus-Christ glorifié, & qui n'avez plus besoin des secours dont elle avoit jusques-là soutenu votre enfance. Elle vous laisse à vous-mêmes, elle se retire dans le secret de son Sanctuaire ; elle ne propose plus à votre piété, que le mystere ineffable de l'unité de l'essence divine, & de la Trinité des Personnes, qui fait la seule occupation, tout le culte, toute la religion des Esprit célestes, & des Bienheureux dans le Ciel : elle croit que menant désormais sur la terre une vie toute céleste, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Eglise du ciel offre à ses Elus, & qu'elle n'a plus qu'à vous offrir le sein de la gloire, & le mystere ineffable de la Trinité, loin de vous suivre encore, & de vous secourir, comme elle a fait jusqu'ici, au milieu des périls & des écueils qui sont sur la terre. Jugez si ces jours de perfection, de gloire, de vie céleste, de plénitude de l'Esprit saint pour des Chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement & de licence ; & si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jesus-Christ.

Mais après tout, quand une vie molle, sensuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions & de toutes les violences de la piété, ne seroit pas dangereuse après la sainte solemnité, elle seroit du moins injuste pour la plupart de vous, mes Freres, qui m'écoutez. Et certes, mes Freres, ces jours de pénitence dont nous venons de sortir, ont-ils assez exténué votre chair, pour vous donner droit à vous délasser de vos peines? qu'avez-vous souffert durant ce temps consacré par l'Eglise à la mortification & aux souffrances de Jesus-Christ? en quoi l'avez-vous distingué des autres temps de l'année? Avez-vous paru dans nos Temples sous la cendre & sous le cilice? avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? a-t-on vu plus de prieres, plus de retraite, plus d'austérité, ou du moins plus de régularité dans vos mœurs? avez-vous seulement satisfait aux loix de l'Eglise, & fait gémir sous le devoir austere du jeûne, accompli dans toute son étendue, un corps que vous ne sauriez trop châtier? Ah! le Juste arrivé au bout de cette carriere, a droit d'essuyer ses larmes, de laver son visage, de parfumer sa tête, de se revêtir de ses vêtemens de gloire & d'allégresse; de prendre part à la joie publique de l'Eglise, & de goûter avec elle les consolations sensibles de ce saint temps; lui qui, loin de se dispenser de la sévérité de ses loix, y a ajouté des rigueurs de surcroît.

Mais vous qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence, vous qui portez au myſtere de la Réſurrection une chair auſſi rebelle, des paſſions auſſi vives & auſſi entieres qu'elles l'étoient avant ces jours de macération & d'abſtinence. Ah! loin de vous permettre aujourd'hui des délaſſemens que vous n'avez pas mérités, vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté paſſée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce temps de joie en un temps de deuil & de triſteſſe, & de commencer une carriere que vous n'avez pas encore fournie.

Et ſi vous ſouhaitez d'apprendre avant que je finiſſe, en quoi conſiſte ce renouvellement qu'on vous demande, & quels ſont en détail les moyens de conſerver la grace de la réſurrection, ce qui doit être le fruit de tout ce Diſcours; je vous réponds que la grace ne peut ſe conſerver, que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée; que les ſentimens d'amour, de compoñction, qui l'ont attirée dans votre ame, ſeuls peuvent l'y entretenir; & qu'il en eſt de l'homme ſpirituel comme de l'homme terreſtre, c'eſt-à-dire que ſa conſervation n'a rien qui ne reſſemble à ſa premiere formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris en ces jours ſolemnels, pour recouvrer la grace de la ſatisfaction, s'il eſt vrai que vous l'ayez recouvrée? quelles ſont les voies

par où vous êtes arrivé à cet etat heureux? les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avoient séduit, une conviction sincere de votre foiblesse, & du besoin que vous aviez de priere & de vigilance, un dégoût véritable du monde & de ses plaisirs, un goût de Dieu & de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien, mon cher Auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grace de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver, que vous avez fait pour la retrouver; & qu'ainsi vous relâcher, c'est tout perdre, & risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Voilà, mes Freres, les motifs & les moyens de persévérance que nous fournit aujourd'hui la résurrection de Jesus-Christ. Souffrez donc, mes Freres, que je finisse ce discours, cette carriere sainte, & l'ouvrage de mon ministere, en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressoit autrefois aux Fideles nouvellement convertis à la Foi. Mes Freres, leur disoit-il, demeurez donc fermes, & ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grace de Jesus-Christ vient de vous délivrer: *State*, &

Galat. 1. 5.

nolite iterùm jugo ſervitutis contineri. Tout ce que vous venez de ſouffrir pour purifier votre conſcience, pour en éclaircir les abymes au Tribunal ſacré ; ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre foibleſſe, ces déchiremens du cœur ; tout cela, l'auriez-vous ſouffert en vain ? *Tanta paſſi eſtis ſine cauſa ?* N'allez donc plus reprendre des chaînes, dont vous n'avez pu vous-même ſoutenir la peſanteur : ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pu calmer : ne rentrez plus dans ces voies ameres de l'iniquité, que vous avez trouvé vous-même ſi triſtes & ſi difficiles : *State & nolite iterùm jugo ſervitutis contineri.* Comparez l'état où la grace des Sacremens vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne ſentez-vous pas une joie ſecrette au fond de la conſcience : une douceur, une paix, que le monde & les paſſions ne vous avoient jamais donnée : vos troubles ne ſont-ils pas calmés, vos remords appaiſés ? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaiſir ce temple, ces autels, tous ces ſpectacles pompeux que l'Egliſe étale aujourd'hui à vos yeux ? n'entendez-vous pas ces chants d'allégreſſe, & ſon innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleſte Sion ? N'écoutez-vous pas la parole du ſalut qu'on vous annonce, avec une conſolation ſenſible, au lieu qu'elle étoit auparavant pour

Ibid. 3. 4.

vous un glaive perçant, qui portoit l'effroi & la douleur jusqu'au fond de votre ame ? Rappellez vos jours de dissolution & de ténebres : ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui ? N'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait ? & en avez-vous jamais vu dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux & de si auguste ? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer ; & ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait tout le bonheur & toute la consolation de ceux qui le portent : *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfans de lumiere ; soutenez cet heureux titre : vous venez d'être faits héritiers du Ciel ; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au dessous d'une si magnifique espérance : vous voilà devenus la victoire de Jesus-Christ, le fruit de sa mort, & le trophée de sa résurrection ; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure & honteuse de son ennemi : *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Que dirai-je de plus, mes Freres ? Les Anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le Ciel, & vos freres, qui vous ont précédés avec le signe de la Foi ; les saints Protecteurs de cette Monarchie, qui ont annoncé Jesus-Christ à nos peres, vous regardent avec joie du haut de la

demeure céleſte : ils célebrent dans le ſéjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grace, & votre réunion avec eux & avec toute l'Egliſe du Ciel : ils chantent aux pieds du trône le Cantique de louange & d'actions de grace. Voudriez-vous fermer encore les Cieux ſur vous, vous ſéparer encore de la charité des Citoyens de la Jéruſalem céleſte, & rompre des liens ſi heureux & ſi deſirables pour vous. Demeurez donc fermes ; & ne paſſez plus de la ſainte liberté des enfans de Dieu, à l'eſclavage affreux du démon & du péché : *State, & nolite iterùm jugo ſervitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin ? Vous avez même réjoui les Anges de la terre, les Miniſtres de l'Egliſe, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos ſoupirs, de la douleur de votre confeſſion, de la ſincérité de votre pénitence : ils vous ont appliqué avec joie le ſang de l'Agneau, & le remede de vos ſouillures : ils vous ont réconcilié avec l'Autel, & avec le Dieu qu'on y adore : ils vous ont donné le baiſer de paix : ils vous regardent comme leur ouvrage en Jeſus-Chriſt, comme des enfans de la Foi qu'ils viennent d'enfanter, & de former pour le Ciel, par leurs prieres, par leurs gémiſſemens, & par les douleurs les plus vives du zele ſacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apoſtaſie ; les obliger de gémir encore entre le veſtibule & l'Autel, de

demander à Dieu contre vous la vengeance de ſon Sang profané ; & au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie & leur conſolation, devenir la plaie la plus douloureuſe de leur cœur ? Ne rendez donc pas, mes Freres, les ſoins de leur zele, & les travaux de votre pénitence, inutiles : *State, & nolite iterùm jugo ſervitutis contineri.* Conſervez le tréſor que vous venez de recevoir, juſqu'au jour du Seigneur, afin que vous puiſſiez le lui préſenter à la réſurrection générale, comme le gage & le prix de la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

AVIS.

LE Discours suivant est une instruction familiere, faite dans quelque Assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il n'est pas écrit dans le goût des Sermons ; mais il n'est ni moins solide, ni moins touchant ; & peut-être que l'air de simplicité qui y regne ne le dépriſera point aux yeux des connoisseurs.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PENTECOTE.

Sur les caracteres de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt & de l'eſprit du monde.

Nos autem, non ſpiritum hujus mundi accepimus, ſed Spiritum qui ex Deo eſt.

Pour nous, nous n'avons point reçu l'eſprit du monde, mais l'eſprit qui vient de Dieu. 1. Cor. ii. 12.

L'ESPRIT de Dieu & l'eſprit du monde, dit S. Auguſtin, forment ici-bas deux cités, Babylone & Jéruſalem, qui ont chacune leurs loix, leurs maximes, leurs citoyens, & qui s'élevant depuis le commencement du monde ſur la terre, ont toujours ſéparé inviſiblement & aux yeux de Dieu, les enfans du Ciel, des enfans du ſiecle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers, les villes, les empires, les familles : ils sont répandus sur tous les états, les Grands & le peuple ; dans tous les lieux, le monde & la retraite, la Cour & les cloîtres. Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits : vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités ; c'est-à-dire, que vous appartenez, ou à Babylone, ou à Jérusalem : vous êtes animé, ou de l'esprit de Jesus-Christ, ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même temps à tous les deux, dit Jesus-Christ : il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre : on ne peut ni se partager, ni ne pas se donner ; & comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître, à l'amour du monde, ou à l'amour de Jesus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes ; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble, à la vérité, par des dehors qui nous sont communs ; par des devoirs extérieurs que nous rempliſſons tous également ; par les nécessités corporelles auſquelles nous sommes tous encore assujettis : mais un esprit invisible nous sépare & nous distingue : nous portons au dedans un homme intérieur bien différent ; le principe qui nous pousse & qui nous anime, n'est pas le même ; & Dieu qui ne juge de

nous, que par ce que nous sommes au dedans, fait bien démêler dans cette confusion où nous vivons, ceux qui ne sont pas à lui, de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler nous-mêmes : & de nous demander à qui nous appartenons ; de quel côté est notre cœur ; quel est l'amour dominant répandu sur nos actions, sur nos desirs, sur nos pensées ; en un mot, si nous vivons de l'Esprit du monde, ou de l'Esprit de Jesus-Christ.

Il est si aisé de se faire illusion à soi-même, & de se calmer sur quelques apparences de bien, sur l'éloignement de certains excès, sur la participation même des saints Mysteres, tandis que le cœur est mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu ; que nous ne saurions trop reveiller là-dessus nos craintes & notre défiance.

Or mes Freres, pour nous juger nous-mêmes, selon les regles de la Foi, & éviter de nous séduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'est que l'Esprit de Jesus-Christ, & ce que c'est que l'Esprit du monde ; & en remarquant les caracteres différens que les Livres saints leur attribuent, décider auquel des deux nous appartenons, & si nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre : Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu.

Le

LE premier caractere de l'Esprit de Jesus-Christ, c'est d'être un Esprit de séparation, de recueillement & de priere. A peine les Apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la priere, & au ministere saint de sa parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvoient soutenir une heure entiere de recueillement avec Jesus-Christ; qui ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier; qui méritoient même que Jesus-Christ leur reprochât, que jusques-là ils n'avoient rien demandé en son nom: ces hommes, dès que l'Esprit de Jesus-Christ est descendu sur eux, & qu'il a pris possession de leur cœur, ils persévérent, dit saint Luc, dans la priere avec les Fideles; ils se rendent assiduement au Temple aux differentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au Ciel. Si la Sinagogue les persécute, ils trouvent dans la priere la consolation la plus solide de leurs peines: si l'on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur, de cantiques d'allégresse & d'actions de graces: si Pierre, dans les liens & enlevé au troupeau, leur fait craindre que le Pasteur frappé, les brebis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la priere; & ce sont, dit saint Luc, leurs supplications ferventes & continuelles, qui obtiennent I. Refl.

de Dieu la délivrance de cet Apôtre. Enfin, ces hommes si charnels, si dissipés, si ennemis du recueillement & de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de priere, des hommes intérieurs, spirituels, recueillis, dont la conversation est dans le Ciel; & qui sont au milieu de Jérusalem, aussi occupés de Jesus-Christ, aussi pleins de ses merveilles & de ses bienfaits, que s'ils étoient encore sur la montagne de Galilée.

Voilà, mes Freres, le premier changement que l'Esprit de Dieu opere dans une ame. Comme il prend la place de l'esprit du monde dans son cœur; qu'il change ses desirs, ses vues, ses inclinations, ses pensées; qu'il lui rend, ou indifférens, ou odieux, tous les objets qui l'environnent, sur lesquels auparavant elle trouvoit tant de plaisirs à se répandre, & qu'il rappelle dans son cœur le Dieu de paix & de consolation, qui jusques-là en avoit été banni; il lui fait trouver tout son bonheur & tout son plaisir en elle même: la plus douce occupation de cette ame que l'Esprit de Dieu pousse & remplit, c'est de se rappeller à elle-même. Comme c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu, elle n'en sort qu'à regret, pour ainsi dire; elle y revient sans cesse au milieu même des dissipations & des devoirs extérieurs, que la bienséance rend inévitables, & qui devroient, ce semble, l'en distraire: elle se fait au milieu même du tumulte & des en-

tretiens du siecle, une solitude secrette dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur qui y fait sa demeure ; où elle se plaint à lui de la triste nécessité qui l'engage encore en des occupations & des bienséances mondaines ; où elle lui fait réparation par des retours continuels d'amour & de zele, de tous les outrages dont elle est forcée d'être témoin ; où elle en appelle à sa Loi & à sa vérité, de toutes les fausses maximes qu'elle entend sans cesse débiter parmi les hommes ; où enfin, elle vit & réside bien plus que dans les dissipations extérieures où son état l'engage, mais où son cœur ne se trouve pas.

Et voilà pourquoi S. Paul appelle l'homme Chrétien, l'homme spirituel & intérieur ; & l'homme mondain & pécheur, l'homme extérieur. C'est-à-dire, que dès qu'une ame a reçu l'Esprit de Dieu, & qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible & intérieure ; tout ce qu'elle fait, part de ce principe divin & invisible qui la remplit. Les actions même les plus communes deviennent saintes par la Foi secrette qui les purifie : qu'elle mange, qu'elle se réjouisse, qu'elle pleure, qu'elle soit dans l'élévation ou dans l'obscurité, dans l'abondance ou dans la misere, dans la santé ou dans la maladie, elle trouve dans tous ses états, des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec

les yeux de la Foi. Les événemens & les viciſſitudes du monde ; les révolutions des Etats & des Empires ; la décadence ou l'élévation des familles ; l'abondance ou le malheur des ſiecles ; la licence ou le renouvellement des mœurs ; les chûtes des Juſtes ou la converſion des pécheurs ; l'affoibliſſement ou le regne de la vérité parmi les hommes ; la diſſenſion ou la paix des Paſteurs & des Egliſes ; les diſgraces ou la faveur des particuliers ; enfin, toutes ces révolutions éternelles, que la figure du monde offre ſans ceſſe à nos yeux, & qui ne reveillent dans les ames mondaines, que les paſſions du monde, & des penſées de chair & de ſang, ſont des inſtructions ſecrettes & continuelles à une ame remplie & animée de l'Eſprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la Foi ; tout lui montre dans un nouveau jour, le néant des choſes humaines, & la grandeur des biens éternels : le monde entier n'eſt plus qu'un livre ouvert, où elle découvre ſans ceſſe les merveilles de Dieu, & l'aveuglement prodigieux de preſque tous les hommes.

Ce n'eſt pas que les objets des ſens ne puiſſent quelquefois la ſurprendre & la ſéduire ; qu'elle ne ſe laiſſe en certains momens, emporter au torrent ; que ſa foi moins attentive ne cede quelquefois à l'impreſſion des préjugés & des maximes humaines ; & que les diſſipations du monde ne l'emportent ſouvent hors d'elle-même,

& ne lui faſſent perdre de vue la préſence du Dieu qu'elle porte dans ſon cœur. Mais ce ne ſont là que des ſurpriſes & des abſences d'un moment, pour ainſi dire : avertie d'abord de ſon égarement par les reproches ſecrets de l'Eſprit de Dieu qui habite en elle, elle recueille auſſi-tôt ſon cœur égaré ; elle rentre dans ſon ame, d'où le monde l'avoit comme tirée ; elle revient dans ce ſanctuaire domeſtique, y faire réparation à ſon Dieu de ce moment d'abſence & de diſſipation, par des gémiſſemens ſecrets, & par des aveux touchans & ſinceres ; que plus elle ſe répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'eſt qu'un grand vuide ; & qu'un cœur où Dieu habite, eſt la ſource des vrais plaiſirs.

Voilà cet eſprit de Foi, de recueillement & de priere, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'eſprit de Dieu, & qu'il habite en nous : voilà cette vie intérieure & ſpirituelle qui diſtingue les Juſtes des mondains, & qui eſt le caractere le plus eſſentiel de la piété chrétienne.

Auſſi les Juſtes, dans les Livres ſaints, ſont ceux qui vivent de la Foi ; dont la converſation eſt dans le Ciel ; qui n'ont de goût que pour les choſes d'en haut ; qui uſent de ce monde comme s'ils n'en uſoient pas ; qui le regardent comme une figure qui paſſe ; qui n'arrêtent pas leurs yeux ſur les choſes viſibles, mais qui attendent les inviſibles comme s'ils les voyoient déjà : qui ne jugent pas de tout ce que les hom-

mes eſtiment ſur ce qui paroît, mais ſur la vérité qui ne paroît pas ; qui ſont étrangers & voyageurs ſur la terre ; qui ſont citoyens du ſiecle à venir ; qui rapportent tout à cette Patrie éternelle vers laquelle ils marchent ſans ceſſe ; & ne comptent pour rien tout ce qui paſſe, & ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'Eſprit de Dieu eſt devenu l'eſprit dominant qui nous conduit & qui nous anime, il doit régler nos deſirs, réformer nos jugemens, renouveller nos affections, ſpiritualiſer nos vues, nous rendre à nous-mêmes : nous ne devons plus voir que par les yeux de l'Eſprit ; agir que par l'impreſſion de cet Eſprit ; ne plus deſirer que les biens ſpirituels : enfin, toute notre vie doit être ſpirituelle, & comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre animé par un eſprit étranger, n'a de mouvement que par lui ; point d'impreſſions que les ſiennes ; point de penſées que celles que l'eſprit qui l'habite, forme en lui : il n'eſt plus à lui, pour ainſi dire ; il eſt à l'eſprit qui le remplit & qui le poſſede.

C'eſt à nous maintenant, mes Freres, à nous juger ſur cettte regle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractere de l'Eſprit de Dieu ? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos deſirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos eſpérances, dans nos joies, & dans nos chagrins : enfin, dans tout le détail de notre vie. Je ne demande

pas si l'esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas ! où est l'ame fidele, qui au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions & par ses artifices ? Mais je demande, si c'est l'Esprit de Dieu, ou l'esprit du monde, qui nous possede & qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore ; ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-même : car d'ailleurs, les regles de la Foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent, de celles mêmes qui vivent dans la profession exterieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, & par conséquent, vuide de l'Esprit de Dieu, indigne du salut & des promesses éternelles.

Premiérement, parce que c'est une vie toute extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, & par conséquent, loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquietent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes & à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauroient fixer la dissipation de notre ame : notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux : notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter

de saints cantiques : notre imagination est pleine de phantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mysteres du salut : enfin, dans des mœurs réglées au dehors, & louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes : nous nous fuyons nous-mêmes ; nous cherchons les amusemens qui nous dissipent : nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes ; marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car si Dieu habitoit en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes ; nous ne craindrions pas notre cœur, ou nous trouverions notre trésor & le Dieu de toute notre consolation : nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous-nous éloignons. Mais comme en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes ; c'est-à-dire, un cœur vuide de vrais plaisirs & de biens solides, plein de passions, de desirs & d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes ; & de-là nous justifions les inutilités & les plaisirs qui nous aident à nous oublier ; nous soutenons qu'ils sont innocens, parce que nous en baniſſons tout ce qui peut aller au crime ; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe & empêche le recueillement, & que c'est là notre grand crime.

Secondement, je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, &

vuide de l'Esprit de Dieu ; non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure & recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les desirs, qui en conduit les affections, qui en regle les jugemens, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événemens qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde ; nous jugeons comme le monde ; nous sentons comme le monde ; nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élevent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appellons heureux ; ceux qui échouent, nous paroissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs ; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux ; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talens que le monde admire, nous les admirons dans les autres ; nous nous les souhaitons à nous-mêmes : la valeur, la réputation, la naissance, les agrémens du corps & de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent : nous nous en applaudissons, si nous les avons : enfin, nos vues, nos jugemens, nos maximes, nos desirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris ; mais dans le détail de

la conduite, nos vues, nos jugemens, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentimens chrétiens; qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la Foi; que sur certains événemens, nos dispositions soient chrétiennes & spirituelles: mais ce ne sont là que des étincelles de Foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grace qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, & lorsque nous agissons naturellement; en un mot, le principe constant & comme universel de tous nos sentimens intérieurs & de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde: nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or, l'Esprit de Dieu n'est point où regne l'esprit du monde: il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de saints desirs, il reveille notre peu de foi; mais il ne regne pas dans notre cœur; il heurte à la porte; mais nous ne l'avons pas encore reçu: il laisse tomber sur notre ame quelques étincelles de son feu divin; mais il n'y est pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde & à son esprit. Sous des dehors religieux & réglés, notre cœur est donc, en-

core mondain ; avec des apparences de vie, nous demeurons donc encore dans la mort & dans le péché : voilà sur quoi on ne s'examine guere. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de Religion auſquelles le monde attache le nom & la réputation de la piété ; mais on ne s'avise guere de se demander à soi-même : Est-ce l'esprit du monde, ou l'Esprit de Jesus-Christ, qui me conduit & qui m'anime ? ressemblai-je encore au monde par mes desirs, par mes vues, par mes jugemens, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil ; enfin, par toutes les dispositions de mon cœur ? Je n'appartiens donc pas à l'Esprit de Jesus-Christ ; le monde est donc encore l'Esprit invisible, qui m'anime & qui me possede. Si mon cœur ne change & ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde ; puisqu'il est déjà jugé, que le salut n'est pas pour lui, & que sa condamnation est inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit & un même tout avec lui. Premiere Réflexion.

II. REFL.

LE second caractere de l'Eprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement & de pénitence ; & ce caractere est une suite nécessaire du recueillement, & de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes Freres, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, &

qu'il nous fait habiter dans notre cœur, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées ; il nous fait appercevoir en nous mille passions & mille miseres, que la dissipation & l'aveuglement de la vie mondaine nous avoient cachées ; il nous développe toute la corruption de nos penchans, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien & à la justice, toutes les plaies que le monde & les passions ont faites à notre ame ; il nous convaint que nous sommes dans un désordre universel, par rapport aux biens véritables ; que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps, que tout est déréglé en nous, & révolté contre l'ordre, la vérité & la justice : *Arguet mundum de peccato*, dit Jesus-Christ.

Joan. 8. 46.

Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement secret & universel de toutes les facultés de notre ame, il n'opere en nous deux dispositions : la premiere, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous ; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragée.

Je dis premiérement, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous : car les lumieres dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumieres stériles ; ce sont des lumieres vives & efficaces ; il opere par-tout où il est ; il fait aimer les vérités qu'il enseigne, parce qu'il change le

cœur qu'il éclaire. Les ames mondaines peuvent à la vérité connoître le déréglement de leur cœur, & la corruption de leurs penchans ; mais elles ne la connoiſſent que par rapport à leur repos qui en ſouffre, & non pas à l'ordre qui en eſt troublé ; & comme ces lumieres ne ſont que des reproches ſecrets de leur amour propre, elles leur font bien haïr leurs maux ; mais elles ne leur en font pas aimer le remede.

Mais une ame que l'Eſprit de Dieu a renouvellée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'oppoſé à la vérité & à la juſtice. Les lumieres nouvelles qui lui montrent preſque ſur chaque action le déréglement de ſes affections & de ſes penchans, l'animent du ſaint zele, pour les rapprocher de l'ordre & de la regle.

Ainſi, à meſure qu'elle ſent dans le détail de ſa conduite, que ſon cœur encore corrompu par l'orgueil, ſe révolte contre la plus légere humiliation, elle les cherche & lui en ménage ; qu'il ſe livre à des antipathies & à des animoſités ſecrettes, elle le punit par des marques extérieures de complaiſance & de charité, auſquelles elle ſe condamne ; qu'il a un goût violent pour les diſſipations & pour les plaiſirs, elle le châtie par le recueillement & par la retraite ; qu'il conſerve encore des attachemens vils & frivoles, pour la parure & pour la vanité, elle le réduit par la ſimplicité & par la modeſtie ; que les deſirs de plaire infectent preſque encore toutes ſes actions, elle

en fuit les occasions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile & rebelle, elle y ajoute même des œuvres de surcroît, afin qu'en l'obligeant d'aller même au delà, elle lui rende la regle plus supportable.

Enfin, toute son attention est de rétablir dans son cœur, par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé; elle ne se pardonne rien; ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteste; elle a recours aux gémissemens, quand le soins & les efforts sont inutiles; & elle souffre plus des miseres qu'elle ne peut encore guérir, que des violences qu'elle se fait pour se délivrer de celles dont la grace la purifie.

Voilà la premiere disposition de cet esprit de renoncement & de pénitence, que l'Esprit de Dieu opere en nous; & de-là, il est aisé de juger si nous l'avons reçu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde.

Car l'esprit du monde est un esprit de paresse & d'immortification; un esprit d'indulgence pour tous nos penchans déréglés; d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour propre qui les regle & les retient sur les transgressions essentielles, pour s'en épargner les remords, mais qui sur tout le reste s'y livre & s'y laisse entraîner. Car il ne faut pas croire que l'eprit du monde nous porte toujours aux désordres grossiers & déclarés; c'est

un esprit artificieux qui, comme l'Esprit de Dieu, fait prendre différentes formes : *Multiformis spiritus* : ce qu'il cherche, c'est de corrompre le cœur & de le dérégler ; pourvû qu'il y réussisse, il lui est égal que ce soit par des passions grossieres, ou par une multitude de penchans mondains, qui quoique séparément peut-être, & considérés chacun en soi, ne soient pas criminels, tous ensemble néanmoins, & subsistant habituellement dans le cœur, en font un cœur mondain, & y forment un état de mort & de péché, qui nous sépare de Dieu & nous prive de son Esprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainsi j'appelle un cœur mondain & vuide de l'Esprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi de la violence, & qui sur tout ce qui regarde ses desirs, ou indifférens, ou légérement mauvais, ne cherche qu'à se satisfaire, & ne sauroit rien prendre sur lui-même : un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne visiblement de Dieu, & qui encore sur les devoirs essentiels, pousse la paresse & l'indulgence pour ses passions, jusqu'aux dernieres bornes qui l'approchent du crime & de la transgression, si même elles ne forment pas la transgression aux yeux de Dieu : un cœur qui se livre à ses animosités & à ses antipathies, pourvû qu'elles n'aillent pas jusqu'à une haine amere & furieuse ; à ses impatiences & à son humeur, pourvû qu'il ne les porte pas jus-

qu'à l'éclat & au scandale ; aux dissipations & aux plaisirs, pourvu qu'on en banniſſe les excès & le crime ; aux desirs de plaire, pourvu qu'ils n'aient pas de suite marquée & criminelle ; à l'amour de l'élévation & de la fortune, pourvu qu'on n'y emploie pas des mesures, ou odieuses, ou injustes ; à la recherche des aises & des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables ; à la vanité & à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en soit pas blessé, & qu'on y ajoute quelques largesses saintes ; enfin, à tous les adoucissemens possibles sur les devoirs, pourvu qu'on paroisse sauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain, & où l'Esprit de Dieu n'habite pas, parce que tous les penchans du monde y subsistent ; au lieu que l'Esprit de Dieu fait en nous, dit l'Apôtre, des divisions & des séparations douloureuses ; retranche, coupe jusqu'au vif, va jusques dans les plus secrets penchans de notre cœur séparer la chair de l'esprit, les affections humaines des mouvemens de la Foi l'artifice des passions, des opérations de la grace : *Vivus & efficax, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs.* Hebr. 4 12.

Or, est-ce là l'esprit que nous avons reçu ? Notre vie est présentement exempte de grands crimes ; mais quelle violence faisons-nous à tous nos penchans ? que nous en coute-t-il pour nous combattre à tous

momens, & pour nous vaincre ? que refusons nous à notre cœur & à nos desirs ? qu'avançons-nous par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines & déréglées ? où plaçons-nous les sacrifices & les violences dans le détail de notre vie ? Le monde nous en ménage ; la situation de notre fortune nous en fait naître ; la malice des hommes nous en fournit des occasions : où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes ; où sont celles que la Foi nous rend nécessaires, & où l'Esprit de Dieu nous pousse ? que souffrons-nous pour être à Dieu ? qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse ? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite du tempérament, ou une bienséance que l'âge & le monde lui-même nous impose ; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là : ainsi, ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification & de paresse ; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines ; & par conséquent nous appartenons encore au monde, & l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement & de pénitence, qui est le caractere de l'Esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée : c'est-à-dire, que ce qui nous rend la violence indispensable,

n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler & de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées ; mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opere dans une ame renouvellée : il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même ; il la pénetre de la crainte de ses jugemens ; il l'anime d'un saint zele contre une chair qui a servi à l'iniquité. L'esprit que je vous promets, disoit Jesus-Christ à ses Disci-
Joan. 8. 46. ples, convaincra le monde touchant la justice & touchant le jugement : *Arguet mundum de justitia & judicio* ; c'est-à-dire, il fera connoître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égaremens ; ce qu'ils doivent souffrir pour la satisfaire ; ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, & jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même, pour expier ses crimes, & pour prévenir la sévérité des jugemens du Seigneur qui ne peut les laisser impunis : *Arguet mundum de justitia & judicio.*

Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zele de pénitence, que les larmes, que les gémissemens, que les violences ne sauroient satisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-mê-

me avoir assez satisfait à la justice de Dieu? Faisons nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occasions de sacrifices & de souffrance? Nous plaignons-nous devant Dieu de la foiblesse de notre chair, & de ne pouvoir en faire par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté & sa foiblesse ne nous permettent pas d'aller au-delà? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, & qui ne peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes, qu'en se condamnant à une mort temporelle; c'est-à-dire, en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses desirs & à toutes les créatures?

Hélas! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur, & d'un œil d'indignation & de colere: nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification & notre molleſſe: nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire & si essentielle, comme une obligation indifférente & de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zele contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne & le mortifie; loin d'entrer dans les inté-

rêts de la juſtice de Dieu, nous plaidons ſans ceſſe pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle exige tant de notre foibleſſe ; nous ſoutenons qu'on pouſſe trop loin la ſévérité de ſes prétentions ; nous adouciſſons la rigueur de ſes maximes ; nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour propre ; nous diminuons ſes droits pour augmenter ceux de notre cupidité ; enfin, notre corps nous eſt plus cher que la juſtice de Dieu qui demande ſa punition ; & l'eſprit qui nous anime, n'eſt pas un eſprit de zele & de pénitence, inſéparable de l'Eſprit de Dieu ; c'eſt un eſprit de chair & de ſang, qui ne poſſédera jamais le Royaume promis à la croix & à la violence.

III. REFL. ENfin, le dernier caractere de l'Eſprit de Dieu, c'eſt d'être un Eſprit de force & de courage. Comme c'eſt un Eſprit qui a vaincu le monde, qui a renverſé les Idoles, anéanti les ſuperſtitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs & les ſectes, combattu les paſſions ; en un mot, comme c'eſt un Eſprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Auſſi les Apôtres, auparavant foibles & timides ; eux que la voix d'une femme avoit intimidés ; eux que la mort de Jeſus-Chriſt avoit diſperſés ; & qui cachés dans Jéruſalem, n'oſoient s'expoſer à la fureur des Juifs, & rendre témoignage à l'innocence de leur Maître, & à la vérité de ſa doctrine : dès

que l'Esprit de Dieu est descendu sur eux, ils ne connoissent plus ces timides ménagemens ; ils paroissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem ; ils annoncent devant les Prêtres & les Docteurs, ce Jesus dont ils n'osoient auparavant se déclarer les Disciples. Non seulement ils ne craignent plus les discours publics ; mais ils mépriſent les menaces ; ils bravent les supplices ; ils répondent hardiment qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes ; & comme si la Judée n'avoit pas offert assez de perils & assez de persécutions à leur courage, ils se répandent dans tout l'univers ; & la férocité des peuples les plus barbares, & l'horreur des tourmens, & la cruauté des tyrans, & l'attente de la mort la plus affreuse ; & le monde entier révolté contr'eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté & leur constance.

Telle est une ame pleine de l'Esprit de Dieu. Cet esprit qui humilie ou qui éleve à son gré les personnes ; qui se joue des Grands & des Puissans ; qui renverse ou qui affermit les noms & les fortunes ; qui forme ou qui détruit les Royaumes & les Empires ; cet esprit, source de toute grandeur dans le ciel & sur la terre, & devant lequel tout est néant, éleve une ame qu'il remplit, au-dessus d'elle-même : il la fait participer à sa grandeur & à sa souveraineté ; il imprime en elle ses caracteres divins de liberté & d'indépendance : il va la placer jusques dans le sein de Dieu, d'où cette ame jet-

tant les yeux sur cet univers, les grandeurs & les puissances de la terre ne lui paroissent plus qu'un vain atome incapable de l'intimider, & indigne même de ses regards & de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une ame que l'Esprit de Dieu possede. L'élévation & la fermeté que le monde donne, est toujours mêlée de ménagement & de bassesse, parce qu'elle est toujours soumise au monde, & par quelque endroit dépendante de lui : autant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une ame juste ne le craint plus, parce qu'elle n'y tient plus : ses jugemens lui sont indifférens ; ses discours & ses dérisions ne l'ébranlent pas plus que le son d'une cymbale retentissante : elle fait gloire de la vertu devant ceux mêmes qui la mépriſent : elle ne défere qu'à la vérité ; elle ne ménage que la charité ; elle n'a point de ces timides complaisances dont la piété souffre ; & qui loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans leurs erreurs injustes. Voyez aujourd'hui les Disciples ; on traite leur zele d'ivresse, & leur zele ne fait que s'enflammer ; on les prend pour des insensés, & l'injustice des discours publics ne sert qu'à les confirmer dans leur sainte folie ; on les regarde comme des séducteurs, & ils ne font rien pour mettre le monde de leur côté, que ce qu'ils ont fait pour le révolter contr'eux ; c'est-à-dire, le condamner, l'édifier & le reprendre.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse & de ménagement. Comme l'amour propre en est le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire ; il ne se déclare pour la piété, qu'autant que la piété trouve des partisans favorables ; il ne se fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit, & qui nous gouverne ; un esprit de timidité & de complaisance : on craint d'être à Dieu, & dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui, on mollit & on se ménage ; & dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision & à la censure des hommes, on recule, & on se fait de sa lâcheté une fausse prudence ; & dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime ; & la premiere chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage ; & pour ne pas perdre l'estime du monde, on paroît encore mondain ; on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages ; & pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi, pour convenir que c'est là notre caractere. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagemens & de complaisances, que la Loi de Dieu réprouve : par-tout nous sa-

crifions les lumieres de notre conſcience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoiſſons la vérité, & cependant nous la retenons dans l'injuſtice ; nous applaudiſſons aux maximes qui la combattent ; nous n'oſons réſiſter à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flatterie & au deſir de ne pas déplaire, mille choſes que notre conſcience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne : en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la vérité ; nous vivons pour les autres & pour la vanité : nous voulons plaire ; nous ne pouvons nous paſſer du monde ; nous tenons à lui par des vues de gloire, de fortune, d'établiſſement, de credit, de réputation, d'amuſement, même d'amitié & de ſociété ; & de-là vient que dès que la vérité eſt en concurrence avec quelqu'une de ces paſſions, & qu'il faut leur donner atteinte en ſe déclarant pour elle, nous l'abandonnons ; nous nous ménageons, nous diſſimulons, nous nous faiſons de fauſſes maximes pour juſtifier nos tempéramens injuſtes ; nous nous perſuadons que la vie du monde, où nous ſommes engagés, nous les rend inévitables. Ainſi toute notre vie ſe paſſe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs paſſions, à ſuivre leurs exemples, à conſentir à leurs maximes : nulle fermeté, nulle réſiſtance, nul courage ; tout nous ébranle, tout nous entraîne ; la complaiſance eſt le grand reſſort de

de toute notre conduite, & n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, & nous ne pratiquons aucune vertu.

Cependant comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égaremens, que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces ames mondaines qui en sont enivrées; mais nous nous trompons; il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'Esprit de Dieu; que ce n'est pas lui qui nous conduit & qui nous possede. Car cet esprit divin est un Esprit de force, de fermeté, de courage: il ne craint pas le monde, parce qu'il mépriſe le monde: il ne veut pas plaire au monde, parce qu'il est crucifié au monde: il ne recherche pas les suffrages du monde, parce qu'il juge les jugemens du monde: il ne ménage pas l'amitié du monde, parce qu'il est ennemi du monde: il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parce qu'il a vaincu le monde. Le caractere le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractere de la lâcheté & de la complaisance; & la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur, & qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le menage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, & qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu ! répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui répandu autrefois sur vos Disciples, en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde, & les témoins de la vérité : anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance & de lâcheté, qui ferme depuis si long-temps dans nos cœurs l'entrée à votre Esprit divin : renouvellez en ce jour nos desirs, nos affections, nos sentimens, nos pensées. Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît, & auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire ; & après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire & de votre vérité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FETE

DE L'ASSOMPTION

DE LA STE. VIERGE.

Sur les consolations & la gloire de la mort de la sainte Vierge.

Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas; ubi cubes in meridie.

O vous qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où est le lieu de votre repos & de vos pâturages éternels. Cant. 1. 6.

TEL est le langage de l'ame fidele sur la terre. Eloignée de son époux, que les nuages de la mortalité lui dérobent encore; ne trouvant rien ici-bas qui puisse consoler son amour de cet éloignement, que l'esperance de le voir bientôt finir; soupirant sans cesse après cet heureux mo-

ment, qui doit lui ouvrir les Cieux, & lui montrer l'Epoux immortel qu'elle aime; & faisant de la durée & des amertumes de son exil, l'exercice de son amour, & tout le mérite de sa foi & de sa patience : *O vous*, s'écrie-t-elle sans cesse, *qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos, & de vos pâturages éternels.*

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des ames les plus pures mille attachemens inévitables, qui partagent ici-bas leur amour; qui rallentissent en elles le desir des biens éternels, & qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudroient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri* : on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie & de toutes les créatures, cette tristesse sur la longueur de cet exil, cette joie & ce tréssaillement à la vue de la mort, & de l'heureuse délivrance, n'a été parfaite que dans Marie; & qu'elle seule, en ce jour consacré par l'Eglise à sa sortie de la terre, & à son exaltation dans le Ciel, a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour : *O vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos & de vos pâturages éternels.*

2 Cor. 5. 4.

En effet, les amertumes & les abaissemens de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui dans sa mort, & dans son heureuse

Assomption, leur consolation & leur gloire. A l'exemple de son cher Fils, la terre avoit été pour elle un lieu d'opprobres & de souffrances. Fille de douleur ; dégradée de tous ses titres ; inconnue dans tous ses dons; confondue avec les autres meres de Juda, il étoit juste enfin que la gloire de son Fils fût réparée en sa personne ; & que toujours semblable à lui, les merveilles de sa mort corrigeassent l'obscurité de sa vie.

Ce sont donc les consolations & la gloire de la mort de Marie, que nous allons développer aujourd'hui, & qui renferment tout le Mystere que l'Eglise propose à la piété des Fideles. Les consolations de sa mort, qui compensent les amertumes intérieures dont son ame sainte avoit toujours été affligée durant sa vie ; la gloire de sa mort, qui répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée sur la terre : voilà tout le sujet de ce Discours. Nous avons besoin de son entremise pour obtenir les lumieres de l'Esprit saint. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE

ON peut dire que Marie avoit éprouvé trois sortes d'amertumes durant le cours de sa vie mortelle ; & que ç'avoient été là comme les trois traits qui avoient percé son cœur, & consommé le sacrifice de ses douleurs & de ses peines : une amertume de délaissement, une amertume de zele, & une amertume de desirs. Or à ces trois amertumes, répondent trois consolations à sa mort, qui vont nous développer la

premiere circonſtance de ce Myſtere : une conſolation de force & de courage ; une conſolation de paix & de joie ; une conſolation de poſſeſſion & de jouiſſance. Entrons dans le détail, & m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaiſſement que Marie avoit éprouvée, l'indifférence & les rigueurs apparentes dont Jeſus-Chriſt avoit toujours ſemblé payer ſa tendreſſe & ſes plus ſaints empreſſemens. Nous ne voyons nulle part qu'il la diſtingue par les égards & les tendres attentions, que ſembloit demander l'autorité qu'elle avoit ſur lui, & l'amour qu'il avoit pour elle. Caché dans le Temple à l'âge de douze ans, il paroît blâmer l'inquiétude où l'avoit jettée la crainte de l'avoir perdu ; & loin d'être touché des allarmes & des empreſſemens de ſon amour, il ne lui parle que du Pere qu'il a dans le ciel, comme s'il avoit oublié qu'il eût une mere ſur la terre. Aux noces de Cana, de peur, ce ſemble, que Marie ne partageât avec lui dans l'eſprit des conviés la gloire du prodige qu'il alloit opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, & que c'eſt à ſon Pere ſeul à lui marquer les temps & les momens où il doit ſe manifeſter par des miracles, comme c'eſt de lui ſeul qu'il tient la puiſſance de les opérer. Si les femmes de Jéruſalem appellent heureuſe les entrailles qui l'ont porté, il ſemble ravir à Marie une louange que l'Ange

lui-même lui avoit donnée, & leur annoncer qu'il n'y a d'heureux sur la terre, que ceux qui observent la Loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mere & ses freres l'attendent avec impatience, il répond, qu'il ne reconnoît pour sa mere & pour ses freres, que ceux qui font la volonté de son Pere qui est dans le Ciel. Enfin par-tout elle paroît oubliée, & toutes les fois que les Evangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jesus-Christ envers elle.

Telle avoit été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissemens & par des rigueurs de la part de Jesus-Christ; toujours conduite par des voies dures & rigoureuses, elle devoit servir de modele & de consolation aux ames que Dieu éprouve, auxquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandemens; & qu'il livre à tous les dégoûts & à toutes les sécheresses d'une vertu triste & amere. Elle devoit leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens & de la nature, a son mérite & ses avantages aux yeux de la Foi; que c'est d'ordinaire la voie des ames pures & parfaites; que les goûts sensibles sont souvent les appuis de la foiblesse, plutôt que les fruits de la vertu; que la Foi seule des promesses doit soutenir l'ame fidele; que suivre Jesus-Christ par le seul

attrait des consolations attachées à son joug, c'est courir après soi-même ; que le caractere de la Foi est d'attendre, de soupirer & de souffrir ; que le temps de la vie présente est le temps des privations, & non des consolations ; que le Seigneur est ici-bas un Dieu caché ; & que plus il veut s'unir une ame par une Foi vive & fervente, plus il la prive de ces consolations humaines, pour lui rendre cet exil encore plus insupportable ; pour allumer chaque jour en elle le desir de cette patrie immortelle, où pleins du Dieu qui nous rendra heureux, nos cœurs ne pourront plus goûter que ce bien inestimable ; & où la vérité vue à découvert, paroîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est.

Et en effet, l'état de la Foi où nous vivons, ne consiste pas seulement dans la soumission de l'esprit à des vérités qui ne nous sont pas encore montrées par des lumieres claires & évidentes ; mais encore par l'adhérence du cœur à des biens invisibles & éternels, dont la beauté ne se fait pas encore sentir à nous par des goûts & des plaisirs sensibles. La Foi renferme donc deux privations essentielles, une privation de lumieres & une privation de plaisir : il faut pouvoir croire ce qu'on ne voit pas, & aimer, pour ainsi dire, ce qu'on ne sent pas encore. C'est l'état de la patrie de voir toujours la vérité, & de sentir toujours qu'elle est aimable : mais il faut mé-

riter cet état heureux, en sacrifiant sans cesse nos propres lumieres, aux lumieres & aux vérités que nous ne voyons pas, & les plaisirs sensibles qui nous environnent, aux plaisirs invisibles & seuls dignes du cœur, que nous ne sentons pas encore.

Ce n'est pas que le Seigneur n'avance quelquefois à des ames justes & privilégiées ces dons ineffables qui leur sont préparés dans le ciel. Il en est qu'il favorise de lumieres extraordinaires, & auſquelles il révéle comme à Paul, des secrets & des mysteres, qu'il n'est pas presque permis à l'homme de publier. Il en est d'autres sur lesquelles il verse abondamment ces plaisirs secrets & indicibles, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés, & qui ne pouvant porter la plénitude du Dieu de toute consolation qui les remplit, sont obligés de lui demander qu'il suspende l'abondance de ses dons, ou qu'il les modere. Mais ces faveurs sortent de la voie commune de la Foi : l'illusion même y est à craindre : notre siecle & les siecles passés en ont fourni de tristes exemples. Les singularités de la piété dégénerent souvent en fanatisme. Tout esprit ne vient pas de Dieu ; souvent ces lumieres extraordinaires qu'on croit venir du Ciel, sont des lueurs trompeuses, qu'une imagination échauffée & séduite produit, & qu'une vanité secrette consacre ; & les Priscilles nous ont instruits à nous défier d'une voie, qui sous prétexte

de nous mener à la perfection, nous conduit dans le précipice : souvent ces goûts sensibles & abondans, qu'on croit être le fruit de la grace, sont des sentimens humains, qu'une tendresse naturelle excite, & qui flattent la cupidité sans corriger la vertu ; & tandis qu'on se croit plein de Dieu, on n'est rempli que de soi-même. La voie des privations est toujours la plus sûre, parce qu'elle est la plus conforme à l'état ordinaire de la Foi. Ainsi loin de se décourager des dégoûts qu'on éprouve dans les voies de Dieu, & de se persuader que nos hommages ne lui plaisent pas, parce que nous n'y trouvons aucun plaisir nous-même ; il y a bien plus de lieu de présumer que plus les devoirs que nous lui rendons, nous coûtent, plus ils ont de mérite à ses yeux ; & que les mêmes dégoûts qui sont la peine & la tristesse de notre vertu, en sont en même temps la sûreté & l'excellence.

Voilà les délaissemens que Marie avoit éprouvés sur la terre. Il étoit donc juste que la présence visible de J. C. fût la première consolation de sa mort ; qu'il fût le spectateur de ce dernier combat ; qu'il vînt la soutenir dans cette derniere heure ; qu'elle fît entre ses bras le sacrifice de sa vie ; qu'il fût lui-même son Ange consolateur ; & qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à cette ame impatiente d'être réunie à lui, qu'il avoit paru presque toujours se refuser & se cacher, pour ainsi dire, à elle sur la terre.

La seconde amertume que je remarque dans la vie de la sainte Vierge, est une amertume de zele. Avec quelle douleur voyoit-elle l'inutilité des prodiges, des instructions & de tout le ministere de Jesus-Christ dans la Judée ! Les pieges que les Scribes & les Pharisiens dressoient à son innocence ; la défection même de ses Disciples ; sa mort cruelle & ignominieuse ; l'ingratitude & l'endurcissement d'un peuple qui le rejettoit ; toutes les promesses faites à leurs peres, tous les soins que le Seigneur avoit pris autrefois de Jérusalem, terminés par sa réprobation & par sa perte. Le malheur de ses freres selon la chair faisoit son occupation la plus triste & la plus ordinaire : elle offroit sans cesse pour eux les vertus de leurs ancêtres, des Abrahams, des Davids, des Prophetes, pour appaiser la colere de Dieu & adoucir par la mémoire de ces hommes fideles, les crimes de leurs descendans. Aussi dans l'Evangile on nous la représente par-tout, recueillie, occupée des malheurs de Jérusalem & des desseins de colere que le Seigneur alloit faire éclater sur cette ville infidele.

Il falloit qu'elle apprit aux ames justes, & à celles sur-tout qu'un saint asyle met à couvert des perils du monde, à s'occuper souvent aux pieds des autels des maux & des besoins de l'Eglise ; à gémir sur les scandales qui la deshonorent ; à solliciter les graces du ciel pour leurs freres selon la

chair, que le torrent des plaisirs & des tentations humaines emportent, & qui vivent dans un oubli entier des choses du Ciel.

Ce fut un des principaux motifs qui détermina le saint Fondateur des Vierges * ferventes qui m'écoutent, à élever ces pieux asyles, où elles répandent aujourd'hui avec tant d'édification sur toute l'Eglise la bonne odeur de Jesus-Christ. Il voulut assembler sous les mêmes loix de la charité & du dépouillement religieux des ames innocentes, qui cachées dans le secret du Sanctuaire, pussent gémir, comme la colombe, sur les maux qui affligent l'Eglise; demander tous les jours au Seigneur, des Pasteurs vigilans pour la conduire, des Docteurs éclairés pour la défendre; des Prêtres irrépréhensibles & zelés pour l'edifier; des Princes religieux pour la protéger & pour l'étendre: demander l'extinction des schismes & des erreurs; le triomphe de la vérité; la cessation des contentions & des troubles; l'établissement de la paix & de la charité: demander des lumieres & des secours puissans pour les Ministres de la parole qui sont chargés de l'œuvre de Dieu, & qui travaillent à rappeller les pécheurs de leurs voies égarées; enfin être auprès du Seigneur comme les médiatrices continuelles des Fideles, les ressources des maux de l'Eglise, les victi-

* *Les Religieuses de la Visitation de Chaillot, où étoit la Reine d'Angleterre.*

mes des péchés d'autrui ; & dans les larmes & les privations de leur retraite, prendre sur elles-mêmes les iniquités de leurs freres. C'est ce zele de la gloire de Dieu, du progrès de la Foi & de la piété, ce desir de la conversion des pécheurs & de l'accroissement du regne de Jesus-Christ sur la terre, qui est comme l'ame & le caractere particulier de ce saint Institut. D'autres se dévouent aux saintes rigueurs & aux macérations continuelles de la pénitence ; ici on se consacre aux gémissemens de la priere, & aux saintes amertumes du zele & de la charité.

Et voilà cette amertume de zele & de douleur, qui avoit toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptoit pour rien sa propre gloire, son élévation de grace, de lumiere & de dignité, tandis qu'elle voyoit le nom de son Fils blasphêmé par son propre peuple, son ministere rejetté, ses prodiges soupçonnés d'imposture, ses Disciples persécutés, & Israël périr sans ressource. Car l'amour, lorsqu'il est parfait, est moins touché de ses propres intérêts, que des intérêts de l'objet qu'il aime. Vous reconnoissez à ces traits, Vierges saintes, la foi & le zele ardent de la pieuse * Princesse qui vous anime ici par ses exemples ; l'égarement & l'incrédulité de ses peuples la touche plus que leur révolte & leur défection ; & elle gémit bien plus sur la perte de leur

* *La Reine d'Angleterre.*

foi, que sur celle de sa couronne.

Il falloit donc que ce zele d'amertume & de douleur, qui avoit rempli tout le cours de la vie de Marie, se changeât à sa mort en une consolation de paix & d'allégresse. C'est alors que les nuages de sa mortalité étant déjà dissipés, & son ame sainte entrant déjà dans la lumiere inaccessible des conseils de Dieu, elle voit à découvert les raisons profondes & adorables de la sagesse divine sur les événemens de sa vie, qui avoient tant contristé son zele & sa tendresse. Elle voit l'utilité qui devoit revenir aux hommes des opprobres de son Fils, & de l'endurcissement des Juifs; les grands avantages que l'Eglise alloit retirer de leur haine envers Jesus-Christ; ce nombre infini de Martyrs qui rendoient gloire à Dieu par leurs tourmens & par leur patience; cette multitude de Fideles, qui remplacera abondamment la Jerusalem incrédule, & qui croîtra du sang même des Martyrs; les Tyrans désarmés par la foiblesse de l'Evangile; les Césars convertis par l'opprobre de Jesus-Christ; les Philosophes ramenés par la folie de la Croix; la pompe & la magnificence de l'Eglise succéder à l'obscurité de ces tristes commencemens; la gloire de son Fils rejaillir sur elle-même, & son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des Fideles.

C'est-ainsi qu'une ame juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes

les raisons de la sagesse divine dans les divers événemens de sa vie. C'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgraces, ces afflictions, ces situations désagréables où elle avoit presque toujours vécu, avoient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avoit ses raisons & ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avoit conduite; que tout à son insçû coopéroit à son salut que les contradictions mêmes qu'on suscitoit à sa piété, étoient des miséricordes de Dieu sur elle; que la malice & la perfidie qu'elle avoit éprouvée de la part de ceux mêmes qui lui devoient une inviolable fidélité, n'étoit qu'un moyen dont Dieu se servoit pour purifier sa foi; que ces événemens si tristes, & qui en renversant sa fortune, paroissoient en même temps si funestes à la Religion, n'étoient que des voies sûres & secrettes, par où Dieu vouloit la sanctifier; & que la justice de Dieu sacrifioit des peuples & des royaumes entiers qu'il livroit à un esprit d'erreur & de révolte, qu'elle les sacrifioit, dis je, à sa sûreté & à sa sanctification particuliere. Elle verra que la propagation du schisme & de l'erreur, qui avoit si fort contristé son zele & sa piété, servoit à fortifier dans la Foi un petit nombre d'ames justes, qui vivoient au milieu de la contagion, sans en être infectées; que les maux de l'Eglise, dont elle gémissoit,

contribuoient à sa gloire & à son triomphe ; & qu'enfin en n'exauçant pas les desirs de son cœur, le Seigneur les accomplissoit d'une maniere plus glorieuse à la Foi, & plus utile à son salut.

Hélas ! mes Freres, on regarde présentement l'obscurité où vivent les ames justes, leur éloignement du monde, de ses intrigues, de ses prétentions, de ses espérances, de tout ce qui réveille les passions humaines, on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiseuse : on regarde les œuvres de miséricorde, & les saintes agitations, dont elles se font des affaires sérieuses, comme de pieuses inquiétudes que la vivacité ou la simplicité de leur zele consacre. Mais dans ce dernier moment tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde, nous paroîtra insensé & puérile ; ces actions célebres que les hommes avoient si fort admirées ; ces entreprises conduites avec tant de secret & de sagesse ; ces victoires, ces succès, ces talens éminens qui nous feront jouer un si grand rôle dans nos histoires, tout cela nous ne le regarderons plus alors que comme des scenes puériles, & des amusemens d'enfant. Toute notre vie nous paroîtra une enfance continuelle : tout ce que nous avons souffert pour le monde, ces soins pour acquerir une vaine réputation ; ces efforts pour parvenir ; ces complaisances & ces assujettissemens qui avoient tant coûté à notre fierté ; ces attentions pour

des maîtres, qui en avoient si peu pour nous, de toutes ces peines il ne nous en restera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos desirs & tous nos soins n'avoient pour objet que des phantômes ; que nous courions comme des insensés après une fumée qui s'évanouit ; & que l'accomplissement même de nos desirs auroit été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes : Falloit-il tant s'agiter pour ne rien faire ? hélas ! falloit-il mener une vie si laborieuse, pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompés, & ressembler à ceux qui se sont fatigués en suivant une fausse route, & qui ne se ravisent enfin que lorsque les forces leur manquent, & qu'il n'est plus temps d'en chercher une nouvelle ? Que ne plaçions-nous mieux nos soins & nos peines ? Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à mesure que nous courions après elles ; les faveurs du Ciel, les biens éternels, il suffisoit de les desirer pour les obtenir.

Aussi la derniere amertume de la vie de Marie sur la terre, avoit été une amertume de desir. Depuis sur-tout que son cher Fils eût quitté la terre, tous les desirs de son cœur le suivirent dans le séjour de l'immortalité : elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long & triste exil : séparée de l'objet unique de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le Ciel. Ainsi étrangere sur

la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde, elle disoit sans cesse comme l'Epouse : *O vous, le bien aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos & de vos pâturages éternels.* Sans cesse, comme le Prophete, elle se plaignoit de la durée de son pélerinage : sans cesse elle disoit comme lui : *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle ? quand paroîtrai-je devant la face de mon Seigneur ?* Morte à toutes les créatures ; plus unie à son Fils par les efforts vifs & continuels d'un cœur qui s'élevoit sans cesse vers le Ciel, qu'attachée à la terre par les foibles liens qui l'y retenoient encore ; déchirée, pour ainsi dire, & par le mouvement rapide qui portoit sans cesse son ame vers son Seigneur, & par le poids d'un corps terrestre qui l'arrêtoit encore ici-bas, elle mouroit tous les jours d'amour & de tristesse ; & la véhémence de ses desirs, qui faisoit la plus parfaite de ses vertus, faisoit aussi la plus vive de ses amertumes.

Nous ne sentons pas jusqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous que mille liens attachent encore à la terre ; nous qui tenons encore à tout ce qui nous environne, aux monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne sentons pas ce que souffre une ame, qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour son Dieu, & qui est obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes & de tentations,

ſans ceſſe expoſée à le perdre, & jamais sûre de le poſſéder. Nos dégoûts de la vie ſont des dégoûts de nos paſſions ; ſont des inquiétudes ſecrettes de nos crimes ; ſont des mécontentemens d'un monde qui nous a trompé ; ſont un reſſaſiement de toutes les créatures, dont nous avons abuſé ; ſont des recherches de nous-mêmes. Nous ſommes fâchés de ne rien trouver ici-bas, qui puiſſe nous rendre heureux ; & nous voudrions, parmi les objets ſenſibles qui nous environnent, en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût ſe repoſer, & qui fût capable de le fixer & de le ſatisfaire.

Parmi les ames mêmes conſacrées au Seigneur, il en eſt peu qui ſentent la triſteſſe de cet exil, & l'éloignement où nous y vivons de Dieu. On ſent la dureté de la croix qu'il faut porter pour être diſciple de Jeſus-Chriſt ; on ſent la triſteſſe & les amertumes de la vertu : mais on ne ſent pas la privation des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment ; on ne ſent pas les ténebres d'une raiſon déchue de ſa dignité, toute enveloppée dans les ſens, & qui ne voit plus que confuſément les lumieres éternelles de la vérité, en quoi conſiſtoit toute ſa félicité & toute ſon excellence : on ne ſent pas la foibleſſe & l'impuiſſance d'une volonté née pour jouir de Dieu, & qui a beſoin de ſe faire une violence continuelle pour ſe défendre de l'amour injuſte des créatures, & pour aimer l'Etre ſuprême : on ne ſent pas en un mot,

cette contrariété de desirs entre la loi des membres & la loi de l'esprit, qui rend la servitude du corps si humiliante & si insupportable à l'ame fidele. Ces grandes sources des larmes & de la tristesse des Saints sur la terre, & qui forment proprement l'état & la vie de la Foi, n'entrent pour rien dans notre piété ; & la raison en est, qu'avec le nom & les apparences de la vertu, nos cœurs sont encore sur la terre. Mille attentions étrangeres nous occupent encore ; mille attachemens frivoles partagent, affoiblissent encore l'amour que nous devons à Dieu ; mille erreurs, qui naissent de la foiblesse de notre foi, nous font perdre de vue les vérités éternelles. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que souvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injustes, le desir des biens éternels absolument éteint, parmi tant d'objets sensibles qui nous occupent & qui nous attachent, nous perdons la grace à notre insçû. Nous sommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivans, & sans que nous sachions par quel endroit la mort est entrée dans notre ame.

Mais l'ame sainte de Marie ne trouvoit plus rien en elle, qui ne vînt de la grace : plus de desirs que pour le ciel ; plus de mouvement que pour son Dieu ; plus de joie que dans l'espérance de voir son bien-aimé. Cette ame pure, dont le cœur n'étoit pas répandu comme le nôtre sur mille objets vains & injustes, & toute recueillie

dans la charité, ſentoit toute la déſolation qu'inſpire un amour violent, lorſqu'il eſt ſéparé de ce qu'il aime. Auſſi ſa mort n'eſt que le terme de ſes ſoupirs, la conſolation de ſa tendreſſe, le but de tous ſes deſirs. Elle retrouve ce qu'elle avoit comme perdu : elle va rejoindre ce cher Fils, que la malice des hommes, ou plutôt les ordres rigoureux de ſon Pere avoient ſéparé d'elle. Mais ce n'eſt pas ſeulement ſon cœur qui va ſe réunir à ce qu'elle aime ; ſon amour n'a plus rien à deſirer : on rend ſa félicité entiere & accomplie. On ne laiſſe pas attendre à ſon corps la rédemption parfaite ſous l'empire de la mort : on lui avance ce moment heureux de délivrance, qui n'eſt marqué pour les Elus qu'au jour de la révélation ; & elle va voir dans ſa chair ſon Sauveur, qui en étoit le chaſte fruit. Quelles furent alors les conſolations ineffables de cette union ſi long-temps deſirée ! & qui pourroit exprimer ici les tranſports du cœur de Marie à la vue de ſon Fils glorieux & immortel, adoré des Anges & des Saints, & lui découvrant les richeſſes incompréhenſibles de ſa divinité & de ſa gloire ? Mais ce ſont là des ſecrets que l'œil n'a jamais vu, & que le langage de l'homme ne ſauroit faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes Freres, c'eſt que la mort n'a rien que de conſolant pour une ame juſte. Elle ne la ſépare que de ce qu'elle n'avoit jamais aimé d'un monde, qu'elle avoit trouvé plein d'ennuis & de

pieges ; d'une terre, où elle avoit toujours vécu comme étrangere ; d'un corps, qu'elle avoit toujours haï, combattu, crucifié, & qui avoit été la matiere de toute ſes tentations & la ſource de toutes ſes peines ; de toutes les créatures, qui en ſoulageant ſes beſoins, les multiplioient, & aggravoient ſa ſervitude. Elle s'applaudit d'avoir mépriſé des biens qui vont lui échapper ; de n'avoir pas mis ſa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle ; de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr ; & de n'avoir pris de meſures que pour une autre vie, où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin à ce moment heureux, qui va la rendre à ſon Seigneur, en qui ſeul elle avoit toujours mis toute ſa confiance : à ce moment, qui va finir une vie triſte, mortifiée, périlleuſe, lugubre, & commencer le jour ſerein de l'Eternité.

Oui, mes Freres, le véritable ſecret de trouver la mort douce & conſolante, c'eſt de ſe détacher par avance de tout ce qu'elle nous enlevera ; c'eſt de mourir chaque jour à quelqu'un de ces attachemens ſi chers qu'elle rompra : c'eſt de s'accoutume à vivre ſeul avec Dieu au milieu de toutes les creatures qui nous environnent : puiſque la mort n'eſt que la ſolitude éternelle de l'ame avec Dieu. Le pécheur meurt bien plus, pour ainſi dire, que le juſte : il meurt à tout ce qui l'environne, parce qu'il tenoit à tout. Autant de liens

qu'il faut rompre, autant de morts particulieres qu'il endure : il meurt à ſon corps, qu'il avoit toujours idolatré : il meurt à ſes biens & à ſes places, qui avoient fait l'unique objet de ſes ſoins & de ſes deſirs : il meurt à ſes plaiſirs, dont il étoit l'eſclave ; à ſes eſpérances, ſur leſquelles il s'appuyoit ; à ſes édifices ſuperbes, au milieu deſquels il croyoit s'être fait une demeure éternelle ; à toutes les créatures preſque, qui ſervoient toutes à ſes paſſions. Quel déchirement, quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injuſtes, qui l'attachent encore à la terre ! Il ſouffre mille morts dans une ſeule : toutes ces ſéparations portent chacune leur nom particulier dans ſon ame ; & le Prophete a raiſon de dire, que la mort du pécheur eſt la plus douloureuſe & la plus amere de toutes.

Heureuſe donc l'ame qui, comme Marie, morte à tout depuis long-temps, n'éprouve alors de nouveau que le plaiſir de n'avoir plus rien à ſacrifier à l'Epoux céleſte ; & qui habitant déjà par le cœur dans le ciel, ne laiſſe ſur la terre que les exemples d'une vie ſainte, & le ſouvenir d'une mort précieuſe. Mais ſi la mort de Marie fut toute remplie de conſolations, qui la dédommagerent des amertumes qu'elle avoit éprouvée durant ſa vie, elle fut auſſi accompagnée d'une gloire qui répara les abaiſſemens qu'elle avoit ſoufferts ſur la terre.

II. PARTIE

PLus le Seigneur veut élever une ame à un degré sublime de grace, de lumiere & de dignité, plus il l'abaisse & l'avilit aux yeux des hommes; & comme s'il étoit jaloux que ses serviteurs brillassent d'un autre éclat que du sien, il est, ce semble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable, qui est le fruit tout seul de la justice & de la sainteté.

Les abaissemens de Marie sur la terre sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparoient la plus haute élévation où la simple créature puisse atteindre, les voies par où elle y est conduite, sont des voies d'humiliation & d'obscurité. Or je remarque trois sortes d'abaissemens dans la vie de la sainte Vierge; un abaissement de privation, un abaissement de dépendance, & un abaissement de confusion & de mépris: & je dis que son Assomption dans le Ciel, lui rend aujourd'hui une triple gloire, proportionnée aux abaissemens de sa vie mortelle; une gloire d'élévation & d'excellence, une gloire de puissance & d'autorité, une gloire de vénération & d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on considere la vie de la sainte Vierge sur la terre, plus on y découvre une suite non-interrompue de privations tristes & humiliantes: premiere sorte d'abaissement,

ment. Aucune créature n'avoit juſques-là reçu du Ciel des titres plus auguſtes & plus ſublimes que cette ſainte fille de Juda. Elle étoit née du ſang de David ; le privilege de ſa grace avoit prévenu même celui de ſa naiſſance ; elle étoit Vierge dans ſa fécondité ; enfin l'auguſte qualité de Mere de Dieu, rehauſſoit en elle tous les autres titres qu'elle tenoit de la naiſſance & de la grace : & cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle, tandis qu'elle a vécu ſur la terre. Sa naiſſance fut toujours obſcurcie par la médiocrité de ſa fortune : l'excellence de ſa grace fut toujours cachée ſous une vie ſimple & commune : l'élévation de ſa dignité, & le titre auguſte de Mere de Dieu fut comme démenti par la reſſemblance de l'homme que ſon Fils avoit priſe ; la Judée la regarda ſimplement comme la mere de Jeſus de Nazareth ; rien ne la diſtingue des autres meres de Juda. Elle laiſſe les hommes dans l'ignorance des grandes choſes que le Seigneur avoit opérées en elle : elle ne s'empreſſe pas de les détromper, & de découvrir les merveilles de Dieu : elle ſouffre la privation de tout ce qu'elle a de grand, c'eſt-à-dire, de la plus grande gloire qui puiſſe être communiquée à une pure créature : elle porte ce dépouillement avec joie : il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puiſſe trahir le ſecret de ſon humilité ; & ravie de vivre dans cette privation, elle ſouhaite ſeulement que la gloire de ſon

Fils soit connue, & son Royaume établi sur la terre.

C'est ainsi que par des privations continuelles, la sagesse de Dieu préparoit cette ame céleste à la gloire où elle est en ce jour élevée. Tout son soin avoit été de se cacher aux yeux des hommes, & de se confondre avec les autres meres d'Israël; & il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, & de la distinguer par un privilege singulier, & qui devoit rendre témoignage dans tous les siecles à son auguste qualité de Mere de Dieu. Son corps pur & sacré, comme celui de son Fils, ne voit pas la corruption: la vertu du Pere la délivre d'entre les morts: les Cieux s'ouvrent pour la recevoir, comme Jesus-Christ, triomphante & glorieuse: elle sort du tombeau environnée de lumiere, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils, avec la même chair qu'elle lui avoit fournie pour ouvrir le Ciel à tous les hommes; elle est placée au-dessus de toutes les Principautés & de toutes les Puissances. C'est cette Arche d'Israël, dit le saint Evêque de Geneve, qui après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert; c'est-à-dire, dans un état obscur & peu digne d'elle, est enfin introduite avec pompe & avec éclat par le véritable David dans la Jérusalem céleste.

Il semble en effet que Jesus-Christ n'auroit pas ressuscité tout entier, & qu'une

partie de sa chair adorable auroit été assujettie en sa sainte Mere à la corruption, si Marie n'eût participé au privilege de sa résurrection glorieuse. Etoit-il convenable qu'on laissât sous l'empire de la mort, le mere de celui qui étoit la résurrection & la vie ? Etoit-il juste qu'une chair, de laquelle avoit été formée la victime qui venoit d'ouvrir le Ciel aux hommes, n'y fût pas d'abord elle-même introduite ? qu'un corps qu'elle avoit préservé par une grace singuliere des souillures inévitables aux enfans d'Adam, participât à leur malédiction, & devînt la proie des vers & de la pourriture? qu'un corps, qui avoit été sur la terre le sanctuaire vivant du Verbe fait chair, ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le sanctuaire éternel ? & c'est pour honorer cette mort & cette résurrection miraculeuse, & satisfaire à la piété des Fideles, que l'Eglise a depuis long-temps institué la Fête qui nous assemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'est en souffrant avec joie que les hommes aient ignoré jusqu'à sa mort tout ce que la grace avoit opéré en elle de grand, que le Seigneur le fait éclater par un privilege, qu'une tradition sainte a rendu vénérable à toute l'Eglise, & que la piété de nos peres a fait passer jusqu'à nous, comme le gage immortel de leur zele & de leur respect pour Marie.

Pour nous, mes Freres, loin de souffrir

avec joie les privations qui nous humilient, & qui laiſſent ignorer aux hommes ce que nous ſommes : hélas ! tout notre ſoin eſt de nous montrer : toute notre vie eſt une étude de vanité, qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous diſtinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu, & revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conſerve encore le ſouvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons ſacrifiés en rompant avec lui. Nous ſommes flattés qu'on faſſe encore valoir par-là tous les jours notre ſacrifice ; qu'on nous faſſe honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en ſecret au deſſus des autres, comme ſi nous avions plus donné à Dieu ; comme ſi, plus nous paroiſſions nés pour le monde & pour les plaiſirs, plus il n'avoit pas fallu que la grace, qui nous en a dégoûté, fut forte & abondante ; comme ſi les miſéricordes du Seigneur ſur nous pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos miſeres. Ainſi ce qui a été l'occaſion de nos chûtes & de nos malheurs, devient ſouvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable : ce qui devroit nous rendre plus mépriſables à nos yeux, ne ſert ſouvent qu'à nous inſpirer du mépris pour nos freres. Ainſi nous voulons participer en même temps à la gloire du

monde & à la gloire de la vertu : nous voulons qu'on loue en nous & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité ; & loin de cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Oui, mes Freres, rien de plus rare que de vouloir sincérement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure : nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang & notre naissance ; & jusques dans ces asyles saints, où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde & de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage, qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde & de la naissance : on remonte encore sur une vaine boue, qu'on avoit foulée aux pieds : on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avoit mépriſées dans le monde ; & dans le sanctuaire même de l'Epoux, on se fait valoir par d'autres titres, que par le titre sublime de son Epouse.

Mais s'il est rare de porter avec soi cet abaissement de privation, dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dé-

pendance où elle vécut toujours. Toujours soumise sur la terre, & dans tous les états de sa vie mortelle, elle avoit toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grace vouloit la conduire : tantôt vivant dans une soumission entiere aux volontés de Joseph ; tantôt attachée aux ordres & à la destinée de son Fils ; tantôt confiée au Disciple bien-aimé, & le regardant comme le maître de ses actions & l'arbitre de sa conduite ; tantôt enfin paroissant à la suite des Disciples, après la mort de Jesus-Christ, comme une des autres femmes fideles ; ne paroissant entrer en rien ; ne s'attribuant rien ; ne voulant pas partager avec les Apôtres le gouvernement de l'Eglise naissante ; se soumettant à leurs loix & à leur autorité ; n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée ; tout s'y passant sans qu'il soit fait aucune mention d'elle ; sans qu'elle affectât aucune autorité ; & se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en étoit la protectrice & la mere. Oui, Marie comblée de tous les dons & de toutes les lumieres ; revêtue de la dignité éminente à laquelle une pure créature ait jamais pu prétendre ; le plus ferme appui sur la terre depuis la mort de son Fils, de l'Eglise naissante, en laisse tout le soin aux Apôtres, & ne se réserve que la gloire de se soumettre la premiere à leurs décisions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil & l'inquiétude des Fideles, qui sans participer à l'éminence

de ſes dons & de ſes lumieres, ne peuvent imiter ſa ſoumiſſion & ſa dépendance !

Pour nous, mes Freres, ce n'eſt pas la ſoumiſſion à l'Egliſe qui nous coûte : cette ſoumiſſion ne bleſſe, ni notre orgueil, ni nos penchans, ni notre ambition, ni notre fortune. Ce qui nous bleſſe, c'eſt de dépendre de ceux que nous croyons fort au-deſſous de nous, c'eſt de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adouciſſons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris ſecret de ceux de qui nous dépendons : nous nous vengeons de leur élévation par nos cenſures : notre orgueil, forcé de leur obéir, ſe conſole en les mépriſant : leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts ; & il eſt rare que nos ſupérieurs & nos maîtres, aient ſur notre cœur la même autorité qu'ils ont ſur notre perſonne.

Auſſi le ſecond caractere de gloire, à laquelle Marie eſt aujourd'hui élevée, oppoſé à ce caractere de dépendance qu'elle avoit tant aimé, eſt une gloire d'autorité & d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de ſon Fils cette puiſſance qu'elle n'avoit pas voulu exercer ſur la terre : elle rentre dans tous ſes droits : elle eſt établie ſous Jeſus-Chriſt, la médiatrice des Fideles, le canal des graces, l'eſpérance & le ſoutien de l'Egliſe, l'aſyle des pécheurs, la protectrice des Juſtes, la reſſource des peuples & des Empires,

la Reine du ciel & de la terre. Oui, mes Freres, la puiſſance de Marie n'a point d'autres bornes, que celles de l'amour de ſon Fils pour elle. Il partage, pour ainſi dire, avec elle ſon autorité : il la rend la diſtributrice de ſes graces : il veut que nous nous adreſſions à elle, ſi nous voulons tout obtenir de lui ; & rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit de la Foi, que de croire honorer la puiſſance de Jeſus-Chriſt, en diminuant celle de ſa ſainte Mere. C'eſt lui que nous honorons en elle : ce ſont ſes dons que nous exaltons, en exaltant les dons ineffables de Marie : c'eſt ſa puiſſance que nous réclamons, en réclamant celle de ſa ſainte Mere : & elle & nous, nous ne ſommes ce que nous ſommes, que par lui ; & notre confiance en elle ne perd ſa ſource, que dans les merveilles que Jeſus-Chriſt veut bien opérer par elle.

Ce n'eſt pas, mes Freres, qu'il ſuffiſe de ſe mettre ſous la protection de Marie, & de lui rendre quelques hommages, pour aſſurer ſon ſalut : le ſalut éternel eſt le prix de l'obſervance ſeule de la Loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque ſe livre aux deſirs de la chair, quiconque ne rompt point ſes paſſions criminelles, il a beau ſe déclarer ſerviteur de Marie, elle ne le connoît pas : elle le regarde comme l'ennemi de ſon Fils : elle déteſte la confiance qu'il met en elle, comme injurieuſe à la Religion, & ſur-tout

à la gloire de Jesus-Christ. Elle aide de son entremise les pécheurs qui veulent revenir de leurs égaremens ; mais elle sollicite elle-même la punition de ceux qui se font de son entremise une sécurité & une raison pour y persévérer.

Et certes, mes Freres, si Jesus-Christ lui-même ne reconnoît pour sa mere & ses freres, que ceux qui font la volonté du Pere céleste ; Marie reconnoîtroit elle pour ses enfans, les transgresseurs de cette sainte volonté, & les ennemis de la doctrine & de la Croix de son Fils ? Si Jesus-Christ, malgré les acclamations populaires des femmes de Juda, ne fait pas consister le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans son chaste sein, mais dans sa fidélité à écouter la parole de vie, & en observer les saintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant sur notre corps des marques consacrées au culte de Marie, sans avoir l'amour de Jesus-Christ & de sa vérité, gravé dans notre cœur ? Marie ne seroit donc plus que la protectrice des passions que son Fils condamne ? sa puissance renverseroit donc l'œuvre de l'Evangile, & ouvriroit aux hommes une autre voie de salut, que celle que Jesus-Christ lui-même leur a frayée ? Quelle illusion, mes Freres, de prendre dans le respect que l'Eglise nous inspire envers Marie, le motif de notre sécurité dans le crime, & de se persuader qu'il suffit de

ſe confier en ſa protection, pour obtenir après une vie toute de crimes & de paſſions, la grace du repentir & du pardon à la mort! Eh! quoi mes Freres, notre confiance en Jeſus-Chriſt lui-même, qui eſt l'auteur de la vie & du ſalut, ſeroit vaine, ſi nous ne vivions pas comme ſes Diſciples, & notre confiance en Marie ſeroit plus puiſſante, quoique nous marchions dans les voies du monde & des paſſions? Tous ceux qui diront à Jeſus-Chriſt lui-même, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le Royaume des Cieux; & tous ceux qui diroient à Marie, notre Reine, notre réfuge, notre eſpérance, ſeroient admis dans la gloire que Jeſus-Chriſt n'a promis qu'aux obſervateurs de ſa Loi ſainte? Tous ceux même qui ont publié la gloire de Jeſus-Chriſt ſur la terre, qui ont prophétiſé en ſon nom, qui ont annoncé ſa doctrine & aggrandi ſon Royaume, ne ſeront pas pour cela comptés parmi ces ouvriers fideles, qu'il couronne de juſtice, ſi la ſainteté de leurs mœurs n'a ſoutenu celle de leur miniſtere; & nous croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour ſon culte, qui en ont augmenté l'éclat & la magnificence, & chargé peut-être ſes autels de dons & d'offrandes, ſeroient comptés parmi ces ſerviteurs vigilans, à qui la récompenſe des Juſtes eſt promiſe, ſi l'innocence de leur vie & la pureté de leur cœur n'a ſanctifié la pompe de ces hommages? Non,

mes Freres, l'Eglise a toujours regardé Marie comme le soutien de notre foiblesse, & non comme l'asyle de nos passions; comme la ressource de nos nécessités, & non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour siens que ceux qui appartiennent à Jesus-Christ: elle ne regarde dans les hommages qu'on lui rend, que la pureté & la fidélité du cœur qui les lui offre, & n'aime dans ses serviteurs que l'innocence, la foi, la charité, & toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'est ainsi que sa puissance & son autorité dans le ciel, couronnent aujourd'hui l'abaissement de dépendance où elle avoit toujours vécu sur la terre.

Enfin, le dernier abaissement de Marie pendant sa vie mortelle, avoit été un abaissement de mépris & de confusion. Soupçonnée par Joseph, elle avoit porté dans le silence toute la honte d'un soupçon si humiliant & si triste. Elle adoroit en secret les ordres du Seigneur sur elle; & sans découvrir à Joseph le mystere ineffable qui venoit de s'opérer dans son sein, elle laissoit à la sagesse du Très Haut le soin de manifester l'innocence de sa servante. Elle unissoit cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençoit à éprouver dans ses chastes entrailles: elle se soumettoit, comme lui, à porter quelque temps la ressemblance du péché, à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus &

adorables de la sageſſe divine, & à ſe réjouir même par avance de l'utilité que Dieu ſauroit bien retirer pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels, de ſon humiliation & de ſon opprobre.

Telle étoit la diſpoſition de Marie ; & voilà pourquoi ſa mort eſt ſuivie d'une gloire de vénération & d'hommage : dernier caractere. Tous les peuples & toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle : par-tout où la gloire de Jeſus-Chriſt a trouvé des adorateurs, la ſienne a trouvé des honneurs & des hommages. A peine eut-elle diſparu de la terre, que les hommes Apoſtoliques lui adreſſerent des vœux : ces ſiecles heureux & ſi honorables à la Foi, furent les premiers dépoſitaires du reſpect des Fideles envers Marie ; & il falloit bien que l'Egliſe, encore naiſſante, rendît déjà des honneurs ſolemnels à cette Reine du ciel ; puiſqu'il s'éleva dès-lors, parmi les Fideles, des hommes ignorans & ſuperſtitieux, qui frappés de l'éminence de ſa gloire & de ſa dignité, changerent la piété en ſuperſtition & en idolatrie ; lui offrirent des ſacrifices, & lui rendirent des honneurs qui ne ſont dûs qu'à l'Eternel. Ainſi à meſure que la foi ſe répandit, le culte de Marie s'établit ſur la terre : à meſure que l'Egliſe, favoriſée par les Céſars, vit l'éclat & la magnificence, accompagner la ſainteté de ſes myſteres ; les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux & plus ſolemnels.

En vain parurent alors des esprits inquiets & superbes, qui oserent lui disputer l'auguste qualité de Mere de Dieu. Leurs blasphêmes ne servirent qu'à reveiller la piété des Fideles : de toutes parts s'éleverent des autels & des Temples magnifiques, consacrés sous sa protection & sous son nom, à la gloire de son Fils : la Religion des peuples opposa des monumens publics élevés à l'honneur de Marie, aux secrettes entreprises de ses ennemis ; des Conciles s'assemblerent pour lui conserver ses droits augustes, & laisser à la postérité dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect, & de celui de leurs peres envers Marie ; & l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes Freres ! les Villes & les Empires se mirent sous sa protection puissante : de saintes Sociétés assemblées à son nom, & dévouées à son culte, s'éleverent de toutes parts : les fléaux publics cesserent par les vœux & les hommages qu'on lui adressa : nos Villes & nos Provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise, le glaive qui les châtioit ; & un de nos Rois, dont la mémoire nous sera toujours chere, parce qu'il fut un Roi juste & clément, fit pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette Reine des cieux, de tout son Royaume qu'elle venoit de conserver & de délivrer de la plaie, qui

sembloit annoncer sa désolation & sa ruine.

L'Angleterre elle-même, avant qu'un schisme infortuné en eût fait un Royaume de trouble & d'erreur, se distingua par sa piété envers Marie : ses Rois la regarderent comme la protectrice de leurs Etats : ses plus saints Evêques furent les défenseurs les plus zélés de son culte : c'est un dépôt sacré qu'ils avoient reçu de ces hommes Apostoliques, qui sous les ordres du grand Pontife saint Gregoire, vinrent établir dans cette Isle célebre, la Foi de Jesus-Christ sur les ruines de l'idolatrie. La science qui distingua bientôt cette Eglise florissante, loin de refroidir son zele envers Marie, le rendit plus fervent & plus solemnel ; sa piété augmenta avec ses lumieres : l'orgueil & les passions seules ont détruit ce qu'une foi humble & éclairée avoit d'abord édifié. Le Seigneur a retiré son Esprit du milieu de cette Eglise infidele : il l'a livrée à un esprit de mensonge & de révolte, mais ses châtimens ne sont jamais sans miséricorde. Il a voulu la punir ; il ne veut pas l'abandonner & la perdre : il s'est encore réservé au milieu d'elle un petit nombre d'Israélites fideles, que la contagion générale n'a pas infectés, & qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal : cette sainte semence que la bonté de Dieu laisse encore au milieu de ces Villes rebelles, fructifiera en son temps, & les empêchera d'éprouver le même sort que Sodome & que Gomorre. Et encore tous les jours une grande Reine, plus il-

luſtre par les couronnes qu'elle a ſacrifiées à la conſtance de ſa foi, que par la puiſſance & les grandes qualités qui les avoient miſes ſur ſa tête, trouve ici aux pieds de Marie, la plus douce conſolation de ſes peines ; lui offre ſans ceſſe un Royaume que l'héréſie a infecté, des ſujets que l'eſprit de rebellion, toujours inſéparable de l'héréſie, a faſcinés; avance aux pieds des autels, les momens de la miſéricorde ; & contribue plus à la converſion de ſes peuples & au rétabliſſement de la Royauté indignement violée, par les ſoupirs fervens qu'elle ne ceſſe de répandre dans le ſecret du Sanctuaire, que toutes les Puiſſances de la terre ne ſauroient y contribuer par la ſageſſe de leurs conſeils & par la force de leurs armes.

Voilà, mes freres, le comble de gloire où les humiliations paſſageres ont conduit Marie ; & telle eſt preſque toujours la deſtinée des Juſtes, qui ont éprouvé des revers & des humiliations ſur la terre. Chaque ſiecle en fournit des exemples ; & encore ſous nos yeux un Roi * détrôné, expoſé pendant ſa vie à la cenſure des inſenſés ; lui qui avoit vu ſa foi taxée de foibleſſe, ſon zele d'imprudence, & ſes malheurs imputés à lui ſeul, reprend après ſa mort le droit qu'il avoit ſur l'eſtime & ſur la vénération publique ; & s'attire des hommages mille fois plus éclatans, que ceux qui avoient environné ſon trône.

Pour l'uſurpateur qui s'eſt élevé par des

* *Jacques II. Roi d'Angleterre.*

voies injuſtes ; qui a dépouillé l'innocent & chaſſé l'héritier légitime pour ſe mettre à ſa place & ſe revêtir de ſa dépouille ; hélas ! ſa gloire ſera enſevelie avec lui dans le tombeau ; ſa mort développera la honte de ſa vie. C'eſt alors que la digue qu'oppoſoient aux diſcours publics ſes ſuccès & ſa puiſſance, étant ôtée, on ſe vengera ſur ſa mémoire des fauſſes louanges qu'on avoit été contraint de donner à ſa perſonne : c'eſt alors que tous les grands motifs de crainte & d'eſpérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonſtances les plus honteuſes de ſa vie : on découvrira le motif ſecret de ſes entrepriſes glorieuſes, que l'adulation avoit tant exaltées ; & on en expoſera l'indignité & la baſſeſſe. On regardera de près ces vertus héroïques, que l'on ne connoiſſoit que ſur la bonne foi des éloges publics ; & on n'y trouvera que les droits les plus ſacrés de la nature & de la ſociété, foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuſte, dont il avoit joui : on lui rendra l'infamie & la mauvaiſe foi de ſes attentats, qu'on avoit bien voulu ſe cacher à ſoi-même. Loin de l'égaler aux héros, on l'appellera un fils dénaturé ; un de ces hommes, dont parle ſaint Paul, ſans culte, ſans affection & ſans principe ; ſa fauſſe gloire n'aura duré qu'un inſtant, & ſon opprobre ne finira qu'avec les ſiecles : la derniere poſtérité ne le connoîtra que par ſes crimes ; que par la piété filiale foulée aux pieds à la face des Rois & des

nations, qui ont eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation ; enfin, par l'attentat qui lui a fait détrôner un pere & un Roi juste, pour se mettte à sa place. Les histoires, fideles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa honte ; & le rang où il s'est élevé aux dépens des loix de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scene de l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambition & son ignominie sur la terre.

Quelle instruction pourrois-je vous laisser à vous, mes Freres, en finissant cet éloge de la mort & de l'exaltation de Marie, sinon de l'opposer encore à la mort du pécheur ? Oui, mes Freres, la mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie ; elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus, accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paroît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller & dis-

paroître ; l'avenir eſt un abyme immenſe, où il ne voit ni fin, ni iſſue, & où il va ſe perdre & s'engloutir pour toujours, incertain de ſa deſtinée. Le monde qu'il croyoit éternel, n'eſt plus qu'un phantôme qui ſe diſſipe ; l'éternité qu'il regardoit comme une chimere, eſt un objet affreux qu'il a ſous les yeux, & qu'il touche déjà de ſes mains. Tout ce qu'il avoit cru réel & ſolide, s'évanouit : tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, ſe montre & ſe réaliſe ; & ſon malheur lui donne de nouvelles lumieres, mais ne lui donne pas de nouveaux penchans, & un nouveau cœur : il meurt détrompé ſans mourir changé ; il meurt déſeſpéré, & ne meurt pas pénitent.

Mais l'ame juſte, ah ! elle voit alors le monde & l'éternité, des mêmes yeux qu'elle les avoit toujours vus : rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ſes humiliations & ſes ſouffrances. Ainſi libre de tous les attachemens du monde & de la vanité, pleine de bonnes œuvres, ſoutenue de la foi des promeſſes, mure pour le Ciel, elle ferme les yeux ſans regret à tous les vains objets qu'elle n'avoit jamais vus qu'avec peine ; elle s'envole dans le ſein de Dieu, d'où elle étoit ſortie, & où elle avoit toujours habité par ſes deſirs ; & rentre avec paix & avec confiance dans la bienheureuſe Eternité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION

DE LA STE. VIERGE.

Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda.

Un peu après, Marie partit avec promptitude, & s'en alla dans les montagnes de Judée, en une ville de la Tribu de Juda. Luc. I. 39.

QUEL est ce nouveau prodige, mes Freres? une fille timide, foible, jusques-là élevée, dit un Pere, dans le calme & dans la pudeur de la retraite, elle, qui n'a guere, ne pouvoit soutenir, sans trouble & sans embarras, la présence même d'un Ange, se montre aujourd'hui en public, s'expose à la vue des hommes, & ne compte même pour rien, les allarmes & les périls d'un long & pénible voyage. *S. Amb.*

Incrédule, veut elle avoir pour garant de sa maternité, le miracle de la fécondité d'Elizabeth ? incertaine, vient-elle lui confier le secret de l'ambassade de Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire ? fiere de sa nouvelle dignité, se hâte-t-elle par un des ces secrets empressemens qu'inspire une vaine joie, d'en aller annoncer la nouvelle à sa Cousine ?

Ah ! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi & l'humilité de Marie. Convaincue que le Tout-Puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité, qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire des Saras & des Annes, n'avoit été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux ; & rentrant dans son néant, à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, Mere du Libérateur de Sion, que tant de siecles avoient promis, que tant de Justes avoient annoncé, que tant de Rois & de Prophetes avoient souhaité, elle va rendre à Elizabeth les mêmes devoirs, que son Fils doit un jour rendre à Jean-Baptiste ; & comme lui, elle se croit obligée d'accomplir toute justice : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.*

Matth. 3. 15.

Ni la bienséance, continue ce Pere, sur laquelle son sexe est si délicat, & qui si souvent lui tient lieu de vertu ; ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage n'allarment pas sa délicatesse ; peu attentive

à tous les obſtacles que l'amour propre groſſit & multiplie toujours avec tant d'art & de ſuccès, elle ſe livre au divin penchant qui l'entraîne, & ſuit ſans balancer les impreſſions du Dieu qu'elle porte dans ſon ſein : *Non à publico virginitatis pudor, non à ſtudio aſperitas montium, non ab officio prolixitas itineris retardavit.* S. Amb.

Souffrez, mes Freres, que je m'arrête à ces trois réflexions. Si je n'approfondis pas le myſtere, c'eſt que nous avons encore plus beſoin d'être touchés, que d'être inſtruits. Ces faits miraculeux ſur quoi la Religion eſt fondée, conſolent à la vérité la raiſon, & la mettent preſque d'intelligence avec la Foi ; mais d'ordinaire ils laiſſent au cœur toute ſa tranquillité : ce ſont des lueurs qui nous réjouiſſent pour un moment, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, mais qui ne nous embraſſent preſque jamais. Ramenons donc à l'édification de nos mœurs toutes les circonſtances de ce myſtere.

Quels ſont les obſtacles que notre amour propre oppoſe preſque toujours à la grace ? c'eſt premiérement, une fauſſe bienſéance qui nous fait ménager le ſiecle & nous empêche de nous déclarer tout haut pour Jeſus-Chriſt ; c'eſt en ſecond lieu, la difficulté de la vertu qui nous allarme ; enfin, c'eſt la durée du chemin qui rallentit notre zele, & nous perſuade qu'on peut uſer d'adouciſſemens, & chercher des ſentiers détournés & commodes, pour aider notre

foiblesse. Or, Marie entreprenant ce voyage toute seule, nous confond sur ces raisons infinies de bienséance, qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du Ciel : c'est ma premiere réflexion. Marie, malgré la delicatesse de son âge & de son sexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes & les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraye & retient dans le vice : c'est ma seconde réflexion. Enfin, Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas user de détours, ni adoucir par nos lenteurs & nos ménagemens, les rigueurs de la voie évangélique : c'est ma derniere réflexion. Voilà tout le dessein de ce discours. Demandons au Saint-Esprit ses lumieres par l'entremise de cette Vierge sainte. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE. DE toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en est pas de moins contagieuse que celle qui attache de la gloire au vice, & de la honte à la vertu. Je le sais, mes Freres, & je ne veux pas ici prêter au siecle des désordres imaginaires. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique : on ne voit guere de ces ames désespérées, qui se fassent honneur de leur confusion, comme dit l'Apôtre, & qui mettent leur gloire dans leur infamie : le crime traîne toujours après soi certaine bassesse, dont

on est bien aise de dérober le spectacle au public ; & je ne sais par quels restes de droiture le siecle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut, ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

Mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, des crimes polis, si je l'ose dire, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, que le siecle place honorablement parmi les vertus, & qui tout-à-coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, sans en retenir la honte & les horreurs.

Or ; je dis que c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui sont, hélas ! des vices trop réels, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jesus-Christ : je dis que de-là vient que nous faisons tant d'actions, malgré le cri secret de la conscience ; que nous en omettons tant d'autres dont nous sentons au dedans de nous la nécessité ; le tout, pour ne pas choquer le monde. Comment ne pas se conformer, dit on, à des usages qui ont prévalu ? comment s'élever au-dessus de la multitude qui ne s'en fait point de scrupule ? Il est clair que le monde ne blâme point telle chose : est-il aussi clair que l'Evangile la réprouve ? faut-il que je condamne tout le monde par mes singularités ? De-là il arrive que la piété craintive & timide, cherche les ténebres ; ou bien elle est obligée de s'ajuster aux manieres des mondains,

& de ſe contrefaire comme David dans la Cour du Rois Achis : elle n'oſe preſque jamais paroître tout ce qu'elle eſt, tandis que le vice applaudi affecte l'éclat, loin de craindre de ſe montrer. Eh ! n'étoit-ce pas aſſez que la foibleſſe & la corruption de notre cœur, nous rendit la vertu pénible & dégoûtante ? falloit-il que le déréglement de l'eſprit y attachât encore de la honte & du mépris ?

Trouvons aujourd'hui dans la conduite de Marie de quoi confondre le ſiecle ſur un point auſſi important. Quel eſt le motif qui l'éloigne de Nazareth ? Un Ange vient de lui annoncer qu'Elizabeth, malgré ſon âge & ſa ſtérilité, étoit devenue féconde ; qu'elle-même avoit été remplie de la vertu du Très-Haut, & que l'Emmanuel promis depuis tant de ſiecles, deſcendu dans ſon ſein, alloit enfin être la lumiere des nations & la gloire d'Iſraël. Mais cette ambaſſade ſi auguſte, ſi extraordinaire, eſt un ſecret pour le public Peut-elle compter d'en être crue ſur ſa parole ? ne doit-elle pas s'attendre aux diſcours des inſenſés, & aux railleries des eſprits qui ſe piquent de raiſon ?

D'ailleurs, ſortie du ſang des Rois de Juda, & depuis peu illuſtrée par la qualité de Mere de Dieu, ne paroît-il pas contre la bienſéance, & n'eſt-ce pas trop avilir ce nouveau rang, que de s'aller abaiſſer juſqu'aux offices les plus vils envers une femme qui étoit ſi fort au-deſſous d'elle ?

Enfin,

Enfin, les loix d'une auſtere pudeur s'accommodent-elles bien avec les haſards & les contre-temps aſſez inévitables dans un long voyage?

Ainſi s'abuſe, ô mon Dieu! une raiſon malade: ainſi trop ingénieuſes à ſe tromper, ſe flattent tous les jours ces ames foibles, qui ont aſſez de foi pour ſouhaiter d'atteindre à ces montagnes ſaintes de la Tribu de Juda, mais qui n'en ont pas aſſez pour entrer dans les voies qui peuvent les y conduire!

Que de raiſon ne ſe dit-on pas à ſoi-même pour s'étourdir! dans combien de mauvais prétextes l'amour propre ne ſe retranche-t-il pas!

Un Grand gémit du tumulte qui l'environne; & livré aux ſoins de ſa fortune, aux devoirs de ſa charge, aux bienſéances de ſon état, il oppoſe ſes foibles raiſons à la voix du Ciel qui l'appelle: veut mettre Dieu même dans les intérêts de ſa foibleſſe; & croit que l'aſſujettiſſement à des loix que le caprice ou la vanité des hommes ont inventées, eſt une bonne raiſon aux yeux de Dieu, pour le diſpenſer des loix divines de l'Evangile.

Je ne ſaurois me donner des airs de ſingularité, ni me condamner à une retraite éternelle, vous dira une femme Chrétienne: je voudrois bien que l'uſage autoriſât une vie plus obſcure & plus retirée dans les perſonnes de mon rang, & que le monde nous fit pas une loi de certain tracas,

dont je me passerois, sans beaucoup de peine ; mais quelle apparence que je me donne du ridicule par des manieres singulieres, & que par piété j'aille devenir extraordinaire ?

Mais dans le jour terrible de vos vengeances, ne jugez-vous pas les Grands & le peuple sur le même Evangile, ô mon Dieu ? une fausse bienséance qui étouffe dans tant de cœurs les semences de grace que vous y jettez, cette loi du siecle, cet Evangile des mondains, fera-t-il une exception dans les maximes générales de l'Evangile de Jesus-Christ ? Eh ! si votre justice pouvoit souffrir des adoucissemens dans une loi dont vous avez prédit l'accomplissement jusqu'au point le plus léger, seroit-ce en faveur des Puissans du siecle que vous vous relâcheriez, eux qui vous ont disputé la plus mince mortification ; & qui pour l'amour de vous n'ont jamais pu se retrancher sur un seul plaisir ; ou en faveur de ces infortunés, qui par les ménagemens secrets de votre Providence, en proie ici-bas, à la faim, à la soif & à tant d'autres calamités, accablés sous la pesanteur du joug, n'ont pu toujours posséder leurs ames dans leur patience ?

Quel est ici, mes Freres, notre aveuglement ! on ne veut pas d'une piété qui se fasse remarquer, & qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire. Mais si la contagion est universelle, pouvez-vous vous en sauver sans être singulier ? mais si

la foule entre dans la voie large, comment voulez-vous suivre le sentier évangélique, & n'être pas remarqué? Eh quoi! parce que l'innondation alloit être générale, Noé ne devoit donc pas bâtir une Arche, & se sauver avec sa seule famille? Il falloit donc que Loth, pour éviter la singularité, attendit tranquillement l'incendie de Sodome? Détrompez-vous, mes chers Auditeurs; les Saints ont toujours passé pour gens singuliers: nous sommes devenus, disoit autrefois saint Paul, un spectacle aux Anges & aux hommes: la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne; & l'on se damne à coup sûr, quand on ne veut se sauver qu'avec la multitude parce que la multitude ne connoît & ne fréquente que cette voie large & spacieuse, qui mene à la perdition. Et ne sentez-vous pas vous-mêmes, mes Freres, si vous êtes de bonne foi là-dessus, l'illusion de la créature? Quoi! il y aura toujours des raisons pour elle d'offenser son Dieu, & de vivre pour le monde que nous devons haïr & détester, comme notre plus cruel ennemi; & il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu si bon, si tendre pour nous, si bienfaisant, & de le servir; tandis que tout nous crie, que n'étant faits que pour Dieu, ce n'est que pour Dieu que nous devons vivre? Chaque âge, chaque état se fera des bienséances incompatibles avec l'Evangile? Une grande jeunesse servira de prétexte à celui-ci; une vieillesse infirme & languis-

ſante à un autre ? Si tout nous rit, on s'excuſera ſur le tumulte & ſur les embarras de la fortune ? ſi la main du Seigneur s'appeſantit ſur nous ; plus occupés de nos malheurs, que des crimes qui nous les ont attirés, on remettra ſa converſion à des temps plus calmes & plus tranquilles : Jouit-on d'une ſanté parfaite ? il faut fournir à mille ſoins, ſe prêter aux bienſéances & aux diſſipations de ſon rang & de ſon état. Eſt-on frappé d'une infirmité qui nous arrache au commerce du monde ? ce ne ſont que ſoucis & meſures pour la ſanté. L'affaire de l'Eternité demande trop d'attention ; on n'eſt capable de rien, dit-on : on a ſur la conſcience des abîmes qui n'ont jamais été bien approfondis, & qui demandent du loiſir & de la liberté d'eſprit: enfin, on craint de n'aigrir ſes maux par les réflexions mêmes qui ſeules devroient les ſoulager.

Ainſi nous échappent tous les momens de la grace : ainſi repouſſons-nous la main ſalutaire qui frappe à la porte de notre cœur : & l'on eſt ſi ingénieux dans le ſiecle à ne pas laiſſer échapper ces conjonctures favorables qui nous offrent des eſpérances de fortune & d'établiſſement ! Les Grands ont leurs moments, dit-on ; & le point, c'eſt de ſavoir les prendre : mais la clémence divine n'a-t-elle pas les ſiens ? Eh ! quoi ! mes Freres, croyons-nous que notre Dieu ſoit un Dieu de toutes les heures ; qu'il diſtribue ſes graces ſelon nos caprices ; & que mille fois rebuté, lorſqu'il

s'eſt offert à nous, il ne ſe laſſera pas enfin de nos délais & de nos mépris ? Ah ! diſons-le à notre honte ; les enfans du ſiecle ſont plus prudens que les enfans de lumiere : rien n'échappe aux premiers, parce que leur cupidité eſt vive & agiſſante ; & nous, nous laiſſons perdre les occaſions les plus favorables, parce que notre charité eſt foible & languiſſante.

Car, ô mon Dieu ! combien de fois m'avez-vous averti, ſollicité, importuné, d'entrer dans vos voies ! combien de fois au ſortir même du crime, loin de lancer ſur moi les foudres de votre juſtice, m'avez-vous tendu une main favorable, & profité du moment, où la paſſion ſatisfaite & plus calme, laiſſoit à la raiſon la liberté des réflexions, pour m'expoſer les ſuites terribles d'une vie criminelle ! Ah ! l'homme le plus barbare ſe laiſſeroit attendrir, ſi dans le temps même qu'il nous enfonce le poignard dans le ſein, nous prenions des meſures pour ſa ſûreté ; & mon ame toujours rebelle & toujours animée a pu tenir juſques-ici contre tous les efforts de votre tendreſſe ?

Mais ne vous laſſerez-vous pas enfin de vos pourſuites & de mes rebuts ? ſerez-vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en ſolliciter l'entrée ? ma converſion dépend-elle de vous ou de moi ? & ces graces offertes que je refuſe, pourrai-je les r'avoir à mon gré ? ne m'avertiſſez-vous pas qu'un temps viendra où je vous

chercherai, & où je ne vous trouverai plus; & qu'une mort funeſte, en finiſſant mes crimes, commencera enfin mon éternel ſupplice?

Mais encore, dites-moi, ô homme ſi éclairé ſur les bienſéances! lorſque par vos diſſolutions & votre vie licencieuſe, vous étiez le ſcandale de votre Ville, la bienſéance étoit-elle un frein aſſez puiſſant pour vous arrêter? lorſqu'oubliant votre caractere, Miniſtre du Seigneur, vous deſcendiez de l'autel ſacré pour vous donner en ſpectacle au public, & violer vous-même des loix dont vous étiez le dépoſitaire & le protecteur, les diſcours publics vous ont-ils jamais coûté un ſeul plaiſir? lorſque des engagemens d'éclat, & une conduite peu réguliere, rendoient cette femme la fable de ſon quartier & la honte de ſa famille; que les amis & les proches lui en faiſoient des ouvertures ſi touchantes; qu'un mari juſtement irrité en frémiſſoit; qu'un ménage en tomboit à vue d'œil en décadence, régloit-elle ſes emportemens ſur ces loix gênantes & trop auſteres de la bienſéance? ah! la paſſion alors la plus forte la rendoit inſenſible à tout. Ce n'eſt qu'avec vous, ô mon Dieu! que l'on eſt timide & circonſpect: on n'excede en précautions, que lorſqu'il s'agit de vous ſervir: on peſe alors ſur tout; on eſt ſenſible à tout; on épaiſſit même de vaines ombres, & l'on tremble à l'aſpect des phantômes que l'on s'eſt formés.

Ah ! je ſens là-deſſus toute l'injuſtice de ma conduite. Quand il a été queſtion de vous offenſer, on m'a vu la tête levée, me faire honneur de mes déſordres, & être pécheur de bonne foi : tranquille alors ſur les intérêts de mon honneur, de ma fortune, de ma conſcience, de l'amitié, je ſacrifiois ſans ſcrupule ma réputation, mes biens, mes amis, mon ſalut. Faut-il revenir à vous ? faut-il de cette région de ténebres, paſſer à une région de lumiere ? ah ! toute ma force m'abandonne ; je ſens expirer au premier obſtacle tous mes projets de converſion ; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main : ah ! c'eſt que votre amour ne domine pas dans mon cœur, comme y dominoit alors la paſſion. Lorſqu'il a établi ſon empire dans un cœur, cet amour ſacré, il n'eſt plus de difficulté qui rebute ; les peines même ſont délicieuſes ; & ſaintement ſéduit par le divin attrait de la grace, loin de ſe groſſir à ſoi-même les obſtacles, le cœur devient ingénieux à ſe les cacher. Tel eſt l'exemple que nous donne aujourd'hui Marie ; les vaines raiſons de la chair & du ſang ne l'arrêtent pas : *Exurgens abiit*. La difficulté même des chemins, les montagnes les plus inacceſſibles n'alarment pas ſa foi : ſeconde inſtruction pour ceux que la difficulté du ſalut empêche d'entrer dans la voie évangélique : c'eſt ma ſeconde réflexion.

II. PARTIE.

IL regne dans le siecle deux erreurs fort opposées, mais également dangereuses, sur la difficulté du salut ; & c'est à ces deux erreurs qu'il faut rapporter les vices & les fausses vertus des Chrétiens.

La premiere erreur, & celle que je combats maintenant, est de ceux qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, effrayés au seul aspect de la montagne évangélique, en croient la route inaccessible ; & sans se souvenir que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, ils ne vieillissent dans l'iniquité, que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur.

Or, la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siecle sur cette premiere illusion. Inspirée d'enhaut sur la route qu'elle doit tenir, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa foiblesse : *Abiit in montana.* Eh ! dit saint Ambroise, quelle autre route pouvoit-elle choisir ? la grace approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où se trouve notre trésor : *Quò enim jam Deo plena, nisi ad superiora conscenderet ?* Voilà l'instruction qui s'adresse à ceux, qui comptant trop peu sur la grace, désespereront de pouvoir jamais atteindre à cette sainte Cité située sur la montagne.

Je sens toute ma foiblesse, me dites-

vous; j'ai de l'horreur pour le crime; & je ne voudrois pas avoir fait tort à mon prochain: mais il y a mille choſe que le Prédicateur foudroie tous les jours en chaire, & ſur quoi je ne ſaurois me gagner. Je conviens qu'à vivre ſur le pied de l'Evangile, il faudroit s'y prendre d'une toute autre maniere: je ſais que Jeſus-Chriſt menace d'une éternité de peines, ceux qui n'en ſouffrent point ici-bas; que ceux qui cherchent trop à ménager leur ame, la perdent; qu'il faut porter ſa croix, & ſe renoncer ſoi-même, pour être ſon diſciple; que la vie chrétienne eſt une profeſſion publique de pénitence; & que comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu, ſans être incorporé en Jeſus-Chriſt, on ne peut être incorporé en Jeſus-Chriſt, ſans être crucifié avec lui: je le ſais, & c'eſt juſtement ce qui me fait déſeſpérer d'être jamais homme de bien. Auſſi je ſuis de bonne foi; je ne m'abuſe point là-deſſus. Je connois toute l'étendue de mes obligations; & ſi j'embraſſois le parti de la vertu, je ne l'embraſſerois pas à demi; je n'imiterois pas tant d'autres qui veulent allier Dieu & le monde, l'Evangile & les plaiſirs; & qui pour vouloir être, & au ſiecle & à Jeſus-Chriſt, ne ſont au goût ni de l'un, ni de l'autre.

Mais, ô homme! quel eſt ici ton égarement! Tu ſens ta foibleſſe, & ton impuiſſance: mais ignores-tu que la grace eſt le remede de la foibleſſe? n'entends-tu pas

ces paroles consolantes du Sauveur des hommes : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles & fatigués, & je vous soulagerai ?* Il nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire : mais n'est-ce pas nous assurer en même tems qu'avec lui, il n'est rien que nous ne puissions, & qu'il n'est point d'obstacle que sa grace ne surmonte, & point de foiblesse qu'elle ne guérisse ? Voilà, ô homme ! où tu dois chercher la force qui te manque. Que penseroit-on d'un malade, qui, atteint d'une langueur dangereuse, ne voudroit plus prendre de mesures pour sa santé ; seulement parce qu'il se seroit apperçu qu'il est malade ? eh ! c'est la maladie elle-même qui vous avertit qu'il faut avoir recours à l'art & aux remedes.

La difficulté de l'entreprise vous arrête, mon Frere ? Ah ! s'il falloit, comme autrefois, vous exposer à la fureur des tyrans ! souffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie pour la Foi de Jesus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre foiblesse, quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie : mais Dieu n'en exige pas tant. Tranquille au milieu de vos proches & de vos amis ; ne craignant, ni pour votre fortune, ni pour votre vie, que vous demande-t-on ? le seul sacrifice de vos passions, l'éloignement du vice, la haine du monde & de ses maximes, la pratique des vertus évangéliques ; un peu plus d'habi-

tude avec la priere, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation de nos Sacremens ; un usage plus chrétien de votre temps ; plus d'attention sur vous-mêmes ; moins d'horreur pour la croix de Jesus-Christ : & rebuté, alarmé, découragé, vous n'osez tenter cette entreprise ? & vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur, à votre molleſſe & à votre lâcheté ?

Généreux Fideles des premiers temps, hélas ! les plus cruels supplices ne pouvoient vous séparer de la charité de Jesus-Christ : vous auriez tremblé pour votre vertu, & vous auriez douté de votre amour pour lui, si cet amour ne vous eût coûté tout votre sang : on vous regardoit comme ce qu'il y a de plus infâme sur la terre ; & votre plus douce consolation étoit de n'en avoir point ici-bas, & d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom du Sauveur. Et en ces derniers temps on croit qu'il en coûte trop pour être Chrétien, quand il en coûte un seul plaisir : le Ciel, à ce prix-là, paroît trop cher. Sommes-nous les successeurs de votre Foi ? avons-nous une espérance différente de la vôtre ? & le Dieu que nous adorons, est-il devenu moins digne de nos empressemens ?

Et d'ailleurs, Chrétiens, vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais sans parler des divines consolations que Dieu prépare ici-bas même

à ceux qui l'aiment ; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeller en même temps, & un avant-goût & le gage de la félicité qui est réservée dans le ciel aux ames fideles ; sans vous dire avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est pas digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend : si vous étiez de bonne foi, & que vous vouluſſiez nous exposer ici naïvement tous les désagrémens qui accompagnent la vie du siecle ; que ne diriez-vous pas, & que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siecle même ? *Beata quæ credidisti* ! s'écrie-t-on, comme autrefois Elizabeth, quand on voit une ame désabusée du monde : Qu'un tel est heureux ! il sait se passer de ce que la Religion nous oblige de haïr ; il est sage ; il pense à une autre vie ; il choisit la meilleure part ; que n'avons-nous le courage de faire comme lui ! c'est bien-là ce qu'il y a de plus solide ; tout le reste n'est qu'amusement ; & on n'y trouve point de plaisir qui ne se fasse acheter par mille chagrins.

En effet, quelles sont les fureurs d'un mariage mal assorti, d'une passion méprisée, d'un jeu malheureux, d'un établissement manqué, d'une amitié trahie, d'un rang perdu, d'une réputation flétrie, d'un procès douteux, d'une saison cruelle, d'une taxe qui vous abîme, d'une alliance qui vous déshonore, d'un nom qui va s'éteindre, d'une mort qui vous enleve une per-

ſonne, ou chere, ou néceſſaire ; d'une famille mal élevée, d'une diſgrace encourue, d'une préférence injuſte ?

Avez-vous évité tous ces contre-temps ? ah ! vous ne ſauriez vous éviter vous-même. Car enfin, ô mon Dieu, le pécheur a beau s'étourdir : un reſte d'éducation chrétienne plaide long-tems pour vous dans le fond de ſon cœur, & empoiſonne ſes douces joies : on ſent le vuide du plaiſir ; il eſt des momens de réflexion qui vous tuent : le cœur, fait pour une félicité plus ſolide, s'amuſe, mais ne ſauroit ſe ſatisfaire ; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer ; il porte par-tout un fond d'inquiétude & d'ennui, qui le reveille même au milieu des joies & des amuſemens ; enfin, on trouve ſon remede dans le mal même, le dégoût dans la jouiſſance ; & l'on ne ſent de vivacité pour le plaiſir, que dans le moment qui le précede.

C'eſt là-deſſus que roule le ſiecle ; on le ſent, on s'en plaint, & on s'y aime : on ſe familiariſe avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ; & on frémit au ſeul ſouvenir des ſaintes rigueurs de l'Evangile, que la Foi conſole, que l'eſpérance ſoutient, que la charité adoucit : Eh ! que ne puis-je à mon tour vous expoſer ici le cœur d'un Juſte, & vous y faire remarquer cette chaſte volupté, cette paiſible félicité qui ſuit l'innocence ! Quelles ſecrettes délices ne trouve-t-il pas à vivre de la Foi, à ſe regarder comme étranger

ſur la terre, à ſoupirer ſans ceſſe après ſa patrie ! quels tranſports durant le cours de ces prieres ferventes, où les vues de la Foi plus vives lui rapprochent l'éternité, & ne lui laiſſoient plus voir qu'en éloignement le ſiecle & ſa figure ! Quel dégoût au ſortir de-là pour les vaines joies des mondains ! il les plaint, il déplore leur égarement, il les regarde comme des frénétiques qui rient au lit de la mort, ou comme des coupables deſtinés au ſupplice, & qui ſans le ſavoir, ſe réjouiſſent, tandis qu'on les y conduit.

Mais que ne pouvez-vous le dire ici à ma place, Vierges ſaintes qui m'écoutez ! inſtruites ſur ces chaſtes délices qui accompagnent l'innocence & la piété, que de merveilles de la grace nous découvririez-vous ? eh ! que pourroit oppoſer le ſiecle à un exemple ſi conſolant ? L'âge, le ſexe, la naiſſance, pretextes ſi frivoles & ſi ſouvent allégués, ſeroient ici confondus : puiſqu'on y voit l'âge le plus tendre, le ſexe le plus délicat, la naiſſance la plus diſtinguée, ajouter même aux rigueurs de l'Evangile des rigueurs de ſurcroît, & trouver dans la ſainte pratique des vertus religieuſes plus de véritables douceurs, que le ſiecle tout entier n'en peut offrir à ſes plus déclarés partiſans.

Et c'eſt ici où je veux confondre l'iniquité par l'iniquité même. Un homme livré à l'ambition ſe laiſſe-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve ſur ſon chemin ? Il ſe

refond, il se métamorphose, il force son naturel, & l'assujettit à sa passion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & soumis, essuyer les caprices d'un Ministre; mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, & se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un Commis, ou à l'avarice d'un esclave: vif & ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, & à la suite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens; ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil & sur sa santé, de quoi y fournir; enfin d'une humeur serrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons; & il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un Domestique, qui ne soient le prix de ses largesses.

A-t-on un engagement profane? vous le savez, ah! on ne connoît plus d'obstacles: rien ne coûte, quand il s'agit de satisfaire une passion: les difficultés mêmes ragoûtent, piquent, réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut, où l'on se souvient que l'on est foible, & où l'on trouve des montagnes inaccessibles.

Ah! mes Freres, le voluptueux, l'ambitieux s'éleveront contre nous au jour du Seigneur; & par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire

leur cupidité, ils nous confondront de vant le tribunal de Jesus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse.

Eh ! disons-nous donc à nous-même dès-à-présent ce que cette voix du ciel disoit autrefois à S. Augustin effrayé, comme nous, de la difficulté du salut : *Tu non poteris quod isti & istæ ?* & pourquoi ne pourrois-je pas faire ce que tant d'autres ont fait avant moi, & font encore tous les jours ! Faut-il que je me traîne, ô mon Dieu, dans le siecle, & que je me laisse emporter au torrent, tandis qu'à mes yeux tel & telle échappent au naufrage, & marchent heureusement vers le port ? n'êtes-vous pas mon Dieu comme le leur ? mon ame n'est-elle pas sortie de vos mains, & lavée dans le sang de votre Fils ? n'ai-je pas la même espérance ? ne suis-je pas appellé au même héritage ? Ah ! il n'est que ma lâcheté qui m'empêche de suivre : mille fois votre grace m'a fait faire le premier pas ; mais rebuté par les plus petits obstacles, je suis rentré dans mes voies. Ordonnez-moi, Seigneur, encore une fois d'aller à vous ; mais ordonnez-le-moi de cette voix forte & puissante à laquelle un cœur dur ne résiste pas ; & , comme Pierre, me dépouillant de tous ces vêtemens qui m'embarrassent & m'arrêtent, libre & dégagé j'irai vous joindre, même à travers les flots de la mer : oui, Seigneur, j'irai à vous à travers les orages du

siecle, où les écueils sont si glissans, les naufrages si ordinaires, & le salut si difficile.

LE monde est sujet à une autre erreur sur la difficulté du salut, bien différente de celle que je viens de combattre; & cette erreur, quoique moins spécieuse, est cependant plus universelle, & moins aisée à corriger: or, voici en quoi elle consiste. S'il est des gens que la sévérité des maximes évangéliques rebute, & empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie, comme nous venons de le voir; il en est aussi qui aiment à se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Ces personnes nées avec un caractere tranquille & uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile, qui gêne trop l'amour propre. elles se font un plan de vertu, où entrent sous des noms déguisés l'ambition, le luxe, la molleſſe, la vanité, & d'autres passions encore plus délicates: leur régularité consiste bien plus dans la fuite du mal, que dans la pratique du bien; & tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presqu'à moins de frais que l'on ne se damne: illusion grossiere, injurieuse à la croix de Jesus-Christ, & que l'exemple de Marie va pareillement confondre. III. PARTIE.

En effet, elle n'examine pas si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes & moins fatigans: elle choi-

ſit, ſans différer, la voie la plus pénible ; & c'eſt dans la difficulté qu'elle trouve ſa ſûreté. Telle eſt l'inſtruction que Marie donne par ſon exemple à ceux qui voudroient arriver à la céleſte Jéruſalem par des voies commodes & applanies, & ſans franchir les montagnes ſaintes, ſur leſquelles elle eſt fondée. En effet, détrompons-nous, mes Freres ; il faut qu'il en coûte pour ſe ſauver ; & le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées ſur nous-mêmes. Cependant le monde eſt plein de ces fauſſes maximes en matiere de religion. L'auſtérité des Cloîtres eſt ſainte, dit-on ; mais il ne ſeroit pas raiſonnable d'en faire une obligation à ceux que le ciel n'y appelle pas : il y a pluſieurs demeures dans la maiſon du Pere céleſte ; & pour ne pas mériter les premieres, il ne s'enſuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres : enfin il eſt des joies honnêtes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire.

Et là-deſſus, qu'une femme ne donne point d'atteinte à la foi conjugale ; qu'elle ne ſoutienne pas un jeu outré ; qu'elle évite certains excès, dont le monde poli même ne s'accommode pas ; que dans ſes diſcours elle ne ſorte jamais de cette bienſéance de ſi bon goût dans ſon ſexe ; qu'elle paroiſſe dans nos temples aux jours ſolemnels pour y participer à la chair ſacrée de l'Agneau ; qu'elle ſe ſoit réglée à certaines libéralités pour le ſoulagement des membres de Je-

sus-Christ : la voilà calme sur l'affaire du salut : un Confesseur n'a plus rien à faire, & tout revêtu qu'il est de l'autorité de Jesus-Christ ; il ne seroit pas bien reçu à vouloir déconcerter ce train de vie. Mais elle est sur son rang d'une délicatesse à ne rien passer ; mais elle aime le faste & l'éclat ; mais elle cultive des amitiés tendres ; elle fournit à des conversations vives ; elle sourit à un profane qui enveloppe agréablement une ordure ; & en faveur de l'esprit, elle fait grace à la corruption du cœur. Mais elle a sur sa beauté des délicatesses ridicules ; pour sa parure des soins, que vous payeriez, ô mon Dieu, d'une éternité de bonheur, s'ils étoient employés à parer l'ame des vertus célestes. Mais l'abnégation de soi-même est un nom qu'elle ne connoît même pas, & il ne lui est peut-être jamais arrivé de se gagner pour Jesus-Christ sur un seul desir ; & enfin toute sa religion se réduit aux intérêts de son honneur & aux soins de ce corps de boue qu'elle idolâtre. Ou l'Evangile est une loi outrée, ou cette personne n'est pas chrétienne. Car, quoi de moins compatible avec l'Evangile, par conséquent avec le Christianisme, que cette molleſſe, cette fierté, cet amour-propre, cette délicatesse dont elle ne fait aucun scrupule ! N'importe ; l'usage veut qu'elle se rassure, & qu'elle se croie dans le bon chemin, parce qu'elle n'est pas encore au fond du précipice.

Tel est aujourd'hui l'entêtement du sie-

cle, de s'y faire des plans de religion; d'imaginer une morale de bon goût, qui réconcilie Jesus-Christ avec Bélial; qui ente sur un fonds chrétien les plus pures maximes du paganisme; qui retienne du monde les plaisirs, l'inutilité, la molleſſe, l'ambition; & de l'Evangile une foi morte & inutile; c'eſt-à-dire, qui d'une part retranche les crimes, & de l'autre les vertus.

Et c'eſt là-deſſus qu'on vit tranquillement dans le ſiecle, & qu'on attend ſans frayeur, ô mon Dieu, votre jugement redoutable: tandis que le Juſte, au fond d'un reduit obſcur, le viſage pâle & défait, le corps affoibli & extenué par les travaux d'une longue pénitence, le cœur purifié par tant d'oraiſons ferventes, vous conjure avec le Prophete de n'entrer pas en jugement avec lui, repaſſe dans l'amertume de ſon cœur quelques fautes légeres que ſa piété lui groſſit, & que la ſeule ſurpriſe a arrachées de ſa foibleſſe, & ne peut ſe raſſurer ni ſur le tréſor infini de vos miſéricordes, ni ſur le pénible amas de tant d'œuvres ſaintes en qui ſa foi découvre des taches. *Quid iſtâ cæcitate tenebroſius?* s'écrie S. Chryſoſtome. Le crime conduit quelquefois au repentir; mais cette vie mondaine aboutit toujours à une triſte & funeſte impénitence.

Sur quoi l'eſprit humain ne peut-il pas ſe ſéduire, puiſqu'il a pu prendre ici le change! Que pouvoit-on ajouter, ô mon Dieu, aux précautions que votre ſageſſe avoit

prises pour faire sentir aux hommes que les croix & les souffrances leur sont aussi indispensables, que le Sacrement qui les régénere ; & qu'il est aussi peu possible d'être un vrai chrétien sans souffrir, qu'il est possible d'être chrétien sans être baptisé? A quoi se réduit l'Evangile tout entier qu'à cette vérité? Combien de fois y est-elle répétée? sous combien d'images sensibles l'y avez-vous enveloppée?

Et après cela la Religion, dit-on, n'interdit pas tous les plaisirs. Mais pratiquez, mon Frere, toutes les austérités qu'elle ordonne, & on vous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Grimpez-vous sur la montagne comme Marie? Puisque sans la pénitence & la mortification il n'y a point de salut, cet œil qui vous scandalise, l'arrachez-vous? cette croix qui vous accable, la portez-vous? cette volonté propre qui vous tyrannise, la rompez-vous? cette chair qui vous est si chere, la châtiez-vous? ce calice dont il faut boire pour être assis à la droite de Jesus-Christ, en buvez-vous?

Mais que le siecle s'abuse sur ce point, je n'en suis pas surpris: tout y roule sur l'erreur & le mensonge, & de tout temps il est en possession de juger peu sainement de ce qui concerne le salut. Mais cette illusion trouve des partisans parmi ceux même qui font profession de piété; & l'on peut dire ici que les Elus tomberoient presque dans cette erreur, s'il étoit possible.

Tel depuis une conversion d'éclat, vit de bonne foi sur sa réputation de piété, qui encore livré à tous ses défauts, vif, colere, vain, attaché, n'a pour toute vertu, qu'un train de vie mêlé de foiblesses & de bonnes œuvres, de tiédeur & de dévotion, de grace & d'amour-propre, de sacremens & de rechûtes.

Telle croit avoir renoncé au monde & à ses pompes, qui n'a renoncé qu'au tumulte & à l'embarras. Elle s'interdit les parties d'éclat; mais elle en assortit tous les jours de moins tumultueuses & de plus délicates: elle n'est plus livrée au public, & exposée à tous les importuns d'une ville; mais au milieu d'un monde choisi elle goûte tout le plaisir de la conversation, sans en goûter les désagrémens: elle a banni un jeu outré; mais elle n'a pas banni l'inutilité & la perte du temps: elle n'a plus des empressemens profanes pour se faire aimer; mais elle n'est pas fâchée de plaire: enfin le seul nom de passion alarme sa vertu; mais peut-être n'est-ce que du nom dont elle s'alarme.

Une autre croit avoir déja le Ciel en engagement, qui parmi ses vertus ne sauroit gueres compter qu'un Directeur de parade, quelques confessions réglées, & son nom écrit dans toutes les assemblées pieuses d'une ville.

Enfin celle-ci se figure avancer à pas de géant dans la voie de la justice, qui n'y marche que par caprice. Elle se hâte à certaines repriſes; tantôt c'est une aumône, puis

une austérité, une autre fois une retraite : Dieu a ses intervalles, si je l'ose dire, & le monde a le fond. Il semble que votre loi, ô mon Dieu, plus durable que le ciel & la terre, soit une loi souple & variable. On y retranche, on y ajoute à son gré ; on l'ajuste à l'humeur, à l'âge, à l'état : en un mot, chacun se fait un Evangile à part, où il trouve le secret de faire entrer ses foiblesses.

Oui, mes Freres, l'esprit de la religion est peu connu de ceux même qui passent pour en pratiquer les maximes ; & le reproche que Jesus-Christ faisoit autrefois à ses Apôtres, on peut le faire encore aujourd hui à la plupart de ceux qui font profession de le suivre : *Nescitis cujus spiritûs estis :* Vous ne savez à quel esprit vous êtes appellés. *Luc. 6. 55.*

Ah ! que l'exemple de Marie les instruise. Que sa fidélité nous apprenne que ce n'est pas une portion de nous-mêmes, des intervalles de notre temps, quelques accès de ferveur, que Dieu demande de nous ; mais tout notre cœur, mais tous nos desirs, mais toutes nos actions, en un mot, une entiere conformité avec l'Evangile, qui doit être notre regle en ce monde, puisqu'il sera notre juge dans l'autre. Oui, mes Freres, soyons fideles à Dieu ; après cela espérons tout de sa miséricorde. Voyez de combien de bénédictions la fidélité de Marie est suivie : le Verbe commence son ministere, & sanctifie Jean-Baptis-

te, le Précurseur treſſaillit avant que de naître : Eliſabeth prophétiſe : Marie elle-même, juſques-là ſi retenue ſur les merveilles que Dieu avoit opérées en elle, les découvre par un ſaint tranſport, & exalte la puiſſance & la miſéricorde du Seigneur.

Quand ſera-ce donc, ô mon Dieu, qu'ayant franchi à ſon exemple ces montagnes fatales qui me ſéparent de vous, je pourrai, comme elle, célébrer les merveilles de votre grace ? Honteux de ma tiédeur & de ma négligence, je fais de vains efforts pour m'approcher de vous ; mais, hélas ! à peine me ſuis-je gagné ſur une foibleſſe, qu'affoibli par la victoire même, je retombe ſous mon propre poids, & me laiſſe entraîner par une autre. Laſſé d'être toujours aux priſes avec moi-même, je compoſe enfin avec mon amour-propre ; & pour être tranquille ſur mes paſſions, je ne leur refuſe que le crime, & leur abandonne tout le reſte.

Et encore, Seigneur ! cette averſion qui me reſte pour le crime, vient-elle de votre grace ? Ah ! ſi le ſouvenir d'un plaiſir profane pouvoit périr avec le plaiſir même ; ſi je pouvois me vaincre ſur ces retours cruels que traîne après ſoi l'offenſe mortelle, & devenir tranquillement pécheur ; que ſais-je ce qu'une occaſion n'arracheroit pas de ma foibleſſe ? que ſais je ſi tous mes projets de vertu n'y viendroient pas triſtement échouer ? Non, ce n'eſt pas le crime que je hais ; c'eſt ma tranquillité que j'aime.

Ah !

Ah ! si votre grace étoit le principe sacré de ma haine, je haïrois tout ce qui vous déplaît : on ne me verroit pas de propos délibéré tomber tous les jours en tant d'infidélités, qui donnent des atteintes si sensibles à votre amour ; on ne m'entendroit pas m'informer si souvent, s'il y a de l'offense mortelle à me permettre un tel plaisir ; il me suffiroit de savoir qu'il vous déplaît. Non encore une fois, ce n'est pas l'innocence que je cherche ; c'est l'inquiétude que je fuis : heureux si de cette paix fausse & périlleuse, je ne passe pas à un trouble éternel, banni pour toujours de la paix véritable qui accompagne la félicité de vos Saints ! Je vous la souhaite.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LES ŒUVRES

DE MISERICORDE,

Prononcé dans une Assemblée de Charité.

Dans quel esprit i faut les pratiquer.

Si Spiritu vivimus, Spiritu & ambulemus.

Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous par l'Esprit. Gal. 5. 25.

CE n'est pas seulement pour vous exhorter à la miséricorde, & vous exposer sur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que je viens ici vous entretenir, Mesdames : il me paroît peu utile de borner tout le fruit de ce Discours à établir un devoir que vous accomplissez déja, & annoncer la loi de la charité à des

personnes que la charité elle-même assemble.

Lorsque nous parlons au commun des Fideles, nous pouvons leur montrer dans les Livres saints ces maximes décisives qui nous ordonnent de secourir nos freres affligés, parce que la plupart d'entr'eux les ignorent: nous pouvons leur redire ces anathêmes terribles que l'Esprit de Dieu y prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance un asyle & une ressource aux malheureux, parce qu'il s'y trouve des ames dures & impitoyables, qu'il faut ébranler par ces vérités étonnantes: nous pouvons leur ouvrir le sein de la gloire: & en leur faisant voir un Royaume éternel devenu la récompense d'un verre d'eau froide, étaler tout le prix du plus léger office de miséricorde, parce que parmi ceux qui nous écoutent, il en est toujours dont la charité tiede & indolente a besoin d'être ranimée.

Mais ici, Mesdames, où la miséricorde est une vertu commune, il seroit inutile d'entreprendre de l'inspirer: ici, où l'on porte des cœurs sensibles aux calamités de nos freres, ces maximes effrayantes des Livres saints contre l'inhumanité envers les pauvres, seroient mal placées: ici enfin où la charité se soutient par une société de zele, & s'anime par de saints exemples, on peut se dispenser de l'encourager; il n'est presque plus besoin que de l'instruire.

Mon dessein donc aujourd'hui, Mes-

dames, est de vous entretenir sur l'esprit de la Foi dans la pratique des œuvres de miséricorde, persuadé que ces œuvres, dans la plupart des ames, ne sont pas toujours les fruits de cette charité qui n'opere jamais en vain ; que les mécomptes de l'amour-propre détruisent souvent à notre insu ce que la piété édifie ; que l'œuvre du Seigneur, entre les mains de l'homme, y contracte plus communément qu'on ne croit, je ne sais quoi d'humain & de défectueux, capable d'en anéantir tout le mérite ; & qu'il n'arrive que trop souvent, hélas ! que nos foiblesses ont la meilleure part à nos vertus.

Je vais donc ramener à trois regles principales tout l'esprit de la piété chrétienne sur les offices de la miséricorde ; & en opposant ces regles évangéliques aux abus que la cupidité ne cesse d'y mêler, faire le discernement de l'or d'avec la paille ; séparer ce que l'homme y met du sien, d'avec ce que la charité toute seule opere ; & établir des marques infaillibles, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

I. REGLE. LA premiere regle sur l'esprit dans lequel on doit pratiquer les œuvres de miséricorde, c'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.

En effet, Mesdames, une mépriſe assez ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, est de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfer-

mées dans le devoir ; & de les enviſager plutôt comme des pratiques louables qu'une charité abondante embraſſe, que comme des obligations réelles qu'une loi indiſpenſable nous impoſe. L'amour-propre favoriſe d'autant plus cette erreur, que l'accompliſſement du devoir tout ſeul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous diſtingue : au lieu que les œuvres ſur-ajoutées, en nous laiſſant plus de ſingularité, nous laiſſent auſſi plus de complaiſance. On aime à ſe dire en ſecret que le Juſte ne borne pas ſa fidélité aux ſeuls préceptes de la loi ; que ſon zele doit aller au-delà, & que ces bornes imparfaites n'ont été miſes, comme dit l'Apôtre, que pour la foibleſſe de l'homme encore charnel : ainſi l'on ſe perſuade qu'on eſt arrivé à la perfection des conſeils, & l'on s'applaudit preſque tout bas comme ſi l'on en faiſoit de reſte.

Cependant, Meſdames, il s'en faut bien que la Foi ne mette les offices de charité rendus à nos freres, au rang de ces œuvres arbitraires que la religion laiſſe au choix des Fideles ; & parmi tous les devoirs de votre état, la doctrine de Jeſus-Chriſt n'en connoît preſque pas de plus ſacrés & de plus inviolables.

Car vous n'ignorez pas, premiérement, que tout chrétien eſt chargé du ſoin de ſon frere affligé, & que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même temps un devoir de le ſecourir ; puiſqu'on n'aime pas, tandis qu'on peut être inſenſible aux mal-

heurs de ce qu'on aime. En effet, Mesdames, le précepte de l'amour du prochain, si solemnel dans l'Evangile, si essentiel à la Foi, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos freres, de blesser leur réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos. Les païens & les peuples les plus barbares ont eu des loix qui les obligeoient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels: ce sont-là des devoirs qui suivent la nature, & jusques-là vous n'êtes pas encore chrétien.

La loi de la charité, particuliere à la Religion de Jesus-Christ, va donc encore plus loin. Ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime: ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut qu'elle aide: c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien. C'est-à-dire, que vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; que vous haïssez votre frere affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez; que vous devenez l'auteur de son infortune, si vous n'en êtes pas l'asyle; en un mot, que vous usurpez ce qui lui appartient, si vous lui refusez votre bien propre.

Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît: dont le zele puisse s'applaudir; c'est une loi commune, imposée à toute ame fidelle. Car, Mesdames, par la grace qui

dans le Baptême nous associa à l'assemblée des Saints, nous devînmes tous les membres d'un même corps, & les enfans d'un même pere. Dès-lors nous contractâmes des liaisons intimes & sacrées avec le reste des Fideles : dès-lors nous ne fûmes plus étrangers à leur égard, & ils ne le furent plus au nôtre : dès-lors ils ne furent plus pour nous ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigens ; ils furent nos freres : dès-lors leurs calamités devinrent les nôtres, & leurs besoins nos besoins : dès-lors l'auguste qualité de Chrétien, qui nous unissoit à eux, ôta ce mur orgueilleux de séparation, & ces différences vaines de rang, de titres, de naissance, que la nature, ou les loix du siecle, avoient mises entr'eux & nous : tout ce qui arriva dans le corps sacré des Fideles, devint notre affaire propre : dès-lors qu'un membre souffrit, nous dûmes souffrir aussi ; & sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jesus-Christ notre chef, & qui est le seul fondement de notre espérance & de notre droit aux promesses éternelles, nous ne pûmes plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention, & notre ministere. Aussi les premiers Fideles ne posséderent d'abord rien en propre, parce que depuis leur vocation à l'Evangile n'étant plus qu'un cœur & qu'une ame ensemble, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens, qui étoient devenus les biens de leurs freres, & dont la nécessité toute seule devoit régler l'usage.

Je ne vous dis pas en second lieu, que plus vous êtes élevés dans le siecle, plus votre obligation est ici rigoureuse; & sans entrer dans les grandes raisons qui établissent cette maxime, souffrez que je me borne à une réflexion toute seule. La prospérité & l'abondance des biens de la terre ne nous dispensent ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique. En vain avons-nous amassé, comme ces Israélites, plus de manne que nos freres, nous n'en pouvons réserver pour notre usage que la mesure prescrite par la loi : *Qui multùm non abundavit :* autrement Jesus-Christ n'auroit défendu la molleſſe, le luxe & les plaisirs qu'aux pauvres & aux malheureux, à qui l'infortune de leur condition rend cette défense assez inutile.

2. Cor. 8. 15.

Or, Mesdames, cette grande vérité supposée, si selon la regle de l'Evangile, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens, & de jouir de votre abondance; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, & de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre? & quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit-ce de fournir à des passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'or-

gueil du rang & de la naiſſance? mais votre vie doit être cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt. Seroit-ce d'amaſſer pour vos neveux ? mais vous ne devez plus théſauriſer que pour le Ciel. Seroit-ce de couler vos jours avec plus de tranquillité & d'indolence ? mais ſi vous ne pleurez pas, ſi vous ne ſouffrez, ſi vous ne combattez pas, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre ? mais le Chrétien n'eſt pas de ce monde, il eſt citoyen du ſiecle à venir. Seroit-ce d'orner plus ſuperbement vos palais ? mais cette vaine magnificence eſt réprouvée dans le riche de l'Evangile. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis ? mais la chair & le ſang ne poſſéderont pas le royaume de Dieu ; & ſi vous ne faites pénitence, vous périrez. Seroit-ce de vous élever à de nouvelles dignités dans le monde ? mais cette élévation, ſelon les vues de la Foi, n'eſt que le haut d'un précipice. Seroit-ce d'aggrandir vos poſſeſſions & vos héritages ? mais vous n'aggrandiriez jamais que le lieu de votre exil ; & le gain du monde entier vous ſeroit inutile, ſi vous veniez à perdre votre ame. Repaſſez ſur tous les avantages que vous pouvez retirer, ſelon le monde, de votre proſpérité; ils vous ſont preſque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été ſon deſſein de vous les ménager, en vous faiſant naître dans l'abondance : ce n'eſt donc pas pour vous-mêmes que vous êtes nés grands : ce n'eſt

pas pour vous, comme le disoit autrefois le sage Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne : c'est pour vos freres ; c'est pour son peuple affligé ; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit, utrùm idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* Si vous ne répondez pas aux desseins de Dieu sur vous, il se servira de quelqu'autre qui lui sera plus fidele ; il transportera cette gloire & cette couronne qui vous étoit destinée. Ah ! il saura bien pourvoir par quelqu'autre voie à la délivrance de son peuple ; car il ne permet pas que les siens périssent : mais vous & la maison de votre pere périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi ; & tu, & domus patris tui, peribitis.* Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent ; vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés, que sa bonté a mis entre vos mains comme pour y être plus à couvert de l'usurpation & de la violence, & conservés plus sûrement à la veuve & à l'orphelin : votre abondance n'est donc que la portion de vos freres : votre élévation dans l'ordre de la sagesse éternelle, n'est donc destinée qu'à leur servir d'asyle ; votre autorité qu'à les protéger ; vos dignités qu'à venger leurs intérêts ; l'éclat de votre nom qu'à les consoler par vos offices ; votre rang qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition & le

Esther. 4. 14.

Ibid.

malheur de leur destinée, en vous abaissant jusqu'à leur rendre les plus vils ministeres; vos exemples qu'à les affermir dans la Foi, & dans la soumission au Dieu qui les frappe. En un mot, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre élévation ne seroit plus l'ouvrage de Dieu, & il vous auroit réprouvés en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Et certes, Mesdames, lorsque des infortunés voient une ame fidelle, malgré la naissance, les biens, le crédit, les dignités qui la distinguent, renoncer aux plaisirs qui rendent la prospérité si digne d'envie, fuir un monde qui la cherche, se dérober aux honneurs qui l'environnent, percer jusques dans leurs plus sombres retraites, & là faire de leur lepre même un spectacle agréable à ses yeux, abaisser ses mains charitables jusqu'à leurs plus dégoûtantes miseres, verser de l'huile sur leurs plaies, respecter leur chair hideuse comme le temple de l'Esprit saint, soulager leur douleur par des paroles de consolation, calmer leur impatience par les maximes de la Foi, prévenir leur honte & leurs besoins par de saints artifices, les tirer de l'occasion & du péril par de sages ménagemens; & enfin tout souffrir, ou pour adoucir leurs peines, ou pour assurer leur salut: ah! c'est alors qu'ils levent les yeux au Ciel; qu'ils reconnoissent un Dieu sage, dispensateur des choses d'ici-bas, & pere commun du

pauvre comme du riche ; c'eſt alors qu'ils publient les merveilles de ſa providence. Que vous êtes riche en miſéricorde, Seigneur ! lui diſent-ils ; vous n'abandonnez jamais ceux qui eſperent en vous ; votre œil attentif aux beſoins de vos créatures, ne permet jamais qu'elles ſouffrent au-delà de leurs forces. C'eſt alors qu'ils regardent leur infortune avec des yeux chrétiens ; & qu'ils commencent à comprendre combien Dieu eſt grand, & digne d'être ſervi, puiſqu'il peut ſe former au milieu même de la corruption du grand monde & des périls de la proſpérité, des ſerviteurs ſi fideles. Voilà, Meſdames, à quoi la naiſſance & les biens doivent ſervir : vous n'êtes puiſſans ſur la terre, que pour faire bénir par ceux qui ſouffrent, la bonté de Dieu & les richeſſes de ſa miſéricorde, qui leur a ménagé dans votre abondance des reſſources ſi conſolantes.

Mais je laiſſe ces grandes maximes, ſi ſouvent ſans doute ici répétées ; & je dis, en troiſieme lieu, que quand même on n'auroit aucun égard aux obligations communes qu'impoſe là-deſſus la Religion, & le rang que vous tenez dans le monde, pour vous en particulier qui m'écoutez, les ſaintes occupations de la miſéricorde, & l'attention particuliere à l'œuvre qui nous aſſemble, ne ſeroient pas moins des devoirs indiſpenſables. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

Car, premiérement, qui que vous

soyez, qui marchez aujourd hui dans des voies saintes, & qui détrompés des erreurs du monde & des passions, ne connoissez plus rien de solide que la crainte du Seigneur & la gloire de le servir; vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modele de luxe, de plaisir, & de mollesse? En repassant sur vos jours de ténebres, & sur ces premieres années où vous ne connoissiez pas encore le don de Dieu, n'y trouvez-vous rien à vous reprocher sur les soins d'une vaine beauté, sur des attentions déplorables à corrompre les cœurs, sur des indécences de parure dont la piété des ames justes gémissoit alors, sur des licences que le monde autorise, & où vos freres ont tant de fois trouvé l'écueil de leur innocence? que sais-je? sur des foiblesses qui font aujourd'hui devant Dieu le sujet de vos soupirs & la matiere de votre pénitence? Vos citoyens, vos proches, vos amis, vos domestiques n'ont-ils pas mille fois péri sous vos yeux? votre rang ne donnoit-il pas du crédit à vos passions & à vos exemples? Combien d'ames, lorsque vous suiviez des routes injustes, avez-vous entraînées, à votre insu, avec vous dans le précipice?

Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? ne faut-il pas que vous soyez une odeur de vie pour vos freres, comme vous avez été une odeur de mort? ne faut-il pas

que vous leviez, pour ainsi dire, sans rien craindre, l'étendart de la piété, comme vous aviez levé autrefois celui du monde & des plaisirs ? Une vertu obscure & privée peut-elle remplacer des maux publics ? & quand les offices d'une charité publique ne seroient pour les autres que des pratiques arbitraires d'une piété édifiante, ne deviennent-ils pas pour vous des devoirs indispensables ?

Secondement : Autrefois, lorsque vous ne connoissiez rien de grand que le monde & ses vanités, n'aviez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes ? n'aviez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde, comme des indiscrétions de zele, ou des empressemens de vanité ? loin de respecter les personnes qui s'y consacroient, n'affectiez-vous pas d'en faire le sujet le plus ordinaire de vos censures ? ne disiez-vous pas d'elles comme autrefois Pharaon des Israélites qui vouloient aller sacrifier dans le désert; que c'étoit l'oisiveté toute seule, & une vie inutile qui leur faisoit chercher ces sortes d'occupations & ces pieux amusemens ? *Exod.* 5. 17. *Vacatis otio, & idcirco dicitis: Eamus, & sacrificemus Domino* ? Ne disiez-vous pas comme ces Gouverneurs des Provinces voisines de Jérusalem, lorsqu'ils voyoient Néhémias & les principaux du peuple de Dieu, occupés à rebâtir le Temple: A quoi 2. *Esdr.* 4. 2. s'amusent les foibles Juifs ? *Quid Judæi faciunt imbecilles* ? prétendent-ils donc que

le monde les laisse faire, & qu'on ne parle pas d'une conduite si bizarre & si singuliere ? *Num dimittent eos gentes ?* veulent-ils donc tout faire à la fois, & gagner le Ciel en un seul jour ? *Num sacrificabunt, & complebunt in unâ die ?* veulent-ils que les cendres de leur ville se changent tout d'un coup en des bâtimens superbes, & passer en un instant d'une extrêmité à l'autre ? *Numquid ædificare poterunt lapides de acervis pulveris qui combusti sunt ?* Car tels sont encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! les discours insensés du monde contre la vertu. N'étoient-ce pas là autrefois les vôtres ? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté : il faut donc que vous pratiquiez vous-mêmes ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres Fideles : il faut désavouer la témérité de vos censures, en vous exposant vous-mêmes à celles du monde ; & réparer le tort que vous avez fait à la vertu, en donnant des marques éclatantes de la vénération que vous avez pour elle.

Ibid. *Ibid.* *Ibid.*

Troisiémement : Quel usage faisiez-vous autrefois de vos richesses ? vos biens immenses pouvoient-ils suffire aux jeux, au luxe, aux caprices, aux passions ? Vous faisiez servir les dons de Dieu à l'iniquité : or tout ce que vous employez à des usages injustes, vous l'usurpiez sur le pauvre & sur l'affligé. Eh ! comment voulez-vous réparer cette injustice, que par des saintes

profusions & des largesses plus abondantes ?

Quatriémement enfin, cette premiere saison de votre vie que vous avez consacrée au monde & à ses erreurs, vous l'avez passée dans les plaisirs & dans une molle indolence : la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire : vous n'étiez attentives qu'à réveiller tous les jours par de nouveaux artifices le dégoût & la satiété inséparable de tout ce qui plaît hors de Dieu : vous ne viviez que pour votre corps.

Ah ! une vertu oiseuse, douce, aisée, ne seroit donc plus pour vous qu'une illusion dangereuse. Vous avez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter : il faut donc vous appliquer à les crucifier ; aller dans ces lieux de miséricorde, où la piété appelle tant d'ames saintes ; vous approcher des Lazares puans & couverts de plaies ; ne pas refuser votre ministere & le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes ; & malgré les frémissemens secrets de la nature, accoutumer votre délicatesse à ces œuvres de religion ; & surmonter par votre foi & par l'ardeur de votre amour, la foiblesse d'une chair qui a si souvent triomphé de vous-mêmes. Vous croyez, en vous consacrant à des exercices charitables, aller au-delà de vos devoirs ; & vous voyez que vous n'avez pas encore rendu un pour mille, & qu'il s'en faut bien que la compensation ne soit égale.

Ce qui vous abuse ici, Mesdames, vous

que la miséricorde de Jesus-Christ a détrompées du monde & appellées à son service, & qui fait que vous comptez si fort sur le mérite de vos œuvres saintes ; c'est, premiérement, qu'une erreur secrette & délicate de vanité vous persuade que les titres qui vous distinguent, donnent un nouveau mérite devant Dieu à vos œuvres de religion ; que leur prix croît à proportion de votre rang ; que les démarches les plus légeres de piété sont illustrées, pour ainsi dire, aux yeux du Seigneur par l'éclat qui vous environne. On se repose sur cette vaine complaisance, que d'injustes adulations nourrissent ; on fait entrer dans l'idée que l'on a de ses œuvres, celle qu'on a de soi-même ; & on se persuade que ceux qui sont nés dans la foule, en faisant mille fois plus que nous, méritent encore moins. Comme si la charité toute seule ne discernoit pas nos mérites ; comme si en Dieu il y avoit acception de personnes ; comme si ceux qui ont plus reçu, n'étoient pas ceux dont on demande davantage. Secondement, c'est que vous ne jettez d'ordinaire les yeux sur vous-mêmes, qu'en vous opposant à ces personnes mondaines de votre état & de votre rang, livrées aux plaisirs, aux passions insensées, à leurs propres égaremens, & qui négligent tout-à-fait le soin de leur salut. Alors ce parallele grossit à vos yeux votre propre mérite : vos œuvres comparées à leurs inutilités & à leurs plaisirs, vous paroissent des abondances de

justice : tout ce que vous faites pour le salut au-dessus d'elles, vous croyez le faire au-delà de vos devoirs ; & la tiédeur où vous vivez, opposée à leur déréglement, se change à vos yeux en vertu héroïque. Semblables à cet Evêque de l'Apocalypse, qui malgré la tiédeur & l'indolence de ses mœurs, se croyoit riche en bonnes œuvres, parce qu'il jugeoit sans doute de sa vertu par la chûte & les excès des faux Docteurs qui enseignoient la doctrine de Balaam, & en suivoient les voies honteuses ; lui qui étoit aux yeux de celui qui est un témoin fidele & véritable, pauvre, misérable, nud, & sur le point d'être rejetté de sa bouche.

Cette regle est donc dangereuse. Ce n'est pas par ces paralleles trompeurs qu'il faut mesurer ce que nous sommes devant Dieu ; c'est par la sainteté de la loi ; c'est par la sublimité de nos devoirs ; c'est par l'excellence de notre vocation ; c'est par la grandeur du maître que nous servons ; c'est par la multitude des iniquités que nous avons à expier ; c'est par les foiblesses journalieres que notre tiédeur voit multiplier à l'infini sans aucun changement ; en un mot, ce n'est pas en nous comparant aux pécheurs, qu'il faut faire honneur à nos foibles vertus ; c'est en nous opposant aux Saints qui nous ont précédés, aux ames justes qui marchent à nos yeux, & qui nous laissent si loin après elles dans la voie, qu'il faut confondre notre langueur & notre im-

pénitence. Si la Pécheresse de Jérusalem eût jugé de la profusion de ses parfums, & de l'abondance de ses larmes, par l'insensibilité des autres femmes mondaines de la Palestine, ah ! sans doute, elle n'eût pas eu tant de honte de se présenter devant le Sauveur, & n'eût pas choisi ses pieds comme pour dérober à ses yeux les saints ministeres de sa charité, qui lui paroissoient si disproportionnés aux désordres de sa vie: si la femme Cananéenne eût opposé sa démarche si pleine de foi à l'aveuglement des autres femmes de Tyr, sans doute elle ne se fût jamais comparée à un vil animal: si David lui-même n'eût jugé de sa pénitence, de ses jeûnes, de ses larmes & de ses macérations, que par la mollesse des autres Cours & l'exemple des Rois ses voisins, plutôt que par ses crimes, ah ! sans doute il n'eût pas prié le Seigneur de n'entrer pas en jugement avec lui. Les déréglemens de nos freres n'ajoutent donc rien au mérite de nos œuvres ; & nous pouvons être plus justes que le monde, sans l'être encore assez pour Jesus-Christ.

II. REGLE.

LA seconde regle à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remedes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours.

Je m'explique. Vous le savez, Mesdames ; les œuvres extérieures de la piété

n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur : car le Royaume de Dieu est au-dedans de nous ; & tout ce que nous faisons pour le salut est inutile, s'il ne se rapporte au réglement du cœur, & à l'entiere mortification des vices & des desirs, qui mettent encore obstacle en nous à la grace de notre parfaite délivrance. Or, sur cette maxime de la Foi, soulager nos freres, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété : ce sont les offices du Chrétien ; ce n'est pas le Chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse & se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde ; que nos imperfections y trouvent leur remede : & que chaque œuvre sainte serve à affoiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est-à-dire, Mesdames, que pour entrer dans l'esprit de la Foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, mettre notre ame sur nos mains, l'envisager aux pieds de Jesus-Christ ; & dans la lumiere de sa grace, examiner sous ses yeux quels sont encore nos penchans déréglés, & choisir les offices de miséricorde qui leur sont le plus opposés, & qui paroissent les plus propres à les déraciner de notre cœur.

Ainsi vous aimez encore le monde, les plaisirs, les dissipations des jeux & des commerces : préférez les œuvres qui vous

en ſéparent le plus, & qui vous renferment plus ſouvent dans la priere, dans le ſilence & dans la retraite. Vous êtes nées avec des diſpoſitions de molleſſe & d'indolence que vous ne ſauriez preſque ſurmonter; vous ne prenez jamais rien ſur vous-mêmes; votre vertu n'eſt preſque qu'un éloignement naturel du tumulte & des agitations du monde que vous n'aimez pas, & une vie plus douce & plus oiſeuſe qu'on ne la mene d'ordinaire dans le ſiecle: ah! les œuvres les plus dures, les plus pénibles de la miſéricorde, les ſoins les plus dégoûtans, les miſeres les plus hideuſes, c'eſt-là votre partage. Vous aimez dans la vertu même tout ce qui éclate, tout ce qui diſtingue, tout ce qui attire les regards publics: entrez dans les œuvres les plus obſcures, qui vous confondent le plus avec le peuple, les plus expoſées aux dériſions des inſenſés: laiſſez aux autres le premier rang & tout l'honneur des entrepriſes de piété, & réſervez-en pour vous les ſoins & les fatigues. Vous retombez ſans ceſſe dans les mêmes vivacités; tout vous bleſſe; tout vous allume; & vous décriez dans l'eſprit de ceux qui vous approchent, la vertu par des foibleſſes qui vous ſont propres: choiſiſiez les œuvres où il faut plus de douceur, plus de patience, être redevable aux ſages & aux fous, & ſupporter même les plaintes, les chagrins, les humeurs, les outrages quelquefois de ceux qu'on veut ſoulager. Vous

sentez des éloignemens injustes, & des antipathies secrettes sur lesquelles vous traitez votre cœur avec trop d'indulgence; vous bornez presque toute votre vertu à fuir ce que vous ne pouvez aimer, recherchez les œuvres qui vous rapprochent, qui vous donnent de nouvelles liaisons avec les personnes que leur piété toute seule devroit vous rendre cheres; & accoutumez ainsi votre cœur à voir avec plaisir ce qu'il doit aimer sans feinte. Enfin, faites de vos œuvres de miséricorde les exercices des vertus qui vous manquent.

Zachée, après avoir réparé ses injustices, fit des largesses abondantes, & sa maison même devint l'asyle de son Libérateur: mais c'est qu'il vouloit par ces profusions achever d'éteindre dans son cœur cette soif insatiable des richesses, qui jusques-là l'avoit tyrannisé, & qui ne s'éteint pas d'un seul coup. Magdelaine répandit des parfums, & essuya de ses cheveux les pieds sacrés de son Maître: mais c'est qu'elle sentoit encore sans doute un reste d'attachement pour les instrumens déplorables de ses vanités & de ses plaisirs, & que son amour se hâtoit d'en achever le sacrifice. Les femmes des Israélites offrirent pour la construction du Tabernacle, ce qu'elles avoient de plus précieux: mais c'est que ces dépouilles de Pharaon, dont le Seigneur les avoit revêtues, étoient un écueil pour leur foiblesse, & leur faisoient regretter encore tous les jours la pompe & les trésors de l'Egypte.

Les œuvres extérieures de la piété ne sont saintes, Mesdames, qu'autant qu'elles nous sanctifient; & elles ne nous sanctifient, qu'autant qu'elles nous corrigent. Car si Jesus-Christ est la fin de la Loi, tous les devoirs qu'elle nous impose ne tendent donc qu'à former Jesus-Christ en nous: l'accomplissement de chaque précepte doit donc ajouter comme un nouveau trait à cet homme spirituel. Nos œuvres ne sont comptées que par les progrès de cet ouvrage divin. S'il n'avance pas, en vain nous couvrons, nous visitons, nous consolons nos freres, nous ne faisons rien aux yeux de Dieu; parce qu'il ne voit de nous que notre ressemblance avec son Fils, & que c'est en Jesus-Christ seulement que nous sommes dignes de ses regards; tout ce qui ne perfectionne pas cette ressemblance, n'ajoute rien à notre mérite. Or, Jesus-Christ ne croît en nous que sur les ruines du vieil Adam: il faut que l'un diminue, afin que l'autre croisse; il n'est que ce qui mortifie les inclinations de la chair, qui augmente la vie de l'esprit; il n'est que ce qui contredit la nature corrompue, qui conduise à sa perfection l'être chrétien; il n'est que ce qui affoiblit ces penchans infinis qui s'opposent encore en nous à la Loi de Dieu, qui donne de nouvelles forces aux inclinations de la grace. Tout est presque sacrifice dans la vie du Chrétien, Mesdames; car il vit de la Foi; & tout ce qui part de la Foi coûte, parce qu'il contredit

toujours la vie des sens. Ainsi les œuvres de miséricorde doivent être comme les sacrifices journaliers de l'ame fidelle : l'Apôtre lui-même ne leur donne pas d'autre nom : c'est par de telles hosties, dit-il en exhortant les Fideles aux pieux offices de la charité envers leurs Freres, qu'on se rend Dieu favorable : *Talibus enim hostiis promeretur Deus.* Hebr. 13. 16.

Or, on viole cette regle de la piété en deux manieres. Premiérement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractere, à nos penchans. On est vif, actif, entreprenant, ennemi du repos, du recueillement, & de la retraite : on entre dans toutes les entreprises de piété ; on veut avoir part à tout ; on a des soins de toutes les sortes ; on ne vit pas un moment pour soi ; & cependant, on auroit besoin de recueillir plus souvent son ame aux pieds de Jesus-Christ, pour y réparer les dommages inséparables des Ministeres tumultueux, & renouveller les forces que les dissipations les plus saintes ne laissent pas d'affoiblir.

On a apporté en naissant un cœur tendre & miséricordieux ; on aime à soulager ceux qui souffrent, par une compassion toute humaine. On est né chagrin, austere, impérieux ; on embrasse des ministeres qui nous établissent sur les autres, & qui nous rendant arbitres de leur conduite, fournissent à l'amour-propre l'occasion de satisfaire

satisfaire ce penchant naturel qu'on a de corriger & de reprendre. On a plus de goût pour une œuvre, ou pour un établissement; tous les autres besoins nous trouvent insensibles. Enfin, pour éviter ici trop de détail, si l'on s'examine de près, on verra que nos penchans déréglés ne souffrent jamais rien de ces exercices religieux; que jusques dans la piété, on évite tout ce qui gêne & qui déplait; que l'on ne fait que se prêter à soi-même, lorsqu'on s'imagine opérer des œuvres de salut; & qu'on n'est encore qu'homme, tandis qu'on croit être Chrétien.

Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchans heureux qui inclinent notre ame à la miséricorde; ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance. Non, Mesdames, la Foi fait faire servir la nature à la grace; & ces dispositions favorables que nous portons en naissant par la vertu, sont des dons du Créateur, lesquels dans ses desseins de miséricorde sur nous, doivent être comme les premices de notre sanctification. Mais il faut prendre garde de ne pas borner-là tous nos efforts; la piété va plus loin que la nature. On peut suivre ce que nos penchans nous inspirent de louable: mais si vous en demeurez-là, vous n'avez encore rien fait; vous n'êtes qu'au commencement de la voie: car elle est rude & difficile; & quelqu'heureux que soient vos penchans, vous n'y entre-

rez jamais bien avant, tandis que vous ne ferez que vous prêter à eux, & les suivre : cependant le tempérament seul fait presque toute la vertu de la plupart de ceux qui en font profession. La regle donc, c'est que les offices extérieurs de piété, qui nous laissent toujours aussi sensuels, aussi immortifiés, aussi imparfaits que nous sommes, n'en ont que l'apparence, & n'en peuvent avoir la force & la vertu.

La seconde maniere dont on viole cette regle est encore plus coupable. Non seulement on se borne à une vertu toute naturelle, & les œuvres de miséricorde que l'on choisit sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, & qui ne nous corrigent jamais de nos foiblesses ; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir.

En effet, combien de ces ames abusées, qui dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde, & sur l'abondance de leurs largesses ? Ce sont de ces Filles de Tyr dont parle le Prophete, qui vivant dans l'infidélité, croient appaiser la justice du grand Roi, en mêlant à leurs plaisirs quelques pieux offices de charité, & le mérite de quelques libéralités & de quelques offrandes : *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur.* On se persuade que la miséricorde supplée à tout ; que la priere, la retraite, le renoncement à soi-même, la haine du

Ps. 44. 13.

monde, la fuite des plaisirs, la garde des sens, & toutes les maximes les plus inviolables de la vie chrétienne, sont des devoirs que l'on peut racheter, pour ainsi dire, à prix d'argent; que la Foi connoît ces sortes de compensations; & qu'une indolence miséricordieuse ne sera pas distinguée de la vertu & de la justice. Mais, ô mon Dieu! que votre Croix seroit douce! que votre doctrine seroit favorable aux sens! que la voie qui conduit à la vie seroit aisée! & que la couronne de l'immortalité seroit un prix attaché à de légers efforts, s'il n'en coûtoit pour l'obtenir que quelques largesses, dont nos plaisirs mêmes, nos passions, notre luxe, notre sensualité ne souffrent rien!

Non, Mesdames, le Seigneur n'a pas besoin de nos biens; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent, il est vrai; mais elle ne justifie pas ceux qu'on aime: elle est le secours de la pénitence, je le sais: mais elle n'est pas l'excuse de la volupté: elle supplée aux foibles efforts du pécheur qui revient à Dieu; la Foi nous l'apprend; mais elle ne met pas en sûreté l'ame mondaine qui refuse de se convertir à lui: en un mot, elle est le fruit de la vertu, & non pas la ressource du vice. Car ce qu'il y a ici de déplorable, c'est que des mœurs qui nous paroîtroient dangereuses, si elles n'étoient accompagnées de quelques offices de piété, perdent à nos yeux tout ce

qu'elles ont de douteux, dès-que ces œuvres extérieures les soutiennent. Et si quelquefois les vérités du salut entendues, ou la grace plus forte trouble cette fausse paix, & jette des terreurs dans la conscience; ah! la nudité couverte, la faim rassasiée, la misere consolée, l'innocence protégée s'offrent à l'instant, & calment cet heureux orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes; c'est cet arc trompeur dont parle le Prophete, *Arcus doloſus*, lequel au milieu des nuages & des tempêtes heureuses, que le doigt de Dieu commençoit à exciter dans le cœur, vient nous promettre une fausse sérénité; & divertit notre esprit de l'image présente du danger. On s'endort dans ces tristes débris de Religion, pour ainsi dire, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage; & des œuvres chrétiennes qui devroient être le prix de notre salut, deviennent l'occasion de notre perte éternelle.

Oſée 7. 16.

Ah! Seigneur, éclairez ces ames abusées. Si parmi tant de personnes pieuses qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractere; ne permettez pas que la miséricorde, qui délivre, qui sauve, qui purifie, se change jamais pour nous en voie de perdition & de scandale. Défendez vous-même des illusions de la cupidité, une vertu que vos Livres saints nous ont rendue si chere; & en nous donnant ce cœur miséricordieux & sensible aux miseres de nos freres, donnez-nous en même

temps ce cœur chrétien, qui ne sait, ni dissimuler, ni se pardonner ses miseres propres.

Je ne dis rien de la troisieme regle qui consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, & que la vue des hommes cachée au fond de nos cœurs, & presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

Je finis en vous disant seulement avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu; interrogez votre cœur ! *Ante Deum es; interroga cor tuum :* ne vous en tenez pas à la surface de vos desirs qui vous trompe, en ne vous offrant rien que de louable : allez à la source, sondez-en les vues les plus secrettes : *intùs vide* ; & là, voyez ce que vous avez fait jusqu'ici, & quels en ont été les motifs les plus réels & les plus enveloppés dans le cœur : *Vide quid feciſti & quid appetiſti.* Voyez si les œuvres obscures, & qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Pere céleste, réveillent aussi vivement votre zele, que celles qui sont publiques, & exposées aux regards & aux louanges des hommes : *Vide, &c.* Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient ; & si votre charité ne se refroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs, *Vide, &c.* Voyez si les entreprises pieuses que le monde

S. Aug.

Ibid.

Ibid.

blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférente ; & si les œuvres privées de l'approbation des hommes, ne vous en sont pas un peu moins cheres : *Vide, &c.* Voyez si le succès qui les suit vous blesse, & si vous êtes ingénieuse à en rejetter toute la gloire sur les autres : *Vide, &c.* Voyez enfin, si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu ; si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étoient pas : si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres, que par votre réputation ; si c'est vous-même, une vaine gloire, ou votre salut, que vous cherchez : S. Aug. *Vide quid fecisti, & quid appetisti, salutem tuam an laudem humanam.*

Bon Dieu ! s'écrie ce Pere, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejettées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ! que de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance ! & qu'il nous restera peu de chose, lorsque le Juge de nos actions ne nous laissant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits & les dons de sa grace, nous aura dépouillés de toutes celles qui paroissoient lui appartenir, mais qui n'appartenoient qu'à nous-mêmes? Et ne croyez pas, Mesdames, que les regles de la Foi sur les offices de la charité, telles que je viens de les exposer, qui semblent demau-

der des précautions si pénibles, soient capables de dégoûter les ames fidelles de ces pieuses pratiques. Ah ! rien au contraire n'est plus propre à soutenir la vertu, à ranimer le zele, à consoler la piété & la miséricorde. Car que vous disons-nous ? que ces pratiques saintes sont des devoirs ; que vous ne devez pas les regarder comme des œuvres de surcroît, & que la miséricorde est la vertu la plus nécessaire à ceux qui naissent dans l'abondance ? mais quoi de plus persuasif pour vous la rendre aimable ? Le commandement de Jesus-Christ lui ôteroit-il quelque chose de ses charmes ? & seroit-elle moins chere à ses Disciples, pour l'avoir été davantage à leur Maître ?

Que vous disons-nous ? que les œuvres de miséricorde doivent être les remedes journaliers de vos foiblesses de tous les jours ? Mais que peut-on dire de plus consolant, que de vous découvrir dans ces offices religieux, une nouvelle source de mérite, & des trésors cachés que la plupart des Fideles n'y cherchent point ? que peut-on vous découvrir de plus heureux pour vous ; que de vous apprendre qu'ils peuvent servir d'exercices à toutes les vertus qui vous manquent ; que tous vos maux peuvent y trouver leurs remedes ; que la patience, la pudeur, l'humilité, la douceur, l'amour de la priere & de la retraite, si vous voulez, naîtront de la miséricorde ; & que dans un seul devoir de piété, vous

recueillerez le mérite de tous les autres ?

Que vous disons-nous enfin ? qu'il faut agir sous les yeux de Dieu seul, & ne compter pour rien l'approbation ou la censure des hommes ? Mais que sont devant Dieu tous hommes ensemble, qui puisse mériter que l'ame fidelle fasse des attentions sur eux ? L'estime du monde qu'elle mépriſe, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paroîtroit-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle ? Est-ce ralentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle ; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser ; & que pour les mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais ? Ah ! l'esprit de la Loi n'est point opposé à la Loi même. Plus on avance dans la vérité, plus on croît dans la charité ; plus on connoît la Loi de l'amour, plus on l'aime. L'erreur perd infailliblement quand on l'approfondit ; mais la vérité n'en étale que de nouveaux charmes. Ainsi ce sera lorsque nous la verrons telle qu'elle est, que nous l'aimerons sans tiédeur, sans mêlange, sans retour & sans inconstance.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA CEREMONIE

DE L'ABSOUTE,

Pour rappeller le ſouvenir de la ferveur des premiers Chrétiens.

Rememoramini autem priſtinos dies.

Rappellez en votre mémoire les premiers temps. Hebr. 10. 32.

IL n'en eſt pas de la naiſſance de l'Egliſe, mes Freres, comme de celle des ſuperſtitions & des ſectes. Leur origine a toujours quelque choſe de honteux. Comme l'orgueil & la licence en furent les premieres ſources, il faut tirer le voile ſur ces premiers temps, qui les établirent parmi les hommes. On y voit les paſſions les plus honteuſes préſider à la naiſſance de ces

ouvrages de ténebres ; leur donner la forme, l'accroiſſement & le progrès : & ſemblables à ces enfans infortunés, qui ſont le triſte fruit du crime de leurs peres, il ne faut pour les couvrir de confuſion, que les rappeller à leur origine.

Mais pour nous, mes Freres, nous pouvons vous dire avec confiance : *Rappellez les anciens jours : Rememoramini autem priſtinos dies.* Les premiers âges de l'Egliſe ſont les âges de ſa ferveur & de ſa gloire.

Souvenez-vous de ces temps heureux, où la Foi encore naiſſante formoit tant de Martyrs généreux, tant de Pénitens auſteres, tant de Vierges pures, tant de Paſteurs fideles, tant de Miniſtres irrépréhenſibles : *Rememoramini, &c.*

Rappellez ces ſiecles d'or, où l'Egliſe encore animée des prémices de l'Eſprit qui venoit de la former, paroiſſoit ſans tache & ſans ride ; ſous des dehors triſtes & obſcurs, brilloit d'un éclat céleſte & divin ; empruntoit toute ſa majeſté de ſes opprobres & de ſes ſouffrances ; & foulée aux pieds de ſes perſécuteurs, devenoit pourtant un ſpectacle digne des Anges & des hommes : *Rememoramini, &c.*

Souvenez-vous de ces jours glorieux, où le Chriſtianiſme ne comptoit que des Saints au nombre de ſes enfans ; où ſes vaſes les plus fragiles étoient plus forts que toute la force d'un ſiecle profane ; & où la Foi formoit parmi les ſimples & les ignorans, ces Sages & ces Héros, que la

philoſophie n'avoit fait juſques-là, ou qu'imaginer, ou que promettre : *Rememoramini autem priſtinos dies.*

Rappellez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs étoit, j'oſe le dire, le crime auquel on reconnoiſſoit les Chrétiens ; où ils ne devenoient ſuſpects aux tyrans, qu'en paroiſſant peu conformes au monde corrompu ; & où la fuite des plaiſirs publics étoit le ſeul indice dont on ſe ſervoit pour dénoncer les Fideles : *Rememoramini autem priſtinos dies.*

Rappellez cette rigueur de diſcipline, où les chûtes publiques ne s'expioient que par des châtimens publics ; où le ſpectacle de la pénitence effaçoit le ſcandale du crime ; où la longueur & la ſévérité des expiations, paroiſſoient encore une indulgence dans la rémiſſion des fautes ; où les pécheurs regardoient la pénitence la plus rigoureuſe, comme une grace, où ils ſollicitoient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes, & de les pleurer ; & où, proſternés aux portes de nos Temples, couverts de cendre & de cilices, ſéparés de l'autel ſaint, après avoir long-temps gémi dans cet état d'humiliation & de peine, ils recevoient le bienfait de la paix & de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité & de la clémence de l'Egliſe : *Rememoramini autem priſtinos dies.*

Au ſouvenir de ces jours heureux ; à la vue de ces foibles veſtiges que la cérémo-

nie d'aujourd'hui nous en retrace ; à l'immenſe diſproportion que nous trouvons entre nos peres & nous ; entre leur ferveur & notre létargie ; leur innocence & nos déréglemens ; leurs auſtérités & nos mœurs ſenſuelles ; les larmes & les expiations de leur pénitence, & les démarches languiſſantes de la nôtre : dans quelles diſpoſitions de terreur & de confuſion ne devons-nous pas entrer ? C'eſt la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, & la ſeule à laquelle je m'arrête.

L'Egliſe n'exige plus, il eſt vrai, ces épreuves longues & publiques par où il falloit paſſer pour obtenir le pardon de ſes fautes. Nous ne voyons plus ces différens dégrés de pénitens ſéparés du reſte des Fideles, & admis ſucceſſivement & publiquement, à la paix & à la réconciliation, ſelon la meſure de leur ferveur, ou la durée de leur pénitence. La diſcipline extérieure a changé ; le nombre des pécheurs croiſſant avec celui des Fideles, il n'a plus été poſſible de les ſéparer tous, & de les ſoumettre aux peines canoniques. Hélas ! mes Freres, que reſteroit-il dans l'aſſemblée ſainte, ſi l'on en ſéparoit encore aujourd'hui, comme autrefois, les immondes, les fornicateurs, les adulteres, les raviſſeurs, & tous les pécheurs ſoumis alors à la pénitence publique ?

Mais, mes Freres, les changemens arrivés à la police de l'Egliſe n'ont rien changé

à son esprit. La ferveur des Fideles a pu se relâcher ; la multitude des coupables a pu rendre impossible la durée & la publicité des peines ; la nécessité des temps a pu suspendre des loix que la nécessité avoit d'abord établies ; en un mot, la prudence a pu changer au dehors, ce que le premier zele avoit d'abord ordonné: mais il y a une loi supérieure fixe & invisible, qui ne change point ; une obligation de pénitence inséparable de l'Evangile, qui est comme lui, de tous les temps & de tous lieux, & que le relâchement des mœurs, loin d'affoiblir, rend encore plus indispensable.

Tout Chrétien doit crucifier sa chair avec ses desirs ; tout pécheur doit être puni : soit que vous regardiez ce que vous devez à la sainteté de la foi par votre Baptême, ou à la justice de Dieu par vos crimes, la pénitence est pour vous l'unique voie du salut. Si vous ne vous renoncez pas sans cesse vous-même, vous n'êtes pas disciple de Jesus-Christ ; si vous ne lavez pas dans le sang de la pénitence le vêtement de justice que vous avez souillé, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu; deux vérités immuables. En un mot, sans la pénitence, vous périrez tous; c'est un arrêt qui n'excepte personne, & dont il n'est permis à personne d'appeller. Or, quelle est cette pénitence ?

Si vous la mesurez par l'Evangile, renoncez-vous sans cesse vous-même ; portez votre croix chaque jour; appellez heureux ceux qui pleurent & qui sont affligés ; ne

cherchez point votre consolation en ce monde ; perdez votre ame pour la sauver ; arrachez l'œil qui vous scandalise ; ne comptez pour rien votre corps ; n'attendez le Royaume de Dieu que de la violence ; regardez votre chair comme l'ennemi le plus dangereux de votre salut : aimez ceux qui vous haïssent ; souvenez-vous que les abjections & les opprobres sont le caractere des enfans de Dieu ; mettez la coignée à la racine de vos passions, & coupez jusqu'au vif tout ce qui occupe en vain la terre de votre cœur ; faites cela & vous vivrez.

Voilà la pénitence que vous impose le titre seul de Chrétien. A ce titre, vous avez ajouté celui de pécheur. Il ne s'agit plus de combattre & de se faire violence pour éviter de perdre la grace ; c'est le devoir de toute ame fidelle, c'est la pénitence des innocens : il s'agit d'expier vos crimes passés ; il s'agit de pleurer des chûtes innombrables, & de déraciner des passions invétérées : nouveau genre de pénitence qui vous regarde ; la pénitence des pécheurs. Voilà des regles que le changement des temps n'a point changées.

Or, montrez-nous dans vos mœurs la pénitence même des innocens. Je suppose que vous n'avez point d'excès à pleurer, point de voluptés profanes à expier ; vous êtes disciple de Jesus-Christ : cela suffit. Or, vivez-vous conformément à son Evangile ?

Renoncez-vous à tout ce qui flatte les sens ? vous disputez-vous une parole même oiseuse ? regardez-vous les afflictions com-

me des graces ? êtes-vous doux & humble de cœur ? aimez-vous ceux qui vous calomnient ? portez-vous la mortification de Jesus-Christ sur votre chair ? haïssez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? veillez-vous, & priez-vous sans cesse ? choisissez-vous la derniere place ? & ce qui est élevé aux yeux des hommes, est-il méprisable à vos yeux ?

Telle est la pénitence des innocens. Sans elle, sans cette conformité avec l'Evangile, vous seriez plus chaste que Susanne, plus irrépréhensible que Judith, plus charitable que Corneille ; vous êtes perdu.

Et cependant mes Freres, vous n'avez été ni chastes, ni tempérans, ni irréprochables : vous êtes pécheurs, vous le savez : la pénitence des innocens ne suffit plus pour vous : vous devez à la justice de Dieu des réparations infinies. Que de plaisirs injustes & honteux à expier ! que de scandales à réparer ! que d'horreurs à effacer ! quelle conscience monstrueuse à purifier ! Il vous faut encore la pénitence des pécheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence ?

Ah ! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté & la majesté de celui que vous avez outragé ; regardez la terreur de ses jugemens, exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes : regardez l'univers entier innondé par le déluge ; des villes coupables livrées à un feu vengeur ; des murmurateurs engloutis ; un

ſimple violement du Sabbat frappé de mort; une légere défiance de Moyſe punie par l'excluſion de la terre promiſe : regardez ſon propre Fils devenu la victime de nos péchés, & quels châtimens ſa juſtice a exigés de celui en qui il avoit mis toute ſa complaiſance : regardez, & faites ſelon ce modele.

Si vous en jugez par les regles que l'Egliſe obſervoit envers les pécheurs qu'elle ſoumettoit à la pénitence publique ; paroiſſez ici, illuſtres pénitens qui gémiſſiez autrefois des années entieres à la porte du Temple, ſous la cendre & ſous le cilice ; & par tout ce que l'Egliſe exigeoit alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, des prieres, apprenez aux Fideles qui m'écoutent, ce qu'elle exigeroit encore aujourd'hui, ſi la ſainteté de ſon eſprit décidoit de la ſévérité de ſes regles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Egliſe ne fait plus de cette pénitence une police publique ; mais la juſtice de Dieu, qui eſt immuable, vous diſpenſe-t-elle de la pénitence ſecrette? L'Egliſe elle-même, qui ne s'eſt relâchée qu'à regret de la diſcipline extérieure, en conſerve toujours l'eſprit ; elle vous charge encore de vous impoſer en ſecret des peines proportionnées à vos fautes, & d'être à vous-même votre juge.

Et certes, mes Freres, de bonne foi ; pourquoi croiriez-vous aujourd'hui, ſur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des Fideles des premiers temps?

Eſt-ce

Eſt-ce que la juſtice de Dieu à changé ſes regles ? Mais vous ſavez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni viciſſitude ; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Eſt-ce que vos crimes ſont moins énormes que ceux de ces premiers Fideles ? Hélas ! ils ne connoiſſoient pas même les horreurs que vous avalez comme l'eau. Une ſeule chûte en faiſoit quelquefois des pénitens publics ; & après une vie entiere de ſouillures & d'iniquités, vous voudriez être plus déchargés qu'eux de l'expiation & de la pénitence.

Eſt-ce que dans ces premiers temps les crimes étoient moins excuſables ; & méritoient par-là des peines plus rigoureuſes ? Mais l'idolâtrie d'où ſortoient ces premiers diſciples ; les diſſolutions du paganiſme dans leſquelles ils avoient été élevés ; les excès autoriſés par la religion même qu'ils avoient ſuccée avec le lait ; tout cela ſembloit rendre après leur converſion, leurs chûtes plus dignes d'indulgence & de grace : au-lieu que vous, nourris des paroles de la Foi, blanchis par la grace de la régénération au ſortir du ſein de vos meres, élevés dans une diſcipline ſainte, affermis contre l'horreur du crime par les ſecours de la Religion & par les exemples des Juſtes, vous ne pouvez juſtifier vos chûtes que par un excès d'ingratitude & de corruption, qui les rend plus criminelles, & dignes d'un châtiment plus long & plus ſévere.

Eſt-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, ſont devenus plus pardonnables ? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avoient corrompu leur voie du temps de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu, & engloutis ſous les eaux, que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du Ciel de quelques dépouilles de Jéricho, ſe trouva le ſeul anathême au milieu d'Iſrael: & d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine; & c'eſt une folie de prétendre qu'à meſure que Dieu eſt plus outragé, il deviendra plus indulgent & plus favorable.

Eſt-ce enfin que la ferveur de ces premiers temps rendoit les Fideles plus propres à ſoutenir les rigueurs de la pénitence plublique; au-lieu que nous, nés dans des ſiecles plus relâchés, nous ne ſommes plus en état de les porter, ni l'Egliſe en droit de les exiger de notre foibleſſe ?

Quoi, mes Freres, la ferveur des premiers Fideles auroit armé l'Egliſe à leur égard, de rigueur & de ſévérité; & l'Egliſe auroit réſervé, pour notre molleſſe & pour nos déréglemens, ſon indulgence & ſes graces ? Les premiers temps l'auroient donc vue une mere rigoureuſe envers des enfans zélés & fideles; & elle deviendroit en nos jours, pour des enfans rebelles & corrompus, une mere complaiſante & facile ? Ses châtimens étoient

donc réservés à des siecles où l'on se repentoit encore si vivement de ses fautes ; & pour les pénitens tiedes de nos jours, elle n'auroit plus que des faveurs & des récompenses ? C'etoit donc un malheur pour ces premiers disciples de la Foi, que l'abondance de leur componction ; puisqu'elle leur attiroit une abondance de peines ? leur ferveur qui faisoit tout leur mérite, faisoit donc aussi toute leur infortune ; & notre lâcheté fait tout notre bonheur, quoiqu'elle fasse tout notre crime ? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux, & le vice un privilege favorable ?

Non, mes Freres, comparez-vous de bonne foi à ces premiers disciples ? vos crimes à leurs crimes, & leur pénitence à la vôtre. La Religion ne change point ; l'esprit de l'Eglise est encore le même ; Dieu regarde toujours le péché des mêmes yeux : sa justice exige toujours les mêmes réparations ; l'Evangile nous propose encore les mêmes maximes ; le changement des temps ne change point les regles & les devoirs : sur quoi pouvez-vous donc croire que vous serez quitte devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers Fideles ? S'il y avoit des différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneroient contre vous.

Et cependant comparez votre pénitence à la leur : vous savez jusqu'où est montée la mesure de vos crimes ? que faites-vous pour les expier ? Croyez-vous que quel-

ques légeres prieres imposées par un Ministre, peu éclairé, ou trop indulgent, effaceront devant Dieu ce cahos d'iniquités, où votre ame a presque toujours été abymée ? croyez-vous que confesser simplement ses crimes aux pieds du Prêtre, ce soit les punir; & que des fautes qui ne s'expioient autrefois que par des années entieres de gémissemens & de macérations, seront expiées aujourd'hui, dès-qu'on s'en sera déclaré coupable ? croyez-vous qu'une vie entiere de volupté sera purifiée par la simple absolution du Prêtre trop facilement accordée, tandis qu'une seule chûte demandoit autrefois une vie entiere de larmes & de pénitence ? Croyez-vous que la voie ait été étroite pour les Fideles des premiers temps, & qu'elle soit devenue spacieuse & commode pour vous ? que le Royaume du Ciel ait été pour eux le prix de la seule violence, & qu'il le soit devenu pour vous des plaisirs & de la paresse ? que le Seigneur ait exigé d'eux jusqu'au dernier obole, & qu'il vous remette à vous toute la dette ? en un mot, que leurs crimes rares & peu fréquens, expiés sous la cendre & sous le cilice, pleurés avec une foi vive & une componction abondante, aient irrité la justice de Dieu; & que les vôtres plus innombrables & plus honteux, sans être punis & expiés, vous attireront sa miséricorde, & vous seront les garans de sa bonté & de sa clémence ?

Et cependant où sont vos larmes, vos

macérations, vos jeûnes, vos privations, & la perſévérance de vos prieres ? où eſt cet eſprit de componction & d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractere de pénitence ? Que ſouffrez-vous ? de quoi vous privez-vous pour ſoutenir le titre de pénitent, le ſeul titre qui vous reſte pour prétendre au ſalut ?

Mais que dis-je, mes Freres ? loin d'être pénitens, êtes-vous Chrétiens ? Quand vous n'auriez que les devoirs communs de l'Evangile à remplir, ſans avoir de crimes à expier, n'auriez-vous rien à craindre de la juſtice de Dieu ? Quelle vie que votre vie ! quelles mœurs que les vôtres ! Quel ſiecle a jamais pouſſé plus loin le faſte, les plaiſirs, l'oiſiveté, la molleſſe & la bizarrerie des excès & des uſages ? quels temps ont jamais été plus malheureux, & cependant plus outrés ſur tout ce qui fait la félicité des ſens & les joies des enfans du ſiecle ? Choiſiſſez les plus hommes de bien d'entre vous ; ces hommes vertueux que le monde canoniſe ; ces femmes régulieres que la multitude approuve ; ces Elus du ſiecle, comme parle ſaint Auguſtin, dont la conduite au dehors eſt irréprochable : & voyez ſi vous trouverez dans leurs mœurs des veſtiges même de la premiere ſainteté des Chrétiens ; voyez ſi vous y retrouverez un ſeul de ces traits de la vie évangélique, qui tous enſemble font ſeuls le caractere des enfans de Dieu ; voyez ſi leur vie ſoutiendra un ſeul des engagemens de

leur Baptême ; si vous y reconnoîtrez des disciples de Jesus-Christ, des enfans de la Foi, des Citoyens du Ciel, des ennemis du monde, des hommes crucifiés, des étrangers sur la terre ; & si de tout ce petit nombre d'hommes même ensemble, que le monde approuve le plus, vous en pourriez former un seul Chrétien.

Ainsi nos devoirs sont encore les mêmes qu'autrefois ; & les mœurs seules ont changé : ainsi la Religion subsiste encore pour nous juger ; & la Foi qui devoit nous sauver, s'est éteinte ; ainsi l'Evangile a passé de nos peres à nous, & ne nous sert plus que de condamnation, après leur avoir servi de regle : ainsi le corps du Christianisme se soutient, & l'esprit qui vivifie est éteint dans nos cœurs ; & tout l'avantage que nous avons sur les infideles, c'est que sortis d'une racine sainte, nous sommes devenus des rameaux sauvages qui ont dégénéré, & que nous avons enté sur l'olivier franc le germe de l'infidélité, & les mœurs corrompues du païen & de l'idolâtre.

Ne regardez donc pas, mes Freres, les mœurs publiques comme un titre qui vous rassure ; c'est le fruit de cette instruction. Rappellez-vous sans cesse aux regles & aux devoirs : ne vous croyez pas en sûreté, parce que vous êtes la multitude ; comme si votre conformité avec le monde, qui fait le caractere des réprouvés, pouvoit devenir le titre de votre innocence.

Et pour vous, mes Freres, qui revenus des passions insensées, êtes entrés depuis longtems dans les voies de la componction & du salut, rapprochez les foibles efforts de votre pénitence, du zele & de la sainte austérité de ces premiers pénitens : loin de vous énorguellir de vos justices défectueuses, qui dans un siecle aussi corrompu, paroissent des singularités & des prodiges de vertu, parce qu'elles mettent entre vos mœurs & les mœurs du reste des hommes, tous pervers & corrompus, une différence infinie ; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire, pour approcher de la pénitence & de la ferveur des premiers temps; & pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers Fideles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent, & que les justes se raniment ; que les uns sortent de leur létargie, que les autres renouvellent sans cesse leurs ferveurs ; que les premiers aient horreur d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance ; en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne se rassurent pas sur leurs vertus, afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du Ciel, & y jouir de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

Contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

De la soumission à la volonté de Dieu.

DIVISION. *I. Quelles sont les sources secrettes de notre révolte contre la volonté de Dieu. II. Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte.*

I. PARTIE. *Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu*, sont, premiérement, une vaine raison qui rappelle toujours les voies du Seigneur au jugement de ses propres lumieres : secondement, un fond d'amour-propre, qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes : troisiémement, une fausse vertu, qui sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même.

1. Une vaine raison. Marie pouvoit opposer bien de doutes à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le Temple ; cependant elle obéit, & nous apprend par-là que c'est au Seigneur à vouloir, & à la créature à se soumettre. Pour nous,

nous, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de ſa conduite. S'agit-il de ſes voies générales ſur le ſalut de tous les hommes? on n'entend tous les jours dans le monde que des réflexions inſenſées là-deſſus: Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas ſauvés? pourquoi Dieu a-t il rendu le ſalut ſi difficile? pourquoi a-t-il fait les hommes ſi foibles? &c. Mais s'il y a néceſſairement des myſteres incompréhenſibles au reſte des Sujets, dans le conſeil des Souverains, pourquoi n'y en auroit-il point dans les conſeils de Dieu, & s'il faut, dit l'Ecriture, reſpecter le ſecret des Rois dans la conduite de leurs peuples, le ſecret du Roi des Rois dans la diſpenſation des choſes humaines, ſeroit-il moins reſpectable? Si ce que nous connoiſſons de ſes œuvres nous paroît ſi divin & ſi admirable, concluons que ce que nous n'en connoiſſons pas, l'eſt auſſi. Mais ce n'eſt pas tout. S'agit il des deſſeins éternels de Dieu ſur nos deſtinées particulieres? nous condamnons ſa conduite à notre égard: nous nous en prenons à ſa providence de nous avoir placés en certaines ſituations où notre foibleſſe trouve des écueils inévitables; & nous ne penſons pas que Dieu proportionne les graces aux états; que toutes les ſituations où ſon ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de ſalut pour nous; & que la plupart des dangers & des occaſions dont nous nous plaignons, ſont plus dans nos paſſions que dans nos places.

2. Un amour exceſſif & déréglé de nous-

mêmes. Marie nous donne encore ici l'exemple de ſa ſoumiſſion à la volonté de Dieu. A ne conſulter que les ſentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour s'y ſouſtraire, & refuſer de venir au Temple s'aſſujettir à la loi de la purification ; les intérêts de ſa maternité divine, le prodige de ſon enfantement, la honte même de ſa pauvreté, & de la modicité de ſon offrande : mais elle n'écoute point la voix du ſang & de la chair ; perſuadée que le premier ſacrifice que Dieu demande de nous, c'eſt le ſacrifice de nous-mêmes. Pour nous, comme nous rapportons tout à nous-mêmes, & que nous vivons comme ſi l'univers entier n'étoit fait que pour nous ſeuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous ſeuls ; qu'il entrât dans le plan de notre amour propre ; & qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers & le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos paſſions & de nos caprices. De-là, premiérement, l'affliction ne nous trouve pas plus ſoumis à Dieu que la proſpérité ; & tout ce qui trouble un ſeul inſtant nos plaiſirs, notre orgueil, nos projets, nous aigrit & nous revolte. De là, ſecondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos deſirs, nous ne ſommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places ; & parce que nous n'avons pas tout ce que nous deſirons, nous comptons pour rien tout ce que nous avons. De-là, troiſiémement, comme nous regardons tout ce que nous deſirons com-

me notre partage ; les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité, & qui ſe répandent ſur les autres, nous le regardons comme un bien qu'on nous ravit injuſtement. De-là, quatriémement, comme nous croyons avoir ſeuls la ſageſſe en partage, tout ce qui ne s'ajuſte pas à nos vues & à nos lumieres dans l'arrangement des choſes-d'ici bas, trouve auprès de nous ſa condamnation & ſa cenſure : nous ne ſaurions vouloir ce que Dieu veut : nous trouvons de l'injuſtice, de l'humeur, de l'imprudence dans la diſpenſation des places & des faveurs ; ſans penſer qu'il ſe peut faire que les hommes aient tort, & faſſent des choix injuſtes ; mais que Dieu a toujours raiſon, & ſe ſert de leurs mépriſes pour accomplir les deſſeins éternels de ſa providence.

Penſons de la ſorte : alors le monde, le gouvernement des Etats & des Empires offrira à nos yeux un ordre & une ſageſſe admirable, parce que nous y verrons un Dieu inviſible, ſouverain modérateur de l'univers, ſans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes ; par la volonté de qui tout ſe fait ; & qui par des ménagemens inexplicables, fait ſervir aux deſſeins de ſa miſéricorde, la malice même des hommes. Mais ſi vous ſéparez Dieu du ſpectacle de l'univers, ſi vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en eſt le reſſort inviſible, le monde n'eſt plus qu'un cahos, un théatre de confuſion & de trouble, où l'on ne voit point d'ordre ; parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, ſans en comprendre le ſecret & l'uſage.

3. Une fauſſe vertu, qui réſiſte à Dieu ſous prétexte de le chercher : dernier écueil, que l'exemple de Marie nous apprend à éviter. En effet, ſi elle n'eût conſulté que ſon zele pour la gloire de ſon Fils, elle devoit, ce ſemble, ſe ſouſtraire à la loi de la purification, qui ne paroiſſoit propre qu'à confirmer l'incrédulité de ſon peuple, en le faiſant paſſer pour le ſimple fils de Marie & de Joſeph. Mais Marie ſe défie d'un zele qui n'eſt pas dans l'ordre de Dieu ; & rien ne lui paroît plus sûr même dans la vertu, que de ſe conformer à ſa volonté ſainte : & véritablement rien n'eſt bon pour nous, que ce que Dieu veut ; & toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à ſa volonté ſainte, eſt une fauſſe vertu. C'eſt par-là cependant que la piété manque preſque toujours ; & nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que ſa main même nous a frayées. Premiérement les devoirs de notre état ne nous plaiſent jamais : nous leur ſubſtituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Secondement, ſi Dieu nous laiſſe dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur & de nos infidélités dans le ſervice de Dieu. Troiſiémement, nous ſouffrons impatiemment nos propres imperfections : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher & vivre contens de nous-mêmes. Quatriémement, ſi les pécheurs revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obſtacle à notre zele ; nous ne gardons plus de meſure de charité avec eux. Cinquié-

ment, les déréglemens de nos proches, de nos maîtres, de nos égaux avec qui nous avons à vivre, nous ſont inſupportables; & nous nous faiſons une fauſſe vertu de les cenſurer, de les décrier, & de les aigrir: au lieu que la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les ſouffre avec charité, puiſque Dieu les ſouffre lui-même; & les aime avec tendreſſe, puiſqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, & qu'ils ſont utiles aux deſſeins de ſa providence.

II. PARTIE. *Les avantages qui accompagnent la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.* Trois ſources fecondes de chagrins forment tous les malheurs & toutes les inquiétudes de la vie humaine: les vaines prévoyances ſur l'avenir, les agitations infinies ſur le préſent, & les regrets inutiles ſur le paſſé.

Or 1. la ſoumiſſion à la volonté de Dieu nous fait attendre, comme Marie, l'avenir ſans inquiétude. Quelles allarmes la prédiction du vieillard Siméon ſur la deſtinée future de ſon Fils, ne devoit-elle pas jetter dans ſon ame ſainte? Cependant, comme le Prophete, elle jette toutes ſes penſées & toutes ſes frayeurs dans le ſein de Dieu; & ſa tranquillité eſt parfaite, parce que ſa ſoumiſſion eſt entiere. Pour nous, les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de notre vie; & nous ne ſommes malheureux, que parce que nous ne ſavons pas nous renfermer dans le moment préſent: nous nous tourmentons ſans ceſſe ſur le lendemain, comme ſi à chaque jour ne ſuffiſoit pas ſon mal. Toute notre vie

n'eſt qu'agitation, que trouble, que craintes, que précautions : mais une ame ſoumiſe à Dieu, n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces ſoucis, qui agitent les enfans du ſiecle ; parce qu'elle ſait que l'avenir eſt arrêté dans les conſeils de ſa providence ; & que nos inquiétudes & nos ſoucis, ne pouvant changer la couleur même d'un ſeul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raiſon, l'ordre de ſes volontés immuables ; que d'ailleurs on ne riſque rien, en ſe confiant à lui ſur tout ce qui doit arriver. Ce n'eſt pas que la Religion autoriſe la pareſſe & l'imprudence : le Fidele travaille comme ſi tout dépendoit de lui ; mais il eſt tranquille ſur l'événement, parce que tout dépend de Dieu. Ainſi la prudence eſt commune au Fidele & au mondain ; mais la paix & la tranquillité n'eſt que pour le Fidele. Et quand je dis que la prudence leur eſt commune, c'eſt le nom ſeul qui leur eſt commun ; car il y a bien de la différence entre une prudence chrétienne & ſoumiſe à Dieu, & une prudence toute humaine. La prudence du Fidele, dit ſaint Jacques, eſt, premiérement, chaſte & innocente ; elle ne connoît de meſures légitimes que celles que la conſcience permet, & que la Religion approuve : celle du pécheur au contraire ne compte pour rien les crimes, pour arriver à ſes fins. Secondement, celle du Fidele eſt tranquille, & amie de la paix ; ſes meſures ſont toujours paiſibles, parce qu'elles ſont toujours ſoumiſes à la volonté de Dieu : celle du pécheur au contraire eſt toujours agi-

tée, parce qu'elle n'eſt jamais ſoumiſe. 3. Celle du Fidele eſt modeſte ; il s'interdit les projets ambitieux, & n'a que des vues conformes à ſon état: celle du pécheur eſt inſatiable. Quatriémement, celle du Fidele eſt humble ; il ſe défie toujours de ſes propres lumieres : celle du pécheur au contraire eſt pleine d'orgueil ; il ne compte que ſur l'habileté de ſes meſures. Cinquiémement, celle du Fidele n'eſt point ſoupçonneuſe ; il aimeroit encore mieux tomber dans le piege, que de juger témérairement les intentions & les penſées de ſes freres : la prudence du pécheur ne trouve ſa ſûreté que dans ſes ſoupçons & dans ſes défiances. Sixiémement, celle du Fidele n'eſt point diſſimulée ; comme il ne veut tromper perſonne, il n'a que faire de ſe déguiſer : celle du pécheur n'eſt qu'une duplicité éternelle. Septiémement, enfin celle du Fidele eſt pleine de miſéricorde, & des fruits des bonnes œuvres ; il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu, & les ſecours de la priere : le pécheur au contraire regarde la piété comme un obſtacle à ſon élévation.

2. La ſeconde ſource de nos inquiétudes, eſt une agitation infinie ſur le préſent. Rien n'arrive preſque jamais ſelon nos deſirs : mais une ame fidele trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une ſoumiſſion entiere aux ordres de Dieu, une reſſource toujours prête aux embarras de ſa ſituation préſente. Tout étoit incompréhenſible dans les deſſeins de Dieu ſur elle : mais la volonté de Dieu eſt le ſeul dénouement de ſes doutes, & la grande

conſolation de ſes peines. Or, ce qui rend la ſoumiſſion à la volonté de Dieu ſi conſolante dans les ſituations les plus difficiles où il nous place. c'eſt, premiérement, que c'eſt la volonté d'un Dieu tout puiſſant, à qui tout eſt aiſé; ſecondement, d'un Dieu ſage, qui ne fait rien au hazard, qui voit les différentes utilités des ſituations où il nous place; troiſiémement, d'un Dieu bon, tendre & miſéricordieux, qui nous aime, & qui ne veut que notre ſalut.

3. Les regrets ſur le paſſé forment la derniere ſource des inquiétudes humaines. Nous ne rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoiſonnent le ſouvenir: nous nous reprochons ſans ceſſe d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Or, c'eſt encore ici que la ſoumiſſion de Marie eſt pour nous un modele. Comme elle ne peut douter que la main du Très-Haut ſeul ne l'ait juſqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à ſe perſuader que c'eſt-lui-même qui la conduit aujourd'hui au Temple, & à ſe ſoumettre au ſacrifice & à l'humiliation que Dieu demande d'elle. Voilà la grande ſcience de la Foi. Le paſſé devroit être pour nous une inſtruction continuelle, où nous devrions étudier les volontés adorables du Seigneur ſur les deſtinées des hommes: cependant le ſouvenir du paſſé, loin de nous inſtruire, nous ſéduit, & ne fait que réveiller en nous des paſſions injuſtes. Tout paſſe, tout diſparoît, tout s'écoule à nos yeux; & nous ne voyons Dieu nulle part: nous n'y voyons que les révolutions humaines. Les Patriarches,

bien différens de nous, voyoient Dieu partout ; & repaſſant ſans ceſſe ſur les différentes voies, par où ſa ſageſſe les avoit conduits, ils y admiroient les ménagemens ineffables de ſa providence, & l'ordre de ſes volontés adorables. Et voilà la grande ſcience que nous apprennent nos divines Ecritures : dans les autres hiſtoires, on n'y voit agir que les hommes ; mais dans l'hiſtoire des Livres ſaints, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout. Auſſi nous apprend-elle à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'hiſtoire des deſſeins & des volontés du Seigneur ſur les hommes ; & c'eſt l'inſtruction que trouve à préſent une ame fidele dans le ſouvenir du paſſé, comme ce ſera une des grandes conſolations des Juſtes dans le ciel, de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie paſſée. Ils verront avec quelle bonté & quelle ſageſſe Dieu faiſoit tout ſervir à la ſanctification des ſiens ; tandis que les pécheurs ſeront ſurpris & déſeſpérés de voir que croyant vivre ſans joug & ſans Dieu en ce monde, ils étoient néanmoins entre les mains de ſa ſageſſe, qui ſe ſervoit de leurs égaremens, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels. Réflexion qui ſeule devroit rappeller tous les hommes à une ſoumiſſion continuelle aux volontés du Seigneur : puiſque, qu'ils ſe ſoumettent ou non, à ſa volonté ſainte, il eſt certain qu'ils agiſſent toujours ſous la main de Dieu : ainſi en ſe révoltant contre lui, ils ne changent point les événemens ; ils ne font que multiplier leurs crimes.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

II. SERM. *Sur les diſpoſitions néceſſaires pour ſe conſacrer à Dieu par une nouvelle vie.*

DIVISION. *Nous apprenons dans ce myſtere, les diſpoſitions dans leſquelles il faut entrer pour ſe conſacrer à Dieu par une vie toute nouvelle : nous y trouvons un eſprit de ſacrifice dans Jeſus-Chriſt, qui s'offre à ſon Pere ; & un eſprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or voilà les deux diſpoſitions qui rendent la converſion ſincere & durable, & l'offrande de nos cœurs, agréable à Dieu. I. Un eſprit de ſacrifice, qui ne réſerve rien en s'offrant. II. Un eſprit de fidélité, qui ne ſe dément plus ſur rien en le ſervant.*

I. PARTIE. *Un eſprit de ſacrifice qui ne réſerve rien en s'offrant.* Quoique Jeſus-Chriſt ne ſoit pas immolé aujourd'hui dans le Temple, le ſacrifice qu'il fait de lui-même à ſon Pere, n'en eſt pas moins réel ; bien différent en cela des autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains des Pontifes, & qu'on préſentoit au Temple, plutôt pour les racheter, que pour les conſacrer au Seigneur. Pour Jeſus-Chriſt, dès qu'il entre dans le Temple, dès-lors il accepte & ſouffre par avance, tout ce qu'il doit ſouffrir un jour pour ſon Pere. Ainſi quoique ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le Temple, ne ſoit qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en eſt pas moins réelle, dit ſaint Bernard.

1. Et telle doit être la premiere condition de notre ſacrifice, lorſque nous voulons nous donner à Dieu, la réalité de l'offrande. La clémence divine qui depuis le péché, pourroit exiger de nous le ſacrifice de notre vie, a remplacé cette peine ; & le ſacrifice continuel de la vie des ſens, eſt devenu la loi de mort impoſée à tout Fidele : loi que nous avons tous acceptée ſur les fonts ſacrés, lorſqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le Temple. Voilà la vie chrétienne ; une vie de renoncement & de ſacrifice. Cependant, qu'eſt-ce que ſe conſacrer à Dieu pour la plupart des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le ſervir ? c'eſt ſimplement étaler des dehors plus religieux, & ne plus vivre dans un oubli entier de Dieu & de la Religion. Mais ſi vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins ſenſuel, ni moins ſenſible, &c. vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Iſraël, qui étant rachetés auſſi-tôt, ne devenoient pas ſon partage ; c'eſt à-dire, que vous n'offrez à Dieu à votre place, qu'un vil animal, des œuvres extérieures, une apparence de piété, au lieu de votre cœur & de vous-même : Dieu ne ſauroit ſe contenter de cet échange ; il faut que le ſacrifice ſoit réel. Cependant la plupart des converſions, à la Cour ſur-tout, ſont de ce caractere, & ſubſiſtent encore avec toutes les paſſions, moins marquées à la vérité, mais toujours auſſi réelles. On s'eſt donné au Seigneur ; mais tout ce qui plaiſoit, plaît encore ; dès-lors on n'a point fait de ſacrifice ; on s'eſt contenté d'ôter

la peau de la victime, d'en changer les dehors; mais on n'a pas touché au reſte; & comme on perſévere dans l'uſage des choſes ſaintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on ſuit preſque les mêmes routes que les Juſtes, peu s'en faut qu'on ne ſe croie Juſtes comme eux; & ce n'eſt pas par hypocriſie: on eſt dans l'erreur de bonne foi: on croit avoir fait à Dieu le ſacrifice qu'il demandoit de nous, quoique nous ne lui ayons jamais fait aucun ſacrifice réel & douloureux de nos ſens, de nos penchans, de nos eſpérances, de nos commodités, de nos antipathies, &c. Détrompons-nous; c'eſt le ſacrifice du cœur, que Dieu demande; tout autre ſacrifice, n'eſt pas un ſacrifice réel.

2. Mais ce n'eſt pas aſſez que l'offrande de notre cœur ſoit réelle: la ſeconde condition, c'eſt qu'elle ſoit univerſelle. Jeſus-Chriſt, dit Saint Bernard, ſacrifie aujourd'hui à ſon Pere, tous ſes titres, toute ſa gloire, ſon innocence même: il ne ſe réſerve rien, pour nous apprendre, dit ce Pere, que l'intégrité du ſacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite.

Pour nous, nous voulons bien retourner à Dieu; mais nous ne voulons pas tout-à-coup faire un divorce univerſel avec le monde: nous nous figurons qu'il faut nous gagner ſur certains points, avant que d'en venir aux autres. Mais des commencemens ſi ménagés ne ſont jamais heureux, & ne vont jamais loin. Il n'en eſt pas de la converſion, comme des ouvrages des hommes; elle n'eſt point, lorſqu'elle n'eſt point entiere. Il eſt vrai que la piété a ſes pro-

grès, & qu'elle ſe perfectionne de jour en jour : mais le monde, & tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur ; & tout ce qui eſt incompatible avec la vie chrétienne, doit ceſſer tout d'un coup. Jeſus-Chriſt ſacrifie aujourd'hui à ſon Pere tous ſes titres & toute ſa gloire ; lui qui eſt le Pontife véritable, & le redempteur d'Iſraël ; voulant bien acheter le droit d'entrer dans le Temple, & être racheté comme un enfant ordinaire. Mais pour nous, qu'il eſt rare que nous n'uſions pas de réſerve, lorſqu'il eſt queſtion ſur-tout de faire au Seigneur un ſacrifice de toutes les vaines diſtinctions qui nous élevent aux yeux des hommes ! Nous voulons que nos titres entrent, pour ainſi dire, dans tout ce que nous faiſons pour le Seigneur ; & les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne ſont jamais de notre goût.

Jeſus-Chriſt ſacrifie aujourd'hui à ſon Pere ſon innocence même, afin que rien ne manque à l'intégrité de ſon ſacrifice. Il paroît dans le Temple comme pécheur, & prend ſur lui toute la honte du péché dont il eſt exempt ; & dans les ſacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours ſauver une vaine réputation d'innocence & de probité que nous avons perdue.

3. La troiſieme condition de notre offrande, c'eſt qu'elle ſoit volontaire comme celle de Jeſus-Chriſt. En effet, le ſacrifice que fait aujourd'hui J. C. à ſon Pere, eſt un hommage de ſurcroît, pour ainſi dire : ce n'eſt point un devoir néceſſaire puiſque l'ouvrage du

ſalut des hommes, dont ſon Pere l'avoit chargé, pouvoit être conſommé, ſans qu'il y ajoutât la honte de cette premiere démarche. Mais il vouloit nous apprendre qu'une ame qui revenue des égaremens du monde, ſe conſacre à Dieu, ne peut d'abord ſe refuſer à elle-même de ſaints excès, & ne s'aviſe pas de compter avec ſon Seigneur, pour ſavoir au juſte ce qu'elle lui doit; & loin que la tiédeur de ſon zele attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle ſe fait un devoir de tout ce qu'un zele ſaint lui inſpire.

Mais où ſont les ames de ce caractere? Lorſque touché de la grace, on veut revenir à Dieu, le premier ſoin eſt de chercher de toutes les manieres de le ſervir, la plus douce & la moins dure à l'amour propre. Loin d'embraſſer des rigueurs de ſurcroît, on étudie d'abord juſqu'où on peut pouſſer la condeſcendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuſes. Mais qu'on aime peu ſon Dieu, lorſqu'on peut ſe preſcrire à ſoi-même la meſure de l'aimer! les commencemens de la vraie pénitence ne ſauroient être ni ſi languiſſans, ni ſi ménagés.

II. PARTIE. *La ſeconde diſpoſition d'une ame qui veut ſe donner à Dieu, doit être un eſprit de fidélité qui ne ſe dément plus ſur rien en le ſervant*; & c'eſt ce que nous apprend l'exemple de Marie.

Nos infidélités ont leur ſource, premiérement, ou dans une prudence de la chair toujours ingénieuſe à trouver des inconvéniens aux deſſeins de la grace ſur notre ame; ſe-

condement, ou dans un orgueil & une complaiſance ſecrette, qui trouve dans les dons même de l'Eſprit ſaint, l'écueil de la vertu; troiſiémement, ou enfin dans un découragement dangereux, qui à la vue des maux dont il eſt menacé, ſe conſulte trop ſoi-même, & fait de ſa foibleſſe la meſure de ſes devoirs. Or, la fidélité de Marie dans ce myſtere nous fournit de grandes regles pour éviter ces écueils.

1. Docile, elle ne raiſonne pas. Elle n'écoute rien de ce qu'elle pouvoit ſe dire pour ſe diſpenſer de la loi de la purification; que c'étoit ſe dégrader publiquement de l'honneur de ſa divine maternité, & dérober à ſon Fils la gloire de ſon éternelle origine, &c. Elle avoit appris dans ſa retraite, que trop de raiſon, quand il s'agit des voies de Dieu, eſt un excès de lumiere qui éblouit & qui égare; & que la vie de la Foi laiſſe toujours des ténebres & des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juſte le mérite de ſa docilité. Mais l'exemple de Marie a peu d'imitateurs, parmi ceux même qu'on regarde comme juſtes. Nous prenons preſque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous diſpenſer de ſa loi ſainte; & nous trouvons le ſecret de nous déguiſer à nous-mêmes nos paſſions ſous le nom de la piété: en un mot, nous trouvons des inconvéniens infinis, dès qu'il s'agit de faire le bien; & nous ne penſons pas que notre devoir eſt d'accomplir la loi qui eſt claire, & qu'après cela les inconvéniens douteux que nous croyons appercevoir de loin, ne nous regardent plus: c'eſt l'affaire de celui qui nous

ordonne d'obéir ; & puiſque les inconvéniens que nous croyons appercevoir, ne l'ont pas encore obligé de changer ſa loi, ils ne doivent rien changer auſſi à la fidélité de notre obéiſſance.

Une autre inſtruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'eſt qu'élevée au degré le plus ſublime de la grace, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte ; elle n'affecte pas des voies plus ſublimes, plus ſpirituelles, & plus parfaites. Or, cet écueil eſt à craindre pour la piété : ſouvent on croit avoir une dévotion plus éclairée & de meilleur goût, en laiſſant au peuple ſimple & groſſier les pratiques les plus communes de la Religon, que la piété publique a autoriſées, & dont la ſimplicité ſemble les deſtiner à la multitude ignorante : on croit, en donnant moins aux ſens & à la chair qui ne ſert de rien, agir plus ſelon l'eſprit qui eſt utile à tout ; & on ne penſe pas que tout aide à la véritable piété, & que rien n'eſt petit & imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur.

2. Marie humble, ne s'éleve pas. On ne peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut ſur toute la ſuite du miniſtere de ſon Fils ; ſon divin cantique en eſt une preuve : cependant elle ne dédaigne pas d'être inſtruite par le ſaint vieillard Siméon : elle ne s'empreſſe pas de raconter à ſon tour les grandes choſes que le Seigneur avoit opérées en elle. Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette ſage & modeſte retenue, qui va à cacher ſes propres dons, & à manifeſter ceux des autres.

3. Marie généreuſe ne ſe décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ſon ame ; que cet enfant qu'elle vient offrir, ſera expoſé comme un but aux traits de la contradiction & de la calomnie ; on ne préſente à ſon eſprit que des images triſtes & effrayantes : cependant à des préſages ſi funeſtes elle offre une foi généreuſe & ſoumiſe ; fille d'Abraham, elle en imite la fidélité & le courage : or, c'eſt ici où l'exemple de Marie eſt peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens l'amour charnel & déréglé des enfans ; & l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demandoit de nous. Si un enfant paroît plus propre que les autres à ſoutenir la gloire de ſon nom & l'eſtime publique, on le ſépare pour la terre : en vain mille traits d'une vocation ſainte, paroiſſent déjà ſur ſa perſonne ; on réſiſte à l'ordre de Dieu : on regarde les plus ſaints mouvemens de la grace, comme des légéretés de l'enfance ; & ſans le détourner ouvertement d'un deſſein louable, ſous prétexte d'éprouver ſa vocation, on la lui fait perdre. Ce n'eſt pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne ; mais je blâme les vains prétextes de la chair & du ſang. En effet, lorſque les mêmes déſirs de retraite ſe trouvent dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naiſſance, ou par la médiocrité de leurs talens, ſont moins propres au monde, & à ſeconder la vanité de vos projets ; vous n'êtes pas ſi difficiles & ſi

circonſpects : loin de leur repréſenter les inconvéniens d'un choix téméraire ; c'eſt vous-même qui le leur inſpirez. Auſſi arrive-t-il de-là que la honte de vos familles devient le partage du Seigneur. Après cela vous êtes aſſez injuſtes pour faire du déréglement & de l'ignorance des perſonnes conſacrées à Dieu, le ſujet le plus ordinaire de vos dériſions & de vos cenſures : mais ne ſont-ce pas les mains de votre cupidité qui ont placé ſur l'Autel, ces idoles mépriſables que vous inſultez ? S'il n'y avoit point dans l'Egliſe tant de parens avares, ambitieux, injuſtes, on n'y verroit pas tant de Miniſtres mondains, ſcandaleux, ignorans. Telles ſont les inſtructions que la Foi découvre dans ce Myſtere. Conſacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jeſus-Chriſt ; mais conſacrons-nous ſans reſerve, & répondons avec fidélité, comme Marie, aux deſſeins de Dieu ſur nous.

LE MYSTERE

DE L'INCARNATION.

DIVISION. *Le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les ſens ; de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaiſirs ; de raiſon, que la ſienne : ce ſont là les trois erreurs principales, qui forment proprement toute la ſageſſe humaine, & que confond la ſageſſe de Dieu cachée dans le Myſtere de l'Incarnation. I. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables. II. Un Dieu chargé de nos douleurs,*

rend les ſouffrances aimables. III. Un Dieu uni à l'homme, fait taire la raiſon, & rend la foi même raiſonnable.

I. PARTIE. *Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables.* Pour le comprendre, remarquons quels ſont les principaux caracteres de l'orgueil humain; voyons enſuite l'oppoſition qu'ils ont avec l'anéantiſſement du Fils de Dieu, dans ſon union avec notre nature.

1. Le premier caractere de l'orgueil, eſt cette erreur qui fait que nous ſortons, pour ainſi dire, de nous-mêmes, & que pour nous étourdir ſur le ſentiment intérieur & humiliant de notre miſere, nous cherchons avec complaiſance dans les choſes qui ſont hors de nous, les biens, les titres, la naiſſance, &c. une gloire dont la ſource ne devroit être que dans nous-mêmes. Or les circonſtances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette premiere erreur. De tous les Myſteres, celui de l'Incarnation avoit été annoncé de la maniere la plus éclatante & la plus pompeuſe; cependant rien de plus obſcur aux yeux des ſens, que ce qui ſe paſſe aujourd'hui à Nazareth: c'eſt un ſeul Ange qui eſt envoyé, & encore ſous la ſimplicité de la figure humaine; il eſt envoyé à une Fille qui n'a rien qui la diſtingue dans ſa tribu, que ſa pudeur & ſon innocence; Nazareth, où ce myſtere s'accomplit, eſt la ville de Juda la plus mépriſable: perſonne, Joſeph lui-même l'époux de Marie, n'eſt informé de l'ambaſſade céleſte. Dans tous les autres myſteres, les abaiſſemens du Verbe ſont mêlés d'éclat & de grandeur; ici tout eſt

obſcur : rien ne parle aux ſens ; parce qu'ici le deſſein de la ſageſſe divine eſt d'en corriger les erreurs, & de ſubſtituer les nouvelles vues de la Foi aux anciennes illuſions de la ſageſſe humaine. En effet, dans ce Myſtere nous apprenons que l'innocence & la vertu ſont les ſeules richeſſes de l'homme ; que tout le mérite de l'ame fidele eſt caché dans ſon cœur ; en un mot, que la grandeur qui n'eſt que hors de nous, n'eſt qu'un preſtige qui nous joue ; & qu'on n'eſt grand qu'autant qu'on eſt ſaint : mais plût-à-Dieu que ce ne fût pas là encore aujourd'hui une ſageſſe inconnue au ſiecle !

2. Le ſecond caractere de l'orgueil humain, eſt cette foibleſſe qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il eſt caché, & qui ne hait du vice que la confuſion & l'opprobre ; comme ſi les hommes ne pouvoient êtres grands ou mépriſables, que dans l'idée des autres hommes : or, l'anéantiſſement du Verbe dans ce Myſtere, confond cette vaine attention aux jugemens humains. Le Fils de Dieu ne deſcendant ſur la terre que pour glorifier ſon Pere, & reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avoient ravis, ce deſſein demandoit, ce ſemble, qu'il ſe montrât à eux dans toute ſa gloire : cependant ce n'eſt pas par l'éclat & la majeſté, qu'il veut triompher de nos cœurs ; c'eſt par les humiliations & les opprobres : il cache tout ce qu'il eſt ; en un mot, il paroît anéanti dans tous ſes titres. D'où vient une conduite ſi ſurprenante ? Laiſſons les autres raiſons de l'obſcurité de ſon miniſtere ; celles qui nous

regardent, ſont, premiérement, qu'il vouloit apprendre aux Miniſtres chargés de la diſpenſation de l'Evangile, à ne rien changer à l'ordre de Dieu dans les fonctions de leur miniſtere, ſous prétexte de concilier plus facilement à ſa parole les ſuffrages des hommes, & à ne pas croire que Dieu ſoit plus glorifié par la gloire qui leur revient à eux-mêmes. Secondement, il vouloit apprendre aux Fideles, que les jugemens des hommes ne doivent jamais décider de leurs devoirs; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le ſervice de Dieu à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que l'obſcurité eſt le plus sûr aſyle de la vertu: cependant prenons-y garde, les gens de bien même comptent les hommes pour beaucoup: ce qu'ils ſont à leurs yeux & aux yeux de Dieu, les intéreſſe peu: ils ne paroiſſent touchés que de ce qu'ils ſont aux yeux des hommes; & ils ſont ſouvent, hélas! plus flattés des fauſſes vertus qu'on leur attribue, qu'ils ne ſont humiliés par la vérité qui leur fait ſentir leurs défauts & leurs miſeres réelles.

3. Le dernier caractere de l'orgueil, eſt cette impoſture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes: car il n'eſt preſque point d'humilité réelle; & rien n'eſt plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité. Or, voilà, l'écueil que les anéantiſſemens du Verbe dans ce Myſtere nous apprennent à éviter: il ſe revêt de la reſſemblance du péché; mais, c'eſt pour en porter toute la honte: il ſe charge de nos iniquités, mais pour en être la victime: il veut paſſer pour

un Samaritain & pour un ennemi de la Loi, mais c'eſt pour être puni comme un ſéducteur: enfin il ſe cache, lorſqu'on veut le connoître pour Roi; mais, c'eſt pour mourir comme un eſclave. Pour nous, hélas! les œuvres humiliantes ne nous plaiſent preſque jamais, que parce que nous eſpérons qu'elles tourneront à notre gloire : cependant depuis l'anéantiſſement d'un Dieu, eſt-il rien de plus injuſte pour l'homme, que de vouloir s'élever de quelque maniere que ce ſoit ?

II. PARTIE. *Un Dieu chargé de nos douleurs doit nous rendre les ſouffrances aimables.* L'homme innocent devoit mener une vie heureuſe & tranquille; mais l'homme pécheur eſt né pour ſouffrir; cependant le plaiſir eſt encore le penchant dominant de cet homme criminel, & condamné à ſouffrir; il n'a jamais pu aimer les ſouffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui étoit devenu néceſſaire, & qu'un Dieu ſouffrît tout pour ſauver l'homme, afin que l'homme apprît & aimât à ſouffrir pour appaiſer ſon Dieu. Auſſi le miniſtere du Verbe incarné, eſt un miniſtere de croix & de ſouffrances: il n'annonce que des croix & des tribulations; il n'appelle heureux que ceux qui ſouffrent; & de peur qu'on ne donnât un jour à ſes maximes des interprétations favorables à l'amour propre, il a voulu expirer entre les bras de la douleur; & ſa doctrine n'eſt que le récit de ſes exemples. Puis donc que le Verbe qui ne s'eſt incarné que pour nous montrer la voie du Ciel, & ſatisfaire pour nous à la juſtice divine, eſt

venu mener ici-bas une vie triſte & ſouffrante, le Chrétien ne peut plus ſe flatter d'arriver au ſalut par des routes douces & aiſées ; car l'homme Dieu étant le chef des Chrétiens, nous ne pouvons prétendre au ſalut que comme ſes membres : & qu'eſt-ce qu'être membre de Jeſus-Chriſt ? c'eſt ſuivre la deſtinée du chef, & lui être conforme. On languit toute ſa vie dans des mœurs indolentes & ſenſuelles ; & ſe livrer ſans ceſſe à tous ſes goûts, pourvû qu'ils n'offrent point de crime, eſt-ce être conforme à Jeſus-Chriſt, & vivre comme il a vécu ? eſt-ce être animé de ſon eſprit ? Ce n'eſt pas ainſi que ces hommes apoſtoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jeſus-Chriſt à nos peres, leur en parlerent : l'Eſprit de Jeſus-Chriſt eſt une ſainte avidité de ſouffrances, une attention continuelle à mortifier l'amour propre, & à retrancher à ſes ſens tous les adouciſſemens inutiles. Voilà le fond du Chriſtianiſme, & l'Eſprit de Jeſus Chriſt ; ſi vous n'avez pas cet eſprit, en vain ſeriez-vous exempt des crimes groſſiers, vous n'appartenez pas à Jeſus-Chriſt, & vous n'aurez point de part à ſon royaume.

Mais ce qu'il y a de conſolant pour nous ; c'eſt que Jeſus-Chriſt en nous faiſant une loi par le caractere ſeul de ſon miniſtere, de la violence & du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un ſort inévitable ; mais ſans Jeſus-Chriſt l'homme eût ſouffert ſans conſolation & ſans mérite. Il eſt donc venu adoucir & ſanctifier nos ſouffrances. Premiérement, ſon exemple leur ôte tout ce qu'elles avoient

d'abject & d'humiliant : il eſt beau de ſouffrir après lui ; il eſt glorieux de marcher ſur ſes traces. Secondement, l'onction de ſa grace adoucit ce que la violence & le renoncement avoient d'amer. Je conviens que ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même ; que ne point aimer le faſte, la magnificence, la joie, les plaiſirs, & ſe réduire à une modeſtie ſimple & chrétienne, & renfermer tous ſes penchans dans le ſilence, dans la priere & dans la retraite, eſt quelque choſe de très-pénible ; mais la ſource des plaiſirs véritables n'eſt pas dans les ſens, elle eſt dans le cœur : or, c'eſt-là que Jeſus-Chriſt porte le remede, & la douceur de ſa grace ; tandis qu'au dehors tout paroît triſte, rebutant, douloureux pour une ame fidele, un conſolateur inviſible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées. Troiſiémement, les promeſſes de Jeſus-Chriſt ôtent aux ſouffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile & de déſeſpérant. Avant ſa manifeſtation dans notre chair, on ſouffroit pour la gloire, pour la patrie, &c. mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les ſouffrances, pour l'homme ſur-tout qui veut être heureux ; mais le Fidele qui ſouffre, qui ſe punit lui même, qui porte ſa croix, a un avenir éternel pour lui ; quand même ſes peines ſeroient ici bas ſans conſolation, l'eſpérance ſeule qui eſt cachée dans ſon ſein, les adouciroit. Un Dieu manifeſté en chair, eſt le garant de ſa confiance : en Jeſus-Chriſt ſes ſouffrances trouvent un prix & un mérite digne de Dieu ; en faut-il d'avantage pour nous

les

les rendre aimables ?

III. PARTIE. *Un Dieu uni à l'homme fait taire la raiſon, & rend la Foi même raiſonnable.* Tout eſt plein aujourd'hui de chrétiens philoſophes, & de fideles juges de la Foi : on adoucit tout, on donne un air de raiſon à tout ; on veut entrer dans les deſſeins de Dieu, ſur les deſtinées des hommes ; on trouve des inconvéniens dans l'hiſtoire vénérable de nos Livres ſaints, &c. Mais depuis que nous adorons un Dieu fait homme, c'eſt une folie, dit un Pere, de vouloir raiſonner ſur tout ce que la Religion nous propoſe d'inacceſſible à la raiſon: il n'eſt plus rien d'incompréhenſible que Jeſus-Chriſt homme-Dieu n'applaniſſe & ne rendre croyable. Ou renoncez donc à Jeſus-Chriſt, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre. Après le Myſtere de l'Homme-Dieu, la Foi ne peut rien nous propoſer de plus élevé, & de plus inacceſſible à la raiſon humaine. Méditons donc ce Myſtere de Jeſus-Chriſt Homme-Dieu : il éclairera notre raiſon en achevant de la confondre, & nous conduira à l'intelligence, en nous faiſant ſentir la néceſſité de la Foi. Imitons Marie, qui dans un Myſtere où tout eſt nouveau & incompréhenſible, où elle ne trouve rien dans l'hiſtoire des merveilles du Seigneur qui puiſſe la raſſurer par la reſſemblance, au lieu de douter comme Zacharie, ne veut point d'autre garant de ſa Foi, que la toute-puiſſance & la vérité de celui qui l'exige.

LE VENDREDI SAINT.

Sur la Paſſion de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

DIVISION. *L'oppoſition à la vérité, a toujours été le caractere le plus eſſentiel du monde ; mais la mort de Jeſus-Chriſt eſt la plus grande preuve de l'oppoſition du monde pour la vérité, & en même temps le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

I. PARTIE. *La mort de Jeſus-Chriſt eſt la plus grande preuve de l'oppoſition du monde pour la vérité*, c'eſt-à-dire, pour la vérité de ſa doctrine, des Ecritures, de ſes miracles, de ſon innocence & de ſa royauté.

1. Oppoſition à la vérité de ſa doctrine ; & c'eſt le reſpect humain qui la forme cette oppoſition même dans ſes Diſciples. Qu'étoit-ce que ſa doctrine, ſinon une préparation aux croix & aux ſouffrances ? Cependant dès que le monde ſe déclare contre lui, ſes Diſciples chancelent, & ſont découragés ; & voici juſqu'où le reſpect humain & la crainte du monde les aveugle ſur la vérité de ſa doctrine. Dans Judas, elle forme un perfide qui trahit ſon divin Maître & qui ſe joint à ſes ennemis pour le perdre. Le même reſpect humain eſt cauſe de la défection des autres Diſciples ; & Pierre lui-même qui loin des dangers, ſe promettoit tout de ſon courage, n'eſt pas à l'épreuve d'une ſi dangereuſe tentation : il n'oſe s'avouer le Diſciple du Sauveur, & affecte d'ignorer juſqu'au nom de ſon divin Maître : *Non novi hominem.*

2. Oppoſition à la vérité des Ecritures,

& c'eſt ce que produit la jalouſie dans les Prêtres & dans les Docteurs. Jeſus-Chriſt les avoit ſouvent renvoyés aux Ecritures, comme au témoignage le moins ſuſpect de la vérité de ſon miniſtere. Ce témoignage étoit clair, puiſque les prédictions des Prophetes étoient accomplies : mais l'envie qui les aveugle, l'emporte ſur la vérité qui les éclaire ; & voici tous les caracteres de cette injuſte paſſion. Premiérement, la mauvaiſe foi : ils ne peuvent ſe diſſimuler à eux-mêmes la vérité de ſes prodiges ; & au lieu de le reconnoître pour le Meſſie, ils ſe demandent à eux-mêmes : Que ferons-nous ? *Quid facimus, quia hic homo multa ſigna facit ?* Secondement, la baſſeſſe : ils cherchent eux-mêmes en ſecret un faux témoignage contre Jeſus-Chriſt. Troiſiémement, la dureté : ces Juges corrompus livrent le Sauveur à l'inſolence & à la fureur de leurs Serviteurs & de leurs Miniſtres. Quatriémement, enfin le ſacrifice des intérêts de la patrie : eux qui déteſtoient le joug des Incirconcis, qui ſe vantoient auparavant de n'avoir jamais été ſujets ni eſclaves de perſonne, proteſtent qu'ils n'ont point d'autre Roi que Céſar.

3. Oppoſition à la vérité des miracles du Sauveur ; & c'eſt l'ingratitude pouſſée juſqu'à la fureur, qui la met dans le peuple. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, il paroiſſoient en foule à ſa ſuite avec ſes Diſciples ; ils avoient voulu l'établir Roi ſur eux dans le déſert, lorſqu'il les raſſaſioit d'une nourriture miraculeuſe ; & ce même peuple en furie, ſe déclare aujourd'hui contre Jeſus-Chriſt, le ſuit comme un ſéditieux,

& demande ſa mort à Pilate.

4. Oppoſition à la vérité de ſon innocence ; & c'eſt ce que produit dans Pilate une ambition aveugle. Le Sauveur du monde eſt traîné devant ce Magiſtrat infidele : tout prouve à Pilate ſon innocence ; il la reconnoît lui-même : mais on le menace de la diſgrace de Céſar ; & voici tous les obſtacles qu'une lâche ambition met dans ſon cœur à la vérité qu'il ne peut ſe cacher à lui-même Premiérement, un obſtacle de diſſimulation & de mauvaiſe foi : au lieu de renvoyer abſolument Jeſus-Chriſt, il propoſe des expédiens pour le ſauver, & fait entendre contre ſa conſcience, qu'il a beſoin de grace. Secondement, un obſtacle de haine contre la vérité, qui fait qu'elle lui eſt à charge : embarraſſé de la préférence que les Juifs donnent à Barrabbas, il demande ce qu'il fera donc de ce Jeſus qu'on appelle le Chriſt. Troiſiémement, un obſtacle d'hypocriſie, qui fait ſervir la vérité même aux vues de l'ambition : il renvoye Jeſus à Hérode, non pour conſerver la vie à un innocent, mais pour reçouvrer l'amitié de ce Prince, qu'il avoit perdue. Quatriémement, un obſtacle de fauſſe conſcience, qui fait qu'en ſacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à ſe reprocher : Pilate voyant que les tempéramens ne ſervent qu'à allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance ; mais en même temps il lave ſes mains : il conſent qu'on le faſſe mourir, & il déclare qu'il n'eſt pas coupable de la mort de ce Juſte.

5. Oppoſition à la vérité de ſa royauté ; &

c'eſt ce que produit dans Hérode ſon impiété : d'abord par un mouvement de curioſité, il ſouhaite de voir cet homme dont la renommée publioit des choſes ſi merveilleuſes ; il ſe promet d'en être lui-même le témoin ; il fait à Jeſus-Chriſt mille queſtions inutiles ; mais enſuite, ne voyant aucun miracle, & n'en pouvant même tirer une ſeule parole, il le mépriſe, & toute ſa Cour ſuit ſon exemple.

II. PARTIE. *La mort de Jeſus-Chriſt eſt le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

1. La mort de Jeſus-Chriſt rend témoignage à la vérité des Ecritures : c'eſt la clef ſacrée qui ouvre les ſept ſceaux de ce livre fermé ; car ſans le dénouement de ce grand ſacrifice, les livres ſaints ſont incompréhenſibles ; mais la mort de Jeſus-Chriſt y répand un nouveau jour. A la faveur de ce Myſtere on voit clair dans toutes les figures, on découvre l'eſprit de toutes les cérémonies, on entre dans le ſens de toutes les prophéties, on ſent la vérité & la divinité de nos Livres ſaints.

2. Elle rend témoignage à la vérité de ſa doctrine, en la confirmant par ſes opprobres & par ſes ſouffrances. Toute la doctrine du Sauveur ſembloit ſe réduire à humilier l'eſprit & à mortifier les ſens : or comme nul Philoſophe juſqu'à lui, n'avoit annoncé aux hommes, qu'il falloit aller à la félicité par les humiliations & par les ſouffrances, il falloit que l'exemple du Sauveur confirmât la nouveauté de ſes préceptes ; & c'eſt ce qu'il a fait par les humiliations & les douleurs de ſa mort : auſſi notre impénitence n'a-t-elle rien à oppoſer au

grand exemple qu'il nous donne aujourd'hui.

3. Jeſus-Chriſt rend témoignage ſur la croix à la vérité de ſes miracles, en les renouvellant. Et ce n'eſt pas tant en ouvrant les tombeaux, en briſant les rochers, en obſcurciſſant le ſoleil, &c. c'eſt en convertiſſant un ſcélérat qui expire à ſes côtés ; c'eſt en changeant le cœur du Centenier même qui préſide à ſon ſupplice, & le forçant de confeſſer tout haut ſa puiſſance & ſa divinité ; c'eſt en touchant les ſpectateurs de ſa mort. Voilà le grand miracle de la mort de Jeſus-Chriſt ; la converſion des grands pécheurs.

4. Jeſus-Chriſt rend témoignage ſur la croix à la vérité de ſon innocence & de ſa ſainteté, en priant pour ſes ennemis. En effet, le caractere le moins équivoque de la ſainteté, c'eſt d'aimer ceux qui nous outragent, & de prier pour le ſalut de ceux qui veulent nous perdre : or voilà le grand témoignage que Jeſus-Chriſt rend aujourd'hui à ſon innocence. Il meurt pour ceux qui le crucifient, & il meurt en demandant grace à ſon Pere pour ſes ennemis : *Pere, pardonnez-leur, parce qu'ils ne ſavent ce qu'ils font.*

5. Jeſus-Chriſt rend témoignage à la vérité de ſa royauté, en conquérant le monde par ſa croix. Le monde lui avoit diſputé l'éclat & la réalité de ſa royauté ; il ne l'avoit traité de Roi que par dériſion : toutes les marques de ſa royauté avoient été de nouveaux opprobres ; mais aujourd'hui ces marques honteuſes d'une royauté ſi humiliante, deviennent les ſignes glorieux de ſa puiſſance & de ſon empire. Mais au lieu que la puiſſance & le

regne des Rois de la terre, finiſſent avec eux, le regne de Jeſus-Chriſt ne commence à éclater que par ſa mort ; & ſes opprobres ſont la premiere ſource de ſes grandeurs & de ſa gloire. En effet, depuis qu'il eſt mort, tout reconnoît ſa ſouveraineté : ſa croix triomphe du ciel & de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurciſſement même d'un pécheur mourant.

LE JOUR DE PAQUES.

Sur la Réſurrection de Notre Seigneur.

DIVISION. *Jeſus-Chriſt mort pour nos péchés, reſſuſcite pour notre juſtification. Comment ? I. parce que la réſurrection de Jeſus-Chriſt nous anime à perſévérer dans la grace reçue : II. Parce qu'elle nous apprend à y perſévérer. La réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt le motif & le modele de notre perſévérance.*

I. PARTIE. *La réſurrection de Jeſus-Chriſt nous anime à perſévérer dans la grace reçue.* En effet, les principales ſources de l'inconſtance des hommes dans les voies de Dieu, ſont ou dans l'affoibliſſement de la foi, ou dans la tiédeur de l'eſpérance : or, la piété chrétienne trouve dans le myſtere de la réſurrection, des préſervatifs contre ces deux écueils, & des motifs très-puiſſans pour perſévérer dans la grace.

1. La piété trouve dans la réſurrection de Jeſus-Chriſt, des préſervatifs contre l'affoi-

bliſſement de la Foi, & cette ſorte d'incrédulité que dévance preſque toujours le crime : car ce myſtere eſt le grand témoignage de la Foi chrétienne ; c'eſt en lui que tous les autres myſteres trouvent leur vérité & leur certitude ; puiſque, ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, notre foi eſt certaine, la doctrine de l'Evangile eſt divine, ſes promeſſes ſont infaillibles. En effet, ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, il étoit donc un envoyé du Ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du ſalut : car Dieu véritable & fidele n'auroit pas voulu autoriſer l'impoſture, en la revêtant du caractere de la vérité : donc tout ce qu'il nous a annoncé, eſt véritable. Or, Jeſus Chriſt eſt reſſuſcité : nous prouvons ce grand miracle aux incrédules, premiérement, par les précautions mêmes que ſes ennemis prirent d'abord après ſa mort ; ſecondement, par la dépoſition des ſoldats ; troiſiémement, par les apparitions du Sauveur ; quatriémement, par le doute des Apôtres, avant de croire ce miracle, & par tout ce qu'ils ont ſouffert enſuite pour rendre témoignage à la vérité. Et voilà ce qui ſoutient la foi de l'homme juſte : il voit dans le myſtere de la réſurrection, toute la Religion aſſurée ; les châtimens dont elle menace, certains ; ſes promeſſes infaillibles, & ſes préceptes néceſſaires, &c. Or, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconſtance du cœur de l'homme, & à l'établir dans une piéte ſolide & durable, que ces grandes vérités ? Auſſi les Diſciples, témoins de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, ne ſe démentent plus, & perſéverent juſqu'à la fin dans la priere, &

dans le miniſtere de la parole ſainte.

Mais nous ſommes les enfans des Saints qui virent Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & qui l'adorerent ſur la montagne de Galilée : nous avons vu de leurs yeux, & touché de leurs mains : pourquoi retournerions-nous donc encore en arriere ? Si ce Myſtere rend notre foi certaine & inébranlable, pourquoi laiſſeroit il encore des inconſtances à notre cœur ? S'il ſeroit monſtrueux, après tant de preuves, dit ſaint Auguſtin, de ne pas croire, l'eſt-il moins de croire, & de vivre comme ſi l'on ne croyoit pas ?

2. La piété trouve dans la réſurrection de Jeſus-Chriſt des préſervatifs contre la tiédeur de l'eſpérance : car ce myſtere, premiérement, raſſure notre eſpérance ; ſecondement, il la conſole ; troiſiémement, il la corrige.

Premiérement, la réſurrection de Jeſus-Chriſt raſſure notre eſpérance, parce que nous ſavons, comme dit l'Apôtre, que nous lui ſerons un jour ſemblables, & que nous ſuivrons la deſtinée de notre chef ; que ſa réſurrection ſeroit inutile, ſi nous ne devions pas reſſuſciter avec lui : nous ſavons que nos freres qui nous ont précédés avec le ſigne de la Foi, & qui dorment en Jeſus-Chriſt dans le ſommeil de la paix, n'ont pas péri ſans reſſource, quoiqu'ils aient diſparu à nos yeux. Or, dans le ſouvenir de ces vérités, que de puiſſans motifs pour affermir une ame dans la grace & dans le ſervice de Dieu ! puiſque nous reſſuſciterons pour ne plus mourir, nous ne devons donc rien nous permettre qui ne ſoit digne de l'éternité bienheureuſe.

Secondement, elle conſole notre eſpérance. Si la piété a ſes douceurs, elle a auſſi ſes amertumes, puiſque la vertu ne ſe conſerve que par des combats & des ſacrifices continuels ; & ſi vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu. Or, dans ces dangereuſes épreuves, rien ne ſoutient & ne conſole l'ame fidele, comme l'eſpérance de la réſurrection : ce corps de péché qui l'appéſantit, elle ſent qu'il ſera bientôt conforme à celui de Jeſus-Chriſt glorieux & reſſuſcité : dans les afflictons qui lui arrivent du côté des créatures, il n'en eſt aucune que cette eſpérance n'adouciſſe. C'eſt par cette eſpérance, que Job ſur ſon fumier voyoit tranquillement ſon corps tomber en pieces : c'eſt par cette eſpérance que les Apôtres & les premiers Fideles ſe réjouiſſoient dans leurs tribulations : ils croyoient ſans ceſſe voir arriver Jeſus-Chriſt du haut des airs ; auſſi, au milieu des tourmens, ils défioient avec une ſainte fierté la barbarie des tyrans. Tel étoit l'eſprit de ces ſiecles heureux : une vaine ſpiritualité n'avoit pas encore interdi ces divines conſolations à la vertu. En effet, le juſte ſeroit bien à plaindre, s'il n'y avoit pour lui d'eſpérance qu'en cette vie. L'Evangile, en un ſens, ne fait que des malheureux ſelon le monde ; & s'il n'y a plus rien à eſpérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un Diſciple de Jeſus-Chriſt. Auſſi point de regle plus ſûre que celle-ci, pour connoître ſi l'on eſt véritablement diſciple de Jeſus-Chriſt, ou enfant du ſiecle : ſeriez-vous à plaindre, s'il n'y avoit point de réſurrection à eſpérer ? ſi vous n'attendiez qu'un anéantiſſe-

ment éternel après cette vie, vous faites-vous aſſez de violence en celle-ci, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'eſpérons en Jeſus-Chriſt que pour cette vie, nous ſommes les plus malheureux de tous les hommes.* Quand la Religion ne ſeroit qu'un ſonge, ſeriez-vous fort trompé dans vos meſures ? Les premiers Fideles avoient droit de dire, que ſi Jeſus-Chriſt n'étoit pas reſſuſcité, tout étoit perdu pour eux ; eux qui ſacrifioient tout à cette eſpérance ; eux qui n'avoient aucune autre conſolation ſur la terre : mais vous qui ne ſacrifiez aux promeſſes de la Foi, ni plaiſirs, ni goûts, ni ſuperfluités ; que Jeſus-Chriſt ſoit reſſuſcité, ou qu'il ne le ſoit pas, en êtes-vous plus ou moins à plaindre ? dès-là cependant vous n'êtes plus Chrétien.

Troiſiémement, elle corrige notre eſpérance, parce qu'elle nous propoſe les moyens qui ſeuls nous donnent droit d'eſpérer, en nous apprenant qu'il n'eſt pas poſſible de chercher ſa félicité ſur la terre, & d'eſpérer en Jeſus-Chriſt. Mais de plus, comme une des cauſes ordinaires de nos rechûtes après la ſolemnité, eſt de nous perſuader que le retour à la grace eſt facile, & ainſi d'eſpérer contre l'eſpérance, le myſtere de la réſurrection de Jeſus-Chriſt corrige cette erreur ſi commune & ſi dangereuſe. Car, puiſque le bienfait de la réſurrection n'a été en Jeſus-Chriſt que le prix du plus douloureux de tous les ſacrifices, & que ſa réſurrection eſt le modele de la nôtre, nous devons en conclurre, que ſi nous retombons, il faudra paſſer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence, & même la grace d'une

ſeconde pénitence nous ſera-t-elle accordée, cette grace qui eſt rare ? Conſervons donc précieuſement un tréſor ſi difficile à recouvrer.

II. PARTIE. *La réſurrection de Jeſus-Chriſt nous apprend a perſévérer ; elle eſt le modèle de notre perſéverance. Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts ne meurt plus*, dit l'Apôtre, *la mort n'a plus d'empire ſur lui ;* parce que ſa réſurrection renferme un renouvellement entier & parfait ; qu'il n'a plus rien de terreſtre au ſortir du tombeau ; & que *la mort a été abſorbée dans ſa propre victoire.* Voilà le modele & le moyen de notre perſévérance. Voulons-nous ne plus retomber ? il faut que tout ce qui étoit en nous de terreſtre & de mortel ſoit détruit, & que nous ſoyons des hommes tout renouvellés & tout céleſtes. Cependant l'erreur commune regarde le temps Paſcal comme un temps de relâchement & de repos ; mais c'eſt tout le contraire. Si vous voulez conſerver la grace de la réſurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement & de ferveur ; en voici les raiſons.

1. Si vous croyez pouvoir vous permettre des mœurs plus douces, & un uſage plus libre des plaiſirs dans le temps Paſcal, parce que l'Egliſe paroît dans l'allégreſſe en ce ſaint temps, faites réflexion que l'allégreſſe de l'Egliſe n'eſt fondée que ſur la victoire que Jeſus-Chriſt, & tous les Fideles avec lui, remportent aujourd'hui ſur le péché ; qu'ainſi, ſi vous êtes encore ſous l'empire du péché, elle eſt encore couverte d'un deuil inviſible, & gémit en ſecret devant ſon Epoux. D'ailleurs

le temps de la vie préſente n'eſt pas le temps de ſa joie : elle y gémit ſans ceſſe ; elle ſoupire ſans ceſſe après ſa délivrance ; & ſes chants de joie ne ſauroient être que des deſirs d'éternité, & de vifs empreſſemens d'être réunie à l'Egliſe du Ciel. Voyez ſi vous entrez dans l'eſprit de l'Egliſe, en faiſant conſiſter le privilege de la réſurrection dans un uſage plus libre des plaiſirs, & dans la rareté des prieres & des autres devoirs de la Religion.

2. Si après une vie criminelle, vous avez été aſſez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des Sacremens, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace : or dans cet état d'enfance & de foibleſſe, plus faciles à ſéduire, ne vous faut-il pas plus de ſecours & de précautions pour vous ſoutenir ? D'ailleurs ſi vous ne faites que de ſortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier. Vous avez gémi au tribunal, il eſt vrai ; mais ce ne ſont pas là les ſeuls fruits de la pénitence. Vous n'avez donc pas encore commencé à expier vos crimes ; & vous voulez vous permettre des adouciſſemens ? eſt-il temps de ſe repoſer à l'entrée même de la carriere ? Il peut arriver quelquefois qu'à la fin de la courſe, on ſe relâche ; mais les commencemens doivent être fervens : c'eſt là le caractere de la premiere grace. Si donc vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'eſprit ? De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne ſont jamais plus violentes que dans un commencement de nouvelle vie ; parce que le Démon, furieux d'avoir laiſſé échapper ſa

proie, met tout en œuvre pour la recouvrer. Les tentations étant donc alors plus vives, & la piété plus foible, n'eſt-il pas évident que la fidélité & la vigilance ne furent jamais plus néceſſaires que dans ces commencemens ?

3. Puiſque l'Egliſe, en ce ſaint temps, fournit moins de ſecours extérieurs à la piété des Fideles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zele & d'attention ; car pour vous qui êtes encore foible dans la Foi, cette privation de ſecours ſenſibles a ſes dangers. Il eſt à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puiſſiez vous ſoutenir tout ſeul ; & que la ſainte liberté de ce ſaint temps, ne ſoit pour vous une occaſion de chûte & de libertinage. D'ailleurs entrez dans l'eſprit de l'Egliſe : depuis la naiſſance du Sauveur juſqu'à ſa réſurrection, & à l'effuſion de ſon Eſprit ſaint que nous attendons, elle vous a tenus ſous ſes ailes, pour ainſi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, & qu'elle vouloit former à Jeſus-Chriſt. Mais déſormais, ces Myſteres étant accomplis, elle regarde ſon ouvrage comme achevé en vous ; & vous regardant comme des hommes tout céleſtes, elle ſe retire dans le ſecret de ſon ſanctuaire, & ne propoſe à votre piété que le myſtere ineffable de l'unité de l'eſſence divine, & de la Trinité des perſonnes, qui fait toute l'occupation & tout le culte des Bienheureux ; parce qu'elle croit que vous menerez déſormais une vie toute céleſte. Jugez ſi vous devez vivre ſelon les ſens, dans un temps où l'Egliſe ſuppoſe que votre vie eſt enfin toute cachée

en Dieu avec Jeſus-Chriſt.

4. Mais ſuppoſons qu'une vie molle & moins attentive ne fût pas dangereuſe pour la piété après la ſolemnité ſainte, elle ſeroit du moins injuſte pour la plupart des Fideles. Le Juſte arrivé au bout de cette ſainte Quarantaine, a droit d'eſſuyer ſes larmes, & de goûter avec l'Egliſe les conſolations ſenſibles de ce ſaint temps; lui, qui loin de ſe diſpenſer de la ſévérité de ſes Loix, y a ajouté des rigueurs de ſurcroit. Mais ceux qui au lieu d'avoir été pénitens pendant le Carême, ont été prévaricateurs de la loi commune même de la pénitence; qui ont porté au myſtere de la Réſurrection des paſſions auſſi vives & auſſi entieres qu'elles l'étoient avant ces jours de macération & d'abſtinence; ah! ceux-là, loin de ſe permettre aujourd'hui des délaſſemens, doivent ſe mettre en état de réparer leur lâcheté paſſée, & changer ce temps de joie en un temps de deuil & de triſteſſe.

Au reſte, la grace ne peut ſe conſerver que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée. Vous avez employé, pour la recouvrer, les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, l'éloignement des occaſions, une conviction ſincere de votre foibleſſe, & du beſoin que vous aviez de priere & de vigilance, la fuite du monde & de ſes plaiſirs, &c. Voilà le plan de vos devoirs juſqu'à la fin: ſuivez toujours ces routes heureuſes, qui vous ont conduit à votre délivrance, & vous perſévérerez. Vous relâcher, ce ſeroit tout perdre, & riſquer tout le fruit de vos travaux paſſés.

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Caracteres de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, & de l'eſprit du monde.

I. CARACTERE. LE premier caractere de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'être un eſprit de ſéparation, de recueillement & de priere. A peine les Apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres ſoins extérieurs, pour ne vacquer plus qu'à la priere, & au miniſtere ſaint de la parole; eux qui auparavant étoient ſi charnels & ſi diſſipés, & ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier. Voilà le premier changement que l'Eſprit de Dieu opere dans une ame: au lieu du plaiſir qu'elle trouvoit auparavant à ſe répandre ſur les objets extérieurs, la plus douce occupation d'une ame que l'Eſprit de Dieu pouſſe & remplit, c'eſt de ſe rappeller à elle-même, parce que c'eſt au dedans d'elle qu'elle trouve ſon Dieu: auſſi n'en ſort-elle qu'à regret; & au milieu même du tumulte & des entretiens du ſiecle, elle ſe fait une ſolitude ſecrette dans ſon cœur, où elle s'entretient ſans ceſſe avec le Seigneur. Voilà pourquoi l'Apôtre appelle l'homme chrétien, l'homme ſpirituel & intérieur; & l'homme mondain & pécheur, l'homme extérieur, pour nous apprendre que dès qu'une ame a reçu l'Eſprit de Dieu, & qu'elle en eſt véritablement animé, toute ſa vie eſt preſque inviſible & intérieure; ſes actions les plus

communes deviennent ſaintes par la foi ſecrette qui les purifie ; l'Eſprit ſaint regle ſes deſirs, réforme ſes jugemens, renouvelle ſes affections, ſpiritualiſe ſes vues : tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la Foi ; le monde entier n'eſt plus qu'un livre ouvert, où elle découvre ſans ceſſe les merveilles de Dieu, & l'aveuglement prodigieux de preſque tous les hommes.

Ce n'eſt pas que les objets des ſens ne puiſſent quelquefois la ſurprendre & la ſéduire ; mais ce ne ſont là que des ſurpriſes & des abſences d'un moment. Avertie d'abord de ſon égarement par les reproches ſecrets de l'Eſprit de Dieu qui habite en elle, elle rentre auſſi-tôt en elle-même, d'où le monde l'avoit comme tirée. Voilà cet eſprit de foi, de recueillement & de priere, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Eſprit de Dieu : auſſi les Juſtes, dans les Livres ſaints, ſont ceux qui vivent de la Foi ; qui étrangers & voyageurs ſur la terre, & citoyens du ſiecle à venir, rapportent tout à cette patrie éternelle, vers laquelle ils marchent ſans ceſſe, & ne comptent pour rien tout ce qui ſe paſſe.

C'eſt à nous maintenant à nous juger ſur cette regle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractere de l'eſprit de Dieu ? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos deſirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos eſpérances, dans nos joies & dans nos chagrins. Hélas ! notre vie eſt une vie toute extérieure, qui ſe paſſe toute hors de notre cœur, par conſé-

quent loin de Dieu. C'eſt l'eſprit du monde qui forme nos deſirs, qui conduit nos affections, qui regle nos jugemens, qui produit nos vues, qui anime toutes nos démarches. S'il arrive qu'en certaines occaſions nous ayons quelque ſentimens chrétiens, & des vues conformes à celles de la Foi ; ce ne ſont là que des étincelles de foi, pour ainſi dire, qui nous échappent ; que des intervalles de grace, qui n'interrompent que pour un inſtant le cours de nos diſpoſitions mondaines ; & ce qui domine dans la conduite, ce qui fait le corps de toute notre vie, ce qui eſt le principe de tous nos ſentimens, c'eſt l'eſprit du monde. Or, l'Eſprit de Dieu ne regne point où regne l'eſprit du monde : nous appartenons donc encore au monde & à ſon eſprit ; & ſous des dehors religieux & réglés, notre cœur eſt encore mondain.

II. CARACTERE. Le ſecond caractere de l'eſprit de Dieu, c'eſt qu'il eſt un eſprit de renoncement & de pénitence ; & ce caractere eſt une ſuite néceſſaire du renoncement, & de la vie intérieure dont nous venons de parler. En effet, dès que l'Eſprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, il nous découvre bientôt que notre cœur, notre eſprit, notre imagination, nos ſens, notre corps en un mot, que tout eſt déréglé en nous, & révolté contre l'ordre, la vérité & la juſtice. Or, il eſt impoſſible qu'en nous découvrant ce déréglement univerſel, il n'opere en nous deux diſpoſitions ; la premiere, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous ; la ſeconde, de venger la juſtice de Dieu que ce déſordre a outragé.

I. Diſpoſition. Rétablit l'ordre que le péché a troublé en nous. Car les lumieres dont l'Eſprit de Dieu remplit un cœur, ne ſont pas des lumieres ſtériles : il fait aimer les vérités qu'il enſeigne. Ainſi une ame que l'Eſprit de Dieu a renouvellée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'oppoſé à la vérité & à la juſtice, & s'anime d'un ſaint zele pour rapprocher ſes affections & ſes penchans, de l'ordre & de la regle. Il eſt aiſé de juger là-deſſus ſi nous avons reçu l'Eſprit de Dieu, ou ſi nous vivons encore de l'eſprit du monde : car au lieu que l'ame que l'Eſprit de Dieu poſſede, met toute ſon attention à rétablir dans ſon cœur par des violences continuelles, l'ordre que des paſſions injuſtes y avoient troublé, & qu'elle ne ſe pardonne rien ; l'eſprit du monde au contraire eſt un eſprit de pareſſe & d'immortification, un eſprit d'indulgence pour tous nos penchans déréglés, d'attention à les ſatisfaire, d'habileté à les juſtifier, d'amour propre qui les regle, & les retient ſur les tranſgreſſions eſſentielles pour s'en épargner les remords, mais qui ſur tout le reſte s'y livre, & s'y laiſſe entraîner. Si donc nous ne faiſons aucune violence à nos penchans ; s'il ne nous en coûte rien pour nous combattre & pour nous vaincre ; ſi nous ne ſouffrons rien pour être à Dieu ; ſi la régularité de notre vie eſt peut-être ſimplement la ſuite de notre tempérament, ou une bienſéance que l'âge & le monde lui-même nous impoſe, &c. nous appartenons encore au monde, & l'Eſprit de Dieu n'eſt point en nous.

II. Diſpoſition. Venger la juſtice de Dieu que le déſordre de nos paſſions a outragée ; &

c'eſt là le premier ſentiment que l'Eſprit de Dieu opere dans une ame renouvellée. Il la fait entrer dans les intérêts de la juſtice divine contre elle-même ; il la pénetre de la crainte de ſes jugemens ; il l'anime d'un ſaint zele contre une chair qui a ſervi à l'iniquité. Pour connoître donc ſi nous avons reçu l'eſprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zele de pénitence, que les larmes, que les gémiſſemens, que les violences ne ſauroient ſatisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir aſſez ſatisfait à la juſtice de Dieu ? Hélas ! tous nos ſoins ſe bornent à flatter une chair que la Juſtice divine ne regarde plus que d'un œil d'indignation & de colere ; loin dentrer dans les intérêts de la juſtice de Dieu, nous plaidons ſans ceſſe pour nous contre elle-même ; c'eſt donc un eſprit de chair & de ſang qui nous poſſede, & l'eſprit de Dieu n'habite point en nous.

III. Caractere. Le dernier caractere de l'Eſprit de Dieu, c'eſt d'être un eſprit de force & de courage. Comme c'eſt un eſprit qui a vaincu le monde, & qui eſt plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Auſſi dès que l'eſprit de Dieu eſt deſcendu ſur les Apôtres auparavant foibles & timides, ils annoncent avec une ſainte fierté devant les Prêtres & les Docteurs, ce Jeſus dont ils n'oſoient auparavant ſe déclarer les diſciples : ils ſe répandent dans tout l'univers ; & le monde entier révolté contre eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté & leur conſtance. Et telle eſt une ame pleine de l'Eſprit de Dieu : cet Eſprit l'éleve au-deſſus d'elle-même ; il imprime en elle

ſes caracteres divins de liberté & d'indépendance ; il lui fait regarder les grandeurs & les puiſſances de la terre comme un vain atome, indigne même de ſes attentions. Auſſi rien n'approche de l'élévation, de la fermeté, de la nobleſſe d'une ame que l'eſprit de Dieu poſſede : comme elle ne tient plus au monde, elle ne le craint plus ; ſes jugemens & ſes dériſions lui ſont indifférens : elle ne défere qu'à la vérité ; elle n'a point de ces timides complaiſances, dont la piété ſouffre ſi fort. L'eſprit du monde au contraire eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement ; comme l'amour-propre en eſt le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire ; il ne ſe fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Si donc l'eſprit qui nous régit & qui nous gouverne, eſt un eſprit de timidité & de complaiſance ; ſi nous craignons d'être à Dieu ; ſi dans toutes les occaſions, où il s'agit de ſe déclarer pour lui, nous molliſſons, nous nous ménageons ; ſi dès qu'il eſt queſtion de déplaire pour ne pas manquer au devoir, nous croyons la tranſgreſſion légitime ; ſi la premiere choſe que nous examinons dans les démarches que Dieu exige de nous, c'eſt ſi le monde y donnera ſon ſuffrage ; ſi nous paroiſſons encore mondains, pour ne pas perdre l'eſtime du monde ; ſi nous parlons ſon langage ; ſi nous applaudiſſons à ſes maximes ; ſi nous nous aſſujettiſſons à ſes uſages, en vain nous nous flattons de conſerver dans le cœur un reſte d'amour pour la vérité ; en vain nous paroiſſons ne nous livrer au monde qu'à regret : détrompons-nous ; ce n'eſt pas l'Eſ-

prit de Dieu, c'eſt l'eſprit du monde qui nous conduit & qui nous poſſede.

LE JOUR DE L'ASSOMPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

Sur les conſolations & la gloire de la mort de la Sainte Vierge.

DIVISION. *I. Les conſolations de la mort de Marie compenſent les amertumes dont ſon ame ſainte avoit toujours été affligée. II. La gloire de la mort de Marie répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée ſur la terre.*

I. PARTIE. A trois ſortes d'amertumes qu'avoit éprouvées Marie, répondent trois ſortes de conſolations; à une amertume de délaiſſement, une conſolation de force & de courage; à une amertume de zele, une conſolation de paix & de joie; à une amertume de deſir, une conſolation de poſſeſſion & de jouiſſance.

I. Jeſus-Chriſt avoit ſemblé indifférent envers Marie. Au Temple il paroît blâmer ſon inquiétude, & oublier qu'il a une mere ſur la terre; à Cana il lui déclare qu'il n'a rien de commun avec elle. Qu'on appelle heureuſes les entrailles qui l'ont porté, il annonce qu'il n'y a d'heureux que ceux qui entendent la parole de Dieu, & la pratiquent; qu'on lui diſe que ſa mere & ſes freres l'entendent, il répond qu'il ne reconnoît pour ſa mere & pour ſes fre-

res que ceux qui font la volonté de Dieu. Nous voyons par-tout Marie éprouvée par des délaiſſemens ; elle devoit nous apprendre que cette voie ſi pénible à la nature, eſt la voie ordinaire des ames pures & parfaites, & que plus Dieu veut ſe les unir par une foi vive & fervente, plus il les prive des conſolations humaines ; mais il étoit juſte que la préſence viſible de Jeſus-Chriſt fût la premiere conſolation de Marie à ſa mort ; & qu'il ſe hâtât d'autant plus de venir ſe montrer à elle, qu'il avoit paru preſque toujours ſe refuſer à ſes empreſſemens.

2. Le zele de Marie lui cauſoit une ſeconde ſorte d'amertume. Elle voyoit avec douleur l'inutilité des inſtructions & des miracles de Jeſus-Chriſt, les pieges que lui tendoient ſes ennemis, la défection de ſes diſciples mêmes, l'endurciſſement des Juifs, leur réprobation & leur perte ; il falloit quelle apprît aux ames juſtes à s'occuper aux pieds des autels des maux & des beſoins de l'Egliſe, & à ſolliciter les graces du Ciel pour leurs freres pécheurs & impénitens ; mais ce zele de douleur qui avoit rempli le cours de la vie de Marie, devoit ſe changer à ſa mort en une conſolation de paix & d'allégreſſe. Elle voit à découvert les raiſons de la ſageſſe divine ſur les événemens qui avoient contriſté ſa tendreſſe, l'utilité des opprobres de ſon Fils, les avantages de la haine même des Juifs envers lui, les Gentils appellés, les Rois convertis, les Philoſophes déſabuſés, la Religion triomphante. C'eſt ainſi qu'au lit de la mort une ame juſte voit que tout avoit ſon utilité dans les voies par où

Dieu l'a conduite; que les diſgraces, les afflictions, les contradictions, les perfidies, &c. tout étoit pour elle entre les mains du Seigneur des moyens de ſanctification: alors au contraire ceux qui n'ont travaillé que pour le monde, reconnoiſſent que leur vie n'a été qu'une enfance continuelle, & ſe repentent, mais trop tard, d'avoir ſi mal placé leurs ſoins & leurs peines.

3. La derniere amertume de Marie avoit été une amertume de deſir. Séparée de Jeſus-Chriſt, l'unique objet de ſon amour, tous ſes vœux, toutes ſes penſées, tout ſon cœur fut dans le Ciel: ſans ceſſe elle ſe plaignoit de la durée de ſon pélerinage, elle mouroit tous les jours d'amour & de triſteſſe. Nous ne ſentons pas juſqu'où alloit l'excès de ſes peines, nous que mille liens attachent encore à la terre; nos dégoûts de la vie ſont des dégoûts de nos paſſions, des recherches de nous-mêmes, un dépit de ne pouvoir trouver dans le monde aucun objet capable de ſatisfaire notre cœur. Parmi les ames mêmes conſacrées à Dieu, il en eſt peu qui ſentent la triſteſſe de cet exil; on ſent la durée de ſa croix & la triſteſſe de la vertu; les grandes ſources des larmes des Saints n'entrent pour rien dans notre piété. Mais l'ame pure de Marie ſentoit toute la déſolation qu'inſpire un amour violent lorſqu'il eſt ſéparé de ce qu'il aime: auſſi ſa mort n'eſt que le terme de ſes ſoupirs, la conſolation de ſa tendreſſe; ſon cœur va ſe réunir à l'objet de ſon amour; elle va voir dans ſa chair ſon Sauveur, qui en étoit le chaſte fruit. Qui pourroit exprimer les tranſports du cœur de Marie à la vue

de

de ſon Fils glorieux ! ce ſont des ſecrets que le langage des hommes ne peut faire comprendre : ce qui nous regarde, c'eſt que la mort ne ſépare le Juſte que de ce qu'il n'avoit jamais aimé ; & que dès-lors il meurt, pour ainſi dire, bien moins que le Pécheur, qui mourant à mille objets auxquels il étoit attaché, ſouffre mille morts dans une ſeule.

II. PARTIE. A trois ſortes d'abaiſſemens remarquables dans la vie de Marie ſuccede aujourd'hui une triple gloire : à un abaiſſement de privation, une gloire d'élévation & d'excellence ; à un abaiſſement de dépendance, une gloire de puiſſance & d'autorité ; à un abaiſſement de confuſion & de mépris, une gloire de vénération & d'hommage.

1. On voit dans la vie de Marie une ſuite non interrompue de privations triſtes & humiliantes. Elle étoit née du ſang de David ; le privilege de ſa grace avoit prévenu celui de ſa naiſſance, elle étoit vierge dans ſa fécondité ; enfin elle étoit Mere de Dieu : aucun de ces titres n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu ſur la terre ; ils ont tous été ou obſcurcis, ou ignorés, ou même démentis en apparence : elle porte avec joie ce dépouillement ; & il ne lui échappe rien qui puiſſe trahir le ſecret de ſon humilité. Tout ſon ſoin avoit été de ſe confondre avec les autres meres d'Iſraël ; aujourd'hui toute l'attention de Dieu eſt de la diſtinguer par un privilege ſingulier. Sa chair n'éprouve point la corruption ; elle monte au ciel triomphante & glorieuſe, pour s'y aſſeoir à côté de ſon Fils au-deſſus de toutes les Principautés & de toutes les Puiſſances : voilà le juſte prix que

Dieu réſervoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. Hélas ! nous n'imitons point ſon humilité perſévérante : nous nous montrons par tous les endroits propres à nous diſtinguer : lors même que revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conſerve le ſouvenir de nos talens & de nos avantages : nous ſommes flattés qu'il faſſe valoir par-là notre ſacrifice ; & nous aimons à voir louer en nous, avec les merveilles de la grace, les talens de la vanité juſques dans les Cloîtres : on reprend d'une main un vain étalage qu'on avoit ſemblé ſacrifier de l'autre ; & on veut retrouver dans le ſéjour de l'humilité, les diſtinctions qu'on avoit mépriſées dans le monde.

2. Marie pendant ſa vie mortelle avoit toujours chéri la dépendance : ſoumiſe aux volontés de Joſeph, attachée aux ordres & à la deſtinée de ſon Fils, confiée au Diſciple bien-aimé, & le regardant comme l'arbitre de ſa conduite ; paroiſſant à la ſuite des Diſciples après la mort de Jeſus-Chriſt comme une autre des femmes fideles, n'affectant aucune prééminence, aucune autorité, ſe comportant comme une ſimple fille de l'Égliſe, elle qui en étoit la protectrice & la mere. Aujourd'hui elle reprend dans le Ciel la puiſſance qu'elle n'avoit pas voulu exercer ſur la terre, elle eſt établie ſous Jeſus-Chriſt la médiatrice des Fideles, la diſtributrice des graces ; il veut que nous nous adreſſions à elle pour tout obtenir de lui. Ce n'eſt pas qu'il ſuffiſe de lui rendre quelques hommages pour aſſurer ſon ſalut : le ſalut eſt le prix de l'obſervance ſeule de la Loi de Dieu.

Marie regarde comme ennemis de ſon Fils ceux qui aiment le monde, qui ſe livrent aux deſirs de la chair, qui tranſgreſſent ſes volontés ſaintes, qui n'ont point gravé dans le cœur l'amour de ce divin Fils & de ſa vérité. Marie ne peut être contraire à Jeſus-Chriſt : ſa puiſſance ne peut renverſer l'œuvre de l'Evangile : elle eſt la reſſource de nos néceſſités ; mais elle n'eſt pas la protectrice de nos paſſions : elle n'aime dans ſes ſerviteurs que les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu.

3. Le dernier abaiſſement de Marie avoit été un abaiſſement de mépris & de confuſion. Elle avoit porté dans le ſilence la honte du ſoupçon de Joſeph : elle s'étoit ſoumiſe comme J. C. à porter quelque temps la reſſemblance du péché, & à faire un ſacrifice de ſon innocence aux ordres inconnus & adorables de la ſageſſe divine. Voilà pourquoi ſa mort eſt ſuivie d'une gloire de vénération & d'hommage. Les hommes Apoſtoliques lui adreſſerent des vœux : ſon culte s'établit à meſure que la foi ſe répandit ſur la terre. En vain l'erreur lui diſputa l'auguſte qualité de Mère de Dieu ; des Conciles s'aſſemblerent pour laiſſer à la poſtérité dans leurs déciſions les titres de leur reſpect envers Marie. Les Villes & les Empires ſe mirent ſous ſa protection : nos Provinces frappées de la main de Dieu, virent tomber par ſon entremiſe le glaive qui les châtioit ; & un de nos Rois fit, pour immortaliſer ce bienfait, un hommage public de tout ſon Royaume à cette Reine des Cieux qui venoit de le conſerver. Que la mort

du pécheur eſt différente de celle de Marie ! elle lui ravit tout ; elle le dépouille de tout : ſeul aux priſes avec elle, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent ; tout ce qu'il avoit cru réel & ſolide s'évanouit ; tout ce qu'il avoit cru frivole & chimérique, ſe montre & ſe réaliſe ; ſon malheur lui donne de nouvelles lumieres, mais ne lui donne pas un nouveau cœur ; il meurt détrompé, ſans mourir changé.

LE JOUR DE LA VISITATION.

Sur les obſtacles que notre amour propre oppoſe à la grace.

DIVISION. Notre amour propre oppoſe preſque toujours trois obſtacles à la grace : premiérement, une fauſſe bienſéance ; ſecondement, la difficulté de la vertu ; ou bien troiſiémement, une fauſſe perſuaſion que nous pouvons uſer d'adouciſſemens dans la voie du ſalut. Or Marie entreprenant ce voyage toute ſeule, nous confond, premiérement, ſur ces raiſons infinies de bienſéances qui ne nous permettent pas de ſuivre l'attrait du Ciel. Marie, malgré la délicateſſe de ſon âge, de ſon ſexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes & les chemins les plus difficiles, condamne, ſecondement, notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraye & retient dans le vice. Enfin Marie ſe hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend, troiſiémement, à ne pas adoucir par nos lenteurs &

nos ménagemens la rigueur de la voie évangélique.

I. PARTIE. Premier obſtacle que nous oppoſons à la grace, une fauſſe bienſéance. Il eſt des crimes dont le monde lui-même rougit, & qu'il condamne hautement ; mais il eſt des vices moins odieux, des déſordres plus heureux, qui ſemblent avoir preſcrit contre l'Evangile, & que le ſiecle place honorablement parmi les vertus. Or c'eſt de la fauſſe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, que naiſſent ces égards ſi peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougiſſons de Jeſus-Chriſt : on n'oſe ne pas ſe conformer à des uſages qui ont prévalu : on ne veut point condamner le monde par des ſingularités affectées. La conduite de Marie a de quoi confondre le monde ſur un point auſſi important : elle quitte Nazareth pour aller rendre viſite à Elizabeth : combien de raiſons une fauſſe bienſéance & la crainte des diſcours du monde lui eût-elle ſuggérées pour ſe diſpenſer de ce voyage. Premiérement, elle n'eſt inſtruite de la groſſeſſe d'Elizabeth que par un Ange ; or croira-t-on ſur ſa parole qu'elle ait reçu cette ambaſſade céleſte ? Secondement, ſortie du ſang des Rois de Juda, & depuis peu devenue Mere de Dieu, n'eſt-il pas contre la bienſéance qu'elle aille s'abaiſſer envers une femme ſi fort au-deſſous d'elle ? Troiſiémement, les loix de la pudeur ne s'oppoſent-elles pas à un voyage ſi long & ſi périlleux ? mais ces raiſons n'arrêtent pas Marie. Pour nous, hélas ! nous n'en cherchons pas même de ſi plauſibles pour nous étourdir ; & les plus mauvais prétextes

ſuffiſent à notre amour-propre. La crainte de nous donner du ridicule dans l'eſprit du monde eſt toujours pour nous une raiſon ſuffiſante pour nous diſpenſer des loix de l'Evangile : mais quel eſt notre aveuglement ! nous ne voulons pas d'une piété qui ſe faſſe remarquer, & qui nous mette ſur le pied d'homme extraordinaire ? mais ſi la contagion eſt univerſelle, pouvons-nous nous en ſauver, ſans être ſinguliers? Détrompons-nous : les Saints ont toujours paſſé pour gens ſinguliers, parce que la vie commune ne ſauroit être une vie chrétienne ; & c'eſt une illuſion groſſiere de s'imaginer que l'on a toujours des raiſons d'offenſer Dieu, & qu'on n'en a jamais de revenir à lui & de le ſervir : de-là il arrive que tous les momens de la grace nous échappent. Mille fois Dieu nous a avertis, ſollicités, importunés ; nous n'avons eu que la crainte des vains diſcours du monde à lui oppoſer : craignons qu'il ne ſe laſſe enfin de ſes pourſuites & de nos rebuts. Notre converſion ne dépend pas de nous, mais de Dieu ; & nous ne ſommes pas aſſurés de r'avoir à notre gré les graces offertes que nous aurons refuſées. Mais de plus, nous qui ſommes ſi éclairés ſur les bienſéances, lorſque par nos diſſolutions nous étions le ſcandale de notre Ville, la bienſéance étoit-elle un frein aſſez puiſſant pour nous arrêter ? Ce n'eſt donc qu'avec Dieu que nous ſommes timides & circonſpects ; & nous n'excédons en précautions que lorſqu'il s'agit de le ſervir ! Sentons là-deſſus toute l'injuſtice de notre conduite ?

II. PARTIE. Difficulté de la vertu : ſecond obſtacle que l'amour propre oppoſe à la

grace. Il eſt des gens qui vivement frappés de l'idée qu'ils ſe font de la perfection chrétienne, ne vieilliſſent dans l'iniquité, que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable juſtice : illuſion dangereuſe qui outrage la grace du Sauveur ; comme ſi quelque choſe lui étoit impoſſible. Or la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le ſiecle ſur cette illuſion. Sans trop réfléchir ſur ſa propre foibleſſe, elle va à travers les montagnes les plus inacceſſibles : *Abiit in montana.*

Je ſens toute ma foibleſſe, dites-vous; je ſais que la vie chrétienne eſt une profeſſion publique de pénitence, qu'il faut porter ſa croix & ſe renoncer ſoi-même pour être Diſciple de Jeſus-Chriſt ; je le ſais, & c'eſt juſtement ce qui me fait déſeſpérer d'être jamais homme de bien, parce que je ſens que quoique j'aie horreur du crime, je ne ſaurois jamais me gagner là-deſſus. Mais, ô homme ! quel eſt ici ton égarement ! tu ſens ta foibleſſe & ton impuiſſance ; mais entends ces paroles du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles & fatigués, & je vous ſoulagerai.* Voilà où tu dois chercher la force qui te manque.

C'eſt la difficulté de l'entrepriſe, dites-vous, qui vous arrête. Ah ! s'il falloit comme autrefois vous expoſer à la fureur des Tyrans pour la foi de Jeſus-Chriſt, vous auriez quelque ſujet de trembler à la vue de votre foibleſſe, quoique vous duſſiez dire alors avec l'Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Mais qu'exige-t-on de vous à préſent ? le ſeul ſacrifice de vos paſſions : & vous ſacrifiez ſol-

lement l'eſpérance d'une éternité de bonheur à votre molleſſe & à votre lâcheté ; bien différent en cela des Fideles des premiers temps, que les plus cruels ſupplices ne pouvoient ſéparer de l'amour de Jeſus-Chriſt, & maintenant on croit qu'il en coûte trop pour être Chrétien, quand il en coûte un ſeul plaiſir, comme ſi le Dieu que nous adorons étoit devenu moins digne de nos empreſſemens.

Et d'ailleurs vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais ſoyez de bonne foi : expoſez-nous naïvement tous les déſagrémens qui accompagnent la vie du ſiecle ; que ne direz-vous pas, & que ne dit-on pas en effet là-deſſus tous les jours dans le monde ? à combien de chagrins affreux la vie du ſiecle n'expoſe-t-elle pas ? Et quand on parviendroit à les éviter, le pécheur peut-il s'éviter lui-même ? il a beau s'étourdir ; il porte par-tout un fonds d'inquiétude qui le reveille même au milieu des joies & des amuſemens : c'eſt là-deſſus que roule le ſiecle ; on le ſent, on s'en plaint, & on s'y aime : on ſe familiariſe avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ; & on frémit au ſeul ſouvenir des ſaintes rigueurs de l'Evangile, que la foi conſole, que l'eſpérance ſoutient, que la charité adoucit.

Mais pour confondre l'iniquité par l'iniquité elle-même, dites-moi, je vous prie, un homme livré à l'ambition ou à la volupté, ſe laiſſe-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve ſur ſon chemin ? Ah ! craignons que l'ambitieux & le voluptueux ne nous confondent devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, ſur les excuſes que nous

alléguons pour juſtifier notre foibleſſe dès qu'il s'agit du ſalut.

III. PARTIE. Une autre erreur qui regne dans le monde ſur la difficulté du ſalut, c'eſt de ſe perſuader que le ſalut ne renferme pas de ſi grandes difficultés. Des perſonnes nées avec un caractere tranquille & uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour propre ; & tranquilles ſur leur ſalut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refuſent de ſe ſauver preſqu'à moins de frais que l'on ne ſe damne. Illuſion groſſiere, injurieuſe à la croix de Jeſus-Chriſt, & que l'exemple de Marie confond pareillement, puiſque ſans examiner ſi l'on peut arriver à la Cité de Juda par des chemins moins rudes & moins fatiguans, elle choiſit ſans différer la voie la plus pénible : par-là elle nous apprend qu'il faut qu'il en coûte pour ſe ſauver, & que le Royaume des Cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées ſur nous-mêmes. Cependant le monde eſt plein de ces fauſſes maximes en matiere de religion, que l'auſtérité des Cloîtres eſt ſainte, mais que tout le monde n'y eſt pas appellé ; que puiſqu'il y a pluſieurs demeures dans la maiſon du Pere céleſte, pour ne pas mériter les premieres, il ne s'enſuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres ; enfin, que l'Evangile ne défend pas les joies honnêtes : & là-deſſus, pourvû qu'on ne donne pas dans les excès les plus crians, on ſe croit dans le bon chemin, parce qu'on n'eſt pas encore au fond du précipice.

Mais ſur quoi l'eſprit humain ne peut-il pas

ſe ſéduire, puiſqu'il a pu prendre ici le change ? Car enfin on ne peut rien ajouter aux précautions que la ſageſſe divine a priſes, pour faire ſentir aux hommes que les croix & les ſouffrances leur ſont auſſi indiſpenſables que le ſacrement qui les régénere. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que non-ſeulement le ſiecle, mais ceux mêmes qui font profeſſion de piété, ſe font illuſion là-deſſus, & chacun ſe fait un Evangile à part où il trouve le ſecret de faire entrer ſes foibleſſes, parce que l'eſprit de la Religion eſt peu connu par ceux mêmes qui paſſent pour en pratiquer les maximes.

DISCOURS

Sur l'eſprit dans lequel il faut pratiquer les œuvres de miſéricorde.

POur bien pratiquer les œuvres de miſéricorde, il y a trois regles à obſerver.

I. REGLE. *C'eſt qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.* En effet, c'eſt une mépriſe aſſez ordinaire parmi les perſonnes conſacrées aux œuvres ſaintes, de ſe figurer que ces pieuſes occupations ne ſont pas renfermées dans le devoir. L'amour propre favoriſe d'autant plus cette erreur, que l'accompliſſement du devoir tout ſeul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous diſtingue ; au lieu que les œuvres ſurajoutées, en nous laiſſant plus de ſingularité, nous laiſſent auſſi plus de complaiſance. Cependant

il s'en faut bien que la Foi ne mette les offices de charité rendus à nos freres, au rang des œuvres ſurajoutées ; elle ne connoît pas de devoirs plus ſacrés & plus inviolables. En effet, premiérement, le précepte de l'amour du prochain, ſi eſſentiel à la Foi, ne ſe borne pas à nous défendre ſeulement de nuire à nos freres : ce n'eſt rien pour la loi de la charité, de ne point haïr ; il faut qu'elle aime ; c'eſt-à-dire, que dans la Religion de Jeſus-Chriſt vous êtes injuſte, ſi vous n'êtes pas bienfaiſant ; vous haïſſez votre frere affligé, ſi vous ne le ſoulagez pas, lorſque vous le pouvez. Ce n'eſt donc pas ici une œuvre de ſurcroît, dont le zele puiſſe s'applaudir ; c'eſt une loi commune impoſée à tout Fidele, qui par les liaiſons intimes & ſacrées que nous avons contractées au baptême avec tous les Chrétiens, ne lui permet plus d'en regarder aucun comme étranger à ſon égard, mais l'oblige de les regarder tous comme ſes freres, comme les membres d'un même corps, dont aucun ne peut ſouffrir, ſans qu'il ſouffre avec lui. Secondement, plus vous êtes élevés dans le ſiecle, plus votre obligation eſt ici rigoureuſe. La proſpérité & l'abondance des biens de la terre ne vous diſpenſe ni de la frugalité, ni de la ſimplicité, ni de la violence évangélique : cette vérité ſuppoſée, quel a pu être le deſſein de la providence, en répandant ſur vous les biens de la terre ? Seroit-ce de vous fournir les moyens de ſatisfaire toutes vos paſſions? Non, ſans doute : vous n'êtes donc dans les deſſeins de Dieu que les miniſtres de ſa providence envers les créatures qui ſouffrent :

votre abondance n'eſt donc que la portion de vos freres affligés ; & Dieu vous auroit réprouvés, en répandant ſur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre uſage que pour le ſoulagement des malheureux. Troiſiémement, pour vous en particulier qui m'écoutez, indépendamment de l'obligation que vous impoſe là-deſſus la Religion, & le rang que vous tenez, les ſaintes occupations de la miſéricorde n'en ſont pas moins des devoirs indiſpenſables. En premier lieu, qui que vous ſoyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies ſaintes, vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la Loi ? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modele de luxe, de plaiſir & de molleſſe ? Eh ! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le ſcandale ? En ſecond lieu, lorſque vous ne connoiſſiez rien de grand que le monde & ſes vanités, n'avez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dériſions injuſtes ? n'avez-vous pas regardé les offices publics de miſéricorde, comme des indiſcrétions de zele, ou comme des empreſſemens de vanité, loin de reſpecter les perſonnes qui s'y conſacroient ? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dériſions profanes lui avoient ôté ; & que vous pratiquiez vous-même ce que vous avez ſi injuſtement blâmé dans les autres Fideles. En troiſieme lieu, vous faiſiez ſervir autrefois vos richeſſes, qui ſont des dons de Dieu, à l'iniquité ; comment voulez-vous réparer cette injuſtice, que par de ſaintes profuſions & des largeſſes plus abondantes ?

enfin, dans cette premiere ſaiſon de votre vie que vous avez conſacrée au monde & à ſes erreurs, la félicité de vos ſens étoit alors votre unique affaire : il faut donc aujourd'hui vous appliquer à les crucifier ; aller dans ces lieux ſecrets, dans ces maiſon déſolées, où l'indigence cache tant de miſere ; vous approcher des Lazares puans & couverts de plaies ; & malgré les frémiſſemens ſecrets de la nature, ne pas refuſer votre miniſtere & le ſecours de vos mains à leurs beſoins extrêmes.

La II REGLE *à obſerver dans la pratique des œuvres de miſericorde, eſt que non-ſeulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remedes journaliers contre nos foibleſſes de tous les jours.* En effet, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles ſervent à perfectionner notre homme intérieur. Cela étant, ſoulager nos freres, les revêtir, les viſiter, les conſoler, les ſervir même, n'eſt encore que le corps de la piété : ce ſont les offices du Chrétien ; ce n'eſt pas le Chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croiſſe & ſe purifie dans ces devoirs publics de miſéricorde, & que chaque œuvre ſainte ſerve à affoiblir en nous quelqu'une de nos paſſions ; c'eſt-à-dire, que pour entrer dans l'eſprit de la Foi ſur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant de s'y engager, examiner ſur les yeux de Dieu quels ſont encore nos penchans déréglés, & choiſir les œuvres de miſéricorde les plus propres à les déraciner de notre cœur ; en un mot, faire de ces œuvres les exercices des vertus qui

nous manquent. Car les œuvres de la piété ne ſont ſaintes, qu'autant qu'elles nous ſanctifient ; & elles ne nous ſanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent.

Or, on viole cette regle de la piété en deux manieres : premiérement, de tous les offices de miſéricorde, nous choiſiſſons preſque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractere, à nos penchans. Ce n'eſt pas qu'il faille réſiſter à ces penchans heureux, qui inclinent notre ame à la miſéricorde ; ou qu'on rempliſſe ces pieux devoirs ſans mérite, dès qu'on les remplit ſans répugnance : au contraire, la Foi ſait faire ſervir la nature à la grace. Mais il faut prendre garde de ne pas borner tous nos efforts à ſuivre ces penchans ; car la piété va bien plus loin que la nature. Secondement, la ſeconde maniere de violer cette regle, eſt encore plus coupable : non-ſeulement on ſe borne à une vertu toute naturelle, & les œuvres de miſéricorde que l'on choiſit, ſont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour propre, & qui ne nous corrigent jamais de nos foibleſſes ; mais encore elles ne ſervent ſouvent qu'à nous y entretenir. En effet, combien de ces ames abuſées, qui dans une vie toute mondaine, toute ſenſuelle, toute profane, ſe raſſurent ſur quelques pratiques de miſéricorde, & ſur l'abondance de leurs largeſſes. Ah ! le Seigneur n'a pas beſoin de nos biens ; mais il demande notre cœur. La miſéricorde aide à expier les crimes dont on ſe repent ; mais elle ne juſtifie pas ceux que l'on aime.

La III Regle *conſiſte à prendre garde*

qu'il ne ſe mêle rien d'humain dans l'intention, & que la vue des hommes, cachée au fond de nos cœurs, & preſque imperceptible à nous-mêmes, ne nous faſſe perdre devant Dieu tout le mérite de la miſéricorde.

Je vous dis avec ſaint Auguſtin : Vous êtes ici devant Dieu ; interrogez votre cœur ; ſondez-en les vues les plus ſecrettes, & voyez quels ont été juſqu'ici les motifs les plus réels de toutes ces actions extérieures. Voyez ſi les œuvres ſecrettes réveillent auſſi vivement votre zele, que celles qui ſont publiques. Voyez ſi dans celles où l'éclat eſt inévitable, vous êtes bien aiſe qu'on vous oublie & qu'on vous confonde dans la foule des perſonnes qui s'y emploient. Voyez ſi les entrepriſes pieuſes que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu indifférent ; en un mot, ſi c'eſt vous-même, la gloire des hommes, ou votre ſalut que vous y cherchez. On ne ſauroit croire, continue ſaint Auguſtin, combien d'œuvres ſaintes, ſur leſquelles nous comptons ici-bas, ſeront un jour rejettées, lorſque le Seigneur viendra juger les juſtices ; combien de fruits de la charité, lorſque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, ſe trouveront gâtés par le ver ſecret d'une dangereuſe complaiſance.

Fin des Analyſes.